# POPES ET POPADIAS

PREMIÈRE PARTIE.

## I.

Les deux mineurs avaient hissé Yakoubek sur le brancard, ils le placèrent sur leurs épaules et solennellement descendirent la colline. Leurs grandes tailles se dressaient rigides sous le ciel menaçant où les nuages sombres sertis d'argent s'amoncelaient.

Arrivés au bord de la rivière, ils s'arrêtèrent, déposèrent avec précaution le blessé, et hélèrent le passeur.

— Hé! Przewos! Przewos!..

Sur les eaux blafardes de larges radeaux chargés de bois glissaient lentement, se dirigeant vers la Bessarabie.

— Allons, Przewos!.. es-tu ivre? dors-tu?

Un maigre juif aux lèvres minces, aux yeux chassieux, très courbé, coiffé d'une calotte de velours d'où s'échappaient deux tire-bouchons de cheveux, sortit enfin sans se presser d'une petite cabane faite en planches.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il en nasillant, encore un accident!

Les hommes soulevèrent le brancard.

— Oui... dépêche-toi... Un puisatier a été asphyxié... C'était le dernier jour de forage du puits, le gaz s'est enflammé... Il a de vilaines brûlures...

— Il était déjà remonté deux fois, parce que l'air lui manquait, grommela un des mineurs. A la troisième, il a dit qu'il n'irait plus, mais ce brigand de Wolf lui a fait donner de l'eau-de-vie; alors il s'est laissé attacher sans rien dire. Une minute plus tard le gaz éclatait.

— Il n'est pas mort, n'est-ce pas? demanda le juif avec inquiétude.

— Eh non, imbécile, puisqu'on te dit qu'il est blessé!

— C'est que je ne tiens pas à ce qu'il meure sur mon bac!

— C'est toi plutôt qui y crèveras, chien!.. Allons, place!

Et les deux mineurs toisèrent dédaigneusement la chétive personne du passeur, qui obéit en courbant la tête.

Le moribond fut déposé sur le bois humide du radeau, la face tournée vers le ciel, tandis que, lentement, l'Israélite fit grincer la corde dans la rainure vermoulue.

Çà et là, parmi les roseaux aux épis veloutés, des juifs nus surgissaient faisant leurs ablutions. Ils allaient et venaient dans la brune qui tombait, pareils à de longs spectres blancs, se faufilaient sous l'onde, reparaissaient, montrant leurs corps anguleux, leurs membres grêles, leur peau bleuie, toute frissonnante sous la brise aiguë.

Le bac aborda à la fin. Sur la berge, une femme pieds nus, en madras rouge, et suivie d'un enfant, accourait effarée.

— Oh Jésus!.. dites... dites, c'est mon homme! C'est Yakoubek... Oh! il n'est pas mort... mon Dieu!

Plus loin, sous l'auvent d'une maisonnette qui émergeait d'un bouquet de bouleaux, une vieille, jaune et ridée, noire à force d'avoir peiné sous les ardeurs du soleil, se dandinait en berçant un chat entre ses bras. A la vue du blessé qu'on apportait, elle se dressa toute droite et, avec un cri de bête à qui on arrache ses petits, elle s'élança au-devant du corps, laissant échapper le chat qui s'enfuit en miaulant.

— Mon fils! mon garçon, criait-elle; ils l'ont tué!

— Silence, la mère, vous allez lui faire du mal, dit un mineur; aidez-nous plutôt à le panser, vous devez vous rappeler ce qu'on emploie pour les brûlures?

La vieille qui, toute sa vie, avait été *znahorka* (rebouteuse), ouvrit démesurément ses yeux éteints.

— Brûlures, répéta-t-elle, attendez donc... fleurs de consoude... pétales blancs pour les femmes, pétales bleus pour les hommes... Non... non... ce n'est pas cela... Ma tête se perd... Ah! je suis vieille... Fleurs de consoude... c'est pour les os brisés... il n'a pas les os brisés, dites?.. Non... ce sont des brûlures... Ah! mon Dieu!.. j'en ai pourtant bien guéri des gens!.. Pavel... Dmitri...

et cet homme de Dolina qui avait le haut mal et à qui j'ai donné le cœur d'une taupe brûlée vive la veille de la Saint-Woytek, et puis le sacristain, le sourd, et qui à présent entendrait pousser l'herbe, rien que pour lui avoir mis un peu de graisse de poisson dans l'oreille.

— J'ai entendu dire qu'il fallait râper des pommes de terre, dit fébrilement la Yakoubova, en envoyant à la hâte son jeune garçon à la cave... Dépêche-toi, Yanek, et puis tu m'aideras à les laver et à les peler.

— Ta ta ta, cria la vieille, tout ça, c'est des bêtises... Attendez... oui, je me rappelle... j'ai trouvé... viens ici, petit, cours vite à la rivière... tu y trouveras sur le bord, de larges feuilles vertes, des feuilles de massette, tu regarderas bien si personne ne te voit les cueillir, tu feras trois fois le signe de la croix, et tu en rapporteras autant que tu pourras en porter!

— Non, non, mère, laissez-nous d'abord râper les *boulbas*, l'enfant ira ensuite à la rivière.

Pendant ce débat, le blessé avait faiblement entr'ouvert les yeux et poussé des cris de douleur. Affolées, les paysannes l'entouraient, l'exhortaient, fouillaient un vieux coffre pour y trouver un peu de linge pas trop rude.

— Oh! de la massette, de la massette, gémissait la vieille... Ils ne veulent pas, ils ne veulent pas le guérir!..

Sur ces entrefaites, une voisine était entrée qui se mit à aider la jeune femme.

— Va maintenant à la rivière, mon petit Yanek. Oh! que Dieu te conduise. Sauras-tu trouver ces feuilles?

Quand la vieille vit l'enfant dehors, elle se rasséréna subitement, et, se blottissant auprès de la couche de son fils, elle se mit à lui parler doucement, comme on fait aux enfans.

— Yakoubek, mon fils unique, mon poisson doré, ta vieille mère te guérira!.. Elle ne veut pas que tu meures, que tu t'en ailles avant elle! Regarde comme elle est desséchée, elle n'a que les os et la peau.. plus de sang... à peine des larmes... tu ne voudrais pas t'en aller avant elle... Mon fils! Est-ce qu'un fils part avant sa mère? c'est contre la nature, et le cœur se déchire...

Mais le malheureux ne l'entendait pas, tordu qu'il était par l'impitoyable douleur.

D'autres voisines étaient entrées qui mêlaient à présent leurs gémissemens à ceux des deux femmes et du blessé. Tant bien que mal, le pansement avait été opéré, mais le linge était si grossier, si insuffisant et les blessures si graves. Une femme déchira son tablier, tandis que la Yakoubova se dépouillait de son madras.

Lentement, le soir arrivait comme un fin voile de lin, qui

s'étend sur toutes choses, et peu à peu de larges gouttes de pluie se mirent à battre les petites lucarnes, tandis que l'orage, qui couvait depuis si longtemps, se déchaînait au loin.

Terrifiées alors, les femmes allèrent clore toutes les issues et allumèrent dans un coin une lampe de mineur.

La porte s'ouvrit enfin, et l'enfant parut, ruisselant de pluie, mais il n'était pas seul. Un homme de petite taille, maigre, l'air très doux, la barbe grisonnante, revêtu d'un costume de chef forestier, l'accompagnait.

— Je n'ai jamais pu trouver les feuilles de massette, balbutia le petit, alors j'ai été chercher M. Thadée.

— Et tu as bien fait, mon garçon, s'écria la jeune femme en levant vers le forestier un regard d'anxieuse prière. Oh! vous le sauverez, monsieur!

Vivement, le nouveau-venu s'approcha du grabat, ouvrit sa trousse, déploya un volumineux rouleau de linge fin et blanc, posa sur la table une grande fiole d'huile calcaire et, avec une dextérité presque féminine, fit un soigneux pansement, et puis introduisit entre les lèvres du misérable une cuillerée de potion calmante. A la vue de tout cet attirail médical, la vieille eut un haussement d'épaules.

— Ils vont me le tuer!.. me le tuer, c'est sûr, s'écria-t-elle; puis, grommelant de sourdes injures, elle reprit son chat entre ses bras et alla se rasseoir sur le poêle où elle se mit à marmotter entre ses dents: On n'a pas trouvé la massette, c'est qu'il ne doit pas guérir!.. Personne ne le guérira, pas plus le forestier qu'un autre... car il n'est pas le bon Dieu! Cette nuit, le hibou a crié longtemps... et hier, quand mon garçon est parti pour le puits, un lièvre lui a barré le chemin: je l'ai vu sauter, il avait des pattes blanches et de longues oreilles.

— Paix, donc, la mère, vous allez lui faire du mal!

Et pour la seconde fois, le forestier versa la boisson calmante au mourant.

Le misérable souleva alors ses paupières, regarda fixement devant lui : et puis, d'une voix à peine distincte :

— La mère a raison, dit-il... c'est la fin...

Il jeta ensuite un regard vitreux sur le forestier :

— Je voudrais... dire quelque chose... c'est rapport à nos papiers. On dit que notre mariage... il ne valait rien... faudrait s'assurer, faire appeler le Bienfaiteur... Demandez à la femme: elle vous dira ça; moi... je ne peux plus...

Sa tête retomba inerte.

La jeune femme s'était agenouillée toute blême, l'œil brillant, les mains jointes.

— Eh bien, quoi?.. si notre mariage ne vaut rien... nous ne le savions pas, pour sûr, quand nous l'avons fait... faut-il pas qu'il aille s'en tourmenter dans un moment pareil... et d'abord le *frater* qui nous a mariés nous a bien mis lui-même la bague au doigt.

— Quel *frater?*.. Alors vous n'êtes pas allés à l'église?

— Mon bon monsieur, à ce moment-là, nous vivions dans les montagnes, la *cerkiew* était loin, et nous avions si peu d'argent; car il en fallait beaucoup, pour le prêtre, d'abord, et puis pour l'eau-de-vie, la musique, sans compter le chariot qu'il fallait louer... Et quand un jour il est venu à passer dans la forêt un petit frère quêteur en briska, Yakoubek a dit : Voilà qui fera notre affaire. Alors, lui et ses camarades, ils ont dételé les chevaux du frater, et lui ont dit :

— Vous allez faire un mariage...

Et lui, criait toujours :

— Je n'ai pas reçu les ordres!

— Mais nous répondions : Vous êtes un homme d'église; c'est tout ce que nous voulons.

— Quand il a vu que nous étions bien décidés à ne pas le laisser partir, il a dit très vite et de mauvaise humeur :

— Où sont les fiancés?..

— Moi, j'avais mis ma veste brodée et mes coraux, Yakoubek, son meilleur *serdak*... Alors, nous nous sommes jetés à genoux tous les deux, et il a dit les paroles de mariage... Seulement, après, il n'a jamais voulu accepter les deux florins d'argent que nous voulions lui donner.

— Oui, oui, glapit la vieille, toujours accroupie sur son poêle, et ça vous a porté malheur! Je l'ai toujours dit... un mariage qui n'est pas payé ne vaut rien!..

— Plus tard, continua la Yakoubova en baissant les yeux, — quand nous sommes venus demeurer par ici, et qu'on a vu que nous n'avions pas de papiers, on a dit que nous n'étions pas mariés; mais je vous assure bien, monsieur, ajouta-t-elle dans un sanglot, que nous ne croyions pas mal faire, et Dieu a certainement béni notre ménage, car il nous a envoyé un brave enfant... et jusqu'à ce jour nous étions bien heureux!

Les larmes la suffoquaient. Elle prit doucement entre les siennes les mains de son homme :

— Dis-moi, Yaboubek, n'est-ce pas que je ne t'ai jamais fait de peine?..

Il la regarda d'un air un peu égaré :

— Jamais, jamais! murmura-t-il. C'était une bonne femme, une brave femme, monsieur!

Un cri involontaire arraché par la souffrance l'interrompit.

M. Thadée lui donna encore une cuillerée de la potion.

— Ce n'était pas par désir de mal faire, continua l'homme, ni par mépris des choses, mais nous étions des ignorans, et puis des pauvres... A présent, je comprends mieux! et il ne faut pas que l'enfant souffre de notre légèreté. Faites appeler le Bienfaiteur, monsieur; qu'il vienne vite,.. et toi, Favronka *moya*, allume les chandelles, mets sur la table les saintes images... Dieu! que je souffre... Ah! ma pauvre femme! ma pauvre femme!

L'effort qu'il venait de faire l'avait épuisé, il retomba inerte sur l'oreiller :

— Iréna, dit le forestier en s'adressant à une des paysannes, tu vas courir au presbytère, tu prieras le Bienfaiteur de venir tout de suite; dis-lui que c'est pour un mariage *in extremis*. Et, plus bas, il ajouta : — Je paierai ce qu'il faudra, tu entends...

Un éclat de rire sinistre s'échappa des lèvres de la vieille.

— Le Bienfaiteur!.. le Bienfaiteur, par un temps pareil! Attendez plutôt que la statue de pierre qui est sur la colline descende pour vous marier! Le Bienfaiteur!.. ah, ah!.. Et sa voix s'éteignit dans un long ricanement.

Un roulement sourd de tonnerre ébranlait les vallées d'alentour et, par instant, des éclairs faisaient flamboyer l'izba.

— Moi, j'irai avec elle! cria soudain la voix du jeune garçon, et, un peu pâle, le front résolu, il s'élança à la suite de la paysanne.

— Prends au moins à l'écurie une couverture pour te garantir les épaules, Yanek, lui cria sa mère, tu attraperas la mort par cette tempête.

Mais l'enfant était loin déjà.

## II.

Ce soir d'orage, le presbytère, tout enguirlandé de clématite et de chèvrefeuille et bien abrité du vent par un rideau de noirs cerisiers, avait l'air particulièrement confortable. Une douce lumière, venant de la fenêtre principale, indiquait que les habitans veillaient là, dans le calme, sans souci de la tempête. Autour de l'habitation, les animaux, soigneusement enfermés, ne donnaient aucun signe de vie; seules les plantes automnales, chrysanthèmes et dalhias, soucis et scabieuses, battues par le vent, hachées sans pitié par la grêle, penchaient leurs têtes languissantes. Dans l'izba, le prêtre uniate, un homme rouge et très musculeux, fumait paisiblement sa pipe turque tout en dégustant un verre d'hydromel, tandis que sa femme allait et venait, rangeant méticuleusement dans une armoire les menues pièces d'une layette. C'était une personne très corpulente, elle se dandinait dans l'appartement avec un déhan-

chement grotesque qui rappelait un peu la démarche disgracieuse des canards. Non loin d'elle, tout au fond d'une barcelonnette, un poupon ficelé dans un oreiller dormait paisiblement.

Un grêlon, plus volumineux que les autres, brisa net le petit carreau d'une fenêtre. La femme poussa un cri d'effroi.

— Eh bien? eh bien?.. Ne t'effare donc pas, ma petite âme, lui cria le prêtre d'un ton paterne.

Mais la petite âme était bien trop agitée pour répondre ; touchée cependant par cette sollicitude inopinée de son seigneur et maître qui n'avait pas l'habitude de la gâter, elle fit quelques pas vers lui, cahin-caha, puis avec des minauderies vint brusquement s'affaler sur le bord de son fauteuil. Mais tout aussitôt un craquement se fit entendre,.. le bras s'était cassé net.

Rouge de colère, le pope se redressa, et secouant avec rudesse sa moitié tremblante : — Ah çà! perdez-vous la tête, Diotyma? avez-vous l'intention de démolir tout notre mobilier; dernièrement, c'était un escabeau qui m'a coûté cinquante kreutzers de réparation. Cette fois-ci, je n'en serai pas quitte à moins de deux florins! Quand on pèse deux cents livres, on ne fait pas la petite-maîtresse! que diable! Un fauteuil que mon grand-père avait acheté le jour de ses noces d'argent!.. un souvenir de famille!..

Diotyma s'était mise à pleurnicher :

— Vous êtes cruel, Tymofté! Vous pensez à votre mobilier avant votre femme! avant la mère de vos enfans! et, pourtant, j'aurais pu me tuer!.. oui, me tuer! Ah! malheur de moi! pourquoi ai-je eu la faiblesse de vous épouser? Ma mère me le disait bien que vous étiez un brutal! et, sotte que j'étais, je ne voulais pas l'écouter! Mais Dieu vous punira, Tymofté! Bientôt, oui! bientôt, je mourrai!.. et le bon Dieu m'appellera dans son saint paradis! Je me demande ce que vous ferez avec quatre, — elle baissa les yeux, — avec cinq enfans sur les bras,.. et vous savez bien qu'il vous est défendu de vous remarier, Tymofté... Défendu par les canons de l'Église!

Cette menace funèbre ne manquait jamais son effet, elle le savait bien : la perspective d'être veuf, encombré d'enfans, outre les soins d'un grand ménage, sans avoir même le droit de convoler en secondes noces, ne souriait guère au prêtre uniate. Son front courroucé se dérida un peu :

— La, la!.. c'est fini, Diotyma! dit-il en lui donnant d'amicales petites tapes dans le dos, vous prenez toujours tout au tragique, on ne peut pas causer avec vous! Je ferai venir Piotr, le menuisier, il arrangera tout ça, on n'y verra rien. Tenez, asseyez-vous-là, prenez un petit verre d'hydromel, cela vous remettra.

Souriant tous les deux, ils entre-choquèrent leurs verres, et le

pope, en signe de réconciliation, consentit à admirer les différentes pièces de la layette.

Tandis qu'ils devisaient amicalement sur l'avenir de leur progéniture, Iréna et son compagnon, battus par la tempête, avançaient péniblement sur la grand'route. Ils étaient trempés jusqu'aux os, mais ne se plaignaient pas.

L'enfant songeait. Tout ce qui venait de se passer bouleversait son jeune cœur. Ainsi son père et sa mère n'avaient point de papiers!.. Cette phrase, dont le sens obscur lui échappait, prenait dans son imagination les proportions menaçantes de quelque chose de néfaste destiné à dominer désormais sa vie tout entière. Jusqu'à cette heure, il avait vécu inconscient, avide seulement de grand air et de courses vagabondes à travers la forêt, et voilà que soudain le spectre énigmatique de la mort se dressait sur sa route et l'obligeait à réfléchir, à regarder face à face ce grand problème insondable que l'homme éternellement cherche à deviner. Mourir! devenir inerte, comme l'oiseau qu'on rencontre parfois, les pattes raidies, au coin d'un bois. Que de fois n'avait-il pas considéré avec curiosité cette petite touffe de plumes grises, dont le cœur ne battait plus, d'où les gazouillemens s'étaient envolés!.. Mais les oiseaux meurent et puis renaissent au printemps comme les fleurs, comme les arbustes, tandis que les hommes!.. Son père!.. Ah! comme son cœur se révoltait!.. Il comparait la figure de rude travailleur, brûlée par le hâle, qu'il avait quittée le matin avec ce visage livide, boursouflé, ces yeux hagards qu'il avait revus tout à l'heure! et sa gorge se serrait, tandis que des larmes amères gonflaient ses yeux qui n'avaient pas encore pleuré.

— Yanek, je ne peux plus avancer, reposons-nous... rien qu'un petit moment... là... sous ce hangar, mes bottes sont pleines d'eau, et le terrain est détrempé.

En effet, les bottes à haute tige de la malheureuse Iréna étaient effroyablement éculées.

— Non, non! pas une minute, pas une seconde. Oh! Iréna! si nous arrivions trop tard!

La nuit venait lentement, les enveloppant de son linceul noir et mouillé. Ils atteignirent enfin le pied de la colline.

— Là... c'est là,.. murmura la femme épuisée, en indiquant une lumière qui rayonnait bien haut.

— Décidément, Diotyma, disait le pope, en considérant avec complaisance les joues roses et rebondies de sa plantureuse moitié, — je ne regrette pas du tout, moi, de vous avoir épousée!.. je sais bien que j'aurais pu en trouver une plus riche, épouser par exemple Titiana Bayko, ou Dosia; mais elles étaient si minces, si pâles, et

puis on parlait d'une mère poitrinaire, d'un père mort on ne sait trop comment! Ce qu'il faut dans une femme, c'est la santé, une belle santé, qui engendre la gaîté et soit une garantie pour l'avenir! Soignez-vous bien, Diotyma! Et, à propos, comment le nommerons-nous, notre fils, car ce sera un garçon, n'est-ce pas?

Plusieurs coups frappés violemment à la porte arrêtèrent la phrase sur les lèvres du prêtre. Au même instant, le petit être couché dans le berceau se réveilla en poussant des vagissemens.

— Vite, Tymofté, prenez cette chère Kasinka, s'écria Diotyma, dont les mains étaient embarrassées par les cordons de la layette.

— Oui, oui, j'y vais, j'y vais, dit-il en saisissant la mioche qu'il secoua énergiquement; mais ne vous semble-t-il pas qu'on a frappé dehors? Tenez, voilà qu'on appelle à présent.

En effet, à travers les rafales du vent qui continuait à gémir et la grêle qui s'abattait contre les vitres avec un cliquetis à donner le frisson, on distinguait clairement une voix de femme appelant: — Tymofté,.. Tymofté Ivanicki! — tandis que sur la porte on cognait à coups redoublés.

— Il faut pourtant que j'aille voir ce que ça peut être, dit le prêtre en cherchant à déposer son fardeau quelque part. Mais comme Diotyma ne s'offrait nullement pour le débarrasser, il se décida à aller ouvrir avec l'enfant dans ses bras.

Le couloir était à peine éclairé par un mince lumignon. Le prêtre s'y aventura en tâtonnant, et entr'ouvrit avec méfiance la porte qui le séparait du jardin. A la lueur des éclairs, il aperçut une femme trempée de pluie accompagnée d'un jeune garçon.

— Comment c'est toi, Iréna, dit-il un peu rassuré, en refermant vivement la porte, fait-on un pareil sabbat chez des chrétiens, à cette heure?

Elle, sans lui répondre, s'était jetée à ses pieds, et entourant ses genoux de ses deux bras, elle essayait de lui baiser les mains.

— Yakoubek se meurt, murmura-t-elle; venez vite, mon révérend. Il vous demande, il vous supplie de venir!

Le pope, dont les mouvemens étaient embarrassés d'un côté par cette femme qui se cramponnait à lui, de l'autre par l'enfant qui geignait toujours, était fort en peine.

— C'est rapport aux papiers de Yakoubek, continuait Iréna: on dit qu'ils ne sont pas en règle, que son mariage n'est bon à rien, parce que le *frater* qui les a mariés n'avait pas reçu l'ordre... quel ordre? je ne sais pas moi! Alors M. Thadée est venu pour faire le pansement, et il a dit: Va, Iréna, bien vite chez le Bienfaiteur, et dis-lui de venir tout de suite pour le mariage.

— Ta, ta, ta!.. qu'est-ce que tu me chantes depuis un quart d'heure? s'écria le prêtre exaspéré. Est-ce que je comprends

moi, un mot seulement de tout ce que tu me dis: une belle heure et un beau temps en vérité pour parler de noce! Es-tu folle?

— Non, non! mon révérend! Yakoubek a été rapporté mourant du puits, le pauvre... et c'est un mariage *ass-tremis* qu'on vous demande. Vous devez bien connaître ça, vous? Et quant à l'argent... M. Thadée a dit qu'il paierait tout. Venez vite, Seigneur! car le pauvre homme est bien bas, et c'est lui-même qui vous a fait demander. Tenez! nous avons marché sans nous arrêter, l'enfant et moi. Voyez mes pieds, la grêle nous aveuglait... mais est-ce que j'aurais pu refuser une chose pareille à un mourant!..

A ce moment la porte du fond s'ouvrit avec fracas, le couloir s'éclaira violemment, et Diotyma, tenant un chandelier à la main, parut. Son premier mouvement fut d'arracher l'enfant à son mari.

— Êtes-vous fou, Tymofté?.. voilà un quart d'heure que je vous appelle... vous voulez donc tuer notre Kasinka? Et tout ça pour causer des affaires de votre paroisse... Mais dites donc à ces gens de repasser demain.

— Oui, c'est cela, Iréna, revenez demain, murmura le pope un peu ennuyé d'avoir subi cette admonition conjugale devant ces paysans, — Yakoubek attendra bien jusque-là pour la cérémonie... C'est toujours comme ça. Pendant quinze ans, on a tout le temps, et puis le dernier jour on crie comme si on se noyait!

— Demain, bienfaiteur, il ne sera peut-être plus temps. Il est si mal...

Et comme la révérende, toujours arrêtée dans l'embrasure de la porte, paraissait s'impatienter:

— Pitié, bienfaitrice!.. s'écria-t-elle, en s'élançant à ses genoux! pitié!..

— Toi, tu sais, Iréna! dit sèchement la matrone, en la dévisageant, je te connais, tu ferais bien mieux de veiller à tes propres affaires, que de te mêler de celles des autres. Il m'est revenu que le meunier tourne beaucoup trop autour de toi.

— Révérende, murmura la pauvre femme, écoutez-moi, Yakoubek se meurt! C'est pour que sa femme et son enfant aient leurs papiers en ordre, tenez, regardez, voici Yanek, leur fils unique, un si bon enfant! C'est pour qu'il ait un nom. Oh! je vous en prie, faites atteler, le bon Dieu vous en récompensera.

Le prêtre était perplexe. Il semblait partagé entre le désir d'obéir à un sentiment d'humanité et la crainte d'une scène intime. Ses petits yeux sournois se tournèrent interrogativement du côté de sa femme.

— Non, non, Tymofté, c'est impossible, s'écria la voix autoritaire de celle-ci, je ne le permettrai jamais, ce serait de la folie par un temps pareil! Croyez-vous que j'aie envie demain de vous

soigner pour une fluxion de poitrine? Mais vous ne voyez donc pas ce qui se passe dehors?

En effet, dans la campagne, la tempête se déchaînait. On entendait le tonnerre gronder et on voyait les éclairs sillonner le ciel noir.

— Ces gens oublient trop facilement que leur pasteur a autre chose en tête que leurs misérables affaires, et qu'il se doit avant tout à sa famille!

— Si c'était le curé latin de Sambor, dit la paysanne avec amertume, en se redressant un peu pâle, il n'aurait pas hésité, lui! Il est prêt à toute heure du jour et de la nuit pour ses paroissiens, et pendant le choléra, on l'a bien vu.

— Tu n'es qu'une impertinente, Iréna, s'écria la popadia irritée, je me moque bien de ce que font les prêtres latins; ils sont libres, eux, ils n'ont pas de famille, mais chez nous autres, c'est différent, et un père de famille n'a pas le droit de s'exposer.

Jusqu'à présent, Yanek s'était tenu coi, attendant, blême, les yeux étincelans et les dents serrées, la décision du prêtre; mais au refus définitif de la popadia, sa face s'empourpra d'indignation, et toute la douleur amassée depuis si longtemps dans son jeune cœur éclata à la fois. Comme un forcené, il se rua sur le pope, s'accrocha à sa robe de toutes les forces de ses bras et d'une voix qui ameuta bientôt la maison entière, il criait : — Vous viendrez, vous viendrez. Vous ne laisserez pas mourir papa! Oh! Dieu vous punira!

Étourdi un instant par cette subite agression, le pope était devenu cramoisi, mais il se remit bien vite, et saisissant à bras-le-corps le jeune garçon, comme il aurait fait d'un faisceau de joncs :

— Voyez-vous cet enragé! criait-il, il veut me faire la leçon, ma parole d'honneur! Attends, morveux, je vais te mettre à la raison, moi!

Et pendant quelques instans, il maintint dans le vide, malgré ses ruades et ses trépignemens, le hardi gamin qui avait eu l'audace de s'attaquer à sa personne sacrée. Puis, ayant ouvert toute grande la porte de la cure, il déposa sans plus de façons le jeune révolté au milieu du chemin, poussa derrière lui la jeune femme et rentra dans son logis.

Quand Yanek tout étourdi se trouva assis sur la terre trempée, et qu'il sentit le long de ses joues les froides gouttes de pluie se mêler à ses larmes brûlantes, il fut pris de rage, se précipita comme un furieux sur cette porte inexorable, et là, de toute la force de ses pieds et de ses poings réunis, il se mit à frapper, entremêlant ses coups de cris et d'invectives.

Un bruit de chaînes qu'on détache, des aboiemens précipités, une voix tonnante dans la nuit.

Alors Iréna, prise de peur, s'accroche à l'enfant et, de toute l'énergie qui lui restait, l'entraîne avec elle.

— Partons, va, mon pauvret, nous n'attendrirons pas leur cœur; ta grand'mère avait raison.

Leur retour fut lugubre. Quand le mourant les vit revenir seuls, un grand soupir douloureux souleva sa poitrine : — Que la volonté de Dieu soit faite! dit-il.

Le lendemain, dès la première heure, la briska de Tymofté s'arrêta devant la porte de la cabane. Le vent avait séché la terre. Une fraîche odeur de feuilles et de fleurs humides montait des buissons et des prairies. Le soleil souriait dans le ciel sans nuages, et sur le vieux poirier qui abritait la maisonnette, un merle sifflait sa chanson.

Le pope avait mis pied à terre; mais à la vue, sur le seuil, d'une vieille femme accroupie qui cousait une chemise éblouissante de blancheur, il comprit ce que signifiait ce dernier vêtement funèbre et remonta dans sa voiture, tandis que la vieille se relevait frémissante et, lui montrant un poing décharné, murmurait entre ses dents: — Misérable, misérable!

Il y avait, en effet, plusieurs heures déjà que le pauvre mineur avait rendu à Dieu son âme simple.

## III.

M. Thadée, le garde forestier en chef du comte Wladimir Dobrowolski, habitait sur la lisière du bois une maisonnette riante, gentiment ornée de balcons ajourés, qu'escaladait en été tout un fouillis de pétunias et de géraniums aux mille couleurs. C'était un homme doux et pacifique, émigré, disait-on, et qui avait dû vivre autrefois dans l'opulence. Quel avait été son passé, par quelle complication de douleurs en était-il arrivé à fuir les hommes, à déguiser même son nom pour venir s'enterrer au fond de ces forêts? Nul ne le savait. Si son âme avait connu jadis les luttes cruelles de la vie, elle s'était fondue aujourd'hui en une charité, un amour universels. On ne lui connaissait que deux passions : les pauvres de la montagne et les arbres de la forêt. Depuis plus de dix ans il répandait la lumière dans l'esprit inculte des enfans du pays, leur enseignait la lecture, la religion, l'histoire, surtout leur inculquait l'amour de la patrie.

C'est trois ans auparavant que, par hasard, au bord d'un buisson, il avait rencontré Yanek, le fils du puisatier. L'enfant tout déguenillé essayait de dénicher un nid. — Fi donc, petit! veux-tu bien laisser là ces pauvres bêtes! Comment n'es-tu pas à l'école? — Il y a longtemps qu'on n'y va plus. — Ah! et pourquoi?

— C'est parce que le maître.., il s'est pendu, alors on a fermé l'école.

M. Thadée connaissait la longueur des formalités administratives. — Écoute, petit, veux-tu venir dès demain chez moi ? je te donnerai des leçons.

L'enfant fit une moue. Il trouvait bien préférable la douce indépendance que lui octroyait si généreusement la commune. Néanmoins, il y avait dans le visage du forestier quelque chose de si attirant, que le lendemain, à l'heure indiquée, il vint bénévolement se mettre sous la férule de son nouveau maître, et peu à peu tous les deux s'étaient si complètement attachés l'un à l'autre, qu'à la la mort du puisatier, il parut tout simple que l'enfant vînt s'installer complètement auprès de son protecteur. Le forestier lui enseignait à présent son métier, lui apprenait à reconnaître les essences des arbres, les plantes utiles et les bêtes nuisibles. Yanek venait d'entrer dans sa quinzième année. C'était d'ordinaire un enfant gai, turbulent, prompt à s'exalter. Mais depuis la mort de son père, il était devenu taciturne, il allait volontiers s'asseoir au pied d'une chêne, et s'y abîmait dans des pensées sombres, les yeux fixés sur les vagues mouvantes des feuilles, et toujours cette idée que ses père et mère n'avaient pas de « papiers » hantait son cerveau. Il en ressentait une sorte de honte, de gêne, presque de la colère, et par momens, il était bien près d'en vouloir à ses pauvres parens de leur insouciance.

C'est donc à cause de cela qu'on l'avait si souvent regardé d'un air de pitié, il n'était pas comme les autres, lui ! On devait savoir cela au village. Le rouge lui montait au front et il se rappelait en se mordant les lèvres les sourires dédaigneux qu'affectaient quand elles le rencontraient les petites filles du pope, Sofronya et Binia, elles savaient donc, elles aussi ! Tout le monde savait... Oh ! c'était affreux ! Aussi, comme il le maudissait, ce Tymoïté ! A son souvenir, des bouffées de haine sourde lui montaient au cerveau, et il lui semblait que les nappes de verdure qui s'étendaient devant lui prenaient des teintes sanglantes.

Un jour qu'il équarrissait un pieu à quelques pas de la maison forestière, des cris perçans lui firent jeter à la hâte ses outils. Il accourut sur la route, et reconnut, fuyant tout en pleurs, Binia Ivanicka, la seconde fille du prêtre, une enfant brune et maigrelette, que poursuivait un insolent laquais du château, en la traitant de *popadianka*, fille de pope, ce qui est un terme de mépris dans le pays.

En apercevant, largement ouverte, la porte de cette maison réputée si hospitalière, la fillette allait s'y précipiter quand Yanek, les joues en feu, s'élança sur le seuil et lui barra le passage.

— Tu n'entreras pas, petite popadia de malheur! cria-t-il, et tu peux dire à ton père que c'est Jean, le fils de Yakoubek, qui t'a jetée à la porte.

Il n'avait pas achevé qu'une main ferme s'était abattue sur son épaule et le secouait vigoureusement.

— Ah çà, tu te crois donc le maître ici? demanda le forestier, le sourcil froncé. Retourne à ta besogne et ne te mêle que de ce qui te regarde. Voilà donc les beaux sentimens que tu couvais depuis si longtemps, moi qui te croyais si affecté de la perte de ton père. Tu trouves donc bien glorieux de te venger des offenses! Mais le premier misérable venu est capable d'en faire autant. Va, tu me fais pitié!

Puis, sans s'inquiéter davantage du gamin, il lui tourna le dos, emmena la fillette à l'intérieur de la maison, et, quand il l'eut suffisamment calmée, il la remit, sous bonne escorte, sur le chemin du presbytère.

Jean s'attendait à d'autres remontrances, à de la colère, mais son maître se contenta de le redresser dans son travail, et ne lui reparla plus de rien. Une telle indifférence l'exaspéra, il eût préféré une rude correction, il vit là un mépris sanglant pour sa conduite. Ah! bien sûr, sa mère et sa grand'mère le jugeraient tout autrement. Et le désir d'aller leur conter sa peine devint irrésistible. A la tombée de la nuit, tandis que le forestier lisait à la lueur de la lampe, il se glissa à travers les sentiers noirs de la forêt.

— Seigneur! c'est notre garçon!.. Qu'est-ce qui te prend d'arriver à cette heure, mon fils? — Et quand il eut terminé son récit : — Viens que je t'embrasse, petit. Ah! le vaillant gars! De son côté l'aïeule, de sa voix éraillée, criait : — Bien fait, bien fait! tu es de mon sang, toi! On ne les fera jamais assez souffrir, ces gens-là.

Mais quand une heure plus tard il se retrouva seul dans l'écurie, blotti sous sa botte de foin, une incertitude vint sourdement l'aiguillonner. — Qui donc avait raison, de ces deux femmes qui l'aimaient, ou de son maître? Sa conscience droite essayait bien de le lui crier, et il s'endormit très troublé.

## IV.

Les espérances du pope et de sa femme ne s'étaient pas réalisées. Au lieu d'un fils si impatiemment attendu, c'étaient deux filles qui leur étaient nées, ce qui portait à la demi-douzaine le compte des petites popadias. Cette déception avait assombri l'intérieur du presbytère. Tymofté s'inquiétait : comment marier un jour, sans dot, une si nombreuse couvée? Encore si les petites étaient jolies! mais, sauf l'aînée, une blonde rose et potelée, toutes étaient plus

maigres et plus noiraudes les unes que les autres. Eh bien, puisqu'il en était ainsi, tous les sacrifices seraient pour une seule, pour Sofronya la belle!.. A elle les jolies toilettes, à elle les leçons de guitare, de piano et de français, pour elle, le séjour de deux années dans le pensionnat des diaconesses de Czernowicz. A elle aussi, il faut bien le dire, les caresses et les gâteries.

C'est de cette façon que Binia, la seconde, avait été systématiquement sacrifiée. Tout au plus était-elle assez bonne pour porter, soigner, moucher les quatre dernières petites et c'est à peine si elle savait lire et compter.

Son petit air résigné et ses grands yeux tristes avaient ému M. Thadée. — Ne voulez-vous pas me l'envoyer, ne fût-ce que deux heures par semaine? avait-il demandé à son père. Le pope, qui ne perdait jamais une occasion de profiter d'un bien qui ne lui coûtait pas, accepta volontiers :

— Soit, mais le dimanche seulement, dit-il ; car il faut qu'elle travaille. On ne peut guère s'en passer à la maison.

Quand, après quelques jours de bouderie, Yanek retourna chez son maître, il fut désagréablement surpris d'apercevoir, dans la vérandah, installée sur un escabeau, la petite Binia qui récitait au forestier une page d'histoire sacrée...

Ce procédé de la part de M. Thadée lui parut une sorte de provocation directe à son adresse. Mais il eut beau protester de cent façons, s'abstenir avec ostentation de paraître à la maison aux heures où venait la fillette, ou bien affecter d'ignorer sa présence, s'il était forcé de se trouver en face d'elle, il ne parvenait pas à pousser à bout le forestier, qui se contentait de le regarder avec sa figure grave, un peu triste, mais sans paraître prêter aucune attention à ses petits manèges.

De guerre lasse, l'enfant finit par s'apaiser ; néanmoins, surexcité constamment par sa mère et par sa grand'mère, il continuait à garder au fond du cœur une sourde colère contre le prêtre uniate et sa famille.

Yanek grandissait beaucoup. Chaque jour, M. Thadée l'initiait davantage aux secrets de son métier, souvent même l'envoyait-il en tournée dans la forêt, prévoyant déjà le jour où il pourrait lui mettre un fusil sur l'épaule. Dans ses courses à travers bois, il arrivait à Yanek de tomber à l'improviste, au coin d'un carrefour, sur Binia, traînant après elle deux ou trois petites sœurs noires et ébouriffées qui ramassaient des faînes ou des champignons. — Elles sortent donc de terre comme les taupes, auxquelles elles ressemblent tant, ces popadias du diable! murmurait-il en tournant les talons avec impatience et en lançant à travers le taillis une

imprécation qui devait attirer sur les parens des chétives créatures toutes les fièvres et toutes les épidémies de la terre.

Binia, très effrayée, entraînait aussitôt humblement ses petites sœurs au plus épais d'un fourré où elles ne tardaient pas à disparaître.

On venait d'entrer en avril. La journée était adorable, le ciel était si transparent qu'au dire des paysans, on eût pu voir le paradis au travers. Les eaux du Stry, basses d'ordinaire en cet endroit, s'étaient grossies soudainement par la brusque fonte des neiges, et elles coulaient rageuses et écumantes entre les blancs cailloux, laissant çà et là de larges flaques limpides où de palpitantes hirondelles venaient tour à tour baigner le bout noir de leur aile. Yanek, son fusil sur l'épaule, remontait le courant. C'était maintenant un garçon mince, au teint bronzé, l'air résolu, avec un bon sourire au fond de ses yeux hardis et sous ses fines moustaches cendrées.

Tout en humant le souffle printanier qui montait des berges en fleurs, il songeait mélancoliquement à son avenir. L'époque à laquelle il lui faudrait faire son service militaire n'était pas éloignée, et il se demandait avec terreur si, quand il se présenterait au régiment, l'irrégularité de ses papiers ne lui constituerait pas une tare parmi ses camarades...

De frais éclats de rire, derrière lui, le firent retourner, et parmi les oseraies et les joncs fleuris, il aperçut une belle fille blonde, le visage coquettement abrité du soleil par un tissu bleu clair. Elle était suivie à quelques pas de Binia et du pope Tymofté.

Jean, le sourcil froncé, se rejeta vivement en arrière. Sans doute cette jolie créature devait être Sofronya, l'aînée des filles du prêtre, sortie tout récemment du couvent des diaconesses. Tous trois passèrent devant lui sans le voir et s'apprêtèrent à traverser la rivière à gué comme ils avaient dû le faire deux heures auparavant. Les deux jeunes filles avaient quitté leurs chaussures, et montrant leurs pieds blancs et leurs jambes nues, s'étaient mises à courir hardiment à travers les flaques d'eau en tenant d'une main leurs jupes rassemblées, et de l'autre leurs souliers. Çà et là, l'eau ne leur arrivait que jusqu'au-dessus de la cheville, mais à certains endroits, elle leur montait presque aux genoux. Tout à coup Sofronya poussa un cri : Père!.. j'enfonce! Surpris, et un peu effrayé, le prêtre s'élança vers sa fille préférée et, sans s'inquiéter de la cadette qui poussait également des cris de détresse, il la saisit entre ses bras et l'emporta de l'autre côté du rivage. Puis, interpellant Binia : Allons, hardi, toi!.. Tiens la tête bien droite, pose un pied ferme devant l'autre; tu ne vas pas faire la mijaurée?..

La pauvrette était bien fatiguée mais elle avançait toujours, vail-

lamment, comme le pauvre toutou qu'on a jeté à l'eau et qui veut à toute force regagner le bord. Maintenant l'eau lui montait jusqu'à la ceinture, et cette eau était froide comme si elle n'avait été faite que de la fonte glacée des neiges des Carpathes dont on apercevait sur le ciel le profil bleuâtre. Et puis, pourvu qu'un trou perfide ne vînt point à s'ouvrir sous ses pas, c'était cela, surtout, qui la terrorisait. Tout d'abord cette scène avait diverti Jean. Elles étaient vraiment plaisantes à regarder, ces deux fillettes, brune et blonde, poussant de jolis petits cris d'effroi et courant ainsi jambes nues, cheveux au vent, leurs jupes de percale gonflées par l'eau qui s'y engouffrait comme dans une voile. Et puis, il ne lui déplaisait pas non plus de voir le pope et les siens dans une situation tant soit peu périlleuse. Mais quand il constata l'obstination du prêtre à rester sur le bord, se contentant d'encourager la fillette du geste et de la voix, il n'y tint plus ; un pareil sang-froid, un égoïsme aussi criant faisaient bouillonner le sang généreux de ses veines. Vivement il se débarrassa de son fusil, et en quelques bonds, il fut auprès de la jeune fille. Il était temps, car elle chancelait. Lestement, il l'enleva dans ses bras, et il s'apprêtait à traverser le courant pour aller la déposer auprès de son père quand une idée subite lui vint à l'esprit, et brusquement il rebroussa chemin. Était-ce que le passage lui paraissait réellement dangereux ou bien voulait-il jouer un tour au prêtre? Toujours est-il que, chargé de son fardeau, il retourna d'où il était venu. Un moment interdit, le pope eut bien vite pris son parti de la chose. Il eut un simple haussement d'épaules et, sans remercier Jean : — Tu feras le grand tour, par le pont, Binia! Ça te sèchera! cria-t-il à sa fille en faisant un porte-voix de ses deux mains. — Mais la pauvrette était bien trop étourdie pour entendre les paroles paternelles. Toute languissante, elle laissait aller sa tête sur l'épaule de son sauveur. Quand elle ouvrit les yeux et qu'elle eut reconnu Jean, son pâle visage s'empourpra, et puis, humblement, ne sachant comment dire sa gratitude, ses lèvres vinrent se coller sur la main rude et mouillée du jeune forestier, qui, à ce contact inattendu, rougit, honteux. Et, comme il relevait la tête, il aperçut à quelques pas, parmi les plantes aquatiques qui bordaient une petite mare où bouillonnait une source, son aïeule mystérieusement penchée qui le dévisageait en ricanant.

— Beau poisson que tu as été pêcher là, mon Yanek!.. As-tu perdu la tête? Eh bien, le fameux malheur si elle s'était noyée, la fille de ce chien! Dis-lui donc d'approcher, que je la regarde ; il y a longtemps que je désirais voir quelle mine ont les petits de ce renard!..

Furieux d'avoir été surpris dans son élan de généreuse pitié, toute la colère de Jean se reporta aussitôt sur celle qui était la cause indirecte de cette agression.

— Qu'attendez-vous donc? dit-il brusquement à la fillette effarée, arrêtée en face de lui, puisque votre père vous a dit de faire le grand tour... et que ça vous sécherait!

Lentement elle courba la tête, ramassa autour d'elle ses jupes ruisselantes qui se plaquaient contre ses jambes, et sans prononcer un seul mot, elle s'en alla droit devant elle, poursuivie toujours par les imprécations de la vieille femme. Mais un juron de Yanek coupa la parole à l'aïeule : — Je vous défends d'insulter cette petite, dit-il. — Interdite par ce ton qu'elle ne lui connaissait pas, elle saisit à la hâte les herbes qu'elle venait de cueillir, fit quelques pas à reculons. C'est qu'il avait parlé en maître, ce Jean! Et de fait ne l'était-il pas le maître? n'était-ce point lui qui depuis longtemps rapportait le pain de la maison? Un garçon si robuste, et avec un fusil encore! il n'aurait qu'à faire un mauvais coup...

Et tout en maugréant des paroles inintelligibles, la vieille se faufila à travers la verdure, et disparut sous bois.

## V.

Le lendemain était un dimanche. Jusqu'alors, le jeune homme avait évité le plus possible de se trouver à la maison forestière aux mêmes heures que Binia. Ce jour-là, soit curiosité, soit intérêt vague, il y courut au contraire; mais il eut beau rôder aux alentours, la jeune fille ne parut point. Que signifiait cela?.. Lui serait-il arrivé malheur? Bah! on l'aurait appris au village. Certes, il eût pu interroger son maître; mais, pour rien au monde, il n'eût voulu lui montrer cette faiblesse. La semaine lui parut très longue, et quand, le dimanche suivant, il constata encore une fois l'absence de Binia, il devint sérieusement inquiet.

Depuis la mort de son père, il avait cessé, ainsi que sa mère, d'assister aux offices de la cerkiew de Dolina, desservie par Tymofté, et avait contracté l'habitude d'aller à Z..., une petite ville voisine; mais, cet après-midi, ayant pris son livre d'heures, il s'achemina tout seul vers le village. Le service était commencé. Avec une brusquerie qui étonna un peu autour de lui, il se fraya un passage jusqu'aux portes de l'iconostase. A gauche, agenouillée sur son banc, la popadia, très ample dans ses atours, se carrait, entourée de cinq de ses filles. Binia n'y était pas.

Cette fois, Jean n'y tint plus, et profitant de ce que toute la famille était réunie à l'église, il se hasarda à aller interroger les servantes de la cure.

— Panna (1) Binia est à la maison?

— Oui... elle est au lit.

— Malade?..

— Oh! très malade.

— Et qu'a-t-elle?

— Mal partout!.. Elle tousse... elle a la fièvre... elle est toute rouge...

— Le docteur est-il venu?

— Oh! non, le Bienfaiteur dit que ça ne vaut pas la peine, qu'elle guérira bien sans ça. C'est l'autre jour qu'elle s'est refroidie en traversant l'eau.

Jean s'en alla troublé. De vagues remords étreignaient son cœur.

Les semaines s'ajoutèrent aux semaines sans que Binia donnât signe de vie; enfin, un jeudi, comme il était seul dans la maisonnette occupé à fourbir son fusil, il vit soudain apparaître, dans l'embrasure de la porte, une pâle petite figure, bien plus pâle encore que celle qu'il avait coutume de voir, et qui se dérobait à moitié sous un gros bouquet de roses rouges : — Je suis guérie, monsieur Thadée! — Mais à la vue de Yanek, elle recula effrayée. Lui s'approcha résolument d'elle et lui prit la main : — Vous avez été bien malade, Binia, et par ma faute... Ça vous a refroidie... d'être restée si longtemps mouillée... me pardonnerez-vous?..

Il avait l'air si désolé en disant cela, et si différent de ce qu'elle l'avait vu jusqu'à présent, que son cœur en fut remué : — Vous ne m'en voulez pas trop, dites? reprit-il à voix basse.

Oh non! Elle n'y songeait même pas! En vouloir à quelqu'un! S'entendre demander pardon! c'était si nouveau pour elle! Qui donc s'inquiétait jamais de ce qu'elle pensait ou souffrait?

— Quand on m'a dit chez vous que vous étiez si malade...

— Vous êtes venu chez nous? — Et son visage s'empourpra. — Je... je ne le savais pas!..

— Oui, c'était un dimanche, pendant la messe. Ne vous voyant pas à l'église, j'ai eu l'idée d'aller m'informer.

— Oui, je me souviens qu'on m'a dit... mais j'ai cru que c'était M. Thadée... Puis, relevant sur lui ses yeux humides et tout reconnaissans : — Vous êtes bon, monsieur Jean!

Il fronça le sourcil.

— Pourquoi m'appelez-vous monsieur? Je ne suis pas un monsieur, moi! Je suis Jean, Jean tout court.

Et il rit d'un rire un peu forcé. Elle se douta ce qui se passait dans son esprit, et, troublée, baissa la tête comme une coupable.

(1) Demoiselle.

Un silence s'était fait entre eux, silence plein de malaise où, sans les formuler, ils devinaient leurs mutuelles préoccupations, et l'on n'entendait plus que le tic-tac monotone de la vieille pendule et le bourdonnement des guêpes jaunes contre les vitres.

— Il ne viendra donc jamais, ce M. Thadée, songeait Binia en jetant vers la porte des regards éperdus.

Jean, lui aussi, était gêné. A la fin, il avisa le livre qu'elle avait apporté.

— C'est pour votre leçon que vous êtes venue?..

— Oui... M. Thadée est entré chez nous hier, et il a demandé à mon père...

— Eh bien, si vous voulez, je vous la ferai réciter, moi, cette leçon. C'est un chapitre de l'histoire polonaise?

Il s'était emparé du livre, s'assit en face d'elle, et prenant pour la circonstance l'air docte d'un magister : Pourquoi la reine Wanda refusait-elle d'épouser le prince Ritigier? demanda-t-il.

Toute confuse, elle s'assit juste en face de lui, hésita d'abord un instant pour répondre, et puis, tout d'une haleine et de ce petit ton monotone et flûté que prennent les écoliers pour réciter leurs leçons: Wanda était une vierge de beauté... Elle avait déjà été demandée par des princes de tous les pays; mais, gardienne austère des libertés polonaises. — Elle s'arrêta un moment indécise, — mais gardienne austère des libertés polo...

— Elle ne voulait pas qu'un étranger, un Allemand surtout, gouvernât son pays, souffla doucement Yanek, et résolut de rester vierge.

— De rester vierge, répéta docilement Binia. Mais... voyant que Ritigier s'avançait avec une armée innombrable et menaçait de la vaincre par les armes,

Elle s'élance elle-même au combat,
Sa poitrine bouillonne d'ardeur,
Ses joues sont de flamme,
Elle lève la visière de son casque.

Aussitôt sa chevelure d'or l'inonde,
Ses lèvres de corail et ses yeux bleus l'éclairent,
Ses joues brillent comme un petit soleil,
Et devant l'éclat de ses rayons, les Germains fuient.

Mais, pendant la nuit, tandis que dort la ville,
Où donc se cache la blonde Wanda?
Elle a réveillé ses filles et ses femmes,
Elle court au bord de la Vistule,

Il est temps d'accomplir le sacrifice promis aux dieux,
Si ma beauté doit attirer la guerre sur mon peuple,
Qu'elle périsse!.. Mieux vaut être engloutie par les flots
Que de jamais livrer mon pays au joug allemand (1)!

(Elle dit, et se précipite dans la Vistule.)

— Ah! c'était une vaillante princesse, s'écria Jean, une flamme dans les yeux, en posant le livre ouvert sur ses genoux. Sans elle, qui sait, nous serions peut-être des Souabes à présent!

— Oui, peut-être, reprit vaguement Binia, sans bien comprendre toute la portée de l'exclamation de Jean. Et puis, continuant sa récitation: — En reconnaissance, le peuple éleva de ses propres mains une colline à cette grande reine, juste à l'endroit où elle s'est jetée dans la Vistule. Ce tertre est si élevé...

— Qu'on peut très bien l'apercevoir de Cracovie, murmura une voix de basse-taille.

Elle se retourna effrayée.

— Oh! monsieur Thadée, c'est vous! Que j'ai eu peur!

— Oui, oui, mes enfans, c'est moi! Mais, je vois que bientôt vous n'aurez plus besoin de votre vieux mentor.

Les jeunes gens protestèrent en riant.

— Et maintenant, assez de leçons pour aujourd'hui. C'est l'heure de goûter. Jean, fais apporter le samovar, et dis à Kazia de nous donner des fraises, de la crème, du miel.

Tout en parlant, il avait vidé sur les genoux de Binia le contenu de sa gibecière, une moisson de noisettes fraîches, encore enveloppées de leur gaine de verdure.

— Tiens, petite, voilà de la besogne pour toi!..

En un instant, le couvert fut mis, et la jeune fille priée d'y faire honneur. Oh! le joli goûter! Jamais, dans son humble vie, Binia ne s'était trouvée à pareille fête. M. Thadée la traitait comme une invitée privilégiée. Et elle admirait la jolie nappe à dessins quadrillés de rouge, le samovar étincelant, la montagne de fraises écarlates étagées dans le saladier de faïence fleurie, comparant dans son esprit les dîners désordonnés de la maison paternelle: la toile cirée brune, usée, les plats ébréchés, le sans-façon grossier avec lequel chacun mettait la fourchette au plat. Ici, cette netteté, cette élégance d'une rusticité voulue, la frappaient comme une charmante vision un peu féerique. Yanek semblait tout habitué à ces choses. Il avait mélangé les noisettes laiteuses avec le miel doré, versé la crème épaisse et le sucre sur les fraises de la montagne, et tail-

(1) S. Duchinska.

lait maintenant de minces beurrées dans ce joli pain de seigle d'un gris rosé, dont les pays d'outre-Danube ont le secret.

— C'est Panna Binia qui nous versera le thé, dit M. Thadée.

Et avec une gaucherie charmante, la jeune fille, un peu intimidée, mit d'abord, comme c'est la coutume, le sucre et la cuillère dans le verre afin de l'empêcher d'éclater, puis elle y versa une petite quantité du liquide brûlant; ouvrant ensuite le robinet du samovar, elle finit de remplir le verre d'eau bouillante avec un regard interrogateur au maître pour savoir si le mélange était à point ou trop fort.

— Trop fort? Ah! mais non, mais non, par exemple! Panna Binia, n'ayez donc pas peur!.. il est trop faible au contraire!

Et la fillette troublée s'empressait de rajouter du thé.

— Encore trop faible! disait M. Thadée en riant.

Mais cette fois, toute décontenancée, elle le regardait, ne sachant plus ce qu'elle devait faire, car le verre débordait presque dans sa petite soucoupe de métal.

— Panna Binia saura que, pour que du thé soit fort, il faut y mettre du rhum! beaucoup de rhum!

Et le bon forestier, égayé de la mine penaude de son élève, avançait la main vers un flacon de cristal en souriant malicieusement. Puis, tous les trois partaient d'un franc éclat de rire, heureux d'une joie sans mélange.

Doucement renversé en arrière, humant le parfum de sa cigarette, tout en dégustant son thé à petites gorgées, le forestier contemplait maintenant Yanek et Binia, qui faisaient sérieusement la dînette, et il était fier de son Jean, car il lisait dans l'œil limpide du jeune homme un généreux oubli du passé. C'était la veille seulement, par Binia, qu'il avait appris le sauvetage de la rivière; mais s'il avait évité de dire même un mot d'approbation à son pupille, ils ne s'en étaient pas moins compris tous les deux.

Oui, il jouissait de son œuvre, et se sentait payé au centuple de ses peines. Son système calme, fait de bienveillance, de justice, avait porté ses fruits. Certes, ce n'était point avec des sermons ni des paroles aigres ou brutales qu'on aurait pu dompter une nature ardente comme celle de Jean; ce qu'il avait fallu, c'était cette suggestive puissance de l'exemple. Lentement, goutte à goutte, il avait absorbé les enseignemens de son maître, et sans effort il avait marché dans le même sentier droit que lui.

Il était cinq heures. Par la fenêtre ouverte, les senteurs tièdes de la forêt montaient. Mille gazouillemens d'oiseaux se mêlaient aux frémissemens des feuilles que le vent agitait. Au dehors, comme au dedans de la maisonnette, c'était la paix sereine. Le

soleil descendait lentement derrière les chênes verts. M. Thadée se leva brusquement.

— Il faut partir, Panna Binia. Que dirait Tymofté Ivanicki si nous lui gardions sa fille au-delà des heures permises. Prends ton fusil, Yanek, appelle Komar; nous donnerons un pas de conduite à la petite *popadianka*, fit-il en jetant un malicieux sourire aux deux jeunes gens.

## VI.

Ce fut la dernière leçon de Binia chez le forestier, son père ayant décidé qu'elle en savait bien assez pour le moment.

Lorsque Jean apprit cette décision, il en conçut un dépit inattendu, et une fois de plus, il y vit l'égoïsme froid du prêtre.

A dater de ce moment, quand le hasard de ses courses lui fit rencontrer la jeune fille et ses sœurs, il ne s'obstina plus à les fuir comme auparavant; au contraire, il leur tirait son chapeau du plus loin qu'il les voyait, et s'avançait à leur rencontre.

— C'est vous, Panna Binia?

— Bonjour, monsieur Jean... Tout va bien chez vous?

— Oui, oui, merci.

— Ce sont des mûres que vous cherchez?.. Attendez, je vais vous montrer un endroit où il y en a tellement que le buisson en est tout noir! — Et les fillettes battaient des mains.

Ou bien une autre fois, il menait la troupe folâtre à la poursuite d'un écureuil, et quand on avait bien couru, on s'arrêtait un moment pour causer à l'ombre d'un sapin, dans quelque clairière ensoleillée où s'élançaient, droites comme des cierges, les digitales purpurines.

L'automne touchait à sa fin. Dans les sentiers, des nuées de feuilles jaunies dansaient éperdument, et sous le ciel très pur, soulevées par le vent, des milliers d'hirondelles noires concertaient leur départ.

Sur le bord d'un joli ruisseau, affluent du Stry, Binia et les jumelles, armées de longues gaules, s'efforçaient ce jour-là de faire reprendre le chemin du logis à une troupe d'oies récalcitrantes. Mais ni les cris assourdissans des fillettes, ni leurs gestes impératifs ne parvenaient à faire obéir les rebelles volatiles qui remplissaient l'air de leurs plaintes nasillardes et du battement furieux de leurs ailes.

Soudain, au tournant d'un sentier, Binia aperçut Jean qui débouchait, le fusil sur l'épaule, accompagné de son chien. A sa vue il hâta le pas. Son teint était très animé, et ses yeux brillaient d'une façon inaccoutumée. Jamais la jeune fille ne l'avait vu ainsi.

— Je viens de recevoir l'ordre d'aller me présenter demain à Stry pour être soldat, dit-il tout d'une haleine.

— Soldat!.. Ce mot la frappa en plein cœur. Jamais elle n'avait songé à cela. Soldat! c'est vrai pourtant que tout le monde y passait! lui comme les autres! C'est étrange comme sa tête s'était mise à tourner, comme ses mains tremblaient, et elle se sentait pâlir. Pourtant elle eut la force de se contenir, et d'une voix qu'elle s'efforça de rendre indifférente :

— Soldat... pour longtemps? demanda-t-elle.

— Pour trois ans.

— Et pendant tout ce temps on ne vous verra plus... Mais, vous êtes content... je suppose?

— Mon Dieu! oui. Il le faut bien du reste. Et puis, c'est nouveau, je verrai du pays, j'apprendrai un métier que je ne connais pas...

— Et... vous ne reviendrez pas une seule fois? balbutia-t-elle.

— Oh! si, si, c'est-à-dire que tout dépendra de l'endroit où je serai envoyé! peut-être à Lemberg... à Cracovie... mais si c'est à Trieste ou en Bohême, ce sera impossible!

— Oui, ce serait trop loin, murmura-t-elle avec un sourire résigné.

— Quand je serai parti, Panna Binia, vous penserez un peu à moi, demanda-t-il?

A ce moment, sur la route blanche qui fuyait devant eux, apparut une briska traînée par un petit cheval que la jeune fille connaissait bien.

— Voilà papa, s'écria-t-elle sans lui répondre, et une sorte d'effarement se peignit sur son visage.

Instinctivement ils s'éloignèrent l'un de l'autre, comme deux coupables pris en flagrant délit.

— Au revoir, murmura Yanek, en la saluant de la main.

— Adieu, répondit-elle toute morne, et elle s'éloigna à la hâte en entraînant les petites qui s'étaient remises à chasser les oies.

Le soir, au souper, le père interpella les deux jumelles :

— C'est vous qui étiez cet après-midi sur la chaussée?

— Oui, papa.

— Avec Binia?

— Avec Binia.

— Et qui est-ce qui causait encore avec vous?

— Oh! c'est l'ami Yanek... le forestier.

— Comment l'ami Yanek! Vous le connaissez?

— Oui, oui, très bien. Il nous a souvent coupé des sifflets et donné de belles noisettes.

— Et où le rencontrez-vous, petites malheureuses?

— Eh! partout : au bois, près du ruisseau, sur les routes. Il est très gentil! mais il va s'en aller! il va être soldat!

— Oui, dit la plus grande des jumelles, il va partir pour trois ans, très loin, même que Binia elle a bien pleuré tout à l'heure quand elle l'a su!

— Ça n'est pas vrai! dit l'autre, elle n'a pas pleuré!

— Si! si! je l'ai bien vu; mais elle tournait toujours sa tête comme ça, pour qu'on ne la voie pas.

— Binia n'a pas pleuré, soutint la petite, Olena est une menteuse!

— C'est toi, vilaine, qui es la menteuse!..

Comme elles allaient se prendre aux cheveux, le père les empoigna chacune par un bras et les mit à la porte; puis, s'adressant à la jeune fille qui se tenait assise en face de lui, pâle et le front courbé :

— Ah çà! voulez-vous me dire ce que tout cela signifie? s'écria-t-il.

Le reste de la famille, très intéressé, s'était rapproché curieusement pour mieux jouir de la scène.

— Et d'abord, dit rudement le prêtre, levez-vous et approchez! Ce n'est pas ainsi qu'on se tient devant son père.

— Alors, vous connaissez ce Yanek?

— Oui...

— Vous savez donc que c'est un vaurien qui est venu ici, il y a quelques années, insulter votre propre père! et qu'on a été obligé de jeter à la porte comme un chien!

Binia ne répondit pas, mais ses lèvres tremblaient. Comment son père osait-il rappeler un incident aussi pénible?

— Savez-vous qu'il provient d'une famille de va-nu-pieds? que son père était un misérable mineur venu on ne sait d'où, sans papiers, sans preuves de mariage, et que lui, le beau Yanek, n'a pas même un nom?

— Oui, je le sais.

— Et cela ne vous a pas empêchée de lui donner des rendez-vous?

Binia se redressa cramoisie :

— Oh! père, je n'ai pas fait cela, dit-elle. Chaque fois que je l'ai rencontré, c'était par hasard. Du reste, ajouta-t-elle plus doucement, sans lui je serais peut-être noyée. Vous le savez bien, mon père.

Le pope lui secoua rudement l'épaule :

— Noyée! noyée, en tout cas, cela vaudrait toujours mieux que de déshonorer votre famille! cria-t-il de sa voix de tonnerre.

— Voyons, voyons, Tymofté, essaya la popadia.

— Oui, oui, cela vaudrait certes mieux! s'écria le pope en s'emportant tout à fait, et c'est ainsi que vous me récompensez des

peines que j'ai prises pour vous élever par mon travail! Vous vous liguez avec le pire ennemi de votre père!

Debout devant lui, Binia, blême, les lèvres serrées, les yeux fixes, demeurait impassible.

— Écoutez, vous allez me faire une promesse, entendez-vous? Vous allez me jurer de ne plus jamais adresser la parole à ce vaurien! Et si jamais vous le rencontrez, de lui tourner les talons pour qu'il sache bien quel cas vous faites de lui! Promettez-le-moi! Voyons, dites, vous ne lui parlerez plus?..

Elle articula un « non » douloureux. Tout le sang s'était retiré de ses lèvres.

— C'est bien! Maintenant, allez où vous voudrez, dit-il en le renvoyant d'un geste rude.

Elle sortit chancelante, suivie de ses sœurs.

Resté seul avec sa femme, le prêtre l'apostropha violemment:

— Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir bien élevé vos filles, Diotyma! La petite sournoise! Qui aurait pu s'attendre à cela d'elle! Donner des rendez-vous à ce garçon?

La popadia eut un accent indigné :

— Ah çà! vous n'allez pas continuer à affirmer une pareille fable! Je réponds de Binia, elle est incapable d'intrigue, cette petite! C'est vous qui, avec votre scène absurde, lui mettez des idées dans la tête! Je n'ai jamais vu un homme se monter pour rien comme vous, Tymofté! Eh bien, en admettant qu'elle ait rencontré ce garçon, qui l'a tirée de la rivière, vous ne pouvez pas le nier, la belle affaire! Vous ne prétendez pas qu'elle est perdue pour cela, et puis, n'avez-vous pas entendu qu'il part? Quand reviendra-t-il? Dans trois ans! D'ici là, il aura passé bien de l'eau sous le pont du Stry! Allons, allons, remettez-vous à table, « l'homme, » finissez votre souper! Voilà que vous avez laissé refroidir votre *mamaliga* (gruau de maïs) avec cette sotte histoire! Ah! quelle chance vous avez d'avoir une femme comme moi! Qu'arriverait-il si je n'étais pas toujours là pour vous empêcher de faire des sottises et pour remettre la paix dans la maison; et surtout, laissez cette enfant tranquille, bien tranquille, n'est-ce pas?.. Est-ce que vous ignorez donc qu'elle n'aura jamais d'autre volonté que la nôtre et que nous la marierons à notre convenance le jour où nous le voudrons!..

## VII.

Il y avait bientôt trois ans que Jean avait quitté Dolina pour rejoindre son régiment, et les habitans du presbytère paraissaient avoir totalement oublié son existence.

Si Binia y pensait encore, si sa petite figure restait pâle et impénétrable, si, aux jours de grandes fêtes, elle jetait un anxieux regard, régulièrement déçu, vers le groupe d'hommes massés à droite de la petite chapelle, espérant toujours voir surgir le profil de l'absent, nul ne s'en était ni soucié, ni aperçu. Au reste, Tymofté et son épouse avaient pour le moment bien autre chose en tête que de semblables chimères! Un grand événement amené de longue main, avec mille précautions, allait enfin s'accomplir; et déjà, dans tout le pays, des rumeurs indiscrètes couraient: « le pope mariait sa fille! »

— Sa fille!.. Laquelle donc? se demandaient les gens avec curiosité. — Eh! mais la belle!.. la blonde! — Ah! Sofronya? — Oui, l'aînée des six! Et un fameux parti qu'elle fait! Vincent Rayski, le vétérinaire! l'homme politique du district, un brave garçon, très travailleur! — C'est à présent qu'elle va relever le nez, la *popadia!* S'il est permis! Une fille de pope épouser un gentilhomme polonais! — Il y a longtemps que Tymofté devait ruminer ce projet, le vieux renard!.. car il n'y avait pas de semaine qu'on ne le vît arriver sous un prétexte ou sous un autre chez le jeune homme : c'était un cheval malade, une vache qui ne donnait pas de lait; s'il avait pu, il lui aurait fait soigner toute sa famille!.. Il va faire là une bien rude bêtise, ce Rayski : je l'aurais cru plus intelligent! — Que voulez-vous,.. quand l'amour s'en mêle!

Les rumeurs qui couraient dans le district étaient exactes. Sofronya, la fille aînée du couple ruthène, avait, en effet, pris d'assaut le cœur d'un jeune et ardent vétérinaire de la petite ville voisine. Cette alliance était un honneur inespéré pour la famille Ivanicki, car la jeune *popadia* allait quitter le milieu un peu humble où elle était née pour entrer d'emblée dans la petite noblesse catholique et polonaise du pays. Cette perspective inespérée gonflait d'orgueil le cœur de Diotyma, si souvent humiliée par les commères de la ville. Songez donc! Sofronya pourrait traiter de pair, non-seulement avec la femme du juge, mais encore avec M^me^ la *capitanova*, M^me^ la *doctorova* et bien d'autres sommités féminines, sans compter le plaisir qu'il y aurait à écraser désormais, de regards protecteurs, l'*apoticairova*, la *popadia* de l'endroit, et toutes les juives de la place!

— Ah! s'écriait Diotyma en sautant aussi légèrement que le lui permettait son embonpoint, j'ai toujours prédit que cette enfant serait la gloire de la famille! Quel malheur que Binia ne soit pas un peu plus, comment dirai-je, un peu moins!..

— Ta, ta, ta! répondait le prêtre; prenez patience, Diotyma moya! j'ai mon plan aussi pour elle, et vous serez bien étonnée!

Le jeune vétérinaire, dont l'alliance était si recherchée, était un patriote polonais à tous crins. Il faisait partie de plusieurs associations politiques connues pour leurs menées tapageuses, pérorait beaucoup dans les clubs, et sa parole était à la fois si violente et si persuasive qu'il n'était pas rare, à la fin d'un discours, de voir ses auditeurs électrisés l'empoigner par les jambes et le porter ainsi en triomphe par la salle avec des hourras et des trépignemens.

Son patriotisme, par trop fougueux, effrayait les gens timorés ou simplement paisibles. Il ne parlait de rien moins que de mettre tout à feu et à sang chez ceux qui ne partageaient point sa manière de voir. Aussi le nombre de ses adeptes était-il relativement restreint; mais comme il était très bon garçon, on l'aimait généralement. Une de ses idées fixes était l'alliance entre les Ruthènes et les Polonais. Cette idée, il allait enfin la mettre « en pratique » par son mariage avec la jolie fille du prêtre. Et il se sentait fermement secondé dans ses espérances par l'attitude résolue de son futur beau-père.

Au reste, depuis longtemps l'assiduité avec laquelle le prêtre avait suivi toutes ses conférences l'avait édifié, et quand, par la suite, l'occasion les avait mis en rapports plus intimes, l'enthousiasme du révérend avait achevé de le conquérir. — Vous êtes un vrai patriote, Tymofté Ivanicki! s'était-il écrié un jour. Ah! si tous les prêtres ruthènes vous ressemblaient, quelle force, quel levier pour notre parti! Je vous ferai nommer député aux prochaines élections, oui!.. des hommes comme vous ne doivent pas rester méconnus.

Et, modestement, le prêtre avait répondu qu'il serait fier d'aller porter la bonne parole au sein de la Diète.

Peu à peu, Tymofté avait fini par ne plus mettre le pied en ville sans aller voir son nouvel ami. Seulement il lui arriva maintes fois et, comme par hasard, de se faire accompagner par la jolie Sofronya.

Dès l'abord, cette intrusion avait déplu à Vincent. On ne pourrait plus causer! Mais l'attitude sérieuse de la jeune fille et surtout le goût extrême qu'elle paraissait prendre, au rebours de son sexe, pour les choses politiques l'avaient séduit, et maintes fois, dans ses longues courses à travers le pays, il se sentait hanté par la caresse de ces beaux yeux noirs tournés si curieusement vers lui. C'est ainsi que, sans s'en douter, il en était venu à élaborer dans son esprit la lumineuse idée de cette alliance allégorique dont Sofronya et lui seraient les vivans représentans.

Un jour que Tymofté, venu seul cette fois, dégustait avec lui une bouteille de vieux Tokay, le jeune homme souleva subitement son verre et, prenant un ton solennel :

— Je suis Polonais et catholique, soumis à Rome, Tymofté Iva-

nicki, votre fille est uniate Ruthène, soumise également à Rome! Dans dix ans, il faut que les Polonais et les Ruthènes se donnent la main, ne forment qu'une seule famille. En attendant, voulez-vous poser le premier jalon de cette union et m'accorder la main de M^lle votre fille?

Tout cela était débité d'une voix éclatante, emphatique, avec de grands gestes et un éclair loyal dans ces yeux pleins de feu et sur cette face empourprée aux longues moustaches pendantes.

Enfin se dit à part lui le pope rayonnant, en voyant le poisson mordre à l'hameçon tendu depuis si longtemps.

Quelques jours plus tard, Vincent était admis à mettre aux pieds de la jolie popadia son amour et ses espérances.

Mais pour recevoir sous son toit un fiancé de cette trempe, Tymofté avait été un moment fort embarrassé. Il n'avait point réfléchi que rien n'était moins polonais ni patriote que les images qui ornaient les murailles de la cure. Et c'étaient d'abord, encadrées de baguettes dorées, les silhouettes grossièrement enluminées des tsars moscovites avec ces inscriptions :

*A Nicolas I^er, l'inoubliable!*
*Paul I^er, notre père et bienfaiteur!*
*Alexandre II, notre gracieux souverain et père de l'Église!*

Ailleurs c'étaient les lampes qui brûlaient en face d'icones dont la provenance avait un parfum tout schismatique.

— Il va falloir changer tout cela, avait dit le prêtre, un peu perplexe, et nous ne pouvons pas cependant laisser ces murs nus!

— Ne te tourmente pas, lui avait répondu Diotyma, j'arrangerai la chose; et, en effet, le lendemain, dès la première heure, elle s'était rendue en briska à Stry et en avait rapporté toute une mystérieuse cargaison.

Quelques heures plus tard, comme Tymofté rentrait de ses courses pastorales, il était tout surpris de voir flamboyer sur ses murailles blanchies à la chaux : d'abord un superbe portrait de notre saint-père le pape, en chromolithographie, et à sa suite, tous les héros aimés de la Pologne : Stéfane Batory, recevant l'hommage de ses vassaux les Moscovites, Jean Sobieski, sauvant Vienne de l'invasion des Turcs, Poniatowski noyé dans l'Elster, Kosciuszko, à la tête de ses paysans, et la belle reine Wanda, se précipitant dans la Vistule!

— Mais les autres... où sont-ils? avait demandé le prêtre ravi.

— Je les ai cachés dans le grenier à fourrage, avait tranquillement répondu Diotyma.

— Ah! mais prenez garde de les emdommager, parce que...

— Vous craignez les observations de vos autres amis, murmura-t-elle, car elle connaissait les attaches mystérieuses de son mari avec le parti opposé.

Il eut un froncement de sourcils.

— Chut, femme! pas un mot de tout ceci. Mêlez-vous de vos affaires. N'ai je pas bien mené ma barque jusqu'à présent? le tout est de savoir louvoyer adroitement. Au fond, vous me connaissez, je ne suis pas plus Polonais que je ne suis Ruthène, Moscovite ou Allemand, j'ai toujours trouvé qu'il était encombrant d'être patriote, mais il faut bien flatter les innocentes manies des gens. Moi, qu'est-ce que je désire? quelques bénéfices, dans ma carrière, et puis, surtout placer avantageusement toute cette marmaille que vous m'avez couvée là!

— Je sais, je sais; mais de la prudence, au nom du ciel, Tymofté!

Lors de la première visite du jeune vétérinaire à la cure, la vue inattendue de tous les héros polonais étalés sur la muraille l'avait attendri jusqu'aux larmes. Il n'était pas accoutumé à voir chez un prêtre grec-uni un pareil déploiement de patriotisme. Aussi, avec un enthousiasme reconnaissant, s'était-il élancé dans les bras de son futur beau-père.

— Oh! je savais bien que vous étiez complètement des nôtres, s'était-il écrié, de cette puissante voix qui savait si bien remuer les masses.

C'est l'après-midi du dimanche que Vincent Rayski avait choisi pour faire sa cour à sa belle fiancée. Après les promenades sentimentales au jardin, on rentrait souper en famille au presbytère. A cette occasion, la toile cirée brune se couvrait de tourtes, de babas et de gâteaux affectant toutes les formes, et les bouteilles de miel cuit et d'alcool épicé circulaient généreusement autour de la table.

Un soir d'automne que Vincent avait peut-être un peu abusé de ces petits verres si capiteux, il se leva soudain, et donnant sur la table un formidable coup de poing qui ébranla toute la vaisselle:

— On m'a assuré aujourd'hui que certains prêtres de notre district reçoivent sous leur toit de secrets affiliés du clergé orthodoxe de Bukovine, et qu'ils ont pour mission de convertir au schisme nos campagnes! Sang de chien! si c'était vrai, ces gens-là passeraient un mauvais quart d'heure. Je leur briserais les os, je les pendrais à la première branche de la route!

A ces paroles, la popadia avait jeté autour d'elle un regard effaré, tandis que Tymofté, prétextant une affaire urgente dans la paroisse, s'était prudemment esquivé. Et lorsqu'une heure plus tard, il était

rentré dans l'izba, il avait trouvé sa famille entourant son gendre futur et chantant à tue-tête des hymnes révolutionnaires que Sofronya accompagnait sur sa guitare.

Hardi! Hardi!
Aiguisons nos faux
Elles nous suffiront bien
Contre les sabres schismatiques!

Souple et onctueux, il s'était approché alors et, grimaçant un sourire, avait mêlé sa voix à celle de la compagnie, rivalisant d'énergie avec l'accent convaincu du vétérinaire.

## VIII.

Il neigeait ce dimanche-là, on était en novembre et, sur les routes immaculées, les petits traîneaux bas des paysans faisaient de fuyantes taches noires, bigarrées du rouge et du blanc des amples pelisses brodées.

Et c'était vers le petit clocher de Dolina, ébranlé par l'appel des sonneries de la Toussaint que se rendaient ces rapides véhicules.

Sur la grand'route, un homme chaussé de hautes bottes, enveloppé d'une épaisse fourrure doublée de mouton noir, le bonnet sur les yeux, gravissait péniblement la colline glissante. Arrivé devant la cerkiew, il hâta le pas, se faufila parmi la foule et alla se placer dans l'angle le plus obscur de la petite chapelle.

A ce moment, Diotyma, accompagnée de ses filles, fit son apparition bruyante accoutumée. Elle se prosterna d'abord avec une ostentation toute théâtrale, le front dans la poussière, se signa de gauche à droite un nombre incalculable de fois, puis alla s'asseoir dans sa stalle, et la messe commença.

Un peu en arrière, Binia restait mains jointes, les yeux perdus, abîmée dans une prière muette que berçaient les chants naïfs entonnés par le peuple.

Pourquoi ses lèvres ne trouvaient-elles point les paroles familières? Pourquoi son cœur battait-il si fort, pourquoi son âme s'obstinait-elle en ce ravissement étrange, comme envahie délicieusement par la prescience inexplicable d'un grand bonheur très proche? Quelle joie, quel miracle attendait-elle donc, la pauvre petite ignorée?

Il y avait trois ans déjà qu'elle n'avait plus revu Yanek, trois ans accomplis maintenant, qu'elle avait promis de ne plus penser à lui, et en dépit des menaces et de l'ire paternelles, elle sentait clamer dans son cœur l'assurance triomphante du retour obligé. Oh! le

revoir! le revoir, fût-ce de loin seulement! vivre à distance de lui, en échangeant de temps à autre un regard, pas même une parole, c'est tout ce qu'elle osait espérer, tout ce que son humble cœur demandait.

Brusquement, sa mère s'était retournée :

— Ah çà, Binia, vous ne pouvez donc pas chanter avec les autres? je n'entends pas votre voix!

Un frisson la secoua toute. Elle sortit de son long rêve, honteuse, balbutiante, le sang aux joues, et comme elle relevait la tête, cherchant à concentrer sa pensée sur les paroles du cantique commencé, elle reçut en plein cœur un choc extraordinaire. Là, dans la pénombre, parmi toutes ces têtes indifférentes de paysans aux longs cheveux huilés de beurre rance, deux yeux ardens la regardaient. Elle ferma les paupières, pâlit comme si elle allait mourir, et retomba prosternée sur le sol, les mains brûlantes, prise d'un tremblement. Quand le chant final monta assourdissant sous la petite voûte, pareil à des clameurs d'âmes en détresse, elle eut enfin la force de se relever; puis, défaillante, elle osa regarder. Alors, sur ses lèvres blanches, un sourire triste erra, tandis que lui aussi, Yanek l'attendu, le désiré, la regardait, les yeux irradiés d'une joie immense.

Les chants cessèrent brusquement, la foule des paysans s'engouffra sous le portail, un nuage de fumée nauséabonde monta des cierges qu'on éteignait, et déroba un moment, l'une à l'autre, ces deux âmes qui s'étaient retrouvées. Mais, quand cette vapeur se fut dissipée, c'est en vain que Yanek chercha à distinguer le visage extasié de sa petite amie. Entraînée par sa mère, Binia regagnait déjà le chemin du presbytère, et, sur la route blanche de neige, il entrevit seulement sa forme délicatement estompée.

Pendant les huit jours qui suivirent, aucune occasion ne rapprocha les deux jeunes gens; elle restait enfermée à la cure, pliée aux humbles travaux domestiques; lui avait repris les fonctions de forestier. Mais quand revint le dimanche, tandis que Binia entrait à l'église les yeux baissés, le cœur tout éperdu, elle sentit de nouveau, à travers la foule, comme un mystérieux appel d'âme, et, encore une fois, elle vit braqué sur elle ce regard intense qui la brûlait et qui, pendant toute une semaine, l'avait si délicieusement hantée. L'hiver se passa ainsi. Inconsciemment leurs âmes pures se fondaient en une entente muette, et ils se laissaient glisser à la douceur impérative de se voir, et de se revoir encore, sans espérer, ni désirer autre chose.

Quelquefois, Jean, pourtant, songeait que la belle saison reviendrait à la fin, que les courses à travers champs et forêts recom-

menceraient nécessairement, et qu'on trouverait bien le moyen alors de causer un peu.

Les neiges des collines rougissaient et se fondaient maintenant sous les premiers rayons du soleil; les traîneaux pataugeaient dans une boue noirâtre où s'effondraient les dernières blancheurs de l'hiver.

Un dimanche que Jean s'éloignait de la cerkiew, l'esprit un peu préoccupé par la présence insolite, ce matin-là, d'un grand beau garçon, très attentif auprès de la *gospodyna* (ménagère) et de ses filles, et que tout de suite il avait reconnu pour Vincent Rayski, le vétérinaire, il fut rejoint sur la route par l'intendant du château, un petit homme trapu et bavard.

— Eh bien, avez-vous vu? dit-il, l'air mystérieux.

— Vu quoi? riposta Jean en se redressant, mordu par une âpre jalousie.

— Eh mais, Vincent Rayski, donc! Le prétendant, paraît-il! Vous ne savez pas que le pope marie sa fille?

Non, il ne le savait pas... Du reste, il voyait si peu de monde, passant sa vie en forêt, et ne mettant jamais le pied à la ville. Mais tandis qu'il parlait, ses yeux se troublaient, et une affreuse angoisse étreignait son cœur.

— Et la noce aura lieu, dit-on, cet été...

— Cet été?..

— Ah! c'est une bien jolie créature, continua l'intendant, et joliment éduquée! Elle parle français, elle joue de la guitare, et même un peu du piano. C'est une fille supérieure.

— Vous... nous parlez donc de l'aînée, s'écria Jean, tandis qu'un grand poids tombait de dessus son cœur.

— Et de qui? par exemple! Pas des cinq autres assurément, de ces laiderons, de ces noiraudes, destinées fatalement, un jour ou l'autre, à faire les délices de quelque pope de village! Non, non, je parle de Sofronya, de la blonde, de la charmante Sofronieczka! Ah! le vétérinaire a bien des jaloux. Mais aussi quelle fille superbe, quelle carnation! Et ses yeux!

L'enthousiaste intendant aurait pu parler encore longtemps, Jean ne l'écoutait plus. Cette façon dédaigneuse de caser le reste des petites popadias l'avait fort dépité apparemment, car, ayant soulevé son bonnet d'astrakan, il tourna le dos à son interlocuteur et s'éloigna le front maussade.

## IX.

Le pope avait veillé tard ce soir-là. Peu à peu le personnel de la maison s'était retiré, et un grand silence planait sur la cure.

Il se leva enfin, entr'ouvrit la porte de la cuisine, constata que les servantes, roulées dans leur couverture de bourre grossière, dormaient, mi-vêtues, sur les marches maçonnées du poêle. Dans la chambre des jeunes popadias, les cris et les joyeux éclats de rire précédant le coucher avaient depuis longtemps cessé. A pas de loup, il regagna la chambre conjugale où Diotyma, assise, les bras en l'air, achevait de mettre ses cheveux en papillote.

— Femme, j'ai une grave communication à vous faire.

Elle pâlit un peu.

— Ah! mon Dieu! Que vous arrive-t-il encore une fois? Vous me faites toujours trembler avec vos airs tragiques.

— Oh! il n'y a rien de tragique dans ce que je veux vous dire, mon cher cœur, il s'agit d'une de nos filles, de Binia, et je voudrais vous consulter. Mais, avant tout, répondez-moi bien franchement, croyez-vous que Vincent Rayski ait abandonné tous ses soupçons?

La popadia jeta sur son mari un coup d'œil méfiant.

— Que voulez-vous dire? Des soupçons sur vos relations... schismatiques?

— Oui.

— Oh! il n'est certes pas un homme à feindre, lui! Et s'il avait quelque chose sur le cœur, il vous l'aurait dit depuis longtemps. Mais que complotez-vous encore une fois, Tymofté! Ah! vous me ferez mourir!

— C'est que, balbutia le pope, on m'annonce de Czernowicz l'arrivée pour demain... — Ici il s'arrêta, alla encore écouter à la porte qui le séparait de ses filles. — Elles dorment bien, je pense, murmura-t-il. — On m'annonce l'arrivée pour demain d'un jeune séminariste, le nommé Harasim Piesek; vous l'avez vu, je pense, à l'automne dernier. C'est, m'écrit-on, un garçon de grand avenir. Il tient à se marier dans une famille professant ses opinions et semblerait tout disposé à prendre notre Binia! Déjà, depuis quelque temps, j'étais en pourparlers, à votre insu, avec le prêtre Yurkiewicz; mais, ce qui me faisait hésiter, ce sont justement les idées du jeune homme.

— Quelles idées? demanda la popadia toujours inquiète.

— Eh! mais, son penchant très marqué vers l'orthodoxie. C'est un adepte de l'union de l'église grecque et de l'église unie, et il prêche la rupture avec Rome. Bref, tout l'opposé de Rayski, et c'est là ce qui me tourmente. Les mettre en présence serait la guerre, pire que cela même, alors, j'ai pensé...

— Vous avez pensé, vous avez pensé! Ce qu'il faut faire, Tymofté, dit nerveusement sa femme, c'est renoncer à ce mariage, entendez-

vous, si vous ne voulez pas le malheur de notre Sofronya! Eh bien, qu'il attende, ce Piesek. Quand la noce aura eu lieu, on verra bien.

— Attendre... vous êtes unique! Vous croyez donc qu'un garçon riche et décidé comme lui peut attendre! Mais il trouvera dix, vingt familles de prêtres trop heureuses d'accepter son alliance! Savez-vous qu'il possède un bien au soleil qui vaut une dizaine de mille florins, et qu'il prend notre Binia sans dot! Où trouverez-vous un second gendre pareil dans notre classe? Je ne parle pas de Rayski!

— Oui... c'est vrai, balbutia Diotyma à moitié convaincue, mais comment faire alors?

— Eh! il y a une chose bien simple à combiner... Il s'agit seulement de s'y prendre adroitement, c'est s'arranger de façon que les deux candidats ne se rencontrent pas!.. Vincent vient le dimanche, on pourrait désigner le mercredi à Piesek. Comme c'est jour de marché, on serait absolument certain de ne pas voir arriver le vétérinaire, qui est surchargé de besogne ce jour-là.

— Mais êtes-vous sûr que Binia lui plaira?

— Oh! pour cela, j'en suis convaincu. C'est un garçon froid, posé, il aimera le caractère sérieux de la petite; du reste, elle a beaucoup embelli depuis quelques mois, elle engraisse, sa taille se développe...

— Il faudra que nous soyons joliment adroits, murmura Diotyma, qui suivait toujours son idée.

— Eh! mais c'est justement sur vous que je compte pour cela, mon petit poisson, dit le prêtre en riant, car il était satisfait de voir que sa femme mordait, elle aussi, à ses projets. Vous êtes si fine, chère Diotyma, avec vous je suis bien tranquille.

— Oui, jusqu'au jour où vous viendrez tout gâter par une balourdise quelconque. Et alors, que deviendrons-nous?

— Non, non, ne voyez pas tout en noir, comme cela. Nous réussirons, croyez-moi, il n'y a que les audacieux qui réussissent.

— C'est égal, dit la popadia en se faufilant dans son étroite couchette, voilà mon sommeil gâté pour toute la nuit.

Le lendemain matin, à peine habillés, le pope et sa femme appelèrent dans leur chambre leurs deux aînées. Elles accoururent aussitôt, pâles, les yeux rouges, les cheveux en désordre.

— Que signifient ces mines-là? s'exclama le prêtre. Nous vous avons fait venir pour vous annoncer une très bonne nouvelle.

— Oh! ce n'est pas la peine de nous la dire, cria hardiment Sofronya, le visage enflammé, nous avons tout entendu hier soir.

— Tout entendu hier soir! Voyez-vous ça!

— Mais oui, par le trou de la serrure; du reste, vous parliez

assez haut! Ah! vous allez nous mettre dans de beaux draps, papa! Vous voulez donc absolument faire manquer mon mariage!

— Ta, ta, ta! c'est tout le contraire, et au lieu d'une noce, il y en aura deux, voilà tout. Tu as mal compris la chose.

— Non, non, je comprends très bien et je connais le caractère de Vincent. Tout ça finira mal, vous verrez! — Et, sanglotante, elle se jeta dans les bras de sa mère.

— Calme-toi, ma Fronya chérie, murmura la popadia en caressant sa première-née, il ne faut pas par entêtement, faire manquer à ta sœur un mariage avantageux. Sois tranquille, va, nous arrangerons tout pour le mieux. Quand le prétendant de Binia viendra, nous lui recommanderons d'être prudent, et je te promets qu'on n'annoncera leur mariage qu'aussitôt que le tien sera chose conclue! Alors, on sera plus libre et il n'y aura pas besoin de se gêner.

— Et vous consentirez à voir ma sœur devenir orthodoxe? demanda Sofronya dédaigneusement.

Car elle affectait maintenant de partager, même avec énergie, les idées du vétérinaire.

— Ma fille, dit la popadia en se redressant avec dignité, je dirai comme ton père. Nous ne sommes pas assez riches pour nous permettre le luxe d'être patriotes! Allons, ne te tourmente plus, ma petite colombe, tu vas gâter tes beaux yeux; nous l'entortillerons si bien, ce bon vétérinaire, qu'il n'y verra que du feu! Qu'est-ce que nous voulons, nous, ton bonheur, n'est-ce pas?

Sofronya avait passé des bras de sa mère dans ceux de son père, qui lui aussi essayait de la calmer.

— Et puis, disait-il en grimaçant un sourire, on pressera la noce. *Sofronieczka moya*, d'ici à trois mois, il faudra que ce soit fait.

— Mais pourquoi est-il si nécessaire que cet homme vienne faire la cour à Binia? ne peut-il pas attendre que je sois mariée? geignait la belle blonde.

— La, la, ce n'est pas raisonnable, ce que tu dis; comment veux-tu que ce soit possible, d'autant plus qu'il va habiter à quelques lieues d'ici. Lui interdire notre maison serait un refus, et le parti est bien trop avantageux pour le repousser. Songe donc qu'il a...

— Oui, oui, dix mille florins, je sais, j'ai entendu, dit la jeune fille qui gardait toujours son air maussade.

Tout à coup le père eut une idée lumineuse :

— Diotyma, dit-il à sa femme, avec un petit clin d'œil d'intelligence, allez donc ouvrir, je vous prie, le tiroir de droite de cette commode. Bon, passez-moi ce carton. Vois-tu, fillette, je ne voulais

pas te donner ce présent avant le jour de la noce; mais puisque tu es si malheureuse, j'aime autant que tu le voies aujourd'hui.

Et, tout en parlant, il déployait une jolie palatine de renard gris doublée de soie vive.

La surprise avait fait sécher les larmes de la jeune fille; toute joyeuse, elle avait baisé la main de son père et essayé bien vite la précieuse parure.

— Cela vient de la première maison de Czernowicz, disait le prêtre attendri, en admirant avec orgueil la jolie créature qui se pavanait de par la chambre. J'ai choisi ce qu'il y avait de plus cossu, car je sais ce qui convient à ta nouvelle position!

Dans un coin de la chambre, Binia, timide et désolée, se tenait les yeux gonflés de larmes, attendant, elle aussi, une douce parole. Mais quand elle vit qu'on ne paraissait nullement songer à elle, elle prit le parti de disparaître sans bruit. Du reste, son cœur était bien trop lourd, bien trop bouleversé pour qu'elle pût le contenir davantage. Ce qu'elle éprouvait, c'était le besoin de s'enfuir loin, loin, dans quelque endroit retiré, pour y pleurer son amère douleur, loin surtout des yeux curieux ou indifférens.

Personne ne s'était aperçu de sa disparition; elle courut droit devant elle jusqu'au fond du jardin, et ne s'arrêta que devant un vieux banc vermoulu. Là, elle s'effondra, la tête dans ses mains, secouée de sanglots. Et elle pleurait, elle pleurait, étouffant ses cris d'un mouchoir sur sa bouche.

Longtemps ses larmes coulèrent sans trêve, comme d'une source intarissable; puis, lasse à la fin, elle tomba dans une torpeur.

On voulait la marier, la marier à cet étranger, à ce séminariste qui viendrait demain. Toutes les fibres de son être se révoltaient. De quel droit disposait-on d'elle? Les parens pouvaient-ils ainsi, à leur gré, vendre leur enfant au premier venu?

Harasim Piesek... oui... elle se rappelait avoir entrevu l'an dernier cette austère et anguleuse figure qui lui avait laissé l'impression pénible d'un néfaste pressentiment. Mais cet homme, elle ne le connaissait pas, elle ne l'aimait pas, et on voulait qu'elle lui donnât sa vie? Oh! c'était cruel!

On était en mars. Du berceau de lilas, à peine en bourgeons, où elle s'était assise, on dominait toute la campagne. Çà et là, sur la route boueuse, quelques rares paysannes bottées jusqu'aux genoux, les jupes fort écourtées, la tête enveloppée de linges blancs comme les femmes orientales, passaient courbées sous le poids d'un volumineux fardeau. De la cerkiew voisine, on entendait sonner le gai carillon et, tandis que les notes allègres s'éparpillaient portées par le vent, des tourbillons noirs de corneilles allaient et

venaient à tire d'aile autour du petit clocher boursouflé, l'entourant, puis le quittant comme les vivans battemens de cette sonnerie joyeuse.

Binia écoutait, toute morne, ces tintemens qui parlaient de fête et d'avenir. Tout à coup elle se dressa, et devint blanche comme sa collerette. Arrêtée, sur la route, une grande silhouette, trop bien connue, se détachait sur le ciel gris : — Yanek ! Sans doute, il se rendait au village, mais que pouvait-il faire là, en observation justement à cet endroit, comme s'il voulait scruter chaque recoin du jardinet de la cure?

Elle, penchée, anxieuse et l'observant; lui, haussé sur ses pointes, le nez en l'air. Leurs regards brusquement se croisèrent; un lumineux sourire inonda leurs visages très jeunes, et du coup, balaya comme par enchantement toutes traces de préoccupation antérieure.

— Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, Binia! dit-il avec un sourire de contentement.

Elle sourit avec malice :

— Longtemps... c'était hier.

— Ah ! oui, à l'église, mais on ne peut pas causer.

La bouche de la jeune fille eut une petite moue qui semblait dire :

— Bah ! est-ce qu'on ne s'entend pas tout de même sans parler?

C'est étrange comme la vue de Jean l'avait métamorphosée. Elle n'avait plus peur de son père en ce moment, elle ne songeait point à l'avenir menaçant, et ne voyait qu'une seule chose, la minute présente, exquise...

Lui la considérait attentivement, comme si c'eût été pour la première fois de sa vie, et il admirait l'ovale délicat de son visage, ses grands yeux interrogateurs et sa bouche mignonne. Qui donc osait prétendre que cette enfant était une laideron? Jamais au contraire il ne l'avait trouvée si jolie, et il comparait ses prunelles sombres aux eaux du Stry, par un jour d'orage, et son teint si mat à la corolle de certaines fleurs qu'on voit éclore l'été au fond de la forêt.

— Hier, à l'église, commença-t-il, ne vous voyant pas, tout d'abord, j'ai cru que vous étiez malade, et ce n'est qu'après le sermon que je vous ai aperçue tout en arrière, près de la porte...

Elle releva sur lui ses yeux très doux. Oh! comme elle se rappelait la veille, à la chapelle, ses regards impatiens et fureteurs la cherchant partout, et puis son sourire triomphant quand il l'avait enfin découverte agenouillée derrière les femmes, et sa distraction à elle, son trouble, la joie inconnue qui l'avait envahie, et dont

elle s'était bien accusée à Dieu ensuite, avec force *mea culpa* et innombrables signes de croix, le front courbé dans la poussière.

— J'étais arrivée un peu en retard, dit elle, et je n'osais traverser.

— Il ne faudra plus jamais vous tenir comme cela si près de l'entrée, Binia, dit-il sérieusement, vous êtes délicate... et c'est très dangereux. Vous souvenez-vous du froid que vous avez pris il y a trois ans?

Son visage s'attendrit à ce souvenir. Il ajouta :

— Et puis, vous étiez si peu couverte!

Les joues de la jeune fille s'empourprèrent. Ainsi, il avait remarqué cela, il s'intéressait à ce point à son humble personne: était-ce possible? C'est que jamais personne au monde ne lui avait parlé ainsi!

Et un flot de reconnaissance montait à ses lèvres, de son cœur, qu'un rien eût fait déborder, tant elle était heureuse.

— Vous me promettez, n'est-ce pas, Binia, de mettre un châle une autre fois?

Elle dit oui, timidement. Ses yeux riaient, mais ils étaient humides.

Un silence se fit entre eux. Ils avaient tant de choses à se dire depuis plus de trois ans qu'ils ne s'étaient vus, qu'ils ne savaient par où commencer.

— Vous êtes resté bien longtemps absent, murmura-t-elle à la fin.

— Oui, et ce n'est pas l'envie de revenir qui m'a manqué; mais c'était impossible, j'étais en Bohême, vous savez, ensuite en Hongrie. Oh! c'est très curieux par là! les gens ne s'habillent pas comme chez nous, ils parlent aussi autrement. *Elien! Elien! Baraten!* ça veut dire *vivat, vivat, frères!* Et puis on fraternise en buvant du vin! Comme on ne peut pas parler ensemble quand on est gai, on fraternise toujours. Et quelle musique ils ont! Là-bas, les magyars, quand les tziganes leur jouent un air qui leur plaît, ils jettent tout ce qu'ils ont sur eux, argent, chaîne, montre, bijoux! la musique les rend fous!

Suspendue à ses lèvres, Binia l'écoutait parler, à la fois amusée et charmée.

— Mais à propos, s'écria tout à coup le jeune homme en changeant brusquement de conversation, tout le monde parle dans le pays du mariage de votre sœur Sofronya. C'est donc vrai? elle se marie? mais à quand la noce?

Certes il ne se doutait pas, en prononçant ces paroles banales, du déchirement qui se fit dans le cœur de la pauvrette. Hélas! pendant quelques momens elle s'était laissée aller délicieusement à oublier ses misères, et voilà que du paradis où elle s'était en-

volée, elle retombait lourdement sur la terre, et l'horrible vision de ses fiançailles prochaines lui revenait précise à la pensée.

— La noce! je ne sais pas, murmura-t-elle.

Mais c'était dit d'une voix si terne que Yanek en fut frappé.

— C'est un très beau parti que fait Sofronya, continua-t-il, M. Rayski est estimé de tout le pays.

— Oui, un très beau parti, répéta-t-elle avec une sorte d'âpreté dans l'accent.

Pourquoi donc était-elle toute changée? Y aurait-il un sentiment de jalousie ou d'envie dans cette âme qui paraissait si limpide au contraire?

— Eh! que nous importe la noce des autres! s'écria tout à coup le jeune homme; dites-moi plutôt, petite Binia, quand nous nous reverrons dans la forêt. Voici le beau temps qui revient, bientôt il y aura des violettes.

— Dans la forêt?..

Son visage se contracta péniblement, puis avec une impétuosité qu'elle regretta aussitôt devant l'éclair farouche qui jaillit des yeux de Jean :

— Oh! plus jamais! dit-elle.

— Plus jamais, vraiment? répéta-t-il avec ironie. Est-ce parce que votre sœur épouse le vétérinaire que vous êtes devenue tellement fière?

Elle lui répondit non, d'une voix si humble qu'il se radoucit aussitôt : — Eh bien! quand viendrez-vous alors, dites?.. Vous ne vous souvenez donc plus de ce goûter que nous avons fait à nous trois dans la maison forestière?

Oh si! elle s'en souvenait bien, et elle se retrouvait là-bas, dans la verte forêt ensoleillée, à cette table si hospitalière, entre ces deux êtres bons; elle revoyait la pyramide de fraises écarlates, le gâteau de miel doré, le samovar fumant, et sa maladresse, sa gaucherie quand elle avait servi le thé. Comme tout cela était loin!

Une voix perçante appelant : Binia! Binia! et qu'elle seule entendit la bouleversa encore davantage.

Il semblait que, du fond de la cure, sa mère, devinant les luttes de son cœur, surgît pour la rappeler à tous ses devoirs.

— Je ne viendrai plus jamais dans la forêt, monsieur Jean, répéta-elle d'une voix ferme, parce que,.. parce que maintenant c'est impossible!

Jean l'examina tout surpris. Un travail rapide se fit aussitôt dans son esprit : elle a honte de moi, à présent que sa sœur fait un si beau parti. Ce mariage a grisé toute la famille!

— Oh! soyez bien tranquille, mademoiselle! dit-il sèchement, je

ne vous le demanderai pas davantage ; après tout, il est peut-être préférable que chacun reste dans son milieu ; il y a des choses que l'on comprend sans avoir besoin de les dire. Ne craignez rien, allez! je ne vous importunerai plus de ma présence, j'ai eu le tort de croire que vous aviez quelque amitié pour moi, je me suis trompé, voilà tout !

Pourquoi ne lui répondait-elle pas? pourquoi tout son cœur ne lui criait-il pas la vérité?

Une sorte de paralysie scellait ses lèvres. Devant elle surgissaient les figures irritées de son père, de sa mère, la face terrifiante du séminariste, et le sentiment de sa faiblesse l'anéantissait.

— Non, je ne vous importunerai plus, répétait Yanek. Au revoir, Panna Binia! Soyez heureuse, vous, au moins! — Et sur ce souhait qui sonnait comme un glas funèbre, il s'en alla à grands pas du côté du village sans lui donner la main, sans se retourner pour lui jeter un dernier regard.

— Jean ! oh ! Jean ! Elle avait tendu les bras, elle s'était accrochée, sanglotante, aux branches du lilas, se penchant sur le talus au risque de se tuer ; mais il était parti, bien parti, et du plus loin que ses yeux sondaient le chemin, elle ne le voyait plus.

C'était bien vrai qu'il s'en était allé pour ne plus jamais revenir. Un vide affreux s'était fait dans son cœur. Parti, chassé presque par elle, quand, pour la première fois peut-être, elle avait compris la place immense qu'il avait prise dans sa vie !

Et ce n'était pas vrai, ce qu'elle lui avait dit, qu'elle ne voulait plus aller à la forêt, puisqu'au contraire elle eût donné son sang pour y retourner ; ce n'était pas vrai qu'elle le méprisait, comme il avait eu l'air de le croire. Oh ! Jean ! Jean ! Ce qui était vrai, c'est qu'elle l'aimait, c'est qu'elle l'aimait de toutes ses forces, de toute son âme comprimée et sevrée de tendresse depuis toujours !

Elle se releva, marcha dans le jardin, glacée, les yeux fixes, avec la conscience que le devoir accompli lui avait brisé le cœur à jamais.

Une fenêtre du presbytère était entr'ouverte, et comme elle s'en approchait :

— Arriveras-tu à la fin ! lui cria sa mère. Il n'y a pas de sens commun à flâner comme cela dès huit heures du matin. Allons ! à la besogne !

Quand elle rentra dans la cure, elle trouva la maison tout en rumeur. Dans la cuisine, les servantes, aidées des deux jumelles, battaient des œufs, épluchaient des raisins et des amandes. Au salon, Diotyma, grimpée sur une petite échelle, tendait à Sofronya, qui les recevait en rechignant, les images représentant les héros polonais, tandis que les tsars moscovites, sortis de leurs

cachettes et alignés avec soin sur le parquet, attendaient patiemment le moment de prendre une éclatante revanche.

— Approche, paresseuse, tu ne vois pas que c'est pour toi qu'on travaille! Voilà une heure que je te cherche dans toute la maison! Sais-tu que Harasim Piesek sera ici, ce soir, pour te demander en mariage, oui, en mariage! On n'a pas idée d'une chance pareille! Et il s'agit d'être prêt, il ne faut pas qu'il trouve ici ces cadres compromettans, cela pourrait tout faire manquer. Allons, tends les mains, débarrasse-moi de la reine Wanda!

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! ayez pitié de moi, murmura Binia en recevant dans ses bras la précieuse reine, la chère héroïne, qui, elle, avait su s'immoler, plutôt que d'épouser l'homme qu'elle détestait.

Était-ce hier que Jean donnait à la petite popadia sa première et unique leçon?

Et en y songeant, deux larmes roulèrent dans ses yeux et vinrent mouiller la glace qui recouvrait l'image.

— Ça sera bien amusant, s'il va falloir faire ce manège deux fois par semaine! s'écria Sofronya de mauvaise humeur. Sans compter que les tableaux s'abîmeront dans toutes ces promenades! Tenez, voilà votre « Nicolas l'inoubliable. »

— Fais donc attention, petite sotte! tu ne vois pas que tu me le passes la tête en bas! C'est irrespectueux. Va plutôt chercher le miel et le pavot nécessaires pour les gâteaux. Binia sera plus raisonnable.

## X.

Le jour même, à la tombée de la nuit, une briska s'arrêta devant la cure. Aussitôt Tymofté accourut sur le perron, et avec mille acclamations de bienvenue accueillit l'hôte tant désiré, l'entraîna dans sa chambre et s'y enferma avec lui.

Pas si hermétiquement cependant que Sofronya et sa mère, habituées à écouter aux portes, ne pussent se tenir au courant de la conversation en appliquant adroitement l'oreille à la serrure.

— Eh bien, que disent-ils, mon cœur? demandait la mère en s'affalant, haletante, dans un large fauteuil.

— Oh! je ne sais pas, ils causent de leur politique, de l'union avec l'orthodoxie; toujours la même histoire. Quelle voix il a ce Piesek! elle a l'air de sortir d'une caverne, il parle de Nestorius, d'Eutychès, il traite les latins d'hérétiques parce qu'ils se signent en touchant l'épaule gauche avant la droite, et qu'ils se rasent la

barbe. Oh ! si Vincent l'entendait, c'est lui qu'il pendrait à la plus haute branche de la route !

— Oui, oui, chérie; mais arrive au fait, au mariage. En parle-t-il? fait-il sa demande? Ah ! voilà Binia, arrive un peu, petite niaise ! Tu es toujours partie quand on a le plus besoin de toi. Va donc écouter aussi, ça t'intéresse bien plus que ta sœur ! Ah ! quelle mine de hibou tu fais ! on croirait que tu reviens d'un enterrement quand au contraire tu devrais être toute à la joie. Moi, le jour où ton père m'a demandée, jamais je n'avais été plus gaie, les hommes n'aiment pas les pleurnicheuses. Regarde ta sœur, elle plaît à tout le monde.

— Maman, si vous parlez toujours, je ne pourrai jamais rien entendre, cria Sofronya avec une moue.

Docilement, la cadette s'était rapprochée de son aînée, mais c'est en vain qu'elle s'efforçait de sourire, et les clameurs qui bourdonnaient dans son cerveau étaient bien trop assourdissantes pour qu'elle pût entendre un seul mot de ce qui se disait dans la pièce voisine.

— Nous y voilà enfin, cria tout à coup Sofronya.

— Chut! on va t'entendre. Qu'est-ce qu'ils disent?

— Eh bien ! il dit que ça lui est égal que Binia n'ait pas de dot.

— Bon, ça!..

— Un petit trousseau : ses oreillers et ses couvertures, ça suffit bien.

— Il ne parle pas de ruches.

— Non, non, il dit qu'il n'est pas intéressé, qu'il tient surtout à se marier dans une famille où on partage ses opinions, que du reste, s'il prend une femme, c'est plutôt pour le principe que pour autre chose, et surtout pour bien affirmer qu'il est prêtre grec et non pas prêtre latin.

— Et ton père, ne lui parle-t-il pas de tes projets de mariage à toi, et des précautions à prendre?

— Si, si, voilà justement qu'il y vient. Oh! avec des façons, des réticences. Il n'a pas l'air content, le Piesek, il fait une tête. Je le vois très bien d'ici avec sa figure jaune et maigre, l'imbécile ! Oh! mais c'est un peu trop fort, à la fin, est-ce que papa ne lui raconte pas que, s'il a consenti à mon mariage, cela n'a été que pour mieux servir la cause opposée!.. Quel mensonge ! Nous qui savons le fond des choses! « Comme cela, dit-il, on ne se méfiera pas dans le clan polonais, et je serai à même de rendre des services signalés! » Et voilà Harasim tout rayonnant à présent, le sot! tandis qu'il ne devine pas qu'on se moque de lui. Je crois qu'ils se lèvent maintenant et que papa le prie à souper.

Les deux femmes, suivies de la tremblante Binia, se hâtèrent de courir à la salle commune, où le couvert était mis. La porte du bureau de Tymofté s'était ouverte pour livrer passage aux deux hommes. Harasim s'avança, drapé dans les plis raides de sa robe noire. Il fit un salut gauche.

— Je baise vos petits pieds, révérende dame et bienfaitrice, dit-il en s'inclinant devant la popadia.

Il promena ensuite un regard satisfait sur les tableaux étalés à la muraille, serra la main de son futur beau-père.

— Je vois que vous êtes dans les bons principes, lui dit-il avec un clignement d'yeux significatif.

Alors, seulement, il chercha des regards Binia.

— Approche, petite, dit le père, voilà Harasim Piesek qui nous a fait l'honneur de nous demander ta main.

Elle releva la tête, et regarda bien en face ce garçon anguleux, d'allure austère, aux yeux creusés d'ascète, tamisés par le bleu pâle de ses verres de lunettes, et qui allait être son mari. Jamais encore ils n'avaient échangé une seule parole, ils ne se connaissaient pas. S'il était tombé foudroyé à ses pieds, elle n'en aurait ressenti aucune douleur, et il allait falloir qu'elle donnât sa vie, son âme, sa personne tout entière à cet inconnu, dont la vue seule lui causait le frisson, qu'elle quittât pour lui père, mère, famille, presque ses convictions religieuses! Et elle ne se révoltait pas! Et tout son être ne criait point vengeance, n'implorait pas aide et pitié de ceux qui la sacrifiaient si tranquillement, sans même deviner sa torture!

Bah! elle avait été habituée à plier et elle pliait; mais l'effort était si dur, si cruellement inhumain, que tout tourna soudain autour d'elle, chambre, parens, fiancé; un grand vide se fit dans son cerveau, et elle s'évanouit.

Quand elle rouvrit les yeux, elle était couchée sur son lit, sa mère allait et venait affairée dans la pièce, et elle eut la joie d'entendre, dans le silence de la nuit, le roulement de voiture annonçant le départ de son prétendant.

— Eh bien, disait la popadia en présentant à la pauvre petite une infusion de matricaire, il faut qu'il soit joliment de bonne composition, ce Piesek, pour ne pas s'être dédit sur l'heure! Ce n'est point à ton père ni aux autres qu'il aurait fallu une petite-maîtresse pareille, que la moindre émotion jette par terre. Prépare-toi à le recevoir autrement que cela mercredi prochain, tu m'entends?

La semaine parut lourde à Binia, elle avait hâte d'arriver au dimanche. — Pourquoi? C'est que, sans oser se l'avouer, elle gar-

dait au cœur un invincible espoir. Viendrait-il! Et c'était à Jean qu'elle songeait. Elle revêtit ses habits, avec une sorte de fièvre. Et comme elle prenait son petit châle pour s'en envelopper les épaules, ainsi qu'il le lui avait recommandé, ses yeux se piquèrent de larmes qu'elle refoula bien vite.

Arrivée à l'église, elle eut beau examiner anxieusement les visages de tous les fidèles, sonder dans ses plus obscurs recoins la modeste cerkiew, la physionomie si franche, si martiale, du jeune forestier ne lui apparut nulle part, et elle rentra à la cure, plus abattue et plus découragée que jamais. Oui, Yanek avait tenu parole. Il disparaissait de son chemin, de sa vie, et cela parce qu'elle l'avait voulu! Oh! comme elle se reprochait ses amères paroles, comme elle eût voulu les reprendre et lui dire... Mais non, jamais elle ne trouverait en son cœur la force de résister ouvertement à son père! N'était-elle pas une petite chose dressée dès le berceau à l'obéissance et à qui la révolte était inconnue?

Et la vie recommença, amenant chaque jour son contingent banal de menus faits. Les semaines s'ajoutèrent aux semaines, alternativement, l'on vit les deux fiancés faire leur apparition, l'un bruyamment, au grand jour, comme un conquérant; l'autre, de nuit, environné de mystère.

A table, le séminariste était placé d'habitude à côté de Binia; mais rarement il lui adressait la parole, se contentant de causer d'une façon générale. Maintenant, elle portait au doigt une bague, un petit anneau doré qui la brûlait comme un fer rouge. Et ses nuits, elle les passait à ne pas dormir!

— Jésus, qu'elle est donc sérieuse, cette petite! s'exclamait parfois Diotyma, réellement inquiète, tout en lançant un coup d'œil interrogateur au séminariste.

— Sérieuse! Mais je ne m'en plains pas! je déteste les femmes qui rient toujours. Si elle avait été gaie, elle ne m'aurait pas du tout convenu, je ne prends pas une femme pour me divertir! je suis grave aussi, moi!

— Ah! tant mieux alors, dit en soupirant Diotyma, sans essayer de sonder le cœur de son enfant.

MARGUERITE PORADOWSKA.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

LA

# DÉCOUVERTE DE L'ALCOOL

ET

# LA DISTILLATION

---

L'alcool joue un rôle considérable dans nos civilisations modernes : c'est par centaines de millions que l'on compte le produit des impôts qui pèsent sur lui dans le budget des grands États européens; c'est par milliards qu'il faudrait évaluer les gains tirés de cette fabrication, soit dans les villes, soit dans les campagnes. L'impôt sur les boissons, le privilège des bouilleurs de cru, le développement des distilleries agricoles, font l'objet des méditations des financiers et des législateurs. Alimens ou poisons, substances utiles à l'hygiène et à l'industrie ou funestes à la santé, les liquides alcooliques sont entre toutes les mains.

Mais si le vin, la bière, l'hydromel, sont usités depuis les temps préhistoriques, le principe actif qui leur est commun, celui qui produit l'excitation favorable et l'ivresse nuisible, celui que l'on concentre dans les liqueurs spiritueuses, l'alcool, n'est connu que

depuis sept ou huit siècles : il a été ignoré de l'antiquité. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de raconter ici comment la découverte en a été faite. L'histoire des tâtonnemens successifs des hommes dans la découverte des choses utiles, aussi bien que dans celle des vérités générales, est toujours digne de fixer notre attention. Rien ne doit nous être indifférent de ce qui touche au progrès, à la marche successive de l'esprit humain.

Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras;
Namque alid ex alio clarescere corde videmus
Artibus, ad summum donec venere cacumen.

(LUCRÈCE.)

## I.

Le nom de l'*alcool*, en tant que réservé aux produits de la distillation du vin, est moderne. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ce mot, d'origine arabe, signifiait un principe quelconque, atténué par pulvérisation extrême, ou par sublimation. Par exemple, il s'appliquait à la poudre de sulfure d'antimoine (*koheul*), employée pour noircir les cils, et à diverses autres substances, aussi bien qu'à l'esprit-de-vin.

Au XIII^e siècle, et même au XIV^e siècle et plus tard, on ne trouve aucun auteur qui applique le mot d'alcool au produit de la distillation du vin.

Le mot d'*esprit-de-vin* ou *esprit ardent*, quoique plus ancien, n'était pas non plus connu au XIII^e siècle; car on réservait à cette époque le nom d'*esprit* aux seuls agens volatils, tels que le mercure, le soufre, les sulfures d'arsenic, le sel ammoniac, capables d'agir sur les métaux pour en modifier la couleur et les propriétés.

Quant à la dénomination *eau-de-vie*, ce mot a été donné pendant les XIII^e et XIV^e siècles à l'élixir de longue vie; c'est Arnaud de Villeneuve qui l'a prononcé, pour la première fois, pour désigner le produit de la distillation du vin. Encore l'a-t-il employé, non comme nom spécifique, mais afin de marquer l'assimilation qu'il en faisait avec le produit retiré du vin; l'élixir de longue vie des anciens alchimistes n'avait rien de commun avec notre alcool. Cette confusion a occasionné plus d'une erreur chez les historiens de la science.

En réalité, c'est sous la dénomination d'*eau ardente*, c'est-à-dire

inflammable, que notre alcool apparaît d'abord, et ce nom était également donné à l'essence de térébenthine. Tâchons de préciser, d'après les auteurs anciens et ceux du moyen âge, l'origine même de la découverte de l'alcool, en montrant les degrés successifs parcourus dans la connaissance de cette substance.

Que le vin pût fournir quelque chose d'inflammable, c'est ce que les anciens en effet avaient déjà observé. On lit dans Aristote (*Météorologiques*) : « Le vin ordinaire possède une certaine exhalaison ; c'est pourquoi il émet une flamme. » On lit de même dans Théophraste, le disciple immédiat d'Aristote : « Le vin versé sur le feu, comme pour des libations, jette un éclat, » c'est-à-dire produit une flamme brillante.

Pline renferme une phrase plus décisive encore ; il nous apprend que le vin de Falerne, produit par le champ Faustien, « est le seul vin qui puisse être allumé au contact d'une flamme : » *solo vinorum flamma accenditur*. Ce qui arrive en effet pour certains vins très riches en alcool.

Ce sont ces phénomènes vulgaires, ces observations accidentelles, faites dans le cours des sacrifices et des festins, qui ont servi de point de départ à la découverte. Mais il a fallu bien des intermédiaires. Tel est l'essai suivant, tour de physique amusante, imaginé sans doute par quelque prestidigitateur, et exposé dans un manuscrit latin de la bibliothèque royale de Munich.

« On peut faire brûler du vin dans un pot, comme il suit : mettez dans un pot du vin blanc ou rouge, le sommet du pot étant élevé et pourvu d'un couvercle percé au milieu. Quand le vin aura été échauffé, qu'il entrera en ébullition et que la vapeur sortira par le trou, approchez une lumière : aussitôt la vapeur prend feu et la flamme dure, tant que la vapeur sort. »

Cependant l'alcool ne fut pas isolé par les anciens.

## II.

Pour aller plus loin, il fallut une découverte nouvelle, d'une portée plus importante et plus générale, celle de la distillation, nécessaire pour séparer du vin son principe inflammable. Celle-ci traversa plusieurs étapes.

Son point de départ résulte aussi d'observations vulgaires. Lorsque l'eau est échauffée dans un vase, sa vapeur se condense sur les parois des objets environnans, et surtout sur le couvercle du vase ; c'est ce que chacun peut remarquer, dans l'économie domestique,

sur le couvercle des soupières, des marmites, voire même des théières et cafetières. Aristote signale le fait dans ses *Météorologiques :* « La vapeur, dit-il, se condense sous forme d'eau, si on se donne la peine de la recueillir. » Il rappelle, dans un autre passage, une observation moins banale, quoique due sans doute aussi au hasard, mais qui a reçu de notre temps les applications les plus étendues. « L'expérience, ajoute-t-il, nous a appris que l'eau de mer, réduite en vapeur, devient potable; et le produit vaporisé, une fois condensé, ne reproduit pas l'eau de mer... Le vin et tous les liquides, une fois vaporisés, deviennent eau. » Il semblait donc, d'après Aristote, que l'évaporation changeât la nature des liquides vaporisés et les ramenât tous à un état identique, celui de l'eau. Ce changement était conforme aux idées philosophiques de l'auteur, le vin, aussi bien que l'eau de mer, étant ainsi réduits à un même état, celui de l'eau, principe de la liquidité, c'est-à-dire regardée comme l'un des quatre élémens fondamentaux des choses par les philosophes anciens.

Cependant les remarques d'Aristote sur l'eau de mer ne tardèrent pas à devenir l'origine d'un procédé pratique, signalé par Alexandre d'Aphrodisie, l'un de ses premiers commentateurs, vers le IIe ou le IIIe siècle de notre ère. D'après cet auteur, on chauffait l'eau de mer dans des marmites d'airain, et on recueillait, pour la boire, l'eau condensée à la surface des couvercles. Tel est le premier germe de cette industrie de la distillation de l'eau de mer, mise en pratique aujourd'hui sur une si vaste échelle, à bord des vaisseaux. Les procédés dus à la science du XIXe siècle ont permis de remplacer ainsi ces approvisionnemens d'eau, emportés autrefois dans les voyages de long cours, et dont l'insuffisance ou l'altération a occasionné tant de souffrances et de maladies, relatées dans les récits des vieux navigateurs. Ils parlent sans cesse des relâches fréquentes, nécessitées par les aiguades, c'est-à-dire par la recherche de l'eau sur le rivage : c'est là une préoccupation qui n'existe plus aujourd'hui.

Mais pour obtenir avec l'eau de mer de grandes quantités d'eau potable à peu de frais et en peu de temps, il a fallu la découverte de la distillation et ses perfectionnemens modernes.

Je viens de dire quel était le procédé signalé par Alexandre d'Aphrodisie, pour extraire l'eau potable de l'eau de mer. Des procédés analogues sont décrits par Dioscoride et par Pline, au Ier siècle de notre ère, pour la préparation de deux liquides d'un caractère tout différent, le mercure et l'essence de térébenthine. Ces découvertes

rencontrées aussi dans le cours d'observations faites par accident, commencèrent à généraliser les idées des industriels et des physiciens du temps. Tel est le commencement des progrès qui ont abouti plusieurs siècles après à la connaissance de l'alcool.

Le cinabre ou sulfure de mercure était employé dès une haute antiquité comme matière colorante rouge (vermillon); les Romains le tiraient d'Espagne, où existent encore actuellement les principales mines de mercure de l'Europe. On remarqua de bonne heure qu'en le chauffant dans un vase de fer, pour le purifier, il dégageait des vapeurs de mercure, lesquelles se condensaient sur les objets voisins et spécialement sur le couvercle du vase.

Cette observation devient l'origine d'un procédé régulier d'extraction, décrit par Dioscoride et par Pline.

On plaçait le cinabre dans une capsule de fer, au sein d'une marmite de terre cuite; on lutait celle-ci avec son couvercle, puis on chauffait. Après l'opération, on raclait le couvercle, pour en détacher et réunir les globules de mercure, qui s'étaient élevés de la capsule. On obtenait ainsi le vif argent artificiel, auquel les anciens attribuaient des propriétés differentes du vif-argent naturel, je veux dire de celui qui se rencontre en nature dans les mines. C'était là d'ailleurs une illusion, le mercure étant identique, quel qu'en soit le mode d'extraction.

En tout cas, le procédé employé pour extraire le mercure par vaporisation est le même que celui décrit par Alexandre d'Aphrodisie pour rendre l'eau de mer potable; et ce procédé est devenu le point de départ de l'alambic, comme je vais l'expliquer tout à l'heure.

Un autre procédé rudimentaire, le premier qui ait été appliqué à l'extraction d'une huile essentielle, est décrit par Dioscoride et par Pline. Il s'agit de la distillation des résines de pin, que nous appelons aujourd'hui térébenthines. On les chauffait dans des vases, au-dessus desquels on étendait de la laine: celle-ci condensait la vapeur; puis on exprimait la laine, de façon à en retirer le produit liquéfié, c'est-à-dire l'essence de térébenthine, appelée alors huile de résine, ou fleur de résine. Elle ne tarda pas à jouer un rôle important dans la composition des matières incendiaires, employées par l'art de la guerre. Mais, au début, ces mots paraissent avoir désigné aussi et simultanément la partie la plus liquide des résines, ainsi que l'eau chargée de leurs principes solubles, qui surnage ces résines au moment de leur extraction, à la façon du sérum du lait; enfin l'eau distillée et odorante, qui se vaporise en même temps que l'essence. Entre ces diverses matières, si distinctes pour la chimie moderne, il régnait chez les anciens une

certaine confusion : c'est ce qui rend la lecture et l'interprétation des vieux auteurs si difficile.

Le pas décisif pour la connaissance de la distillation fut franchi en Égypte. Là furent inventés les premiers appareils distillatoires proprement dits, au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne. Ils sont décrits avec précision dans les ouvrages de Zosime, auteur du IIIe siècle, d'après les traités techniques de deux femmes alchimistes, nommées Cléopâtre et Marie. En marge du manuscrit grec de Saint-Marc, sont les dessins mêmes des appareils, et ces dessins sont strictement conformes au texte grec du vieil auteur. J'ai reproduit ailleurs ces figures et cette description. L'appareil est constitué par une chaudière, ou plutôt par un récipient en forme de ballon, où l'on plaçait le liquide ; mais le couvercle est remplacé par un système plus compliqué, savoir un large tube surmontant le ballon, et aboutissant par en haut à un chapiteau, en forme aussi de ballon renversé, pour la condensation. Ce chapiteau est pourvu de tubes latéraux coniques et inclinés vers le bas, destinés à recueillir le liquide condensé et à en permettre l'écoulement au dehors, dans de petits ballons.

Toutes les parties essentielles d'un appareil distillatoire sont dès lors définies. Ce sont ces tubes latéraux et leurs récipiens qui constituent le progrès capital et qui caractérisent l'alambic. Le nom même d'alambic, tel que nous l'employons, résulte de l'adjonction de l'article arabe *al* avec le nom grec *ambix*, déjà employé par Dioscoride pour désigner le couvercle condensateur. Les mots *bêkos*, *bikos*, *bikion*, sont inscrits dans les figures de Zosime, à la fois sur le ballon supérieur (chapiteau), où s'opère la condensation, et sur les récipiens latéraux, qui reçoivent le liquide distillé. Telle est l'origine exacte de ce nom alambic, aujourd'hui connu et répété jusque dans nos plus petits villages par les bouilleurs de cru.

L'un des caractères distinctifs de l'alambic primitif décrit par Zosime, c'est la multiplicité des tubes abducteurs de la vapeur : il distingue ainsi les alambics à deux becs et à trois becs, c'est-à-dire le *dibicos* et le *tribicos*. L'écoulement de la vapeur avait lieu simultanément par ces becs multiples, et la condensation s'opérait dans deux ou trois récipiens à la fois.

Dans une autre figure on voit un alambic à un seul bec, pourvu celui-ci d'un large tube de cuivre ; enfin un alambic décrit par Synésius, auteur de la fin du IVe siècle, et figuré dans des manuscrits moins anciens, montre la chaudière avec son chapiteau, pourvu d'un tube unique, le tout chauffé dans un bain-marie. C'est là une forme qui n'a guère varié jusqu'au XVIe siècle. Peut-être

retrouvera-t-on quelqu'un de ces appareils dans le temple de Phta, à Memphis, dont on a commencé récemment les fouilles. Zosime, en effet, parle en termes formels des appareils qu'il a vus dans un temple de Memphis.

L'alambic a passé ainsi des expérimentateurs gréco-égyptiens aux Arabes, sans aucun changement notable. Ceux-ci ne sont donc pas les inventeurs de la distillation, comme on l'a affirmé trop souvent. En chimie, comme en astronomie et en médecine, les Arabes se sont bornés à reproduire les appareils et les procédés des Grecs, leurs maîtres, tout en y apportant d'ailleurs certains perfectionnemens de détails. C'est à tort qu'on a fait remonter la découverte de la distillation et celle de l'alcool à Rasès, ou à Abulcasim et autres auteurs arabes; du moins les textes, vérifiés avec précision, ne m'ont fourni aucune indication de ce genre.

En effet, Rasès (x^e siècle), dans les passages cités à l'appui de cette opinion, parle seulement des *vina falsa ex saccaro, melle et riço*, c'est-à-dire des liquides vineux (vins prétendus) obtenus par la fermentation du sucre, du miel et du riz; liquides dont certains, l'hydromel par exemple, étaient connus des anciens. Mais il n'est pas question de les distiller, ni surtout d'en extraire un principe plus actif, dans les passages de Rasès dont j'ai eu connaissance. Quant à Albucasis ou Abulcasim, médecin espagnol de Cordoue, mort en 1107, dans les ouvrages depharmacie qui lui sont attribués, on trouve seulement un appareil distillatoire destiné à préparer l'eau de rose, appareil qui ne diffère pas, en principe, de ceux des vieux alchimistes grecs.

Établissons d'abord cette identité, fort digne d'attention. Elle résulte de la phrase suivante, qu'il est utile de donner *in extenso :* « Prenez une marmite d'airain, pareille à celle des teinturiers; placez-la derrière la muraille et placez dessus un couvercle fabriqué avec précaution, avec des tubulures, auxquelles on ajuste des récipiens; disposez d'une façon intelligente. »

Ailleurs, le nombre des tubulures est fixé à deux ou trois. Or cette description s'applique fort exactement aux alambics à deux et trois becs de la Chrysopée de Cléopâtre, de Zosime et des alchimistes alexandrins.

Ainsi les Arabes, au commencement du XIV^e siècle, se servaient encore des appareils distillatoires compliqués des alchimistes gréco-égyptiens.

Les alambics à plusieurs becs étaient encore en usage au XVI^e siècle, chez les alchimistes occidentaux. Dans le Traité de Porta, intitulé : *Magie naturelle*, qui, est un recueil de procé-

dés ou secrets pratiques, l'auteur parle du chapiteau à trois et quatre becs, pourvus chacun de son tube et récipient. C'est toujours le vieil appareil de Zosime. Mais Porta décrit deux perfectionnemens capitaux qui sont restés dans l'industrie moderne : celui des condensations graduées durant le cours d'une même opération et celui du serpentin réfrigérant ; il n'en était pas sans doute l'inventeur, se bornant à reproduire la pratique de son temps. Voici ce dont il s'agit : dans les descriptions de Zosime, les trois tuyaux de l'alambic sont situés à la même hauteur : ils dégageaient sans doute une vapeur identique ; les idées des chimistes de l'époque étaient trop vagues pour qu'ils pussent en attendre autre chose. Au contraire, les trois tubes de l'alambic de Porta sont situés à des hauteurs inégales, et l'auteur ajoute que le tube le plus élevé fournit l'esprit-de-vin le plus pur. On entrevoyait déjà les idées qui ont concouru à nos appareils de rectification fractionnée, avec série de chambres et de plateaux superposés, débitant un alcool de plus en plus concentré, à mesure qu'on s'élève. Mais cette disposition fut abandonnée ; du moins on n'en retrouve plus trace aux siècles suivans. Ici, comme dans bien d'autres circonstances, les hommes du XVI^e siècle ont aperçu les progrès les plus modernes ; mais par une sorte d'intuition, sans posséder ces notions claires et ces principes de physique exacts, à défaut desquels le progrès demeure accidentel et passager.

Un autre perfectionnement plus durable est celui du serpentin. En voici l'utilité. Les alambics des Grecs permettaient sans doute d'obtenir des liquides distillés, mais à la condition d'opérer très lentement et avec une très douce chaleur. En effet, les vapeurs se condensaient mal dans les tubes et les chapiteaux à faible surface représentés par les manuscrits. Pour peu que l'on essayât d'y activer la distillation, les récipiens devaient s'échauffer, et la condensation devenait presque impossible. Aussi les vieux auteurs prescrivent-ils de chauffer leurs appareils sur des feux très légers. Ils opéraient par l'intermédiaire des bains de sable, des bains de cendre ou des bains d'eau : le nom même de bain-marie présente un lointain souvenir de Marie, l'alchimiste égyptienne. Souvent même ils se bornent à opérer les distillations par la seule chaleur du fumier en fermentation, ou tout au plus par un feu lent de crottins, ou de sciure de bois. Voilà pourquoi leurs opérations étaient si lentes ; leurs distillations duraient des jours et des semaines. Il faut quatorze jours, ou vingt et un jours, dit un texte, pour accomplir l'opération. Non-seulement on assurait ainsi l'effet des digestions et des cémentations, destinées à faire pénétrer peu à peu les principes

sulfurés et arsenicaux, au sein des lames métalliques soumises à l'action tinctoriale des élixirs; mais on rendait praticable l'évaporation et la récolte des liquides placés dans les alambics.

Cependant, les opérateurs du moyen âge avaient fini par s'apercevoir que l'on pouvait conduire les manipulations plus rapidement : les distillations, par exemple, en refroidissant le chapiteau et le tube consécutif qui conduisait au récipient final. A cet effet, ils disposèrent d'abord autour du chapiteau un seau rempli d'eau froide : ce qui facilitait la condensation, mais en faisant retomber une partie des vapeurs liquéfiées au sein de la chaudière. Un nouveau perfectionnement, et c'est celui que décrit Porta, consista à contourner le tuyau entre le chapiteau et le récipient et à lui donner la forme d'un serpent (*anguineos flexus*). Ainsi prit naissance notre serpentin actuel; on l'entoura d'eau froide contenue dans un vase de bois. L'alambic moderne se trouva dès lors constitué. Toutefois, l'usage du serpentin ne se répandit que lentement et l'invention est encore regardée comme récente par les auteurs du XVIII^e siècle.

Tels sont les progrès successifs accomplis au moyen âge dans la construction des appareils destinés à la distillation des liquides.

Observons ici que nous avons entendu dans le présent article le mot distillation au sens moderne d'évaporation, suivie par une condensation de liquide; mais dans beaucoup d'auteurs du moyen âge le sens est plus vague. En effet, ce mot signifiait, au sens littéral, écoulement goutte à goutte, et il s'appliquait aussi bien à la filtration, et même à tout raffinage et purification. Le mot distiller, même dans notre langage moderne, est employé quelquefois dans ce sens.

Ce n'est pas tout : il comprenait autrefois, dès l'époque gréco-égyptienne, deux applications profondément distinctes, savoir la condensation des vapeurs humides, telles que l'eau, l'alcool, les essences, et la condensation des vapeurs sèches, sous forme solide, comme les cadmies ou oxydes métalliques, le soufre, les sulfures métalliques, l'acide arsénieux et l'arsenic métallique, qui était le second mercure des alchimistes grecs, et plus tard les chlorures de mercure, le sel ammoniac, etc. Nous désignons aujourd'hui cette condensation des vapeurs sèches sous le nom de sublimation. Elle exige des appareils spéciaux, employés déjà par les anciens et qui ont donné naissance à l'aludel arabe. Mais il suffit de signaler ici cet autre côté de la question, origine aussi de diverses industries modernes : malgré sa connexité avec l'étude de la distillation, je ne crois pas devoir y insister, parce qu'il est étranger à la découverte de l'alcool.

Ce sont les liquides distillés et les progrès successifs accomplis dans leur étude que je vais maintenant décrire.

## III.

« En haut les choses célestes, en bas les choses terrestres; » tel est l'axiome par lequel les alchimistes grecs désignent les produits de toute distillation et sublimation. Ils déclarent en propres termes qu'on « appelle divine la vapeur sublimée émise de bas en haut... Le mercure blanc, on l'appelle pareillement divin, parce que lui aussi est émis de bas en haut... Les gouttes qui se fixent aux couvercles des chaudières, on les appelle également divines. » Nous retrouvons ici les indications d'Aristote, de Dioscoride et d'Alexandre d'Aphrodisie. — Mais, selon leur usage, les alchimistes traduisirent ces notions purement physiques par des symboles et par un mysticisme étrange. Déjà Démocrite (c'est-à-dire l'auteur alchimique qui a pris ce nom) appelle « natures célestes » les appareils sphériques dans lesquels on opère la distillation des eaux. La séparation que celle-ci opère entre l'eau volatile et les matériaux fixes est exprimée ainsi dans un texte d'Olympiodore, qui vivait au commencement du v^e^ siècle de notre ère. « La terre est prise dès l'aurore, encore imprégnée de la rosée que le soleil levant enlève par ses rayons. Elle se trouve alors comme veuve et privée de son époux, d'après les oracles d'Apollon... Par l'eau divine, j'entends ma rosée, l'eau aérienne. » De même Comarius, écrivain du vii^e^ siècle, retrace le tableau allégorique de l'évaporation et de la condensation qui l'accompagne, les liquides condensés réagissant à mesure sur les produits solides exposés à leur action : « Dis-nous... comment les eaux bénies descendent d'en haut pour visiter les morts étendus, enchaînés, accablés dans les ténèbres et dans l'ombre, à l'intérieur de l'Hadès;.. comment pénètrent les eaux nouvelles... venues par l'action du feu : la nuée les soutient; elle s'élève de la mer, soutenant les eaux. »

Ce langage singulier, cet enthousiasme qui emprunte les formules religieuses les plus exaltées, ne doivent pas nous surprendre. Les hommes d'alors, à l'exception de quelques génies supérieurs, n'étaient pas parvenus à cet état de calme et d'abstraction qui permet de contempler avec une froideur sereine les vérités scientifiques. Leur éducation même, les traditions symboliques de la vieille Égypte, les idées gnostiques, dont les premiers alchimistes sont tout imprégnés, ne leur permettaient pas de garder leur sang-froid. Ils étaient transportés et comme enivrés par la révélation de ce

monde caché des transformations chimiques, qui apparaissait pour la première fois devant l'esprit humain.

Aussi, dans ces premiers traités grecs, tous les liquides actifs de la chimie sont-ils confondus sous un nom commun, celui de l'eau divine, ou des eaux divines. « L'eau divine est une, quant au genre, disent-ils ; mais elle est multiple, quant à l'espèce, et elle comporte un nombre infini de variétés et de traitemens. » Ils désignent ces variétés par les noms symboliques les plus divers, eau aérienne, eau fluviale, rosée, lait virginal, eau de soufre natif, eau d'argent, miel attique, écume marine, etc. La confusion entretenue par cette variété de dénominations était d'ailleurs systématique ; elle avait pour but avoué de cacher le secret des fabrications au vulgaire et aux gens non initiés. S'il est parfois possible d'entrevoir, dans le vague voulu des descriptions des alchimistes grecs, quelque chose de précis, il n'existe, à ma connaissance, dans ces descriptions, aucun texte qui soit applicable à la distillation du vin. C'est à peine si le principe de la distillation fractionnée et la diversité de ses produits successifs sont signalés dans un ou deux passages; mais ces passages paraissent s'appliquer au traitement des polysulfures alcalins, ou de matières organiques sulfurées, n'ayant rien de commun avec l'alcool.

Je n'ai pas rencontré davantage de texte précis, relatif soit à l'alcool, soit même à un liquide distillé défini quelconque, dans les traités arabes de médecine et de matière médicale, imprimés jusqu'ici, ou bien dans les ouvrages arabes manuscrits de Géber et des autres auteurs alchimiques que j'ai en main et dont je prépare la publication. Je me suis expliqué plus haut à cet égard sur les passages de Rasès, cités parfois, mais à tort ; car ils désignent seulement des liquides fermentés, sans faire allusion ni à leur distillation, ni à l'extraction de l'alcool. De même on a parlé d'Abulcasim; mais cet auteur, après avoir décrit certains appareils distillatoires, reproduits du dibicos et du tribicos des Grecs, ajoute simplement: « D'après cette méthode, celui qui désire du vin distillé peut le distiller. » Et il prescrit de distiller aussi par ce moyen l'eau de rose et le vinaigre. Il fait mention uniquement d'une distillation en masse. Néanmoins, il est incontestable que l'idée de la préparation d'une eau aromatique distillée, telle que l'eau de rose, fort usitée en Orient, apparaît ici nettement pour la première fois ; mais il n'y a rien qui s'applique ni à une essence proprement dite, ni à l'alcool en particulier.

Dans ces textes, je le répète, il s'agit simplement de distiller le vin, sans aucune distinction entre les produits successifs d'une distillation fractionnée. Cependant, on s'était aperçu dès

lors que le vin distillé n'était pas identique à l'eau, contrairement à la vieille opinion d'Aristote; mais nos auteurs ne parlent nullement de l'alcool, quoique la connaissance de ce corps dût résulter presque immédiatement de l'étude des liquides distillés fournis par le vin.

Le plus ancien manuscrit qui renferme une indication précise à cet égard est l'un de ceux de la « Clé de la peinture, » écrit au XII^e siècle. J'ai déjà eu occasion de parler de cet ouvrage dans la *Revue;* c'est une compilation de recettes techniques, provenant de diverses origines, surtout grecques et latines, avec quelques additions arabes. On ne saurait dire à laquelle de ces sources a été puisée l'indication relative à l'alcool. En fait, elle est contenue dans une phrase énigmatique, que j'ai réussi à déchiffrer. L'usage des mots énigmatiques ou cryptogrammes existe dans beaucoup de manuscrits du temps. On sait que la formule de la poudre à canon a été ainsi signalée par Roger Bacon, dans une phrase dont l'interprétation a donné lieu à bien des discussions. Une semblable manière de transmettre la tradition scientifique sous une forme précise, quoique intelligible pour les seuls initiés, quelque contraire qu'elle soit à nos usages scientifiques modernes, constituait pourtant un progrès véritable, par rapport au vague des anciennes formules symboliques. Je demande la permission de reproduire ici la phrase même du vieux texte, afin de donner au lecteur une idée plus complète du problème historique relatif à l'alcool et de sa solution. La voici : *De commixtione puri et fortissimi xknk cum III qbsuf tbmkt cocta in ejus negocii vasis fit aqua que accensa flammam incombustam servat materiam.*

Cette recette n'offre aucun sens à première vue; mais ces mots cryptographiques peuvent être interprétés d'après une convention dont on rencontre quelques applications dans les manuscrits des XIII^e et XIV^e siècles. Il suffit de remplacer chacune des lettres des mots par celle qui la précède dans l'alphabet. On trouve ainsi : *xknk* = *vini; qbsuf* = *parte; tbmkt* = *salis*, et le passage peut être traduit (en rectifiant quelques fautes grammaticales du copiste) de la manière suivante :

« En mêlant un vin pur et très fort avec trois parties de sel, et en le chauffant dans les vases destinés à cet usage, on obtient une eau inflammable, qui se consume sans brûler la matière (sur laquelle elle est déposée). »

Il s'agit dès lors de l'alcool. Cette propriété de brûler à la surface des corps, sans les brûler, avait beaucoup frappé les premiers observateurs.

Une autre indication plus explicite est contenue dans le livre *des*

*Feux* de Marcus Græcus, ouvrage latin tiré de sources arabes et grecques, mais dont les manuscrits ne remontent pas au-delà de l'an 1300. C'est aussi une compilation de recettes techniques, relatives pour la plupart à l'art de la guerre.

La recette relative à l'eau ardente a dû être ajoutée, après coup, au texte primitif; car elle n'en fait pas partie dans un autre manuscrit qui existe à Munich, s'y trouvant transcrite en dehors du *Traité des Feux* et à la suite. Reproduisons cette recette, en raison des indications nouvelles et caractéristiques qu'elle contient.

« *Préparation de l'eau ardente.* — Prenez un vin noir, épais, vieux. Pour un quart de livre, ajoutez deux scrupules de soufre vif, en poudre très fine, un ou deux de tartre, extrait d'un bon vin blanc, et deux scrupules de sel commun en gros fragmens. Placez le tout dans un bon alambic de plomb; mettez le chapiteau au-dessus, et vous distillerez l'eau ardente. Vous la conserverez dans un vase de verre bien fermé. »

Le manuscrit de Munich ajoute: « Voici la vertu et la propriété de l'eau ardente. Mouillez avec cette eau un chiffon de lin et allumez, il se produira une grande flamme. Quand elle est éteinte, le chiffon demeure intact. Si vous trempez le doigt dans cette eau et si vous y mettez le feu, il brûlera comme une chandelle, sans éprouver de lésion. » C'était encore là un tour de prestidigitateurs: le rôle de ces derniers est manifeste au début d'un grand nombre d'inventions, dans l'antiquité et au moyen âge.

Quoi qu'il en soit, les faits indiqués dans cette description sont exacts et ils montrent comment les premiers observateurs sont souvent frappés par des propriétés des corps, réelles ou apparentes, quoique presque insignifiantes.

Mais souvent aussi ils compliquent les opérations par certains détails superflus, sinon nuisibles, auxquels ils attachent la même importance qu'au reste, en raison des théories qui leur servent de guides : ces théories ont joué un certain rôle dans l'histoire de la science. Par exemple, dans la première recette de Marcus Græcus, il y a une indication singulière : celle de l'addition du soufre avant la distillation. Cette indication existe aussi dans un livre d'Al-Farabi, transcrit par un autre manuscrit de la même époque, et on la retrouve également dans l'ouvrage de Porta, *la Magie naturelle*, composé au XVI^e siècle. Elle n'est donc pas accidentelle. Elle résulte, en effet, d'une idée théorique, exposée tout au long dans plusieurs textes. Les chimistes d'alors pensaient que la grande humidité du vin s'oppose à son inflammabilité, et c'était pour combattre la première que l'on ajoutait soit des sels, soit du soufre, dont la siccité, disait-on, accroît les propriétés combus-

tibles. L'un de ces vieux auteurs cite, à l'appui de sa théorie, le bois sec et le bois vert, inégalement combustibles, suivant la saison où ils ont été coupés et la dose d'humidité qu'ils renferment.

Rappelons encore que la volatilité et la combustibilité étaient alors confondues et désignées sous le nom de *sulfuréité*, désignation qui était encore appliquée dans ce sens au temps de Stahl, au commencement du XVIII^e siècle. Ces idées remontent même aux alchimistes grecs, qui appelaient tout liquide volatil et tout sublimé émis de bas en haut du nom d'eau sulfureuse (ou eau divine).

On voit, par là, l'origine de ces préparations si compliquées et si difficiles à comprendre aujourd'hui, usitées chez les anciens chimistes. Ils s'efforçaient de communiquer aux corps les qualités qui leur manquaient, en y ajoutant certaines matières dans lesquelles ces propriétés étaient supposées concentrées. Ainsi du soufre était ajouté au vin pour rendre plus facile, croyait-on, la manifestation de son principe inflammable.

Le premier savant, connu nominativement, qui ait parlé de l'alcool est de date postérieure à la composition des écrits qui précèdent : c'est Arnaud de Villeneuve. On le donne d'ordinaire comme l'auteur de la découverte, prétention qu'il n'a jamais élevée lui-même. Il s'est borné à parler de l'alcool comme d'une préparation connue de son temps et qui l'émerveillait au plus haut degré. Arnaud de Villeneuve l'a consignée dans son ouvrage intitulé : *de Conservanda juventute*, « Pour rester jeune ; » ouvrage écrit vers 1309.

« On extrait, dit-il, par la distillation du vin, ou de sa lie, le vin ardent, dénommé aussi eau-de-vie. C'est la portion la plus subtile du vin. »

Puis, il en exalte les vertus : « Discours sur l'eau-de-vie. Quelques-uns l'appellent eau-de-vie. Certains modernes disent que c'est l'eau permanente, ou bien l'eau d'or, à cause du caractère sublime de sa préparation. Ses vertus sont bien connues. » Il énumère ensuite les maladies qu'elle guérit : « Elle prolonge la vie, et voilà pourquoi elle mérite d'être appelée eau-de-vie. On doit la conserver dans un vase d'or ; tous les autres vases, ceux de verre exceptés, laissent suspecter une altération. » Puis il signale les alcoolats : « En raison de sa simplicité, elle reçoit toute impression de goût, d'odeur et autre propriété. Quand on lui a communiqué les vertus du romarin et de la sauge, elle exerce une influence favorable sur les nerfs, etc. »

Le pseudo Raymond Lulle, auteur plus moderne qu'Arnaud de Villeneuve, parle avec le même enthousiasme de l'alcool. Il décrit

la distillation de l'eau ardente, tirée du vin, et ses rectifications, répétées au besoin sept fois, jusqu'à ce que le produit brûle sans laisser trace d'eau. « On l'appelle, ajoute-t-il, mercure végétal. »

On voit que les alchimistes, au début du XIVe siècle, furent saisis d'une telle admiration par la découverte de l'alcool, qu'ils l'assimilèrent à l'élixir de longue vie et au mercure des philosophes. C'est l'écho de ces souvenirs que Renan reproduit dans son drame philosophique de l'*Eau de Jouvence*.

Mais il faudrait se garder de prendre tout texte où il est question du mercure des philosophes, ou de l'élixir de longue vie, comme applicable à l'alcool.

L'élixir de longue vie est une imagination de l'ancienne Égypte. Diodore de Sicile le désigne sous le nom de « remède d'immortalité. » L'invention en était attribuée à Isis et l'on en trouve la composition dans les œuvres de Galien. Au moyen âge, les formules en ont beaucoup varié. Cet élixir de longue vie était en même temps réputé susceptible de changer l'argent en or, c'est-à-dire qu'il jouissait des mêmes propriétés chimériques que la pierre philosophale.

Si la découverte de l'alcool ne répond pas à ces illusions, elle n'en a pas moins eu les conséquences les plus graves dans l'histoire du monde. C'est un agent éminemment actif, et par là même à la fois utile et nuisible : il peut soit prolonger la vie humaine, soit en raccourcir le terme, suivant l'usage que l'on en fait. C'est aussi une source de richesse inépuisable pour les individus et pour les États, source plus féconde que ne l'eût été le prétendu élixir des alchimistes : leurs longs et patiens travaux n'ont donc pas été perdus, leur rêve a été réalisé au-delà de leur espérance par les découvertes de la chimie moderne.

M. BERTHELOT.

LA

# POPULATION FRANÇAISE

E. Levasseur. — *La population française, Histoire de la population avant 1789 et démographie de la France comparée à celle des autres nations au XIX^e siècle; précédée d'une introduction sur la statistique*, 3 vol. in-8°; Arthur Rousseau. 1889, 1891 et 1892.

Quel est le père de famille qui, riche ou pauvre, illettré ou philosophe, ne s'est pas quelquefois oublié dans la muette contemplation des postérités successives que le sort peut lui réserver? Après ses fils et ses filles viendront ses petits-fils et ses petites-filles, puis ses arrière-petits-fils et ses arrière-petites-filles, légion déjà nombreuse; puis d'autres descendances encore qui iront pullulant, sans que notre langue ait pris la peine de leur attribuer des noms distincts et sans que l'imagination même les puisse voir autrement qu'en raccourci, vaguement échelonnées qu'elles sont dans la fuyante perspective des siècles futurs.

Et si, après avoir ainsi sondé les profondeurs de l'avenir, nous nous retournons vers le passé, voici venir une autre vision qui ressemble à la première. Chacun de nous a eu un père et une mère qui, l'un et l'autre, avaient eu un père et une mère aussi, soit quatre aïeuls, précédés par huit bisaïeuls; et ainsi de suite, en remontant le cours des âges; de sorte que là encore le cortège s'élargit progressivement, à mesure que la distance augmente.

L'homme se trouve ainsi relié par d'innombrables parentés à toutes les générations qui ont précédé ou qui suivront la sienne; et ce double rayonnement, dont il est le centre commun, semble mêler sa vie à celle de l'humanité entière.

Toutes ces filiations individuelles composent, d'ailleurs, en s'entrelaçant, la trame dont les nations sont faites. L'homme naît et meurt: la famille reste; la race se perpétue. Nous ne sommes que les feuilles éphémères des arbres qui forment la forêt humaine, et nos intérêts personnels sont peu de chose à côté des intérêts collectifs que la mort n'atteint pas. Plus le monde se peuple, plus ceux qui conduisent le monde devraient tenir à se rendre exactement compte des conditions générales ou particulières dans lesquelles s'effectuent, sur les différens points du globe, la propagation, l'entretien et la distribution de l'espèce privilégiée à qui la terre appartient.

La science qui a pour mission de répondre à ces questions délicates s'appelle la démographie; et, tout en rendant un hommage mérité aux remarquables travaux qu'elle a inspirés en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, en Italie et ailleurs, on peut dire que la démographie est aussi une science bien française. On se sent doublement autorisé à le dire après avoir lu et médité l'œuvre magistrale que M. Émile Levasseur vient d'extraire de plus de vingt années d'étude et d'enseignement. Les trois volumes dont il a, cet été, achevé la publication n'annoncent, par leur titre principal, que l'histoire de la population française; mais l'auteur est de ceux qui tiennent volontiers plus qu'ils n'ont promis, et les étrangers ne trouveront guère moins de profit que nous-mêmes à feuilleter un ouvrage où les comparaisons internationales tiennent une grande place et dont les conclusions sont, en partie, applicables à tous les pays. M. Levasseur était peut-être le seul homme capable de pousser à fond une si vaste et si laborieuse entreprise. Pour ne rien laisser d'incomplet ou d'obscur dans une pareille enquête, il fallait être tout à la fois géographe, historien, statisticien, économiste, moraliste aussi. L'auteur est tout cela et n'est pas seulement cela. Don bien rare que celui de pouvoir ainsi se multiplier, ou plutôt se diviser, sans perdre en profondeur ce qu'on gagne en surface! Il faut, pour y réussir, une extrême facilité d'assimilation, une sûreté de jugement peu commune, une haute probité scientifique. M. Levasseur, qui professe tant de choses, ne parle de rien légèrement. Tel chapitre de la *Population française* n'est que l'incarnation définitive d'une leçon qu'ont applaudie tour à tour, sous des formes diverses, l'auditoire à demi populaire du Conservatoire des Arts et Métiers, la clientèle moins mêlée du Collège de France, la jeunesse d'élite qui se dispute les bancs de l'École libre des sciences politiques et les groupes de spécialistes qui constituent nos grandes sociétés savantes. Pour qui ne croit pas que le mieux soit l'ennemi du bien, c'est un exercice infiniment profitable que cet enseignement varié et gradué: la pensée de l'homme est comme le cristal qu'il faut avoir frotté

successivement sur trois ou quatre matières différentes pour lui voir acquérir son maximum de solidité et d'éclat.

La question de la population avait déjà, depuis cent cinquante ans, donné lieu à bien des recherches et à bien des dissertations. Sans parler des vivans, il faut au moins citer, parmi les fondateurs de la démographie française, Deparcieux, Expilly, Messance, Moheau, au XVIII^e siècle, et, au XIX^e siècle, Dufau, Ach. Guillard, Ad. Bertillon, et les chefs de la statistique générale de France. Mais personne jusqu'ici, ni chez nous, ni ailleurs, n'avait embrassé le sujet dans son intégralité et exposé méthodiquement la suite des destinées d'une race depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle, en analysant à tous les points de vue le jeu des évolutions qui viennent sans cesse en modifier l'économie intérieure. L'œuvre de M. Levasseur est, par l'ampleur de son plan comme par la solidité de ses matériaux et la puissance de son architecture, un véritable monument.

## I.

La démographie est avant tout une science d'observation, et l'observation, en cette matière, ne peut devenir féconde que si le champ dont elle dispose présente une étendue suffisante. L'extrême variété des vicissitudes humaines n'empêche pas la vie et la mort d'obéir à un certain nombre de lois générales; mais elle oblige celui qui les veut dégager de l'apparent désordre des phénomènes ambians à faire parler les foules et non les individus. Pour cela, il lui faut nécessairement la coopération des administrations publiques, seules capables d'interroger tout un peuple à la fois. Nous avons aujourd'hui, pour nous instruire des mouvemens de la population, l'état civil et les dénombremens. Mais on sait que la pratique régulière de ces deux institutions s'est fait longtemps attendre et les aspirans démographes du bon vieux temps etaient à peu près réduits à deviner ou à inventer ce qu'ils voulaient enseigner aux autres.

Parmi les quelques recensemens dont l'antiquité nous a transmis le souvenir, plusieurs avaient été improvisés et les meilleurs ne semblent mériter qu'une confiance très relative. Dans celui des premiers-nés d'Israël par Moïse (1), l'addition laisse à désirer. Le roi David, à son tour, voulut se rendre compte numériquement de sa puissance militaire (2). Il dit à son ministre de la guerre : — « Parcours toutes les tribus, de Dan jusqu'à Berchaba, et compte mon peuple pour que j'en sache le nombre. » — Joab aurait bien

(1) *Livre des Nombres*, ch. III.
(2) *Deuxième livre des Rois*, ch. XXIV.

voulu se faire dispenser de cette corvée, mais le roi tenait à son idée : il fallut s'exécuter. L'opération dura dix mois; puis le prince des armées fit son rapport : il prétendait avoir trouvé 1,300,000 hommes en état de porter les armes. M. Levasseur dénonce l'exagération probable de ce chiffre. On sait, au surplus, que l'affaire finit mal. David dut s'accuser d'orgueil et de folie, et Dieu lui ayant donné le choix entre trois châtimens, la famine pendant sept ans, l'invasion pendant trois mois ou la peste pendant trois jours, le roi choisit la peste, ce qui semblait assez sage, et perdit du coup 70,000 hommes.

Cette expérience malencontreuse a dû contribuer à dégoûter les Orientaux de la statistique. Ils la méprisent et s'en défient. Joab avait dit à David : — « Que le Dieu tout-puissant multiplie votre peuple; mais pourquoi vouloir le compter? » — En plein XIXe siècle, le cadi de Mossoul répondait de même à sir Henry Layard, qui lui avait demandé des renseignemens précis sur la population de la ville, sur son commerce, sur sa richesse : — « O mon illustre ami! ô joie des vivans! ce que tu me demandes est à la fois inutile et nuisible. Bien que tous mes jours se soient écoulés dans ce pays, je n'ai jamais songé à en compter les maisons, ni à m'informer du nombre de leurs habitans. Ce que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celui-là au fond de sa barque, c'est une chose qui ne me regarde nullement. O mon ami, ô ma brebis, ne cherche pas à connaître ce qui ne te concerne pas (1)... »

Les Romains, esprits plus pratiques, dédaignaient moins la statistique et organisaient mieux la comptabilité humaine. Les questionnaires de leurs *censores* formaient la base d'un état civil très complet. Le citoyen n'avait pas seulement à décliner ses noms, prénoms et surnoms, mais aussi à faire connaître ses parens, ses patrons, sa tribu, enfin son âge et sa fortune. L'interrogatoire comportait une mise en scène presque théâtrale. Le grand bas-relief du Louvre où le censeur romain est représenté dans l'exercice de ses fonctions montre bien quels en étaient l'importance et le prestige. Ce beau marbre aurait pu fournir au tome Ier de M. Levasseur un frontispice approprié si, partisan convaincu des méthodes graphiques, l'auteur n'avait préféré à tout autre genre d'illustration les courbes sinueuses et les cartes teintées dont l'usage se répand chaque jour davantage et qui facilitent tant au lecteur, novice ou non, l'intelligence des textes et l'interprétation des chiffres.

Limitée d'abord aux citoyens romains proprement dits, l'institution du cens finit par s'étendre aux provinces, et les dénombremens

(1) *L'Islamisme et la science*, conférence faite à la Sorbonne par Ernest Renan, en mars 1883.

d'Auguste ou de Claude eurent certainement des bases plus solides que ceux de Moïse et de David. Mais, pas plus que les chevaux ou les bœufs, les esclaves n'y étaient compris, et l'hypothèse entre encore pour une bonne part dans les évaluations qu'ont tirées de ces sources incomplètes les Dureau de La Malle, les Gibbon et les Champagny. Il semble bien cependant que la population totale de l'empire romain dépassa 100 millions d'âmes, sans atteindre 150 millions.

Nos anciens rois n'ont pas eu les mêmes curiosités que les Césars, ou plutôt ils n'ont pas su les satisfaire. Les quelques documens datant du moyen âge sur lesquels s'exerce l'érudition des démographes avaient une destination fiscale et n'allaient pas, comme unité contributive, au-delà du « feu. » C'est le cas de ce fameux *État des paroisses et feux des bailliages et sénéchaussées de France en 1328*, où Voltaire est un des premiers à avoir cherché une indication du nombre des habitans du royaume au XIVe siècle, et qui a, depuis lors, servi de pièce justificative à des conclusions si divergentes. Ce qui est hors de doute, c'est que la guerre de cent ans a cruellement dépeuplé l'ancienne France. M. Levasseur le démontre de dix façons différentes. On peut en dire autant, toutes proportions gardées, des guerres de religion. Un contemporain d'Henri III, Froumenteau, s'est proposé de calculer les pertes occasionnées par ces luttes fratricides. Bien qu'il se prétende sûr de tout ce qu'il avance, la fantaisie entre évidemment pour beaucoup dans la précision qu'il affecte, et l'on peut espérer que, dans son livre, le compte des meurtres et des viols n'est pas moins amplifié que celui des lieux habités. Nous avons aujourd'hui 36,140 communes : Froumenteau, en 1581, attribuait à un territoire bien moindre 132,000 clochers ou paroisses! C'était se montrer généreux. Et pourtant il y a encore loin de là aux 1,700,000 villes et villages dont l'imagination populaire avait longtemps doté les États du roi de France (1).

En passant au crible d'une critique minutieuse tous les témoignages disponibles, quelle qu'en soit la qualité, depuis les *Commentaires* de César jusqu'au *Polyptyque* de l'abbé Irminon, et depuis l'*État des paroisses* de 1328 jusqu'au *Secret des finances*, de Froumenteau, M. Levasseur s'est trouvé amené à admettre que notre territoire actuel de 53 millions d'hectares pouvait porter 6,700,000 habitans quand les légions romaines en firent la con-

(1) Ce chiffre extravagant se rencontre déjà dans la *Chronique des religieux de Saint-Denis* de 1405; et il sert de base à un projet d'impôt présenté au conseil du roi sous Charles VI. Il avait encore cours au XVIe siècle, et la *Satire Ménippée* en fait foi.

quête, 8 millions 1/2 sous les Antonins, de 6 à 8 millions au temps de Charlemagne, de 20 à 22 millions dans la première moitié du XIVe siècle et environ 20 millions vers la fin du XVIe. Voilà, dira-t-on, une marche bien irrégulière. Ce qui doit étonner, ce n'est pas que la population de la France féodale ait pu tripler en cinq cents ans ; c'est qu'une progression si lente ne se soit même pas continuée. Mais depuis que l'histoire s'est mise, un peu tardivement, à retracer la vie des peuples en même temps que celle des rois, on ne sait que trop à quel degré de misère et de découragement l'invasion anglaise d'abord et ensuite la guerre civile avaient réduit nos campagnes.

Au surplus, il n'est pas besoin de remonter si haut dans le passé pour voir des causes semblables produire des effets analogues. La guerre de trente ans n'a-t-elle pas fait le vide dans nos provinces de l'Est? Et la haine du huguenot n'a-t-elle pas, il y a deux cents ans, retiré à Louis XIV trois cent mille de ses sujets, perte d'autant plus funeste que les fugitifs, emportant avec eux la prospérité d'une foule de localités, allaient enrichir de leur labeur et de leur industrie la Suisse, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre? La fin du grand règne a été plus ruineuse encore, et rien ne le prouve mieux que la simple comparaison de ces deux chiffres, applicables l'un et l'autre au territoire actuel de la France : 21,136,000 habitans en 1700 et, tout au plus, 18 millions vers 1715 ! L'accusation qui se dégage de ce rapprochement est d'autant plus grave que ce ne sont pas là, comme tout à l'heure, des supputations conjecturales. L'enquête la plus attentive dont la population du royaume ait été l'objet sous l'ancien régime a précisément coïncidé avec la fin du XVIIe siècle. C'était pour l'instruction du duc de Bourgogne que M. de Beauvillier, gouverneur du jeune prince, en avait conçu l'idée. Mais Vauban et Fénelon collaborèrent à la rédaction du questionnaire, et le roi intervint en personne, « voulant, disait-il, être pleinement informé de l'état des provinces du dedans de son royaume. » Tout n'est pas d'égale valeur dans les « mémoires des intendans, » et ces hauts fonctionnaires n'ont pas tous répondu avec la même netteté aux questions très nettes qui leur étaient posées, notamment au point de vue démographique : « nombre des villes; nombre des hommes en chacune; nombre des villages et des hameaux; total des paroisses et des âmes de chacune; consulter les anciens registres pour voir si le peuple a été autrefois plus nombreux qu'aujourd'hui; causes de sa diminution, etc. » Quoi qu'il en soit, les calculs des administrateurs de l'époque, coordonnés et revisés dès le début par Boulainvilliers et Vauban, repris en sous-œuvre de nos jours par M. des Cilleuls, jettent beaucoup de lumière sur un problème qui, même après Colbert, était

resté bien obscur, puisqu'un Vossius, en 1685, a pu écrire, sans compromettre sa réputation de savant, que la France contenait « cinq millions d'âmes. »

Sous Louis XV et sous Louis XVI, les Français, malgré bien des épreuves encore, ont recommencé à croître et à multiplier. M. Levasseur, qui réduit à 18 millions la population que nourrissait en 1715 le territoire actuel de la France, la porte à 24 millions 1/2 vers 1770 et à 26 millions en 1789. Ici ce n'est plus la pénurie, mais bien la surabondance des documens à utiliser qui rend l'hésitation possible. La question de la population a perpétuellement été à l'ordre du jour pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, et les évaluations s'offrent de tous côtés, appuyées le plus souvent sur le mouvement des naissances, mariages et décès, que l'on commençait à enregistrer avec soin et dont l'abbé Terray, en 1772, a contribué à assurer le dépouillement méthodique. Rappelons, sans nous y arrêter, les recherches du marquis de Mirabeau, de Montesquieu, de Voltaire; puis celles de Messance, d'Expilly, de Buffon, de Moheau, de Necker, de Condorcet et Laplace, de Dupont de Nemours, de Calonne, du chevalier des Pommelles, de Bonvallet des Brosses, de Lavoisier, de Montesquiou, etc. Pour 1789, les indications varient de 23 à 29 millions. Le chiffre intermédiaire auquel s'est arrêté M. Levasseur (26 millions) paraît fortement motivé. Constatons cependant qu'il a rencontré, parmi les apologistes de l'ancien régime, d'assez ardens contradicteurs (1).

## II.

C'est en 1801 que la France, pour la première fois, s'est mise à compter ses enfans, un à un. Les dénombremens qu'avaient prescrits, à diverses reprises, la Constituante, la Convention, le Directoire, étaient tous restés en chemin. Les 98 départemens de 1801 donnèrent un peu plus de 33 millions d'âmes (33,112,000), dont 27,350,000 pour le territoire que nous ont laissé les traités de 1815. Un second recensement, fait en 1806, aboutit pour ce même périmètre à un total très supérieur : 29,107,000. Est-ce à dire qu'il ait été gagné près de 2 millions d'âmes en cinq années? Assurément non; et cet écart excessif convainc d'erreur, à lui seul, soit le chiffre de 1801 qui serait trop faible, soit le chiffre de 1806 qui serait trop fort. En 1811, on se borna à établir le nombre probable des habitans, en ajoutant les naissances et en retranchant

(1) Voir, dans la *Réforme sociale*, le compte-rendu des deux séances de la Société d'économie sociale des 11 novembre 1889 et 10 février 1890.

les décès constatés. Mais c'était surtout hors frontières que, sous l'empire comme sous la révolution, nos soldats allaient mourir; et quelles hécatombes, même quand on était vainqueur sur toute la ligne (1)! Les chiffres de 1816 et de 1826 furent obtenus comme celui de 1811, et il n'y a eu de véritable recensement, entre Napoléon et Louis-Philippe, que celui de 1821 (30,461,900 âmes). A partir de 1831, les dénombremens effectifs sont devenus quinquennaux, et l'on s'est appliqué à en perfectionner le mécanisme, tout en en élargissant le cadre. On ne se borne plus à compter les individus; on les interroge, par écrit, et on les classe tant bien que mal d'après leur sexe, leur âge, leur nationalité, leur condition civile, leur profession...

A la fin du second empire, la France devait avoir 38 millions et demi d'habitans, et c'est encore, à peu de chose près, ce que lui donne le dénombrement de l'année dernière (38,343,200 habitans, dont 1,101,800 étrangers). Les vingt années écoulées depuis la guerre n'ont fait que nous rendre ce que nous avions perdu, soit par la mutilation du territoire national, soit par les exceptionnelles calamités qui l'ont accompagnée.

Les dénombremens directs sont le correctif nécessaire des statistiques de l'état civil, parce que le double jeu de l'émigration et de l'immigration vient troubler chaque année, dans des proportions indéterminées, le double mouvement des naissances et des décès. Un recensement bien fait est pour la démographie une source d'informations que rien ne saurait suppléer. Cependant il ne faut pas s'exagérer la rigueur de ces comptages périodiques, et ceux qui y président doivent être les premiers à modérer, par l'aveu sincère des erreurs probables, la confiance un peu aveugle dont le public se montre disposé à les honorer. La précision de certains résultats est purement apparente. Quand la statistique agricole déclare qu'au 30 novembre 1882 la France possédait 12,871,878 lapins, on peut sans irrévérence faire suivre d'un point d'interrogation cette révélation mystérieuse. Il en est de même, jusqu'à un certain point, pour les 38,343,192 habitans qu'adjuge à notre pays le dénombrement du 12 avril 1891. Si ce total était exact à un millième près, l'administration aurait droit à des félicitations; mais ce degré d'approximation très méritoire n'autoriserait pourtant à garantir ici que trois chiffres sur huit.

La première et la plus grande difficulté, quand il s'agit de saisir au vol, pour ainsi dire, toute une population, vient de la

(1) On paraît autorisé à croire que les guerres de la révolution ont coûté la vie à 1 million et les guerres de l'empire à 2 millions d'hommes (Français ou alliés). Voir le compte-rendu de la séance de l'Académie des Sciences morales et politiques du 18 juin 1892.

croissante mobilité des molécules humaines. Le ministre de l'intérieur ne peut pas dire, comme les photographes : « Ne bougeons plus ! » Quelle que soit la date choisie pour l'opération, il y a ce jour-là, outre les pauvres diables qui n'ont ni feu ni lieu, une foule de gens qui, pour une raison ou pour une autre, se trouvent hors de leur domicile. Songez que nos chemins de fer notent une moyenne quotidienne de près d'un million de voyages! Il est vrai que l'activité de la circulation change notablement selon les saisons et selon les jours de la semaine. Les recensemens de 1876 et de 1881, qui ont eu lieu en décembre, valaient mieux, en cela, que celui de 1886 qui s'est fait en mai, et que celui de 1890 qui s'est fait en avril, un dimanche. Depuis 1881, pour tenir compte de la difficulté résultant des absences, on compte et on enregistre, en même temps que la « population domiciliée ou « population légale » la « population présente » ou « population de fait. » Cette distinction offre certains avantages, mais elle a l'inconvénient de compliquer les choses et de dérouter l'esprit, d'autant que les deux additions ne sont jamais d'accord. *A priori*, le nombre des étrangers qui visitent la France étant d'ordinaire supérieur au nombre des Français qui voyagent à l'étranger, on s'attendrait à trouver pour la population de fait un chiffre plus élevé que pour la population de droit. Or, c'est le contraire qui arrive, et le déficit est même considérable : 267,000 unités en 1881, 288,000 en 1886. Il est donc certain que les allans et venans échappent en grand nombre aux perquisitions des recenseurs, et toutes les classifications qui portent sur la population de fait restent incomplètes.

La population domiciliée comporte elle-même plus d'une cause d'erreur. Non-seulement l'administration se trompe, *errare humanum est;* mais on la trompe souvent, quand on croit avoir intérêt à la tromper, et l'impunité qui semble acquise aux fraudes de ce genre est de nature à les encourager. Après le dénombrement de 1886, le bureau de la statistique générale a pu démontrer mathématiquement qu'un certain nombre de communes avaient exagéré ou atténué à dessein leur importance. Telle commune où l'on a trouvé 2,005 habitans n'en avouera que 1,995, par exemple, et telle autre qui n'en a que 398 en déclarera 402. Pourquoi? Parce que, dans le premier cas, il y a à ne pas atteindre 2,000 l'avantage d'éviter certaines surcharges fiscales; et parce que, dans l'autre hypothèse, il y a à dépasser 400 le profit pécuniaire d'une subvention pour les écoles de filles. Nul doute que le dénombrement de 1891, soumis aux mêmes analyses que le précédent, ne trahisse les mêmes spéculations. Dans un village du centre, où l'on désirait faire porter de 10 à 12 le nombre des conseillers munici-

paux, le maire, apprenant qu'il eût suffi pour cela de justifier d'un minimum de 500 âmes, redemandait bravement le dossier qu'il venait d'expédier à la sous-préfecture et s'assurait le succès sans autre effort que l'invention de quelques noms et prénoms supplémentaires.

Les bulletins individuels peuvent eux-mêmes se trouver viciés par les dissimulations volontaires ou inconscientes des déclarans. Quand, avant 1870, on demandait aux familles combien elles comptaient de membres idiots, crétins, goîtreux, etc., il n'est pas étonnant qu'elles montrassent quelque répugnance à confesser de si fâcheuses disgrâces. Les faux ménages, sachant qu'ils n'ont pas de papiers à produire à l'appui de leurs dires, se font volontiers passer pour vrais. Les étrangers peuvent croire qu'ils éviteront certains ennuis en se naturalisant Français de leur propre autorité. La désignation des professions donne lieu à plus de quiproquos encore. Et les âges! Il y a d'abord la tendance naturelle des illettrés à arrondir des nombres dont ils suivent mal la progression : tel paysan aura quarante ans jusqu'à ce qu'il en ait cinquante. Les femmes, au contraire, reculent devant le nombre rond et ne s'y laissent amener qu'à la dernière extrémité. Même devant le recenseur, à qui cela n'importe guère, elles aiment mieux avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans que vingt-six ou vingt-sept ; et quand on dresse la « pyramide des âges, » figure familière aux démographes et où les philosophes trouveraient aussi des sujets de méditation, il suffit de comparer, en ce qui concerne le sexe féminin, les deux étages superposés que sépare la vingt-cinquième année pour s'assurer que la sincérité n'est pas la vertu dominante des servantes de sainte Catherine.

Une coquetterie inverse pousse certains vieillards et ceux qui les entourent à majorer indûment un âge déjà lourd à porter. C'est une gloire comme une autre que d'avoir cent ans, et les nonagénaires, qui n'ont plus guère à leur disposition que cette ambition-là, profitent parfois des caprices d'une mémoire fatiguée pour se décerner à eux-mêmes ou pour se laisser décerner par autrui le titre envié auquel ils n'ont pas encore droit. Le Canada et la Bavière en 1871, l'État de New-York en 1875, la Prusse en 1885, avaient reconnu que beaucoup de leurs soi-disant centenaires n'étaient que des aspirans centenaires. En France, le dénombrement de 1886 a été suivi d'une vérification du même genre et d'une démonstration identique. Il avait été inscrit 184 individus annonçant cent ans ou plus. Un tel cortège de siècles, comme dit Chateaubriand, faisait honneur à la longévité française. Mais lorsque l'administration se fut mise en campagne pour passer en revue cette légion de vétérans, il fallut en rabattre. Sur les

184 centenaires inscrits, 48 restèrent introuvables et 53 furent convaincus de s'être faits plus vieux qu'ils ne l'étaient. Plusieurs avaient quatre-vingt-dix-neuf ans sonnés; mais il s'en trouvait aussi qui n'en avaient pas quatre-vingts. En plein Paris, en plein quartier latin, une jeune personne d'humeur folâtre avait simplement quintuplé son âge : le commissaire de police, qui s'était fait un devoir d'aller saluer en personne ce vénérable débris du passé, n'eut pas de peine à obtenir l'aveu écrit d'une espièglerie que l'on avait crue sans conséquence. Dans les 83 cas restans, certaines justifications ont pu être invoquées : cependant quelque scepticisme est encore permis quand on voit que la plupart des communes qui se vantaient de posséder des centenaires se trouvent groupées sur les bords de la Garonne ou de ses affluens. Le doyen des 83 Nestors supposés authentiques était un Espagnol, Joseph Ribas, baptisé à San Esteban de Litera, le 20 août 1770, si l'acte de baptême qu'il exhibait était bien le sien. Ce patriarche vivait encore à Tarbes en 1888, ce qui lui supposait 118 ans : c'est beaucoup. Parmi les femmes reconnues centenaires en 1886, une était depuis 80 ans, une autre depuis 86 ans domestique dans la même famille. Un vieux Corse, né en 1783 et habitant Ferrazo, comptait 95 descendans. Beaucoup étaient sans famille, ayant survécu à tous leurs proches, et plusieurs végétaient dans un dortoir d'hospice. Si les vrais centenaires sont clairsemés, les Fontenelle et les Chevreul sont plus rares encore, et, tout considéré, il n'y a pas à en vouloir à la statistique générale de France d'avoir diminué, par son enquête, les chances déjà bien restreintes qui semblaient offertes à chacun de nous de mettre un siècle entier entre son premier vagissement et son dernier soupir.

## III.

On vient de voir que tout n'est pas article de foi dans les énonciations de nos recensemens quinquennaux. Les registres des mairies méritent, au contraire, une confiance presque absolue. Sans doute, il peut leur échapper, de loin en loin, une naissance clandestine, un meurtre ou un suicide qui n'a pas laissé de traces. Les officiers qui président au recrutement savent aussi qu'il n'est pas sans exemple qu'un garçon se trouve inscrit comme de sexe féminin, ou réciproquement. Mais, au point de vue de la marche générale des destinées humaines, qu'importent quelques unités de plus ou de moins sur des centaines de mille, sur des millions ? Lors même que l'on divise par la population recensée le nombre annuel des naissances, des mariages et des décès pour calculer ce que les démographes appellent la natalité, la nuptialité, la mortalité, les

rapports auxquels on arrive peuvent être considérés comme suffisamment sûrs; et nos arrière-neveux trouveront, dans les relevés de l'état civil, ainsi utilisés, de quoi instituer des comparaisons concluantes entre leur temps et le nôtre.

Nous sommes moins à l'aise pour comparer le siècle qui va finir à ceux qui l'ont précédé, parce que nos aïeux ne voyaient pas grand intérêt à faire régulièrement l'inventaire de leurs baptêmes et de leurs enterremens. Toutefois, avec un guide expérimenté et sagace comme M. Levasseur, on peut remonter assez loin dans le passé et se faire au moins une idée approximative de ce que la vie, dans sa lutte continue contre la mort, a gagné ou perdu depuis quelques centaines, voire même depuis quelques milliers d'années.

Rappelons d'abord, sans la discuter, la tradition qui, à la faveur d'une chronologie très problématique, confère aux premiers hommes des longévités extraordinaires. La mythologie païenne nous donnait pour ancêtres des géans, hauts de cent coudées. La Bible nous donne pour ancêtres des patriarches vivant près de mille ans. Flourens, avec sa théorie des dédoublemens successifs de la vie, eût pu s'accommoder de ces majestueuses origines. Mais les docteurs enseignent maintenant que, loin que l'espèce ait dégénéré, l'homme représente le produit perfectionné d'une évolution ascendante où le singe lui-même a joué à son heure le rôle d'un parvenu. L'histoire proprement dite peut faire abstraction de ces conceptions contradictoires. L'Ancien Testament, d'ailleurs, nous ramène assez vite aux proportions normales : le psaume LXXXIX, intitulé *Prière de Moïse* et composé, sans doute, par quelqu'un de ses descendans, oppose éloquemment à l'éternité du Très-Haut la brièveté de l'existence humaine et dit expressément : « Notre vie dure à peine soixante-dix ans; les plus forts vont à quatre-vingts. » C'est ce que pourrait encore dire un poète contemporain; c'est ce qu'auraient pu dire les poètes de tous les temps.

Les anciens n'avaient pas attendu Sénèque pour s'apercevoir que la vie est courte; mais il courait parmi eux d'étranges préjugés relativement à l'âge où l'on meurt, et nos pères ont longtemps conservé ces naïves illusions. Ne voit-on pas, jusque sous Louis XIV, le docte Salmasius s'attaquer gravement à la vieille superstition des « années climatériques (1) ? » C'était de sept en sept ans, selon les uns, de neuf en neuf ans selon les autres, que s'échelonnaient sur le chemin de la vie les passages critiques, et l'échéance la plus meurtrière était nécessairement la soixante-troisième année, 63 étant le multiple commun de 7 et de 9. On se persuadait donc

(1) *Cl. Salmasii de annis climactericis et antiqua astrologia diatribæ, ex officina Elzeviriorum*, 1648.

que la mortalité était moindre à soixante-quatre, à soixante-cinq, à soixante-six ans qu'à soixante-trois. Il est surprenant que la crédulité populaire se soit attachée opiniâtrément à des légendes que l'expérience individuelle contredisait sans cesse. Il suffirait à chacun de nous de coordonner ses propres souvenirs ou de parcourir les allées d'un cimetière pour voir s'ébaucher au moins, dans son esprit, la loi qui fait d'abord décroître lentement, puis progresser peu à peu avec l'âge le taux de la mortalité humaine. La courbe n'est pas tout à fait la même dans tous les temps et dans tous les pays ; mais partout elle commence par une brusque descente, suivie d'une lente et longue montée. Pour la France entière, les calculs de la statistique générale, relatifs à la période de 1877-1881, montrent que deux nouveau-nés sur dix, plus exactement dix-neuf sur cent, succombent dès la première année ; et ce sont surtout les premiers mois, les premières semaines, les premiers jours qui voient s'accomplir cette œuvre de destruction. Presque toutes les espèces vivantes paient au trépas ce tribut initial. Il semble que l'enfant pour naître, plus encore que la mère pour le mettre au monde, ait un véritable combat à livrer, et sans parler des morts-nés, qui deviennent si nombreux, beaucoup de petits êtres, condamnés avant même d'avoir vécu, ne font que passer du berceau qui les attendait au cercueil qui va les recevoir. Toutefois, le *quantum* de ce déchet n'est pas immuable. La proportion des pertes de la première année, qui en Bavière monte à 30 pour 100 nouveau-nés, descend à 11 ou 12 dans la froide Norvège. Avec plus de moralité et d'hygiène, on réduirait partout ce qu'on a pu appeler le massacre des innocens.

La seconde année est plus clémente que la première : sur cent enfans d'un an, il n'en périt d'ordinaire, avant deux ans, que trois ou quatre (1). De deux à trois ans la « dîme mortuaire, » comme disent les démographes, est déjà inférieure à 2 pour 100, et elle va en diminuant de plus en plus jusqu'au seuil de l'adolescence : entre dix et quinze ans, chaque année réduit à peine de quatre ou cinq millièmes le contingent qui la traverse ; et la quatorzième année, en particulier, toute climatérique qu'elle soit, tue moins de monde que n'importe quelle autre.

Mais, c'est à partir de cet âge que la mortalité, après avoir été en déclinant, commence à remonter, avec quelques rigueurs alternatives pour l'un et l'autre sexe. Elle remonte assez vite pendant un lustre ou deux : 4 décès par an sur mille vivans de dix à

(1) En Italie, la proportion des décès de la seconde année dépasse 10 pour 100 ; mais le mépris de l'hygiène se complique là, comme on le sait, de l'insalubrité d'un grand nombre de localités.

quinze ans, 6 de quinze à vingt ans, 8 de vingt à vingt-cinq. Après la vingt-cinquième année, la pente ascendante continue; mais, au lieu d'accélérer ses progrès, elle se modère jusque vers la cinquantième année, qui se contente encore, sur mille hommes ou femmes, d'une quinzaine de victimes. Hélas! voici venir les cheveux blancs. La mort, qui dormait presque, se réveille et frappera bientôt à coups redoublés : sur mille vivans de chaque âge, c'est vingt, c'est trente, c'est cinquante exécutions par an qu'elle va faire. A soixante-quinze ans, la dîme mortuaire devient une vraie dîme, cent pour mille; c'est ensuite cent cinquante, puis deux cents; enfin pour les nonagénaires, c'est deux cent cinquante et plus, de sorte qu'en moins de quatre ans maintenant, le sombre moissonneur aura tout jeté bas, sauf ces quelques épis oubliés qui s'étonnent de rester debout après que la faux a passé.

On ne fait que donner aux mêmes lois une expression différente lorsqu'on dresse ces tables de mortalité ou plutôt ces tables de survie qui, supposant mille ou dix mille individus nés simultanément, montrent ce qu'il en reste au bout d'un an, au bout de deux ans, au bout de dix ans, au bout de cinquante ans,.. et ainsi de suite jusqu'à extinction. La réduction continue de l'effectif venant ici compenser, à un moment donné, le taux croissant des mortalités proportionnelles, c'est vers la soixante-quinzième année que se rencontrent, après celles du premier âge, les plus abondantes hécatombes. De soixante-dix à quatre-vingts ans, voilà bien, en 1892 comme au temps des prophètes, l'étape critique entre toutes. Un professeur allemand, à qui la fréquentation des chiffres n'a fait perdre ni le goût ni l'art des métaphores, traduit la chose d'une manière pittoresque. Il compare les créatures humaines à des boules qu'un joueur lance vers un but : ce but, c'est la soixante-quinzième année et la plupart des boules vont s'arrêter, à bout de force, autour de ce point central, soit en-deçà, soit au-delà. Mais le joueur a laissé aussi glisser de ses mains, engourdies ou distraites, un certain nombre de boules qui alors, tombant à ses pieds, s'éloignent à peine de leur point de départ : ce sont tous les enfans qui meurent au berceau.

Les tables de survie ne sont pas uniquement destinées à inspirer des réflexions philosophiques et de symboliques images. Pour en certifier l'utilité pratique, il suffit de rappeler qu'elles ont fait naître et qu'elles font vivre une des industries qui, en Europe et en Amérique, remuent le plus de milliards, à savoir l'industrie des assurances sur la vie, pensions viagères, etc. Chacun de ces contrats, qui sont la sécurité d'une personne ou d'une famille, implique beaucoup d'aléa pour la compagnie qui les pratique; mais, sur l'ensemble de sa clientèle, si elle a pris pour base de ses tarifs

une table bien faite, elle est sûre de ne pas avoir de mécompte, car, en somme, rien n'égale l'autorité de ce que l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences appelait, ici même, il y a quelques années, « les lois du hasard (1). » Les statisticiens de profession, et les autres surtout, abusent parfois des moyennes; mais il y a des cas où elles n'ont rien d'illusoire, et les compagnies d'assurances le savent mieux que qui que ce soit.

## IV.

Lorsqu'on s'est mis à explorer, comme nous le faisons ici, les frontières qui séparent la vie de la mort, une question se pose et s'impose : vivons-nous autant, vivons-nous moins, vivons-nous plus que nos ancêtres?

Les pessimistes, loin d'admettre que l'existence moyenne de l'homme tende à s'allonger, professent volontiers, comme le Mersolles de M. Jean Reibrach (2), que les fièvres auxquelles les sociétés modernes sont en proie doivent avoir pour effet de hâter notre fin. Ils allèguent que les poisons se sont répandus autour de nous, au moins autant que les antidotes. Ils trouvent la jeunesse d'aujourd'hui plus vieille que la vieillesse d'autrefois et, de bonne foi, ils posent en principe que nous mourons plus tôt que ne mouraient nos prédécesseurs (3).

Sans doute les argumens ne manquent pas à qui veut prouver que notre siècle est un siècle de décadence. La fréquence toujours croissante des précoces criminalités, des avortemens, des infanticides, des suicides, des aliénations mentales est un signe non équivoque de morbidité sociale, et le Marcellus d'*Hamlet* pourrait encore dénoncer autour de nous des fermentations délétères : *something is rotten...*

Mais, au point de vue matériel, tout au moins, le milieu dans lequel se meut l'homme civilisé est évidemment plus clément, plus hospitalier que celui où l'homme primitif a fait ses débuts, et chaque jour y marque un nouveau progrès. Nous assainissons peu à peu notre planète, desséchant les marécages, amenant l'eau là où elle manquait, défrichant les terres trop boisées et convertis-

(1) *Les lois du hasard*, par M. Joseph Bertrand, *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1884.

(2) Voir la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1892, p. 294.

(3) Les naïfs, — ils sont nombreux, — se trouvent parfois conduits à la même conclusion par un singulier mirage : toutes les fois qu'on a pu leur montrer un survivant des générations antérieures, il était très âgé, naturellement; et l'impression leur en reste qu'on naissait plus robuste et plus résistant il y a cent ans que de nos jours.

sant en futaies les landes incultes. Parmi les causes de destruction qui nous assiègent ici-bas, plusieurs ont été conjurées, d'autres ont été affaiblies. La famine, qui jadis venait périodiquement décimer les peuples, n'existe plus qu'à l'état de souvenir partout où les moyens de transport se sont suffisamment développés. De la guerre on n'en peut pas dire autant, car tout nous la rappelle ou nous l'annonce, même en pleine paix; cependant ses éruptions se font plus rares et plus courtes, partant moins meurtrières, malgré toutes les belles inventions dont s'enrichit l'art de tuer. Certaines maladies, qui longtemps ravagèrent le monde, comme la peste et la lèpre, ont capitulé; et contre celles qui subsistent, nous sommes mieux armés qu'on ne l'était avant nous. Que la thérapeutique ait marché moins vite que la physiologie et la pathologie, les médecins eux-mêmes l'avouent. Mais qui pourrait méconnaître les bienfaits des vaccinations préventives et les merveilles de l'antisepsie? Qui ne sait que, dans les maternités, dans les services de chirurgie bien tenus, les propagations infectieuses qui faisaient tant de victimes n'en font plus? Voilà d'admirables succès. La sécurité publique est aussi mieux assurée qu'autrefois, sur terre comme sur mer, à la maison comme dans la rue. Et, cela étant, comment croire que la durée moyenne de la vie n'ait pas augmenté?

Elle a augmenté, en effet, et dans des proportions considérables, soit que l'on compare les temps actuels aux temps anciens, soit que l'on compare seulement la fin de ce siècle à ses commencemens.

Pour l'antiquité, l'âge moyen de la mort n'est pas facile à préciser. On peut cependant s'en faire une idée en compulsant les inscriptions gravées sur les pierres tumulaires que la civilisation romaine nous a léguées en si grand nombre. M. Levasseur a surtout consulté les épitaphes chrétiennes du IVe siècle, collectionnées par M. de Rossi (1). L'Afrique française a fourni à d'autres chercheurs d'autres élémens d'information: près de 20,000 inscriptions romaines, païennes ou chrétiennes, y ont déjà été recueillies. Le répertoire de M. Léon Renier date de 1855 (2). Les recherches du lieutenant Espérandieu (3) et du docteur Carton (4), en Tunisie, sont toutes récentes. Et plus récentes encore sont, à Lyon, celles de M. le docteur Mollière qui, avec le concours de M. Allmer, a mis à contribution, au profit de la science, toutes les ressources de l'ar-

(1) *Inscriptiones christianæ urbis Romæ septimo sæculo antiquiores.*

(2) *Inscriptions romaines de l'Algérie.*

(3) Académie d'Hippone, bulletin n° 21.

(4) Comité des travaux historiques et scientifiques, *Bulletin archéologique*, année 1890, II.

chéologie locale (1). Or, de tous ces documens combinés, il semble difficile d'extraire une vie moyenne qui ne soit pas inférieure d'une dizaine d'années à la vie moyenne d'aujourd'hui.

Et voici qui, dans le même sens, n'est pas moins significatif : au temps des Césars, le règlement des pensions viagères, dont Ulpien nous fait connaître le tarif, supposait un nombre d'échéances bien moindre que celui qu'il faudrait prévoir de nos jours. Aux personnes de quarante ans, par exemple, la jurisprudence romaine ne promettait que vingt années d'existence. Leur *expectation of life*, pour parler comme les Anglais, monte d'après Duvillard (XVIII^e siècle) à 23 ans, d'après Demonferrand (1817-1832) à 27 ans, d'après les récens calculs de la statistique générale de France (1877-1881) à 28 ans. Au même âge, la survie moyenne est de 27 ans pour les Anglais, de 24 ans pour les Prussiens, de 29 ans pour les Norvégiens, etc.

On nous objectera peut-être que quarante ans, c'est déjà un âge un peu avancé pour en faire la base de nos observations. Soit : au lieu d'interroger l'été ou l'automne, interrogeons le printemps. A vingt ans, les contemporains d'Ulpien n'avaient, en moyenne, que 30 ans devant eux. Buffon et Moheau en trouvaient déjà 3 ou 4 en plus ; Duvillard 5 ou 6 ; la statistique générale de France arrive à 40 années de survie moyenne à vingt ans. Et les tables étrangères offrent des indications analogues. On peut donc tenir pour certain que les adultes vivent plus longtemps de nos jours que sous l'ancien régime et surtout que dans l'antiquité.

La vie moyenne des nouveau-nés s'est également accrue ; mais c'est un terme de comparaison auquel il ne faut recourir qu'avec circonspection dans un pays dont la fécondité tend à décroître. Pour montrer les pièges où l'on risquerait de se laisser prendre en raisonnant ainsi, faisons remarquer que, si la France, l'an prochain, cessait absolument de procréer, il n'y aurait plus de mortalité infantile et que, par conséquent, l'âge moyen des décédés se relèverait brusquement, sans qu'en fait la longévité individuelle eût le moins du monde varié.

## V.

L'allongement de la vie moyenne suffit pour augmenter d'autant la population des États où la natalité conserve son niveau. Émigration et immigration mises à part, il est clair qu'un pays qui enregistrerait chaque année un million de naissances aurait trente

(1) *Recherches sur l'évaluation de la population des Gaules et de Lugdunum et sur la durée de la vie chez les habitans de cette ville du* I^er *au* IV^e *siècle*, 1892.

millions d'habitans si la vie moyenne y était de trente ans, et quarante millions d'habitans si la vie moyenne y était de quarante ans. En France, le progrès de la vitalité générale n'a pas produit, à cet égard, ses effets naturels, parce que les Français deviennent de moins en moins prolifiques. Notre pays manque d'enfans, ce qui l'expose à manquer un jour d'hommes; et cette grosse question donne lieu, de nos jours, à de si vives controverses qu'il faut bien, ici aussi, la regarder en face.

La stérilité relative des familles françaises réjouissait déjà nos ennemis quand il n'en résultait pour nous qu'une trop lente multiplication. Aujourd'hui, le mal semble s'être subitement aggravé et l'on se demande s'il ne va pas y avoir stagnation absolue ou même recul. L'excédent annuel des naissances sur les décès était, bon an mal an, de 190,000 sous la restauration; il atteignait encore 130,000 pendant les dernières années du second empire et pendant les premières années de la troisième république. Mais depuis lors la chute s'accélère. De 1886 à 1888, le chiffre normal paraît être de 50,000. En 1889, le nombre des décès s'abaisse tant que l'excédent des naissances remonte à 86,000. En revanche, en 1890, tout conspire contre nous : 42,500 naissances de moins, 82,000 décès de plus qu'en 1889, d'où une perte sèche de 38,500 existences (1). Rien de pareil ne s'était vu depuis l'invasion. Perdre en un an près de 40,000 âmes! N'est-ce pas un peu comme si, après Metz et Strasbourg, nous venions de nous voir prendre encore Cherbourg ou Dunkerque?

Qu'en présence d'une telle révélation l'opinion publique se soit décidément émue, il n'y a ni à s'en étonner, ni à le regretter. L'administration elle-même, si disposée qu'elle soit, par tradition et par nécessité, à toujours trouver que tout va bien, n'a pu s'empêcher de confier au *Journal officiel* un gros soupir. La presse, les salons, les sociétés savantes, les académies, le parlement, se sont mis tour à tour à discuter le problème. Les propositions de lois des députés ont succédé aux mémoires des spécialistes. Les reporters, pour qui toute piste nouvelle est bonne, sont allés entretenir de « la dépopulation » des poètes comme M. Coppée, des auteurs dramatiques comme M. Alexandre Dumas, des romanciers comme M. Zola. Dans les bibliothèques, les annuaires gris et jaunes ont été beaucoup plus demandés qu'à l'ordinaire et, de toutes parts, on a vu surgir, comme s'ils s'appelaient l'un l'autre, les chiffres

(1) L'excédent exact des décès sur les naissances, en 1890, ressort à 77,505 dans 60 départemens et se trouve ramené à 38,446 par 27 départemens où les naissances l'emportent de 39,059 sur les décès. Pour 1891, la statistique officielle n'a pas encore parlé; mais on a lieu de craindre qu'elle ne nous réserve aussi une perte au lieu d'un gain.

de mauvais augure. On a signalé le ralentissement des mariages : 300,000 par an avant la guerre et maintenant 270,000 seulement, avec 5,500 divorces. On a dénoncé la proportion croissante des naissances illégitimes : 5 ou 6 pour 100 sous Napoléon Ier, 7 pour 100 au milieu du siècle, plus de 9 pour 100 en dernier lieu. Les mariages ne deviennent pas seulement de moins en moins nombreux ; ils deviennent aussi de moins en moins féconds : près de 40 naissances pour 10 mariages après la grande Révolution, 35 après la révolution de juillet et moins de 30 actuellement. A la suite du recensement de 1886, le service compétent avait, pour la première fois, classé tous les ménages de France (veufs et veuves compris) d'après le nombre de leurs enfans vivans ; eh bien, là encore on se trouve en présence d'une indigence extrême : sur 1,000 ménages, 218 n'ont que deux enfans vivans, 244 n'en ont qu'un et 200 n'en ont pas du tout. Cela ne signifie pas que les unions absolument infructueuses soient dans la proportion d'une sur cinq. Telles maison aujourd'hui sans enfans peut en avoir eu, hélas! ou pourra en avoir (1). Mais il est indéniable qu'une foule de couples n'assurent même plus, dans l'effectif national, leur propre remplacement, et se résignent, comme les célibataires, à laisser des vides après eux.

Parmi les causes de cette situation, qui devient menaçante pour l'avenir de la France, nous reconnaissons qu'il s'en rencontre d'accidentelles. L'année 1890 a dû bien des deuils supplémentaires à cette perfide épidémie dont médecins et malades avaient commencé par sourire ensemble et qui a fini par creuser tant de tombes. L'influenza, du même coup, a réduit le nombre des naissances. L'Exposition a pu aussi en empêcher plus d'une. Mais une autre considération nous fait craindre que, jusqu'à la fin du siècle, la disette des nouveau-nés n'aille en s'accentuant. Vingt et une années se sont écoulées depuis la guerre. Or, les affreuses misères de 1870 et 1871 avaient eu ce double effet d'aggraver prodigieusement toutes les formes de la mortalité, à commencer par la mortalité infantile, et de restreindre considérablement la natalité (1). Il y a eu ensuite réaction, comme toujours. Mais l'année terrible a fait tort au pays, soit en les empêchant de naître, soit en les faisant mourir par milliers, d'une grande partie des enfans qui devraient actuellement commencer leur majorité. Vingt et un ans! Pour les garçons, ce serait bientôt, pour les filles, ce serait déjà, dans bien des cas, l'heure du mariage et de la procréation. De là les dépressions qui

(1) D'après M. le docteur Lagneau, la proportion des unions radicalement stériles serait, en France, de 10 à 12 pour 100 (à Paris, 22 pour 100) et d'après le professeur Pajot, le fait serait, une fois sur cinq ou six, imputable au mari.

se manifestent ou s'annoncent dans la nuptialité et dans la natalité françaises. Cette cause spéciale de dépérissement va sévir pendant quelques années; puis, forcément, elle préparera un autre minimum pour les années 1910 à 1920, et ainsi de suite... Triste périodicité! Cycle fatal qui, quatre ou cinq fois par siècle, condamne la patrie à voir ses plaies se rouvrir! Ces inévitables rééditions du même mal n'ont été nulle part mieux mises en lumière qu'en Suède. Il y a eu, là aussi, une année terrible, l'année 1809; et les ravages démographiques de cette crise lointaine vont se répétant de quart de siècle en quart de siècle, sauf à s'adoucir un peu chaque fois, comme fait l'écho. Un statisticien italien, M. Perozzo, a ingénieusement matérialisé ce phénomène de propagation intermittente, et l'on peut dire que son « stéréogramme » le fait toucher du doigt. C'est une sorte de montagne de plâtre, dont les hauts et les bas reproduisent toute l'histoire de la population suédoise ; et des ravins équidistans y soulignent les pertes successives dont l'origine remonte à 1809. Voilà une éloquente leçon de choses! Rien ne rend si sensible l'étroite solidarité des générations entre elles : — « A un moment quelconque, dit M. Cheysson, les faits que l'on constate sont la résultante des causes contemporaines, mais aussi de tous les mouvemens antérieurs, de toutes ces ondes successives qui s'entre-croisent, se rencontrent ou s'atténuent, se combinent en un mot de mille façons et qui, par les répercussions les plus délicates et souvent les plus inaperçues, transmettent l'influence et le poids du passé aux hommes et aux choses du présent. »

Mais si le passé a sa part de responsabilité dans les perturbations actuelles, le présent a aussi la sienne, et ce n'est point à tort qu'en présence des douloureuses surprises de l'hiver dernier, la conscience française a comme tressailli.

Il faut bien le dire : la stérilité qui nous appauvrit est, très généralement, une stérilité préméditée. Les Français n'ont si peu d'enfans que parce que telle est la volonté bien arrêtée du plus grand nombre et que la fin, à leurs yeux, justifie les moyens, même les moins avouables. Il fut un temps où la gloire et l'orgueil des familles se mesuraient au nombre des rejetons. Là où la terre encore inculte appelait de tous côtés le soc de la charrue, les mères se trouvaient d'accord avec les pères pour mener bon train l'œuvre du peuplement. Il n'en est plus ainsi chez nous : la *matrem filiorum lætantem* du psalmiste devient une exception et, au village comme à la ville, on se met vite à plaindre la femme à qui ont été

(1) Les deux années 1870 et 1871 réunies accusent 145,000 naissances de moins et 660,500 décès de plus que les deux années 1869 et 1872 réunies.

infligées plus de trois ou quatre fois les fatigues de la gestation, les douleurs de l'enfantement et les servitudes qui en sont la suite. Un démographe d'outre-Rhin, M. Rümelin, a dit : — « L'espèce humaine n'en aurait pas pour longtemps si l'on n'avait que les enfans qu'on a expressément souhaités. » — Cette réflexion, que d'aucuns trouveront plaisante, nous paraît mélancolique ; mais on n'en saurait contester la justesse ; et si les Allemands font de semblables aveux, ce ne sont pas les Français qui pourront protester. Qui oserait affirmer que sur les 71,000 enfans naturels de 1890, il s'en trouve 500 qui aient été les bienvenus? Et même sur les 767,000 enfans légitimes de cette année-là, combien n'en est-il pas que leurs auteurs n'appelaient guère? La nature fait certainement plus que la volonté pour le recrutement de l'espèce : quand ce n'est pas par entraînement qu'on lui obéit, c'est par simplicité, dans le meilleur sens du mot, ou par scrupule. La loi religieuse ici, contre son habitude, fait cause commune avec l'instinct physiologique. La religion catholique honore la virginité et a su organiser savamment le célibat ; mais à tous ceux qu'elle unit, elle répète sans hésitation le *Crescite et multiplicamini* de la *Genèse*. Seulement nous sommes dans un temps où la foi périclite, où les âmes simples se comptent, où l'impulsion même du cœur et des sens n'exclut pas toujours de prudens calculs. C'est ainsi que la nature, dont les moyens d'action ne changent pas, se heurte chez nous à des résistances dont elle ne vient plus aisément à bout.

Quant aux motifs de ces résistances, il n'y a pas à les aller chercher loin. Ceux que l'on pourrait appeler les grévistes de la procréation ne sont point, en France, de sombres disciples de Schopenhauer, estimant que « la vie ne vaut pas la peine d'être vécue » et tenant à limiter le nombre des victimes de la destinée. Leur prévoyance est moins philosophique et leurs vues sont plus terre-à-terre. Ils partent de cet axiome que, lorsqu'on est dix à se partager un gâteau, les parts sont moindres que lorsqu'on est deux ou trois. Une multiple progéniture est pour les parens une entrave, un souci, une charge ajoutés à toutes les charges, à tous les soucis, à toutes les entraves qu'implique déjà la vie sociale ; et c'est surtout pour ne compromettre ni leur chère liberté ni leur cher bien-être que les Français s'appliquent à avoir si peu d'enfans. L'égoïsme proprement dit peut, d'ailleurs, trouver ici pour complice l'amour paternel lui-même : il y a des gens qui ne se marient pas ou qui, mariés, cherchent à éluder les conséquences naturelles du mariage parce qu'ils jugent cela, personnellement, commode et avantageux ; mais, souvent aussi, c'est bien l'amour paternel qui, par une singulière ironie, empêche les enfans de naître, à un moment

donné. Beaucoup de parens, en France notamment, sont plus exigeans, plus ambitieux pour leurs descendans que pour eux-mêmes, et, voulant faire à leurs aînés le meilleur sort possible, ils dispensent les cadets de se présenter. Si cette politique intime n'avait cours que chez ceux à qui les moyens d'existence font vraiment défaut, on pourrait l'excuser. Qui ne serait disposé à faire l'éloge d'une société où les familles les mieux pourvues des biens de ce monde, et surtout les plus saines, physiquement, intellectuellement, moralement, seraient aussi les plus productives? La sélection ferait alors pour l'homme ce qu'elle fait, quand on sait s'y prendre, pour les espèces animales et végétales, et il n'y aurait plus de dégénérescence à redouter. Il existe, en France comme ailleurs, un certain nombre de ces sources généreuses qui propagent résolument un sang de bonne qualité. Mais, d'une manière générale, on ne peut pas dire que ceux qui ont le plus d'enfans soient, comme la logique le voudrait, ceux qui sont le mieux à même de les élever, et que ceux qui en ont le moins soient ceux à qui manqueraient, pour faire souche d'honnêtes gens, les ressources nécessaires et les vertus désirables. C'est trop souvent le contraire qui est vrai. M. Othenin d'Haussonville, dans ses belles études sur la misère parisienne (1), n'a pu s'empêcher de maudire certaines fécondités bestiales qui, étant données la détresse ou la dégradation des pères et mères, semblent ne devoir servir à peupler que les hôpitaux ou les prisons. La natalité moyenne décroît, au lieu de croître, à mesure que l'aisance augmente. Hippolyte Passy en avait déjà fait l'observation il y a cinquante ans. Les recherches de MM. Bertillon père et fils, Levasseur, Javal et autres confirment le fait. Et le fait s'explique, en somme. D'abord, le pauvre, en fait de satisfactions, n'a pas, comme le riche, l'embarras du choix. Puis il y a autre chose : les progrès de la civilisation et de la richesse ont pour résultat de multiplier les étages de l'édifice social et de surexciter ainsi, chez les individus et dans les familles, la soif de monter, la peur de déchoir. Le prolétaire, qui n'a comme capital que ses deux bras et ses dix doigts, peut se dire que ses fils en auront toujours autant. Le bourgeois, lui, considère que plus son bien, petit ou grand, devra se diviser, plus ses fils ou ses filles auront peine à conserver leur rang. Dans un pays où la passion des masses pour l'égalité n'a fait qu'aviver la passion de l'inégalité chez les privilégiés de toutes catégories, c'est un frein puissant que le souci de ne pas laisser à son enfant une position inférieure à celle que l'on a soi-même occupée dans le monde; et ce frein devient plus prohibitif encore quand le pa-

(1) Voir la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1883.

trimoine consiste en un bien qui ne peut être morcelé sans perdre beaucoup de sa valeur. L'amour du propriétaire pour sa propriété s'allie alors avec l'amour du père pour son héritier, et il faut même croire que le premier de ces deux sentimens peut l'emporter sur le second, puisque d'excellens esprits professent que le meilleur moyen d'encourager les naissances serait la pleine liberté testamentaire, autorisant l'exhérédation des cadets. On invoque, à l'appui de cette thèse, l'exemple de la Grande-Bretagne où ceux qui possèdent usent largement de la liberté de tester, l'opinion reçue étant là qu'il y a moins d'inconvénient à diviser les familles qu'à diviser les fortunes. Les mariages sont certainement plus féconds en Angleterre qu'en France; mais à cet égard la Belgique vaut l'Angleterre et le régime successoral des Belges n'est pas différent du nôtre. En France, où les mœurs sont devenues plus égalitaires encore que les lois et où les parens se servent rarement de la quotité disponible pour avantager un enfant aux dépens d'un autre, il est probable que la faculté de déshériter Pierre ou Paul ne modifierait guère l'état de choses existant. Il n'en est pas moins vrai que la discrétion systématique des ménages français a souvent pour cause la difficulté de concilier autrement les intérêts de l'héritier et ceux de l'héritage. Selon l'heureuse expression de M. P. Leroy-Beaulieu, il reste toujours un moyen de faire un aîné, là où il n'y a plus de droit d'aînesse : c'est de n'avoir qu'un fils.

Notre état économique peut encore, de plus d'une manière, contrarier l'expansion naturelle de la population. Pour les hommes, la généralisation du service militaire et l'encombrement des professions lucratives tendent à retarder le moment où le mariage est possible : or, quand on a trop tardé, il arrive que le pli est pris et qu'on renonce définitivement. C'est souvent l'égoïsme, souvent l'insouciance et l'irrésolution qui font les vieux garçons; parfois aussi, et M. Maurice Block a raison d'insister sur ce point, cela peut être, en dehors même de la vie religieuse, le dévoûment et l'abnégation.

Aux femmes surtout, le célibat laïque s'impose plus fréquemment qu'autrefois. Quand un pays s'enrichit, la domesticité féminine s'y développe, et peu de conditions déconseillent davantage le mariage ou la maternité. Le commerce, grand et petit, soustrait aussi à la vie familiale beaucoup de jeunes filles; et ne peut-on pas en dire autant de quelques-uns des débouchés nouveaux, qui, de nos jours, s'ouvrent aux femmes, soit dans l'enseignement, soit dans les administrations publiques, postes, télégraphes, chemins de fer (1), etc. ? Encore si, en mettant à la portée

(1) « Les philanthropes sont peut-être un peu imprévoyans à ce point de vue. Presque

de celles qui veulent travailler, l'instruction d'abord et ensuite l'indépendance professionnelle sous ses formes les plus honorables, notre civilisation pouvait se flatter d'avoir réduit d'autant l'engeance malfaisante des déclassées et des dépravées! Vain espoir : nous ne voulons parler ici de la prostitution que pour mémoire; mais on sait avec quelle audace elle s'étale sur nos voies publiques, où tout semble réuni pour la servir, journaux licencieux, affiches libertines, images obscènes. Quand on voit cela, on comprend que c'est surtout la famille qui a dû perdre, chez nous, le terrain conquis par l'armée du vice; et ce n'est pas peu dire!

## VI.

Si la France était seule au monde; si seulement la France était une île, comme l'Angleterre; si elle n'avait pas de voisins et si on pouvait croire qu'elle n'a pas d'ennemis, nous prendrions plus aisément notre parti de la situation. Nous pourrions surtout nous y résigner si nous voyions le progrès des autres populations s'interrompre aussi. On a dit et nous le répétons volontiers : « Plutôt deux millions de Suisses prospères que cinq millions d'Irlandais misérables! » Le nombre n'est pas un bien par lui-même. Mais, la lutte pour la vie s'imposant aux nations comme aux individus, notre patriotisme peut-il ne pas s'alarmer de la disproportion croissante qui s'accuse entre la population française et les populations adjacentes?

Le chapitre que M. Levasseur a consacré à l'équilibre politique et militaire des États européens est un des plus attachans, mais aussi un des plus attristans de l'ouvrage. En s'en tenant aux grandes puissances, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Russie et, depuis son unification, l'Italie, l'auteur fait voir que l'élément français constituait 38 pour 100 du total sous Louis XIV, 25 pour 100 à la veille de la révolution, 21 pour 100 au lendemain de Waterloo, 15 pour 100 seulement après Sedan. En 1891, la quote-part n'est plus que de 12 pour 100.

Voilà des comparaisons mortifiantes pour l'amour-propre national. Tout exactes qu'elles soient, numériquement, l'impression qui s'en

toutes ces nouvelles carrières féminines, sans être absolument incompatibles avec le mariage, lui sont peu propices. Une receveuse des postes ou une institutrice publique ne peut guère épouser un simple manœuvre des champs, ni un ouvrier de manufacture, ni même un bien modeste artisan. Elle se sent intellectuellement très supérieure à ce niveau. Certaines de ces jeunes filles parviennent à se marier avantageusement; mais beaucoup ne se marient pas du tout qui se seraient sans doute mariées si elles avaient été de simples couturières ou des ouvrières des champs. On se demande si de vertueux philanthropes ne travaillent pas parfois, sans le savoir, à la dépopulation... » (P. Leroy-Beaulieu, *Académie des Sciences morales et politiques*, bulletin de mai 1892.)

dégage nous semble dépasser quelque peu la mesure ; car, évidemment, il serait paradoxal de parler de l'affaiblissement de l'Allemagne, et pourtant un raisonnement calqué sur le précédent ferait dire qu'elle ne représente plus que 15 pour 100 là où elle représentait 20 pour 100 il y a deux cents ans. Le seul empire qui ait assez grandi pour ne rien avoir à craindre de ce mode d'appréciation est l'empire russe, qui, comme nombre d'habitans, formait à peine, au XVII^e siècle, la cinquième partie d'un groupe dont il forme aujourd'hui le tiers. C'est là un épanouissement que la France de 1892 n'a pas à regretter. Mais il vaut toujours mieux pouvoir compter sur soi-même que sur autrui. Or, à nous seuls, que pèserons-nous dans la grande balance européenne dans cinquante ans ou dans cent ans (1)?

A coup sûr, la nation française, malgré ses malheurs récens et son inféconditè présente, tient encore une grande et belle place dans le monde. La puissance numérique n'est pas tout ici-bas, et les démographes eux-mêmes ne songent pas à dire : *finis Galliæ!* Mais il faut bien considérer l'avenir. Hors de France, sur les bords de la Tamise, sur les rives de l'Escaut, du Rhin, de la Vistule, du Danube et du Pô, les dernières générations ont été singulièrement prolifiques et, quoiqu'il se manifeste quelques velléités de ralentissement là même où la natalité se donnait si librement carrière, on ne peut pas se dissimuler que nous sommes destinés à nous voir de plus en plus distancés par nos rivaux. L'Europe, le monde, continuent à se peupler rapidement, pendant que la France se demande si elle ne va pas se dépeupler (2). Considérées dans leur ensemble, les races européennes progressent encore, annuellement, de plus de 7 1/2 pour 1000. Or, à ce taux, s'il devait persister, l'impassible arithmétique nous montre que les 1,500 millions d'habitans que porte aujourd'hui la terre (3) lui en promettraient 3 milliards dans 93 ans, 6 milliards dans 186 ans, 24 milliards dans 372 ans, 256 milliards dans 744 ans et 2,625 milliards dans 1,000 ans. Il est clair que nous sommes là en plein rêve et que,

(1) M. Charles Richet, dans une solide étude sur l'*Accroissement de la population française*, qui a paru ici même il y a dix ans (*Revue* des 15 avril et 1^er juin 1882), prévoyait qu'en 1932 la population de notre pays représenterait, tout au plus, 7 pour 100 de la population totale des grandes puissances. Cette hypothèse, fondée sur les faits constatés en 1880, pourrait presque, aujourd'hui, être taxée d'optimisme.

(2) L'empire d'Allemagne, par exemple, tout en déversant chaque année sur le monde des centaines de milliers d'émigrans, a vu sa population intérieure augmenter de 8 millions 1/2 depuis 1871 ( 41 millions en 1871, 49.4 en 1890). De 1885 à 1890, la progression y est encore de 11 pour 1,000.

(3) M. Levasseur dit 1,497 millions; les successeurs du docteur Petermann disent 1,480; M. Ravenstein dit 1,468 et M. Otto Hubner 1,455. Ces chiffres risquent plus de pécher par omission que par exagération.

bien avant d'en arriver à son vingtième milliard, la pauvre terre, épuisée, aurait demandé grâce. Les sombres prédictions de Malthus ont eu le tort de se produire au commencement d'un siècle qui allait leur opposer d'éclatans démentis, puisque de merveilleuses découvertes ont permis aux subsistances de s'y multiplier plus vite encore que les consommateurs. Mais tôt ou tard, le dilemme malthusien aura sa revanche, et il faudra bien que l'espèce humaine prenne un jour son parti d'un état stationnaire comme celui dont la France lui donne prématurément l'exemple. Pour en arriver là, le déclin naturel des natalités vaudrait mieux, de toute façon, que le retour des mortalités désastreuses dont, à certaines époques, la guerre, la famine et la peste ont été les impitoyables agens. On pourrait donc souhaiter sincèrement de voir tous les peuples à la fois se mettre à réduire leurs postérités dans des proportions égales. Mais, ce beau parallélisme n'étant pas dans la nature des choses, il est difficile de penser que le globe, avant d'arriver à son maximum de peuplement, ne doive pas redevenir le théâtre de terribles conflits où se jouera la vie même des nations et dans lesquels le nombre aura chance de l'emporter, finalement, sur toute autre cause de supériorité. Qu'adviendra-t-il alors de la France et des Français si, longtemps avant nos voisins, nous renonçons à serrer les rangs? La difficulté est ici la même que lorsqu'on parle du désarmement. Le jour où l'Europe désarmerait tout entière et définitivement, un universel cri de joie pourrait retentir de Gibraltar à l'Oural et du Finistère au Bosphore. Mais à désarmer seuls, à désarmer avant les autres, ne nous exposerions-nous pas à être, à la première occasion, envahis, écrasés, détruits?

## VII.

Puisqu'il est trop tôt pour que nous puissions impunément renoncer à élargir nos cadres, il faut bien admettre que la dépopulation de la France serait un grand malheur, serait un grand danger; et les pouvoirs publics ne feront que leur devoir en mettant à l'étude les moyens de conjurer ce que M. Frary appelait « le péril national. » Le problème est ingrat, nous le savons, et le succès douteux. Mais faut-il en conclure qu'il n'y a rien à tenter? Devons-nous prendre modèle sur le fanatisme oriental qui dit : « C'était écrit! » et qui n'essaie pas même de lutter? Par cela même que les causes de notre stérilité sont multiples et complexes, on a pu, à défaut d'un remède héroïque sur lequel il ne faut pas compter, suggérer toute une série de mesures utiles qui s'entr'aideraient l'une l'autre. Nous nous garderons bien d'entreprendre ici la discussion et même l'exposé détaillé

de ces réformes. La plupart de celles qu'ont recommandées M. le docteur Javal, M. le docteur Lagneau, et, à la chambre des députés, M. Edouard Le Roy (1), méritent un sérieux examen. On pourra encore en proposer d'autres, et, comme le dit avec raison M. Jules Simon, qui ne se lasse pas de plaider cette grande cause, la vraie solution ne consistera pas à choisir tel ou tel expédient à l'exclusion des autres, mais à faire intervenir concurremment tous ceux qui, de la part des esprits réfléchis, ne rencontrent pas de fin de non-recevoir absolue. Il y a, en effet, plus d'un but à poursuivre. Avant tout, il faudrait diminuer, diminuer encore, diminuer toujours la mortalité du premier âge, qui reste excessive. La loi Roussel, comme on l'appelle du nom de l'homme de bien qui s'en est fait l'initiateur, a sauvé beaucoup de nouveau-nés dans les quelques régions où l'application en a été conduite avec intelligence et avec dévoûment. Comment se fait-il que tant de départemens aient pu en méconnaître les sages prescriptions? D'autres modes de protection, visant tour à tour la mère et l'enfant, devront s'ajouter à celui qu'institue la loi de 1874. Sur la répression de l'adultère, sur la recherche de la paternité, sur les secours aux accouchées, mariées ou non, et sur la question des tours, on aura quelque peine, sans doute, à se mettre d'accord; mais, dans d'autres directions, la ligne de conduite à suivre est toute tracée. L'hygiène et ses lois sont encore lettre morte, non-seulement pour l'immense majorité des familles, mais même pour la plupart des services publics, de sorte que l'État, sans sortir de son domaine propre et sans violenter la liberté individuelle, aurait à réaliser, dès demain, au profit de la santé publique, beaucoup d'urgentes améliorations.

N'arriverait-on pas aussi, avec un peu de diplomatie, à ranimer çà et là les virilités endormies ou paralysées, et à relever progressivement le niveau d'une nuptialité et d'une natalité vraiment insuffisantes? Il ne s'agit point de décerner aux mères Gigognes des couronnes civiques, ni d'organiser contre les vieux garçons et les vieilles filles des persécutions qui seraient souvent iniques et toujours ridicules. Mais quel inconvénient majeur y aurait-il à rendre les procédures matrimoniales moins compliquées et moins coûteuses, à favoriser davantage, en matière successorale, les partages méthodiques et les indivisions entre cohéritiers? Pourquoi surtout ne pas adoucir, au profit des familles nombreuses, la sévérité injustifiée des lois fiscales et de la loi militaire? Puisqu'il est avéré que les stérilités totales ou partielles dont on se plaint

(1) La proposition de loi de M. Le Roy est du 20 juin 1892 (n° 2182) et le rapport sommaire qui en demande la prise en considération est du 5 juillet (n° 2249). L'exposé des motifs de la proposition est des plus substantiels.

sont des stérilités intéressées, peut-on être sûr que l'on n'obtiendrait rien en faisant parler l'intérêt? La justice même est journellement blessée par un système contributif qui, prenant comme mesure de la richesse imposable, non les ressources libres, mais les dépenses et souvent même les dépenses de première nécessité, loyers, consommations alimentaires, etc., réserve ainsi toutes ses rigueurs aux parens courageux et toutes ses complaisances aux autres. Les législations étrangères tiennent déjà mieux compte, à cet égard, des sollicitations de l'équité, et c'est une voie où il est étrange que la France se laisse distancer par l'Allemagne. Il nous semble téméraire de nier l'efficacité possible des lois fiscales en matière de population. La statistique financière nous apprend avec quel empressement, avec quelle sensibilité la consommation et la production de certaines denrées se laissent impressionner par une surtaxe ou par un dégrèvement. La production humaine ne sera jamais si facile à influencer; cependant, là aussi, il y a des réactions dont on peut tirer parti. On dit : *Quid leges sine moribus?* et on a raison : changer les sentimens d'un peuple, régénérer ses mœurs rien qu'en revisant son code, on n'y doit pas songer. Mais, en somme, il ne faut pas longtemps pour doter d'un nourrisson de plus un jeune ménage, et ce serait déjà quelque chose que d'habituer les Gascons, les Normands, même les Parisiens à ne pas envisager l'arrivée d'un cadet ou d'une cadette comme une mésaventure sans compensation aucune.

Les petits moyens législatifs sont d'autant moins à dédaigner ici qu'en réalité, quelle que soit l'intensité du mal, il n'y aurait pas énormément à faire pour relever d'une manière très sensible le mouvement de la population française. Pour nous ramener, par exemple, au taux de progression d'il y a vingt-cinq ans, il suffirait que, par commune, il naquît annuellement deux enfans de plus et qu'il mourût annuellement deux enfans de moins. Est-ce là chose impossible? Il existe sans doute de très petits villages pour lesquels l'effort serait considérable ; mais à Paris, à Lyon, à Marseille, dans toutes les grandes villes, c'est par milliers, et ailleurs c'est par centaines que devraient se compter, si l'on reprenait un peu courage, les naissances supplémentaires et les décès évités. Toutes compensations faites, on reconnaîtra que nos prétentions sont modestes : deux baptêmes de plus, deux enterremens de moins par clocher. Si c'est trop présumer de la sagesse et de la puissance législatives que de les croire capables d'obtenir cela, il faudra bien se résigner au *statu quo*. Il se peut que tout échoue ; mais tant que l'on n'a rien fait, n'y a-t-il pas au moins présomption à décréter que rien ne réussira?

ALFRED DE FOVILLE.

# DU HAVRE A LA PAZ

Le trajet du Havre à La Paz étant un voyage que nombre de Français n'ont pas eu l'occasion d'exécuter, il peut être intéressant pour le lecteur d'apprendre dans quelles conditions s'effectue ce déplacement. Voici la manière de s'y prendre *viâ Magellan*. Car le voyageur partant d'Europe a le choix entre le détroit et l'isthme de Panama. Cette dernière direction mène plus vite à destination, mais offre moins d'intérêt, je crois, que la précédente.

C'était le *Tafna*, le plus petit des navires de notre compagnie maritime du Pacifique, qui en possède de fort beaux, qui devait faire franchir à l'auteur de cette relation la distance océanique entre la France et la Bolivie. — La compagnie maritime du Pacifique a sa tête de ligne au Havre.

Le 27 mars 1891, à huit heures du matin, sous un ciel tout de gris habillé, je retraversais la ville encore à peu près nouvelle à mes yeux de débarqué de la veille. Et au débouché de la dernière rue, sur le point de prendre pied dans le port, de franchir la démarcation bien tranchée dans cette région du Havre où cesse la vie civile proprement dite pour faire place au mouvement du monde flottant, le dernier spectacle entrevu fut une jeune servante enfonçant à grand fracas une large vitre de boutique par la manœuvre maladroite d'un volet mobile. Cette image, d'un fait assez insignifiant, est bizarrement restée peinte dans ma mémoire, sans doute comme le souvenir du dernier incident qui ait frappé ma vue au sortir de France, au moment d'entreprendre une longue navigation et d'entrer dans un éloignement destiné à durer des années.

Car, dans le port, déjà, commence l'étranger. L'esprit est détaché de la terre ferme par l'aspect des voiles, et on entend résonner autour de soi la langue de *si* et la langue de *yes*. C'est le voisinage de l'Angleterre, l'influence de l'Amérique anglaise, des États-Unis, du Brésil, de l'Amérique espagnole. Tout parle de départ, de pays lointains et curieux, et le passager, plaint par ceux qui le voient s'embarquer, prend en commisération les gens que leurs occupations condamnent à la vie immobile.

Le *Tafna* est à sa place, dans son bassin, et le pont présente l'animation qui annonce l'imminent démarrage du paquebot. Mais le ciel ne vaut pas celui de Marseille : des nuages amoncelés et un vent froid d'une violence extrême. On peut à peine se tenir debout sur le pont. — Ce n'est pas un départ d'Orient. Cependant, la machine fonctionne avec la lenteur d'un rouage de montre, et le navire commence à nager bien doucement dans l'étroit canal formé par deux longs bras de maçonnerie.

A l'extrémité de la jetée, toute une armée de curieux est groupée : les désœuvrés, les plus tenaces souvent, les derniers à partir, les derniers à ne pas venir. Puis les parens, les amis, ceux qui ont quelque intérêt confié à ce *Tafna*, dont les flancs emportent tant de marchandises et d'espérances. Et tous regardent passer notre bateau. Mais ils n'ont pas les mêmes facilités de confort que les vieillards de Faust vidant leurs verres dans la contemplation des bateaux qui contournent le pied des coteaux. Éole fait rage et, entre les doigts serrés, les mouchoirs déployés en signe d'adieu apparaissent tendus par le vent comme des pavillons de grand mât. Tout va bien, pourtant ! mais

A peine nous sortions des portes de Trézène,

c'est-à-dire à peine franchissons-nous la sortie du canal protecteur, que nous sommes reçus par la plus désordonnée des mers. Le *Tafna* se met à danser follement. La secousse est trop peu ménagée. En deux minutes, à peu près tout le bâtiment est malade, et l'affliction dont le degré doit être assez sensiblement le même pour chacun ne varie que par le plus ou moins d'énergie avec lequel elle est supportée. — Il n'est pas nécessaire d'une tempête pour imprimer à un navire son maximum d'agitation désagréable ; un simple très gros temps y réussit parfois mieux qu'un ouragan. C'était notre histoire, et pour moi, jusqu'à ce jour indemne, durant les quarante-huit heures que se prolongea cette mer sans pitié, il me fut impossible d'absorber en alimens la valeur d'un dé à coudre.

Le 30, cependant, en conformité du dicton : *Après la pluie le beau temps*, nous mouillons à Pauillac par un calme parfait. Nous avons payé notre tribut au roi des flots.

Bordeaux! c'est la dernière ville de France et d'Europe inscrite sur notre itinéraire, les colonnes d'Hercule de la grande civilisation. Le soleil de la veille de mai nous fait la faveur d'une gaie journée. La plaine du Médoc, jalonnée de stations portant les noms des crus fameux, défile par les portières de notre petit chemin de fer. Voici Bordeaux et ses maisons blanches et basses. Et elles ont bien raison; c'est plus gai que les étages indéfiniment superposés de Lyon qui font ressembler les rues à des tranchées, les places à des citernes. La coiffe populaire des Bordelaises, dernier lambeau de couleur locale dans notre patrie de costume égalitaire, anime aussi la foule d'une note pittoresque. Nous avons vite fait d'égrener le chapelet d'heures octroyé par un loisir de la navigation : les voyages forment la jeunesse en lui apprenant la valeur du temps dans les escales. Le lendemain, à quatre heures, nous reprenons notre marche.

Les incidens de route, en mer, sont rares, et le mieux qu'on puisse souhaiter est encore de n'en pas avoir, car les aventures maritimes se présentent volontiers sous forme d'accidens. Nous étions pourtant destinés à faire une rencontre dont les suites ne devaient rien avoir de défavorable. Le soulagement d'une infortune et, comme circonstance résultante, un débarquement à Lisbonne nous étaient réservés. Le 4, nous découvrons un vapeur anglais immobilisé par un accident de machine, la *Marchioness* (marquise) dont les signaux nous indiquent la situation. Un dialogue s'engage immédiatement entre les deux navires au moyen des petits drapeaux aux valeurs conventionnelles qui circulent prestement le long des cordages. Le résultat de cette mimique de sourds-muets qui constitue le volapuk nautique est que nous halerons notre confrère embarrassé jusqu'à Lisbonne. *Remorquez-vous les uns les autres*, aurait peut-être dit l'Évangile si la Judée eût été une puissance maritime. Mais ce précepte humanitaire n'est pas seul à animer notre capitaine dans la joie qu'il témoigne et l'ardeur qu'il déploie à organiser un sauvetage qui assure à ses passagers, désintéressés dans la question des gratifications que la capture de l'Anglais rapportera aux officiers du *Tafna*, un retard d'au moins trois bonnes journées. Ces sortes de rencontres sont des plus avantageuses et se règlent suivant une procédure rigoureuse qui coûtera une centaine de mille francs à la pauvre *Marquise;* peut-être plus, car, en pareil cas, les exigences du sauveur sont toujours de beaucoup supérieures à la reconnaissance du libéré, et les tribu-

naux décident de l'indemnité. On voit que, sur mer, le rôle de bon Samaritain n'est pas à dédaigner.

Prenant notre parti de la prolongation de navigation qu'introduira cette escale non prévue dans le programme, nous sommes tout disposés le lendemain matin, lorsque le *Tafna* entre dans l'estuaire, à admirer ces rives du Tage célébrées, autant qu'il m'en souvient, dans une ou deux romances plaintives. Et cette fois encore, les romances ont raison : le fleuve, large d'environ deux kilomètres à Lisbonne même, offre sur ses bords une succession de petits mamelons alternativement verts et terreux, accidentés, comme la vie de don Quichotte, d'une infinité de moulins à vent. C'est fort joli.

Nous parcourons la ville, très intéressante, où l'exposition, sur une certaine place, d'une immense carte d'Afrique figurant les territoires portugais, accrochée à la façade d'un monument public au-dessous de cette inscription : *Souscription nationale*, rappelle les récens démêlés avec l'Angleterre. — Dans la soirée, après des courses dans tous les sens et des stations dans plusieurs cafés, nous assistons dans un joli petit théâtre situé, je crois, *avenue de la Liberté*, aux derniers tableaux d'une revue traduite du français, paroles et musique, avec seulement quelques remaniemens pour l'adaptation aux choses de Lisbonne. La salle est agréablement décorée, lumineuse; le public bien composé. L'actrice, qui me paraît être le principal rôle, une grande et jolie personne au profil aquilin, à l'œil plein de feu, avec la taille cambrée et l'allure piaffante d'une Parisienne pur sang, chante quelques couplets avec beaucoup d'expression. Ainsi modulé, le portugais, naturellement dépourvu d'énergie, plein de sons troubles, mélange mal réussi d'espagnol et de français, affreusement vulgaire quand il n'est pas parlé avec une grande distinction, devient vibrant, fier, captivant. C'est sur cette impression que je quitte la ville du Camoëns, rappelé à mon souvenir par quelque enchaînement d'idées, à l'audition de la cantatrice.

Nous approchons des îles du Cap-Vert, notre prochaine station. La chaleur, tout en restant supportable, commence à se faire sentir et ira chaque jour grandissant jusqu'à l'accablement mortel qui nous attend dans la cuve intertropicale. Pendant que le soleil dans sa marche figurée monte sur l'écliptique, nous voguons à sa rencontre, bien plus rapides que lui, car là où il met quatre jours pour parcourir un degré de la sphère, nous employons sept heures à peine; appréciation naturellement illusoire quant à la vitesse vraie, mais réelle pour la mesure de la chaleur. Depuis longtemps, la mer d'ardoise a fait place à la mer indigo. Rien de médiocre,

du reste, comme le spectacle de l'immuable pleine mer avec son horizon si court et ses insipides flots bleus. Les poètes qui l'ont chantée ne l'avaient certainement jamais contemplée, et doivent être rangés dans une catégorie accessoire et lyrique du corps des voyageurs en chambre !

Nous sommes à Saint-Vincent. Enfin ! car, avec le *Tafna*, on ne peut pas dire qu'on dévore l'espace. C'est notre dix-neuvième journée de traversée, et pour mon compte, il me reste un long trajet avant d'atteindre Mollendo, mon port de débarquement sur la côte péruvienne. Mais patience ! Tout vient à point à qui sait attendre.

Saint-Vincent est le meilleur port des îles du Cap-Vert. Je crois qu'après être resté dix ans dans ce petit trou, on n'a guère plus long à en dire qu'après l'avoir habité pendant quatre heures consécutives. Ce n'est pas absolument laid. Ça a un faux air de Port-Saïd. C'est presque aussi aride, mais les montagnes relèvent le prestige du site. Saint-Vincent appartient aux Portugais et est peu prospère. Ce n'est qu'un entrepôt de charbon, mais sur un grand chemin de navigation. Aussi, la localité renferme-t-elle encore quelques milliers d'habitans.

Nous trouvons une température assez douce, mais le pays a le facies absolument brûlé par le soleil, et on doit y cuire assez intolérablement pendant l'été. Les maisons sont d'une simplicité extrême. Pas de vérandahs comme sur les concessions cossues de l'extrême Orient, Shanghaï ou Yokohama. Rien d'ailleurs qui rappelle le style oriental ou, à plus exactement parler, l'installation de là-bas accommodée au climat du pays oriental : des murs minces recouverts d'un crépi terreux ; des portes et des volets peints en vert comme dans nos campagnes, très peu d'ouvertures vitrées. Dans les maisons, presque pas de meubles, des parois badigeonnées au lait de chaux, nues à l'exception des portions décorées de chromolithographies aux couleurs violentes, représentant pour la majeure partie la sainte Vierge avec *tandos os santos* du paradis. Celles des rues qui ne sont pas cailloutées, tapissées de sable, font, comme à l'isthme de Suez, l'effet de bandes découpées dans le désert.

Mais l'habitant est bien plus joli que sa coquille. Je vois pour la première fois le pays nègre, non pas les nègres de Port-Saïd ou d'Aden, dépouillés de toute saveur de terroir, placés dans un milieu impropre au développement d'une originalité nouvelle, mais les vrais nègres de la tradition ; les vraies négresses à madras multicolores, en robes roses, en robes blanches, à fichus rayés de

jaune et de violet, fières de leurs bottines, celles qui en ont; les bonnes gens de la *Case de l'oncle Tom*, si conformes à la légende qu'on s'attend à les entendre chantonner: *Ah! rendez-moi ma Guadeloupe*, et qu'ils font rêver de Bamboula. Une variété de couleurs due au croisement, la plus complète possible; tous les types, depuis le *jaune orangé rouge* jusqu'à l'ébène le plus pur. Et les bonnes boules simiesques toujours prêtes à rire, riant même quand elles ne rient pas, parce que la nature les a faites comme cela! on peut les trouver inférieurs, mais on ne peut pas leur en vouloir. Le nègre est l'ami de l'homme.

Si le temps ne compte que par les événemens qui le mesurent, nous avons peu vécu dans les vingt jours qui ont suivi notre départ de Saint-Vincent.

Toujours les mêmes flots, toujours la même grande lentille dont nous déplaçons perpétuellement le centre sans modifier le régulier pourtour, toujours le même ciel, seulement chaque jour plus accablant. Toujours l'insipide trépidation de l'hélice occupée à moudre son chemin sous le salon de l'arrière. Le 16 avril, nous croisons le soleil, et la chaleur avance à pas de géant. Le 19, elle atteint le maximum. Nous sommes sous la ligne. La chaleur est devenue l'unique préoccupation. On n'a pas la force de lire, pas la force de causer, et sur le pont la vue de la mer est devenue antipathique. Il semble que ce soit dans des flots d'eau chaude que le *Tafna* trace son sillon. On calcule que chaque vingt-quatre heures le soleil s'éloigne derrière nous de près d'un degré dans la sphère armillaire, tandis que nous le fuyons de trois degrés sur le méridien terrestre, dans la direction du sud revivifiant, et on s'étonne que son ardeur ne se calme pas. Puis la férocité du ciel s'adoucit un peu. A présent, à mesure que notre bateau glisse le long de la convexité terrestre, la baisse de température s'accentue chaque jour singulièrement. Nous passons l'autre tropique. Les cols et les manchettes, précédemment insupportables, redeviennent de mise; les *mauresques* et les vêtemens de coutil disparaissent. La température est bonne, la température est presque fraîche. Quelques jours s'écoulent, et le vent qui vient du sud tourne à la brise. La mer est maintenant grise ou d'un bleu noir, et les paquets d'écume que charrie la houle évoquent assez aisément l'idée des glaçons qui flottent là-bas, loin encore, que nous ne verrons pas, avant-coureurs des banquises polaires. Les oiseaux de mer, des variétés de goélands, des *damiers* aux ailes quadrillées de blanc et de noir, ont un duvet plus fourni, des formes moins sveltes, plus alourdies de graisse protectrice que les hirondelles habituées des tièdes lati-

tudes. A midi, le ciel n'est plus jamais complètement nettoyé de nuages. Il n'a plus sa couleur, sa profondeur de couches superposées des tropiques. Son bleu le plus pur est une teinte simple, froide et douce, peinte d'un seul coup de pinceau, pareille aux nuances tendres que reproduisent les porcelaines de Sèvres et qu'aimaient à donner aux robes des dames de la cour les peintres de Mme de Pompadour et de Mme du Barry. Les plus frileux inaugurent caleçons et tricots, et sur le pont les galoches et les grandes bottes hivernales des marins font leur apparition. Le matin, des brumes pénétrantes nous enveloppent et ne se dissipent qu'au milieu du jour. On monte le tuyau destiné à coiffer la cheminée du salon. Nous approchons de Magellan et de son rigoureux climat, et déjà les vagues monstrueuses, qui avoisinent les extrémités des vastes étendues terrestres, commencent à balancer le navire de leurs larges oscillations.

Durant cette longue période, nous n'avons pas eu un sujet de distraction par quarante-huit heures, et par sujet de distraction, il faut entendre la voile ou le panache de fumée qui passent ; la capture de quelques poissons volans ou la pêche d'un maladroit dauphin qui se laisse prendre, je ne sais comment, à notre ligne jetée sans espoir sérieux; ou encore le vol d'une bande d'hirondelles, de ces *satellites* que les hommes des voiliers racontent être les âmes errantes des capitaines au long cours qui ont fait voir trop de misère au « pauv' matelot. » On est saturé de navigation.

Le 27, pourtant, nous procure un peu d'émotion : une coupole grise cache le ciel et flotte à l'horizon sur une étroite bande circulaire de couleur livide. On voit quelques éclairs, mais on n'entend aucun éclat de tonnerre. La calotte nuageuse a tendance à s'unir au niveau de la mer au moyen de barres très droites. Ce sont des trombes en formation. L'une d'elles se détache enfin de ce chaos d'élémens en amalgamation, et s'avance gracieusement à notre rencontre. Elle est à une dizaine de kilomètres, et, avec les lunettes, on distingue très bien la gerbe d'eau bouillonnante et limpide et l'obscure stalactite nuageuse qui l'aspire. Elle est de forme élégante, petite pour une trombe, — de quarante à cinquante mètres de diamètre, — ce qui ne l'empêcherait pas d'envoyer notre *Tafna* à une infinité de pieds au-dessous du niveau de la mer si dans sa course, à peu près perpendiculaire à la nôtre, elle le surprenait au point de jonction. On a d'abord pris les précautions ordinaires en pareil cas, mais nous n'avons rien à redouter, car le paquebot va beaucoup plus vite que le vent qui est très faible, et nous ne nous dérangeons même pas. — Il paraît qu'un coup de canon produirait sur elle le même effet qu'un choc sur un cristal très mince.

L'équilibre moléculaire serait détruit, et la trombe se pulvériserait.

Nous sommes enfin dans le célèbre détroit, mouillés dans la baie Possession, où nous venons d'arriver et où nous attendons le jour. A moins de très belle lune, il est rare que les navires circulent de nuit dans le canal, non pas à cause de la mer qui est abritée de tous côtés et toujours très calme, mais de peur des sables et des récifs qui encombrent le passage.

Au point du jour, nous reprenons notre route. Le canal a dans cette région une ample largeur moyenne soumise à des vicissitudes, à des dilatations et à des étranglemens, mais jamais telle qu'on ne distingue très nettement, à droite et à gauche, les deux côtes, plates, sablonneuses ou terreuses, jamais vertes. Elles sont même assez souvent suffisamment rapprochées pour qu'on puisse se figurer naviguer sur une grande rivière voisine de son embouchure. Car le chenal ne semble plus être de la mer. L'eau est verte en raison du peu de profondeur, tranquille à cause de la protection des terres, et le vent droit et cinglant qui nous coupe le visage chasse devant lui de légères vagues de rivière dont le mouvement paraît dépendre d'un courant fluvial. On pourrait se croire sur quelque Rhin dépouillé de ses cathédrales gothiques, mais toujours paré de sa robe émeraude. Pendant ce temps, l'œil se promène sur les rives sans rien rencontrer absolument qui amuse sa curiosité. Rien sur la côte, des hommes à la taille gigantesque, des Indiens aux grands pieds, ou du moins dénommés tels. Rien non plus sur l'autre bord, encore plus mystérieux, la patrie des étranges Fuégiens, les sauvages nains qui vivent nus au pied des glaciers, dans la neige, grâce à une couche de tissu adipeux.

Il fait froid, mais rien que de très supportable. Cela empirera demain, paraît-il. C'est surtout de l'autre côté de Punta-Arenas, où nous allons arriver au coucher du soleil, que le détroit prend la physionomie à laquelle il doit sa réputation. Là les grands paysages, la température rigoureuse, la rencontre possible des Fuégiens qui viennent échanger contre du biscuit de vieux vêtemens, du tabac, leurs armes, unique échantillon de leur industrie, et leurs peaux de bêtes. Là, enfin, la mer enragée de Pilar.

Un peu avant sept heures, nous stoppons devant Punta-Arenas. L'obscurité est profonde déjà. On n'aperçoit de la ville, dont nous sommes très près mouillés cependant, que quelques rares lumières.

Punta-Arenas, une heure auparavant, nous avait fait un effet plus imposant. Ce n'est qu'un petit port avec environ deux mille habitans, mais il est prospère. Le peu de vie éparse sur la

vaste Patagonie, le détroit et la Terre de Feu, converge sur ce point, et cela fait encore quelque chose. Ce centre perdu, privé même de communications télégraphiques, est la ville la plus australe du globe. Il est séparé par d'énormes distances des extrêmes régions civilisées chiliennes et argentines. Les quelques établissemens qui l'avoisinent, fermes ou camps de chercheurs d'or, ne sont que ses sentinelles avancées, et n'ont pas encore acquis assez d'importance et de fixité pour avoir obtenu la mention cartographique.

Donc, au coucher du soleil, Punta-Arenas, avec ses maisons d'assez honnête apparence, occupant un arc étendu de la baie au fond de laquelle s'étend la ville, Punta-Arenas nous avait donné une première impression assez favorable. Mais une fois débarqués, en dépit de la fête du jour, marquante sur un calendrier espagnol pourtant, l'Ascension, nous ne trouvons que ténèbres et silence. Nous traversons sans lanterne, à travers les sifflemens d'un vent glacial, un interminable *appontement* dont les poutres espacées offrent leur appui discontinu à notre marche d'aveugles. A l'extrémité de ce débarcadère, nous sentons sous nos pieds un sable abondant. Nous sommes dans une rue cependant, une moitié de rue, car nous longeons une file de maisons dont aucune, d'ailleurs, n'est éclairée. Même, on entrevoit confusément quelques enseignes. Un peu plus loin, nous entrons dans une large rue, une rue complète cette fois, avec ses deux côtés. De l'obscurité, pas un passant, pas un chien ; pas le moindre bruit en dehors d'un chant de clairon, pas très éloigné, d'autant plus vibrant qu'il résonne dans un silence parfait. Il n'est pas huit heures, et sans avoir la prétention de trouver à Punta-Arenas le mouvement d'un boulevard de Paris, on a le droit d'être surpris de cette absence de vie. Nous débouchons sur une vaste place au fond de laquelle se détache une maison largement éclairée, portes et fenêtres ouvertes, projetant devant elle de grandes zones lumineuses en éventail. Mieux encore, on voit des silhouettes passer et repasser, entrer et sortir. On entend le murmure des voix. Voilà à qui parler ! Il se trouve que cette habitation est celle de l'agent de la compagnie, un Français, un des Français de Punta-Arenas, car nos compatriotes, toute proportion gardée, sont assez nombreux dans cette petite cité.

Nous apprenons la cause de la léthargie universelle : c'est la faute à la révolution ! La guerre civile du Chili prend de plus en plus de gravité, et nous recevons la nouvelle de la perte du *Blanco-Encalada*, le plus beau cuirassé de la flotte chilienne. Le brave général Valdivieso, commandant de cette place, dans la crainte d'un coup de main des anti-Balmacédistes, a cru devoir organiser

une petite Terreur à Punta-Arenas : fermeture des maisons à partir de six heures, exception faite de quatre établissemens privilégiés; visites domiciliaires et confiscation des armes des particuliers, y compris les étrangers. Enfin, pour relever la gaîté affaissée du public, circulation de patrouilles nocturnes lançant, en présence de toute ombre mouvante, le sacramentel *Quien vive?* auquel le promeneur, — s'il en reste dans ces conditions, — doit répondre bien vite : *Chile!* sous peine d'essuyer des coups de fusil. Nous regagnons le bord sans mauvaise rencontre, et, au point du jour, le *Tafna* est déjà loin en mer.

C'est ainsi que notre première escale dans l'Amérique du Sud nous rappelle que nous entrons dans la patrie par excellence des guerres civiles.

Nous passons devant Port-Famine, vieil établissement des premiers temps de l'occupation espagnole, dont les habitans, à l'exception d'un seul, moururent de faim, circonstance qui refroidit si bien l'élan de la colonisation que, durant deux cent cinquante ans, personne ne songea à s'établir dans le détroit. Un autre souvenir se rattache à ce point, celui du fameux tonneau qui desservait la correspondance entre les deux océans : chaque navire y jetait les lettres qu'il voulait expédier derrière lui, et se chargeait de celles qu'il y trouvait à transporter, devant lui. Ce bureau sans buraliste fonctionna jusqu'à la naissance de Punta-Arenas.

Peu après, nous apercevons les débris d'un navire sombré, il y a quelques années, sur un haut-fond. Ce bâtiment appartenait à la compagnie anglaise existante P. S. N. C. (*Pacific Steam Navigation Company*). Les Américains du Sud s'amusent à traduire cette abréviation : *Picaro Sin Ninguna Consideracion.*

A partir de Punta-Arenas, le froid s'accentue ; le détroit prend son véritable aspect, tout différent de celui de l'entrée. Le mauvais temps se présente sous toutes ses formes, presque simultanément. Les variations météorologiques, ailleurs alternées, rentrent les unes dans les autres comme les tubes d'une lunette d'approche : nous passons en quelques minutes de la pluie à un vent cinglant, du vent à la neige, à quoi succède une brume épaisse. Dès qu'elle est dissipée, on voit un ciel brouillé, avec des triangles de lumière perçant par des éclaircies de nuages sombres tout prêts à se résoudre en pluie. Mais ce qui subsiste au milieu de ces changemens à vue, c'est l'humidité, la froide et triste humidité qui rampe sur mer en lambeaux que les pâles rayons solaires n'arrivent pas à disperser, qui, sur terre, imbibe les plantes comme des éponges, par les feuilles et par la racine.

La côte se dresse à droite et à gauche en montagnes poudrées d'une neige qui, dit-on, subsiste en été sans très grande diminu-

tion, couvertes de mousses, de gazon, de forêts basses au feuillage noir et persistant. Ces montagnes n'ont pas de très considérables élévations. La mer tranquille du détroit ne les a pas déchiquetées en falaises grandioses; leurs contours ne s'accidentent pas des hardies découpures dont le roc vif prend le dessin sous le travail des eaux. Les grands traits naturels, les glaciers, les murs titaniques, les sombres couloirs, sont plus loin, dans l'intérieur des terres et le long des canaux plus reculés de ce labyrinthe de bras de mer. Les lignes ici sont gracieuses, simples, et composent un paysage qui, transporté sous une latitude plus clémente, serait souriant et amical. Mais le ciel *magellanique*, comme on disait au siècle dernier, sans détruire cette beauté, la transforme, et lui donne une expression de profonde mélancolie.

Ces sites rappellent beaucoup, — nettement dans leur tracé, — les aspects les plus typiques du Suwonada, la mer intérieure du Japon, qui, géographiquement, a une grande analogie avec le détroit. Mais ce n'est que le paysage fantôme de la nature japonaise. Il n'en a ni les chaudes couleurs, ni la vue des villages côtiers, ni la circulation des jonques ; la vie en un mot.

Un peu avant le coucher du soleil, nous mouillons à la baie de Borja, à quelques brasses du rivage. Nous débarquons avec le canot envoyé par le département des vivres à la recherche des moules qu'on récolte par tonneaux dans ces parages.

Notre première opération est la reconnaissance de certaines barres horizontales, très nombreuses, formant des traits de raccord d'un arbre à l'autre, qui nous avaient intrigués avant même le complet arrêt du bateau. Ce sont des planches clouées, de grands écriteaux portant des dates et les noms d'une quantité de navires qui se sont arrêtés à cet endroit. Ces témoignages du passage des hommes peuplent cette solitude, mais à la manière des tombes qui garnissent un cimetière. On n'entend pas le plus léger bruit, aucune agitation ne révèle, à perte de vue, la vie humaine ou animale. Le regard est d'abord séduit par le site, qui est un des plus beaux du détroit. Les petites îles rondes, pas plus grandes que ça, séparées par de minces couloirs qui conviendraient si bien à des pirogues sauvages pour le jeu de *cache-cache*, rappellent d'abord à l'imagination les classiques berceaux de verdure et corbeilles de fleurs. Mais ces fleurs, véritables curiosités d'herbier, sont trop fluettes et trop disséminées pour faire nulle part la moindre tache vive. Elles n'existent que botaniquement parlant. Quant au feuillage, la nature a dû l'armer pour l'existence sous ce rude climat. C'est une verdure de buissons et de ronces dont les feuilles, petites et dures, piquent comme des épines : les aiguilles, en boules ou en palmes, des conifères. Et une tristesse, qui fait partie

du milieu ambiant, pénètre lentement et irrésistiblement le spectateur égaré sur ce rivage.

Nous tentons une courte et pénible escalade le long d'un petit ruisseau alimenté par la fonte des neiges supérieures, dont l'origine est très nettement indiquée sur le flanc de la montagne, bien en haut, non loin du sommet, sous la forme d'un trait noir capricieux qui va s'élargissant. Les branches auxquelles on s'accroche cassent dans la main; les pieds enfoncent dans la mousse spongieuse. Le sol et les arbres sont pourris par l'humidité. Pour découvrir quelque chose, il faudrait s'élever par ce difficile chemin jusqu'aux cimes neigeuses qui nous dominent de plusieurs centaines de mètres. De là, on embrasserait un magnifique panorama, une vaste étendue de la mer intérieure, les ondulations cachées derrière les premières vagues des chaînes de la grande île fuégienne, et un large espace de la terre patagone.

Le *Tafna* s'éloigne de grand matin et, dans la demi-clarté du jour naissant, nous croisons deux barques fuégiennes montées chacune par une demi-douzaine d'indigènes. Cette apparition aux contours vagues, teintée d'un gris uniforme, aux êtres et aux objets privés de relief par l'interposition du brouillard, subitement présentée, s'évanouit dans un recul brusque et fantastique. — S'ils avaient eu l'esprit de nous aborder à Borja, ils auraient obtenu l'objet de leur convoitise qu'on les entend solliciter par les cris incessans, bien connus des navigateurs, de *galleta! tabaco!* (du pain! du tabac!). Ils auraient remporté un ballot de pièces de notre costume qu'ils réclament d'une manière figurée par la mimique d'un homme qui tremble, accompagnée de cette exclamation en espagnol : *mucho frio!* (bien froid), pendant que les femmes, restées sur les canots, — car ces sauvages sont soupçonneux, — répètent sur une intonation moins musicale, mais aussi soutenue, au moins, que celle des chœurs antiques, la prière acharnée : *galleta! tabaco!* Et nous aurions reçu en échange les produits de leur très rudimentaire industrie, leurs flèches à bouts en verre de bouteille, dont ils recueillent la matière première sur les plages où les marins délaissent les objets devenus sans emploi; leurs peaux de guanacos qu'ils n'ont pas le savoir-faire, sous ce climat, de façonner en manière de vêtement. Nous aurions enfin expérimenté la singulière faculté qu'ils possèdent de reproduire nettement, très compréhensiblement, aussitôt articulés devant eux, les mots d'une langue étrangère, toute une phrase, paraît-il. Mais voilà! Nous ne nous sommes pas rencontrés. Tels deux êtres, qui feraient le bonheur l'un de l'autre, se croisent dans la vie sans s'accrocher.

Ils sont l'unique distraction sociale dans la traversée entre les deux mers. Ils sont l'espérance des passagers des vapeurs station-

naires (les voiliers sont forcés de contourner le cap Horn ; le manque de vent les retiendrait des semaines dans le détroit). Aussi, l'arrivée des misérables canots que signale la fumée d'un feu allumé sur un tas de sable accumulé au centre de l'esquif, est-elle une fête à bord. Ils viennent entourés de leurs chiens faméliques, bêtes méchantes et malheureuses, symbolisant la pire condition qui sur cette terre pourrait échoir à une créature humaine, celle de domestique d'un sauvage fuégien. Accueillis hospitalièrement, ils se montrent gais, bons enfans, sans prétention aux belles manières, un peu turbulens, un peu primitifs, d'une rapacité que tempère le respect des blancs et que réprime au besoin la surveillance, d'une voracité que rien n'assouvit. D'ailleurs, sur le pont du bon navire, rien à redouter de leur éternelle fringale. Mais on sait que l'étranger surpris à terre serait sur-le-champ utilisé comme comestible. Ce ne serait pas pour lui faire de mal ; on ne peut pas dire que les Fuégiens soient précisément méchans : c'est l'estomac qui parle. — Du feu divin que ravit notre père Prométhée, il leur a été réparti une si faible étincelle qu'on serait tenté de se demander s'ils ont fait une bonne spéculation en naissant hommes, et si le don de l'intelligence proprement dite, à ce degré de débilité, compense pour eux la perte de l'instinct animal et de la supérieure organisation physique de la bête. Certes, les guanacos, les représentans les plus marquans de la faune du détroit, sont au moins aussi bien armés qu'eux pour le *struggle for life*, et si, au lieu d'être les honnêtes ruminans du genre chameau qu'ils sont, ils se réclamaient de la tribu des carnassiers, il serait bien possible qu'ils arrivassent au refoulement et à l'extinction des bimanes indigènes. Darwin, qui a observé l'entrevue d'un Fuégien et de sa mère se retrouvant après une longue séparation, déclare que leurs démonstrations sympathiques furent moins intéressantes que la rencontre d'un cheval et d'un de ses vieux compagnons. L'appréciation du naturaliste anglais a pesé, depuis, sur le jugement des voyageurs, car rien n'est préjudiciable comme d'avoir été noté par un homme célèbre.

Il vient de survenir aux Fuégiens une des plus grandes calamités qui puissent frapper un peuple dépourvu pour la défensive, la découverte de mines d'or sur leur territoire. Leur patrie, qui ne tentait personne, est devenue l'objet des convoitises que le mirage du royal métal a le don d'éveiller. Le Chili et l'Argentine se sont empressés de faire valoir leurs droits respectifs sur la pauvre île, dont les occupans logent dans des trous creusés en terre et se nourrissent presque exclusivement, dans la saison d'hiver, de rats qu'ils mangent sans les vider, leur dénûment leur interdisant, en économie gastronomique, tout gaspillage. Une « commission de

délimitation » a procédé au partage, et la démarcation a été représentée par une ligne droite, idéale, coupant dans l'inconnu des rivières à découvrir, des montagnes non dénommées et des déserts encore non entrevus. Le miroitement de l'or illusionne si bien la vue que lorsque la terre entr'ouvrant sa cassette fait reluire son trésor à l'œil des mineurs, il est prudent de se défier des chiffres établissant l'inventaire. Cependant, les résultats obtenus sont au moins satisfaisans, car les sarcleurs de pépites vont augmentant. Si le mouvement continue, il amènera comme toujours la colonisation du pays et la disparition des indigènes. Un beau jour, le dernier des Fuégiens fera son voyage d'agrément à Santiago ou à Buenos-Ayres, à l'instar de l'unique représentant des tribus tasmaniennes, qui vint en 1866 à Londres, où il eut l'honneur d'être présenté à la reine, « montrer à la nation meurtrière le visage du dernier Tasmanien. » — Des mineurs égarés ont été dépouillés par les Fuégiens, et comme l'indigence de ceux-ci ne leur permet pas de rien laisser traîner, mangés. Ils n'avaient guère besoin de s'ingénier à motiver leur extermination. A l'*hacienda* de la baie de Junte-Grande, chaque berger reçoit, à titre de prime, une livre sterling par tête d'Indien (1).

Au cap Pilar, nous avons trouvé une mer sans agitation; chose rare et qui nous a occasionné la surprise et la défiance d'un marin de l'époque romaine rencontrant la « mer d'huile » aux abords de Charybde ou de Scylla. Nous n'avions en effet rien perdu pour attendre. Quelques heures plus tard, le mauvais temps commençait, et pendant deux jours et deux nuits, sans discontinuer, nous avons essuyé une tempête de première classe. Les secousses furieuses de l'hélice tournant à vide dans les grands coups de tangage communiquaient aux passagers l'angoisse que le navire surmené accusait par la plainte de ses jointures craquantes. Dans les rares momens où le pont, presque incessamment recouvert de paquets d'eau, était accessible, c'était un étrange concert résultant du tumulte des vagues et du sifflement du vent à travers les cordages; où l'on croyait entendre des vagissemens de nouveau-né, des miaulemens de chat, des plaintes grêles, des clameurs confuses, des hurlemens prolongés, toute une ménagerie diabolique alternant avec les coups de bélier détachés par la mer contre les flancs du bateau. Pendant le déchaînement des forces naturelles, le sommeil a été rendu à peu près impossible, tant par le mouvement désordonné que par le vacarme assourdissant, et dans la cabine faiblement éclairée, l'insomnie prenait une teinte de cauchemar à la faveur de la bizarre disposition accusée par les rideaux, les

(1) *Société de géographie commerciale du Havre*, mars-avril 1890.

vêtemens accrochés, tous les corps suspendus décrivant avec les parois de larges angles incessamment ouverts et fermés, déviés en apparence de la verticale. Dans le salon empli d'un fracas d'artillerie, où l'ennui de l'étroite couchette chassait parfois, au milieu de la nuit, un passager fatigué de poursuivre le sommeil, le jeune chat du bord qui avait élu dans cet appartement son domicile nocturne, allant et venant, dans une promenade d'acrobate, sur le dossier articulé de la banquette dressée au repos contre la longue table à manger, prenait le fantastique d'une apparition de rêve. Et les yeux mal éveillés se demandaient s'il n'était pas l'âme du *songe*, dont les images décousues, les idées sans logique, ont été comparées aux notes de hasard que fait résonner sous ses pattes un chat errant sur le clavier d'un piano.

Il paraît que nous avons la presque certitude du beau temps pour tout le reste de la traversée, sauf dans la rade de Valparaiso, où la mer a des caprices de jolie femme espagnole.

Punta-Arenas étant considéré comme une colonie, bien que situé au bout de l'interminable bande qui, sans solution de continuité constitue le territoire du Chili, le premier port du pays où nous abordons, le 15 mai au matin, est Lota.

C'est une petite ville à l'état naissant, dans le genre de celles qu'on découvre dans l'Amérique du Nord, la patrie des cités-champignons; quelques centaines de maisons de bois, pour la plupart à un étage, dessinant des rues larges et droites partant toutes d'un square décoré du nom de *Plaza de Armas*. A quelque distance, au pied de la montagne, on voit les grandes fonderies de cuivre qui, avec le charbon, sont l'industrie de Lota.

Le Chili est le pays du globe le plus riche en cuivre. Mais les mines ne gisent pas à Lota même. Le minerai est apporté de plus loin, par bateau, et coulé en saumons grossiers destinés à une épuration ultérieure. La fonderie est certainement intéressante. On y contemple le tableau de couleur infernale que composent forcément des hommes tout noirs fourgonnant dans de grands fourneaux et remuant des rivières de feu. — La gloire de Lota, l'orgueil des Chiliens, c'est le parc et son château. Et de fait, vus de la mer, ils sont tous deux d'un bel effet. Les clochetons d'ardoise, et la muraille blanche surgissant le long d'un promontoire effilé par le flot, prenaient au moment où nous abordâmes une sorte d'apparence mystérieuse grâce à une musique qui, partant du petit manoir, arrivait jusqu'à nous, affaiblie par la distance. C'est la *señora* qui donne une fête, dit-on autour de nous. C'était en réalité un bataillon qui défilait au pied de la colline, cuivres en tête. Au Chili comme dans les autres républiques de l'Amérique du Sud, on est

très amateur de musique militaire, et la révolution qui sévit a multiplié les « bandes » au point que nous entendrons leurs accords tout le long du rivage que nous festonnons. Cette harmonie répandue dans l'air donne à notre voyage quelque ressemblance avec la circumnavigation d'un pays de contes de fées, et va bien à cette côte dont les noms sont sonores, gais, dont les noms sont chantans ; à cette mer qui, justifiant à partir de la Patagonie son nom de Pacifique, est presque perpétuellement tranquille; à ce climat qui, dans le temps d'hiver où nous sommes, est égayé par le soleil de nos plus belles journées de printemps, et dont l'été est doux et lumineux.

Le parc m'a paru inférieur à sa célébrité locale. Il est étendu et coûteusement entretenu, mais composé de pièces régulières et petites, indéfiniment répétées, monotones dans cet espace où il y aurait tant de place pour de grands arbres et de larges avenues. — Vu de près, le castel perd beaucoup, perd tout. C'est une construction bizarre sans originalité, qui rappelle tout de suite la maison crénelée que Jérôme Paturot, atteint de la folie des grandeurs, reçut des mains de l'architecte moyen âge et chevelu.

*Por la razon o la fuerza!* C'est la devise du Chili, l'inscription qui entoure ses monnaies. — C'est la force qu'on exerce au moment où nous débouchons sur la Plaza de armas. Un bataillon manœuvre sous les ordres criés d'une voix en même temps forte et chevrotante par un colonel de haute stature, à barbiche blanche, portant un uniforme et un képi noirs, à galons d'or, proches parens de notre costume militaire. Les officiers en tant que correction sont parfaits, seulement les mouvemens de la petite troupe laissent à désirer. Mais il paraît que ce n'est que de la garde nationale.

C'est la guerre civile! Le sud gouvernemental et balmacédiste qui s'entraîne pour accueillir l'attaque des gens du Nord, des révolutionnaires d'Iquique.

L'armée régulière, celle qui a battu les Péruviens et les Boliviens, est disciplinée et commandée par des officiers instruits. Elle est la plus solide de toutes celles de l'Amérique espagnole. Car les Chiliens sont des batailleurs; c'est le seul peuple qui, dans cette moitié du Nouveau-Monde, ait le tempérament envahisseur, caractère qui les a fait comparer aux Allemands. Malheureusement pour leur empire projeté, ils ont aussi dans le sang le germe qui engendre les *pronunciamientos*, et s'ils étaient en retard à cet égard sur les autres républiques, ils sont en train de les rattraper à pas de géant.

Quoi qu'il en soit, les Chiliens sont la nation la mieux organisée, celle qui a le plus d'initiative, d'esprit de suite, de l'Amérique méri-

dionale. La transplantation paraît avoir accentué leurs qualités et leurs défauts d'origine. Le milieu les aura pénétrés, et aux longues et terribles guerres avec les Araucans, sauvages si différens des pacifiques sujets des Incas auxquels Pizarre eut affaire de l'autre côté du Maule, comme à la présence latente d'un peu de sang de ces indigènes chez ceux mêmes dont le teint et les traits ne diffèrent en rien du visage européen, ils doivent peut-être leur énergie, leur bravoure, leur patriotisme et aussi de dangereux instincts de cruauté. Ils pourront aller de l'avant vers le Nord sans éprouver de résistance dont ne vienne à bout leur opiniâtreté, et on serait en droit de prédire leur prééminence dans le demi-continent si, à l'Est, ne s'élaborait une race qui n'a pas encore acquis sa physionomie définitive, parce que l'émigration la modifie incessamment. — Les Argentins, eux, sont de vrais Européens. Dans une certaine mesure, des Français, car nos compatriotes y sont établis en nombre considérable; si bien que Buenos-Ayres est la ville du monde, en dehors de notre territoire, où l'on rencontre le plus de Français. Cette riche capitale d'un pays dont le nom est presque une devise, puisqu'il n'est qu'une féminisation de l'objet essentiel dans notre société contemporaine, l'argent, délaissant jusqu'à présent l'étude artistique et scientifique, pratique décorative, mais qui fournit au plus le nécessaire, s'est vouée à la culture rémunératrice à laquelle notre civilisation moderne a donné un si prodigieux développement : le commerce. Nouvelle Carthage, elle prospère et s'étend sur un rivage que le périple d'Hannon n'avait pourtant pas effleuré. Pendant ce temps, les Romains, de l'autre côté des Andes, s'aguerrissent et même s'instruisent, car leur pays est le seul de l'Amérique latine où existent des institutions dignes d'être appelées un centre intellectuel. La question de prépondérance se tranchera un jour entre ces deux nations.

Talcahuano (du composant araucan *talca*, *eau*, qui reparaît dans plusieurs noms géographiques chiliens), où nous arrivons le lendemain matin, est un petit port sans intérêt, une station de chemin de fer qui, en vingt minutes, mène à Concepcion.

Comparés aux nôtres, les chemins de fer chiliens ont de particulier la grande dimension de leurs wagons et la présence, sur la locomotive, d'une cloche qui sonne sans relâche dans la traversée des rues, où le train pénètre avec la liberté d'une voiture particulière. Ce tocsin, qui avance rapidement et qu'enlève aussitôt le vent créé par la marche du convoi, sans lui laisser le temps de se répercuter sur les corps environnans, produit un effet étrange. C'est la manière d'avertir les gens de se garer. Car on fait éco-

nomie, à la yankee, des lisières usitées en Europe, telles que les barrières. L'unique rue de Coquimbo, ainsi que j'ai eu l'occasion de le vérifier plus tard, est sillonnée de la sorte, dans toute sa longueur, par une voie ferrée.

Au sortir de Talcahuano, le chemin de fer effleure un coude du Biobio. C'est la plus grande rivière du Chili, qui n'en a pas de bien considérables. Il est aussi cité pour avoir été, pendant longtemps, la frontière entre les Espagnols et ces Araucans dont l'assouplissement « coûta plus de monde aux Conquistadores que toutes les autres tribus indiennes réunies. »

La campagne, fertile d'ailleurs, est loin d'être pleinement utilisée. Elle est sans grande beauté, malgré le voisinage des hautes montagnes. Au Chili et dans le reste des Cordillères, la nature est rarement séduisante ou sublime. Dans les régions les plus tourmentées, elle atteint plus facilement au lugubre qu'au grandiose.

Concepcion est une des villes importantes du Chili avec 20,000 à 25,000 habitans. Elle fut complètement détruite par le dernier tremblement de terre de 1835. Rebâties après cette dure expérience, les maisons de Concepcion sont très basses, et comme les plus anciennes comptent juste autant d'années qu'un individu dans la force de l'âge, les ressources architecturales et archéologiques sont nulles. — C'est une ville habituée aux accidens : dernière avant-garde des Espagnols, en vue du territoire araucanien, elle fut prise et reprise d'Espagnols à Indiens. Aujourd'hui, les Araucans sont soumis et bien soumis, et la passagère royauté d'Orélie-Antoine Ier ne les a pas affranchis de leur vassalité.

Je n'ai pu trouver une seule personne à qui le nom de notre aventureux compatriote fût connu, ce qui semble indiquer que son rôle n'eut pas l'importance que nous lui attribuons, sur sa déclaration d'ailleurs. La souveraineté de l'avoué de Périgueux a dû s'exercer sur un périmètre restreint enserrant quelques tribus.

A Concepcion, je prends mon premier tramway roulant sur la libre terre d'Amérique. Au Chili, les conducteurs sont tous des femmes. Un conducteur, une conductrice : les conductrices portent un chapeau d'uniforme, un chapeau d'homme dont la lourdeur montre que l'administration n'a pas su comprendre la part d'élégance inhérente à la mission qui lui incombait. C'est le gouvernement qui, par une louable mesure, a réservé ces emplois aux femmes. La même sollicitude se révèle à propos des télégraphes, des postes, etc.

Le soir, bon dîner, à prix très raisonnable, dans un des bons hôtels de Concepcion. Pour convives, beaucoup d'état-major. La

salle est pleine de trois galons et de quatre galons balmacédistes qui festinent bruyamment et même se débraillent un peu au voisinage du dessert, tournent à la garde prétorienne.

Deux jours après, nous sommes à Valparaiso, en compagnie d'une quantité de navires, dont pas mal de guerre, vu les événemens.

Nous prenons position tout à côté d'un torpilleur, effilé comme un requin. C'est le *Lynch*, celui qui vient de couler le *Blanco-Encalada*.

Nous sommes proches d'une extrémité de l'immense croissant que figure Valparaiso, en face d'une série de constructions uniformes et ternes. C'est la douane. Un peu plus haut, sur un rebord de la montagne à paroi verticale où s'appuient ces bâtimens, une rangée de canons, le cou tendu, regardant venir. Plus haut encore, sur le sommet gazonné où les objets deviennent tout petits, une espèce de fort. C'est l'école navale. Les locataires ordinaires sont en ce moment dans le nord, en train de se concerter sur la manière de rentrer *por la razon o la fuerza;* car cette devise a cela de pratique qu'elle peut servir à chacun et qu'elle s'adapte à tout. On distingue, au pied du fort, les occupans actuels, de minuscules soldats évoluant avec d'imperceptibles mouvemens, pareils à un bataillon qu'on s'amuserait à regarder par le gros bout de la lunette. Les sabres se découpent en clair sur les uniformes, comme ceux des petits soldats de plomb, et semblent tout aussi inoffensifs. A cette distance-là, on ne songe pas que ça puisse faire mal. Le clairon sonne, grêle, mais net comme un chant de moucheron. Des symphonies confuses, sans emplacement précis, flottantes, qu'un souffle d'air apporte et remporte, lui répondent de partout. Tout à la guerre!

Valparaiso a été construit avec une grande entente de la mise en scène. Il n'a que 110,000 habitans, mais produit bien plus d'effet que son chiffre. Il s'étale le long d'un cirque d'assez hautes montagnes aux pentes adoucies et renflées en coteaux, et la grappe circulaire des maisons s'arrondit, s'arrondit. Même de très loin, il faut tourner sur soi-même pour la suivre jusqu'à l'autre extrémité.

De près, l'impression avantageuse se confirme. C'est une ville superbe, bien qu'on n'y voie ni grands ni beaux édifices comme dans les centres importans d'Europe. Il manque encore à Valparaiso des boulevards, de larges places; mais c'est là un luxe interdit aux villes *en hauteur*. Et celle-ci rentre si bien dans cette catégorie, que, dans les quartiers élevés, il y a des ascenseurs, publics comme nos omnibus et payans comme eux. Malgré ces *desiderata*, c'est

une ville qui plaît. Les magasins aux brillantes devantures abondent, les habitations dont l'aspect annonce le bien-être dominent. Enfin, les gens ont cette gaîté d'allures et de costume qui est l'attrait des villes latines. Et pour employer une expression qui revient à chaque instant dans la conversation des hommes du pays, Valparaiso est sympathique. Car, dans l'Amérique méridionale, on est ou on n'est pas *simpatico*, et la question est jugée.

Par exemple, ce qui est tout à fait antipathique, c'est l'absence de numéraire en ce moment. Le billet de banque unité, le *peso* (valeur d'émission 5 francs), est tombé à 2 francs et baisse tous les jours. Il sert à merveille pour un paiement de cette somme ou de multiples de cette somme, mais on ne peut se procurer de monnaie pour les valeurs divisionnaires. Dans toutes les boutiques, on déchiffre ce placard : *No hay sencillo*, pas de billon. On trouve bien encore quelques pièces de vingt sous chiliennes, mais c'est la limite de divisibilité que comporte la situation. On fait usage de jetons de tramway en caoutchouc durci, de timbres-poste, etc. Dans les ports de l'insurrection, où la disette de numéraire augmente, circulent des cartons revêtus de la signature d'un négociant, d'un particulier quelconque inspirant suffisamment confiance à ses contemporains.

Les rues sont très animées. La plupart des femmes portent la mante, la fameuse mante. C'est l'espèce de capote noire dont le beau sexe s'enveloppe étroitement les épaules et la tête, ne laissant voir qu'un cadre restreint du visage, des yeux au menton. Au Pérou, il n'y a pas très longtemps, la fermeture était encore plus hermétique, et on ne découvrait qu'un « regard de feu. » — En somme, avec cette coiffe, on est jolie *malgré* et non *parce que*. Elle est de toute nécessité à l'église. Les dames de la colonie européenne se conforment à l'usage et se montrent aux offices avec la mante (la mante religieuse).

Un bataillon qui débouche, musique en tête. C'est un air français, *En revenant de la revue*, convenablement exécuté, mais avec un redoutable fracas. C'est à croire que les instrumens reçoivent ici une nouvelle trempe destinée à les rendre plus éclatans. — Des officiers, la poitrine bombée, le sabre au clair, à cheval, éveillant la silhouette du brav' général, défilent joyeusement dans le roulement d'un cortège admiratif d'enfans, de bonnes d'enfans, tout comme en France et plus qu'en France. — Ce sont quatre marins déserteurs de fait, congressistes d'intention, qu'on va fusiller.

Car, à chaque pas, on revient aux choses de la guerre. Les journaux en sont pleins naturellement. On peut dire que leur ton est monté à la hauteur des circonstances. Voici en quels termes le *Boletin del dia de Valparaiso* du dimanche 14 mai 1891, n° 132,

annonce le retour de l'expédition Cámus. — Il s'agit d'un corps de troupe commandé par le colonel Cámus, qui a dû reculer devant les révolutionnaires, traverser le désert d'Atacama et revenir par la Bolivie et l'Argentine, en se faisant désarmer, pour regagner Santiago à la manière des bons civils :

« Loyaux entre les loyaux,

« Un fait sans précédent dans les fastes de l'histoire, unique par le caractère qu'il revêt, vient de couvrir une fois de plus d'une impérissable gloire l'armée qui lutte pour le soutien de l'ordre constitutionnel.

« Je veux parler de la retraite de la division Cámus, qui pourrait bien s'appeler la retraite des loyaux entre les loyaux.

« Je dis que ce fait n'a pas de précédent dans l'histoire, car on peut s'efforcer d'en rechercher un autre qui le surpasse en grandeur. Sûrement, on ne le trouvera pas. En effet, même la retraite des armées de Napoléon le Grand, dans la malheureuse expédition de Russie, n'est en aucune façon digne de figurer à côté de celle que l'invincible colonel Cámus vient d'amener à un heureux résultat...

« Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans cette retraite, c'est le fait que la légion de héros dont elle se composait soit arrivée dans le sein de la patrie, sans qu'un seul des participans soit resté en route, rendu par les fatigues du voyage...

« Honneur et gloire impérissable à ces loyaux entre les loyaux !

« Honneur au gouvernement de S. E. Mr Balmaceda qui a su choisir de tels défenseurs ! »

La baie est magnifique à voir, mais peu sûre à fréquenter, étant toute grande ouverte. Le mauvais temps y est soudain et dangereux. — Le soir, le ciel est lumineux, la lune brille comme dans une romance. Les navires ont leurs lumières réglementaires allumées, ce qui suffit à donner un air de fête à la rade : un souffle caverneux et un clapotement ; c'est la ronde d'un torpilleur s'assurant dans la nuit si quelque cuirassé congressiste ne rôde pas aux environs comme le lion dévorant de l'Écriture. La tranquillité de la soirée est plutôt bercée que troublée par le vague brouhaha qui vient de la ville. Il fait bon, à cette heure, errer sur le pont du *Tafna*, en rêvant à des choses confuses. — Un sifflement, puis, immédiatement, le bruit, rebondissant en écho, de la détonation, arrêtent le promeneur. C'est une balle qui vient de passer. — Quelque homme du guet qui s'amuse sur le port.

Et le *Tafna* poursuit ses découpures sur la côte chilienne. Nous sommes à Coquimbo.

Un bout de ville en longueur dont l'axe est une voie ferrée parcourue de grondemens et de sifflemens accompagnés de nuages de vapeur et de fumée, sur une côte extraordinairement rocheuse, voilà Coquimbo. Nous ne faisons que passer, et, dans l'après-midi, nous mettons le cap sur la Révolution.

Deux jours de mer et un arrêt. C'est Antofagasta. Nous touchons au tropique. Nous voilà loin de Magellan et de ses montagnes neigeuses. La température reste douce cependant sous ce beau climat. Il fait à peine plus chaud qu'à Lota, que nous avons laissé à des centaines de lieues derrière nous.

Mais que cette navigation se traîne, mon Dieu! Voici aujourd'hui, jour pour jour, deux mois que nous sommes sortis du Havre!

Antofagasta fait partie des territoires que l'absorbant Chili s'est annexés par voie de conquête. Cette ville appartenait antérieurement à la Bolivie.

Elle est située dans le nord du désert d'Atacama. C'est encore le plein sable. Un fond de montagnes brûlées et une plage aride, pas un brin d'herbe, tel est le cadre. Tout y est hors de prix. Il s'y trouve une vacherie dont le fourrage est apporté par les bateaux. La consommation de l'eau même y est une dépense, car on n'y boit que l'onde amère distillée. On ne vient ici que pour gagner de l'argent et partir. C'est le salpêtre qui fait la fortune d'Antofagasta et d'une longue étendue de la côte, en remontant au nord. C'est aussi le salpêtre qui a aiguisé les convoitises chiliennes.

A Antofagasta, nous sommes en pleine insurrection.

Et, tout de suite, on croise dans la ville les musiques familières. Ce sont les mêmes cuivres, les mêmes guerriers que là-bas. Seulement, ce sont des congressistes.

Une partie de l'escadre est en rade, prête à partir pour une opération décisive.

Dans un petit café où nous écoutons causer, on attribue aux balmacédistes des exploits tantôt barbares, tantôt ridicules, — à charge de revanche de la part des narrateurs du sud. On raconte la difficulté toujours croissante du dictateur à conserver et à recruter ses soldats, et on rit de cette dépêche qu'un colonel aurait adressée à un de ses collègues: « Je vous envoie soixante braves *volontaires*. Veuillez me retourner les menottes avec lesquelles je vous les expédie. »

Nous parcourons la ville, ce qui est vite fait. Les toits offrent une particularité: ils portent des manches à air, comme les navires. C'est pour les chaleurs de l'été.

Au pied de la montagne, un grand cimetière. Le terrain est la seule chose qui soit bon marché ici. Beaucoup de caveaux de

famille en planches ; plusieurs avec portes vitrées. On aperçoit des cercueils de toutes dimensions, à l'espagnole, très décorés, satinés, gaufrés, enrubannés comme des boîtes de dragées. Des bouquets, quelques accessoires d'une toilette ayant appartenu à une jeune fille : dormez comme tant d'autres, Dolorès, Carmen, Concepcion, Mercédès! Les noms féminins espagnols sont doux, charmans, vraiment faits pour appeler des jeunes filles.

Dans certains pays, les nécropoles sont élevées suivant une architecture, avec des dispositions, une ornementation, que le mot funèbre qualifie exactement. Ailleurs, on préfère un emplacement souriant, des attributs parlant de la vie passée. Cette antithèse est d'un effet plus touchant, et on pourrait la croire plus savante, alors qu'elle est seulement plus naïve.

Trois jours après, nous nous arrêtons, à la tombée de la nuit, devant l'ex-cité péruvienne de Pisagua, mais pour une heure ou deux seulement. Nous ne descendons même pas.

Nous n'apercevons qu'une puissante montagne à paroi unie et nue, surgissant brusquement de la plage où s'élève Pisagua. La ville s'illumine à mesure que l'obscurité s'épaissit. Elle est là devant nous, toute scintillante au pied de son colossal mur noir.

Plus nous avançons, plus la montagne côtière se fait rapprochée, élevée, énorme. On sent qu'on arrive aux chaînes et aux plateaux formidables du Pérou et de la Bolivie.

Mais que ce Chili est grand! Voilà 4,000 kilomètres de côtes que nous longeons en droite ligne depuis Magellan, et c'est toujours le Chili!

Aujourd'hui, nous sommes à Arica, un des centres classiques du tremblement de terre. A plusieurs kilomètres dans les terres, on voit encore les débris d'un grand navire à vapeur qui fut lancé jusqu'à cette distance, il y a longtemps déjà, par la formidable vague que détermina la commotion du sol.

Le pont jadis si nu du *Tafna* est couvert d'un pittoresque et gênant encombrement de passagers bon marché. Il semble qu'on entre dans une autre civilisation. On voit dans cette foule quelques Européens peu capitalistes et beaucoup d'indigènes de la côte. Familles entières installées en plein air, faisant la cuisine à la bohémienne et dormant avec la couverture pour tout abri.

Mes anciens compagnons de route m'ont quitté depuis longtemps à Valparaiso. Là, j'en ai pris d'autres, gens arrivés au Chili depuis des années et allant chercher fortune plus loin encore, au Pérou, où je les quitterai pour une destination encore plus reculée que la leur.

Dans deux jours, nous arriverons à Mollendo, en plein pays péruvien. Là, commencera, pour moi, le vrai voyage. Le voyage

chez les Boliviens, « les sauvages, » comme les appellent les autres républiques, fières de leur civilisation relative.

Le 6, à huit heures du matin, je dis adieu au *Tafna*. Une embarcation me dépose sur le quai de planches de Mollendo. Sans m'attarder à visiter ce petit port qui a tout l'air d'être une réédition de ceux que nous avons passés en revue le long de cette interminable côte, je me rends à la gare ou plutôt à ce qui fut la gare de Mollendo.

Il n'en reste que l'ossature, et même un peu moins que l'ossature, un grand squelette de fonte incomplet, des piliers et des traverses tordues reproduisant les linéamens de l'ancien édifice. Le sol circonscrit par ces ruines n'est pas en meilleur état. Au centre, dans une large excavation, des gravats, des pierres, des barres de fer brisées ou contournées, un amas de décombres dont l'origine remonte à douze ans. C'est là la gare de Mollendo.

On ne l'a pas retouchée depuis l'époque où elle fut bombardée par les Chiliens et réduite à sa condition présente.

A l'abri des trois ou quatre tringles figurant le toit primitif, on voit une banquette et un grillage. C'est de l'administration, car il y a derrière quelqu'un qui écrit, et on découvre un guichet : ce sont les bagages.

Le principal inconvénient d'une pareille installation disparaît aux yeux du nouveau-venu lorsqu'il apprend que sur cette côte il ne pleut presque jamais.

Au moment où je me présente pour l'enregistrement, deux militaires, que complète pittoresquement l'adjonction de la grosse caisse du régiment, forment un petit tableau de genre.

Je peux les considérer à mon aise à la faveur de quelques difficultés qu'on leur oppose pour l'embarquement du vénérable meuble. Du reste, tout finit par s'arranger, et, *nonobstant*, la grosse caisse est admise aux bagages.

Le premier, l'inférieur, est fort mal vêtu et pieds nus. Le second est tout aussi mal accoutré et pieds nus également. Ce qui le distingue, c'est un képi à trois galons d'or. Et le prenant pour un officier d'un grade déjà élevé, je m'apitoie sur un dénûment dont le spectacle, en France, serait déjà intolérable présenté dans la personne d'un simple soldat. Comme je l'ai appris depuis, le mal n'était pas aussi considérable que je me le représentais. Au Pérou et dans les républiques avoisinantes, l'armée n'a plus la forte constitution qu'on observe au Chili, dont les soldats pourraient figurer, sans infériorité trop marquée, à côté des troupes européennes. Pour commencer, la tenue n'y est pas astreinte à des prescriptions aussi inflexibles, et on se donne un peu du galon

suivant sa conception particulière du beau dans l'uniforme. Et c'est là le premier pas dans la fantaisie de ces légions, que la nature a douées d'un si joli talent pour la musique instrumentale.

La curieuse brochure qu'on écrirait sur le recrutement, le fonctionnement, l'administration, les mœurs et les coutumes de certains corps militaires de l'Amérique du Sud!

— Oh! les revues mensuelles du 4 sur la grande place, où le colonel, qui touche tant par homme, mais doit justifier de son effectif, fait entrer tous les gars de bonne volonté qu'on a racolés la veille, enchantés d'aller parader une heure ou deux sous une défroque glorieuse et de toucher quelques sous pour cette joie : « Présent Filiberto! Présent Eduardo! Présent Gregorio! » Ils sont tous présens! ils sont payés pour cela. — Et tant d'autres choses charmantes! — Mais l'espace nous manque.

A l'encontre de ce qu'on pourrait croire, les soldats du Pérou, de Bolivie, etc., sont loin d'être malheureux. Étant fort peu nombreux, ils touchent *effectivement*, car l'éclat de leur rôle ne les éblouit pas au point de les aveugler sur leurs intérêts, une solde représentant à peu près le salaire d'un ouvrier du pays. Quant aux officiers, payés sur le même pied que les nôtres, ils sont par le fait plus avantagés, l'existence, tout balancé, étant moins coûteuse pour eux.

Nous avons une très jolie locomotive, tout écussonnée, toute en couleur; une locomotive comme il en conviendrait pour le voyage d'une jeune princesse allant chercher son futur époux. Le dôme à vapeur est même illustré d'une peinture représentant des Indiens à plumes ondoyantes, à grands manteaux; quelque scène de la conquête évoquant le souvenir de Pizarre et de sa poignée d'aventuriers et des héros indigènes que Marmontel a si bien défigurés dans son médiocre livre des *Incas*. Le train se compose d'un wagon de première classe, d'un wagon de seconde classe et de deux wagons de marchandises. Notre voiture intérieurement est très décorée, très brillante. Elle contient trente ou trente-cinq voyageurs, assis deux par deux sur deux rangées longitudinales de fauteuils, séparées par une étroite allée médiane.

A dix heures et demie, un coup de sifflet et, pendant une minute ou deux, l'indispensable tocsin. Nous sommes déjà loin de Mollendo.

Mes compagnons de route constituent un fragment de la bonne société péruvienne auquel ne se mêlent que quelques étrangers, car les pèlerins à destination de Bolivie ne commencent guère qu'à Arequipa. L'impression qu'ils donnent à première vue est tout à l'avantage de leur nation, qui passe pour la plus policée de l'Amé-

rique méridionale : des dames dont plusieurs portent avec beaucoup d'aisance nos dernières modes, plus élégantes qu'au Chili, moins assujetties à l'empire de la mante qui exclut le chapeau et la coiffure. Des messieurs costumés comme sur le boulevard que quelques-uns d'entre eux connaissent sans doute, puisque Paris est La Mecque des *hadji* hispano-américains assez fortunés pour aller puiser à la source les traditions de la fashion. Seuls, quelques vastes chapeaux de feutre, accentuant tout de suite le visage qu'ils ombragent, rappellent le nom de Bolivar qui affranchit ces contrées ; et des couvertures aux nuances particulières, des manteaux bariolés comme la robe de Joseph qui, en excitant la jalousie de ses frères, lui joua un si mauvais tour, font souvenir que ce pays est la patrie des chameaux nains aux fourrures précieuses, des lamas, des alpacas, des vigognes, inconnus à notre continent.

La campagne file, file par les portières. Nous ne grimpons pas encore; nous volons sur la terre horizontale. Le sol est d'une aridité complète, sablonneux, et, comme si ce n'était pas assez de ce gage d'infécondité, recouvert par grands espaces d'efflorescences salines. — Voici des villages indiens, des huttes de terre, des huttes de broussailles, aussi pauvres que les paillottes siamoises du Mé-Nam ou les maisons d'argile du Peï-ho, dans la Chine du Nord. On pourrait les confondre, car les arts, dans les différens pays, ont à peu près le même point de départ. Ce n'est qu'après s'être raffinés qu'ils acquièrent une originalité et qu'on distingue, sitôt que l'œil peut les atteindre, un temple péruvien d'une pagode cambodgienne. — Voilà enfin des habitations toutes de fantaisie, dont le style s'est plié aux nécessités d'une situation précaire, plus simples encore que le monument créé par l'enroulement de feuilles d'acanthe autour d'une corbeille accidentellement coiffée d'une brique, qui donna à Callimaque l'idée de l'ordre corinthien. Ce sont des espèces de tentes, mais bien moins confortables que la maison de toile des nomades organisés, des toits sans fermetures latérales posés sur le sable, deux plans inclinés formés par des portes et des volets soustraits dans la démolition de quelque vraie maison d'un plus sérieux village avoisinant. On voit brusquement inscrits dans ces triangles, des individus couchés ou tout au plus assis, entourés d'un mobilier conforme à la détresse de leur demeure.

Nous montons. Au loin apparaît la charmante campagne de Tambo. C'est dans une échappée de vue à travers les puissantes montagnes, proches ou distantes, qui nous entourent, une étendue de champs verdoyans, plate et nettement découpée sur la vallée de sable, une oasis de plantations de cannes à sucre et de riz.

Mais, à peine entrevu, ce tableau disparaît dans le festonnement de notre marche hélicoïde.

Nous montons. On ne voit pas bien où l'on va, la perspective devant soi étant presque tout le temps assez courte. Mais derrière, toujours très en bas, on découvre, de temps à autre, de larges tronçons de voie ferrée, des courbes métalliques luisantes, interrompues par quelque monticule et brusquement placées à des niveaux si écartés qu'elles ne semblent pas faire partie de la même ligne ; parfois rejointes en un grand anneau penché. Plus d'orientation possible. La mer, visible par intermittences, est tantôt à droite, tantôt à gauche. Elle est très reculée, et, malgré la hauteur dont nous la dominons déjà, l'éloignement la place sur le même plan que nous. Elle apparaît sous la forme d'une ligne blanche agitée et puis d'une nappe qui se fond dans le bleu de l'air. C'est la Mer du Pacifique, rageuse sur la côte, tranquille au large.

Le train s'élève en criant sur les rails. C'est une véritable escalade de la montagne. Il traverse à chaque instant de petites tranchées dont on pourrait effleurer les parois du bout des doigts où la roche coupée brille de reflets métalliques. Le bruit strident des wagons qui peinent sur les rails, le vent qui souffle plus fort dans les coupures de la montagne, — comme un cours d'eau transformé en rapide par un étranglement des rives, — la solitude et cette montée sans fin, obstinée, qui a l'air de vouloir nous mener à des régions inconnues, au-delà de la planète, produisent une impression qu'on ne peut ressentir qu'au cours d'un tel voyage.

Lorsque la vue s'élargit, on admire quelque temps ces énormes montagnes parées d'un tapis très court aux reflets dorés dus à la surabondance de grosses marguerites jaunes. L'air est très transparent à cause de l'extrême sécheresse, le ciel radieux. Ce n'en est pas moins un tableau monotone dont le premier aspect seul captive. Il n'a pour lui que son brillant soleil et ses grandes lignes, sans un seul arbre, sans le moindre ruisseau. Plus nous irons, plus cette indigence s'affirmera, et la terre, n'ayant même plus la force de nourrir les marguerites jaunes, sera tout au plus recouverte d'un maigre gazon déteint, attaché comme une rouille aux flancs stériles de la Cordillère.

Le paysage ne prend de réelle beauté qu'à de rares intervalles, lorsqu'il s'étend très loin, quand ses contours extrêmes arrivent à être indécis, quand il finit par se perdre dans une teinte vaporeuse, quand la succession des plans lui donne la gradation des couleurs. Le sable qui baigne la base des montagnes gagne d'ondulation en ondulation les dernières assises du cirque, à peine

visibles sur leur fond bleu, sur lesquelles flottent une ou deux cassures blanches, esquisses de sommets reculés et élevés, perceptibles grâce au miroitement des neiges; et les stries régulières que la nappe docile a contractées sous la poussée du vent lui donnent le reflet d'une étoffe moirée.

Depuis bientôt trois heures que nous roulons, j'ai, comme de juste, cherché à lier conversation avec mon voisin, personnage dont l'humeur concorde pleinement avec la réputation de sociabilité partout établie des Péruviens. Ce *caballero*, pour parler la langue du pays, se trouve être le général qui a défendu dans le temps la place de Pisagua contre les Chiliens, le général I. Recavarren.

— J'appréhende, lui dis-je, le *soroche* (mal des montagnes). Des compatriotes à moi qui ont exécuté le voyage que j'entreprends ont beaucoup souffert, et constamment, de cette singulière affection. C'est une perspective peu agréable que celle de vivre comme le poisson hors de l'eau ou la souris sous la machine pneumatique; mais certains tempéramens, dit-on, ne peuvent absolument s'accommoder du séjour en Bolivie où je me rends. Ceci est inquiétant.

— On embellit toujours un peu, mais vous pouvez être certain que les personnes dont vous parlez étaient atteintes d'une affection du cœur ou des voies respiratoires. Dans ces deux cas, le *soroche* est persistant et peut devenir dangereux. Sur cette ligne, un Anglais et un Chilien sont morts en arrivant à Puno. Mais ce sont là des accidens comme il en arrive dans le va-et-vient de notre société périssable. Le fait même qu'on cite ces cas malheureux prouve leur rareté et doit rassurer la masse des voyageurs. En somme, tout individu qui n'est pas asthmatique et a le cœur en bon état ne ressent que peu ou pas le *soroche*. Au pis-aller, vous aurez une acclimatation d'une quinzaine de jours à La Paz.

— Pourquoi employez-vous l'expression de *marearse*, avoir le mal de mer, en parlant du *soroche ?* Y a-t-il un rapport entre ces deux maladies ?

— Toutes deux déterminent une complète prostration, mais le *soroche* est caractérisé par de la migraine, de l'oppression et, dans les cas graves, de l'hémorragie. Les femmes le ressentent plus vivement que les hommes, absolument comme le mal de mer, et j'imagine que ce sont elles qui, sur une apparence d'analogie, ont introduit par image cette confusion dans le langage.

— Jusqu'à présent je n'ai rien.

— Je le crois bien! Nous sommes à peine à un kilomètre en hauteur. Ce n'est qu'à partir d'Arequipa, où nous arriverons ce soir et d'où vous sortirez demain matin, que le *soroche* exerce son effet.

— Ce sera donc pour demain !

Nous avons recommencé de courir. Nous montons toujours, mais insensiblement maintenant. C'est la pampa de la Joya, et en voilà pour des heures! Pas un habitant sur ce plateau incultivable tout parsemé de dunes singulières, en forme de croissans d'une courbe très régulière, la convexité opposée à la direction du vent; faites d'un joli sable gris tendre, délicatement ridé sur la pente allongée, en stries parallèles, en demi-cercle, qui, de loin, a l'apparence lisse et translucide d'un bloc de verre. — Mais cela n'en finit plus! Voilà le soleil à son déclin, et nous courons toujours à travers le même site. Le Misti, l'ancien volcan au pied duquel s'élève Arequipa, est le but que nous poursuivons sans relâche; mais il ne se rapproche guère. Il n'est pourtant pas bien loin devant nous, semble-t-il, avec ses pentes régulières et son sommet tronqué de pyramide plutonienne, tout étincelant de neige. Sa hauteur est de 6,100 mètres ; 1,290 mètres de plus que le Mont-Blanc.

La faune de l'endroit n'est représentée que par les chèvres au cou de girafe, les lamas et autres variétés du même genre. Ces bandes de jolis animaux nous regardent curieusement passer jusqu'au moment où, prenant pour une menace à leur adresse le coup de sifflet de la locomotive, on les voit détaler de toute la rapidité de leurs jambes fluettes.

La nuit est venue ; on n'aperçoit plus rien de la route. Aux stations, seulement, les lanternes nous montrent deux ou trois habitations logées comme elles ont pu des deux côtés de la voie, dans l'espace restreint ouvert par la tranchée ; de manière encore à laisser passage au chemin de fer, et qui abritent uniquement le personnel dépendant de la gare. A huit heures et demie, des lumières, du bruit, du mouvement et l'arrêt définitif: nous sommes à Arequipa.

Au point du jour, je retraverse la ville, dont je n'ai rien vu la veille, dans le tramway qui relie le chemin de fer à l'hôtel où j'ai passé la nuit. Les réverbères, de simples lampes à pétrole dans leurs cages de verre, luttent tristement contre les premières lueurs naturelles ; la fraîcheur du matin qui, dans les pays les plus chauds, est sensible, vive même, bien que dissipée aussitôt que goûtée, est pénétrante sous ce climat. Les rues sont toutes en pierre. Trottoirs de pierre, pavés faits de cailloux très serrés, comme fondus en un sol de pierre ; si les promeneurs étaient levés, on entendrait sonner et grincer la pierre sous les talons et le fer des cannes. A pareille heure, nos rues sont depuis longtemps emplies de l'agitation des industries matinales ; ici, nous n'avons encore croisé que quelques individus qui ne faisaient rien. Malgré ses rails, notre tramway

n'avance sur les durs chemins qu'en frémissant de toutes ses vitres et il serait aussi impossible d'échanger une phrase avec son voisin que de dialoguer dans le tintamarre d'une fusillade. Aux arrêts, on entend le murmure des ruisseaux coulant avec un bruit de petites rivières rapides le long d'ornières de pierre creusées de chaque côté de la voie.

Les églises sont déjà ouvertes, paraît-il : une longue nef pleine de femmes agenouillées, prosternées sur le petit tapis destiné à les préserver du contact des dalles et qu'à chaque séance elles apportent et remportent sur leur bras, entortillées dans leurs mantes noires, presque toutes entièrement vêtues de noir, car le deuil est ici la couleur de la dévotion. Un chœur illuminé de petites flammes brillant au-dessus des énormes cierges. Ce tableau a passé comme une vision dans le jour du matin indécis tout imprégné encore du froid de la nuit.

La population d'Arequipa est réputée fanatique à plusieurs centaines de lieues à la ronde. Qu'est-ce que ce doit être, se demande-t-on, lorsqu'on a eu l'occasion d'entendre plus loin le sermon d'un père jésuite hispano-américain?

Les maisons sont singulières, à un, rarement à deux étages, sans toit, arrêtées immédiatement au-dessus de la corniche par une terrasse, inachevées, dirait-on, ou bien mutilées comme les restes d'une ville antique. Et il y a du vrai dans ces deux suppositions : Arequipa a beaucoup souffert des tremblemens de terre, et, d'autre part, sur ce sol dangereux, on construit le plus souvent des habitations dépourvues des accessoires capables de les alourdir.

On voit des façades peintes en bleu pâle, en violet, en rose. La vieille et pittoresque architecture espagnole, empêchée par le cadre de faire grand, conserve de l'originalité dans les détails. On retrouve les massifs portails à marteaux ouvragés, garnis de clous énormes, disparus des villes françaises, et parfois, au-dessus d'une porte ou au coin d'un mur, s'étale un large blason sculpté, d'un dessin compliqué, au relief usé par le temps comme l'effigie d'une pièce qui a beaucoup couru. Des maisons qui ont chacune une physionomie, comme des individus.

Telles m'apparaissent les rues d'Arequipa à vol de tramway. Je les aurais regardées avec moins d'intérêt si elles n'avaient pas précédé pour moi la vue de celles de La Paz, ville unique, de la même famille que celle-ci, mais plus montée en couleur, plus accentuée en personnalité, parce qu'elle est isolée au loin, que les tremblemens de terre ne l'ont pas visitée, qu'on a peu eu l'occasion de la retoucher.

Le soleil est franchement levé, et son action s'est fait immé-

diatement sentir. Il fait très bon, un peu frais. C'est la température d'Arequipa, sans grande variation de l'hiver à l'été. La place est à 2,360 mètres d'altitude, et à cette hauteur, la stabilité du climat est déjà établie.

La ville prend un commencement d'animation. Les Indiens font gravir le pavé à leurs ânes, et sur les portes se montrent les *cholas* avec leurs chapeaux panama et leurs énormes robes aux couleurs vives, orientales, africaines, jetées sur une couche de jupes superposées ; crinolines de plomb aussi lourdes que celles ornées d'argenteries et de verroteries qui habillent les madones parées en idoles dans les églises du pays.

Les cholas (un cholo, une chola) sont des métisses de blancs et d'Indiens qui composent une bonne partie de la population féminine de la ville. En général, plus elles s'éloignent du sang indien, mieux elles sont.

Est chola celle qui en arbore les voyans atours. Le teint offre une telle échelle de nuances, un peu dans tous les rangs ; il est si simple de dissimuler sous une épaisse couche de fard le bistre suspect du visage, que, pour devenir dame, il suffit d'abdiquer le chapeau rond et la pesante robe évasée pour adopter la mante. On est alors dite *de traje*, de costume (civilisé). Et on rentre dans la bonne société.

Maintenant, nous traversons la campagne d'Arequipa, verte et plate, mais avec un horizon de montagnes, dont le colossal Misti. Des arbres partout ! Nous n'en reverrons pas d'ici à La Paz.

A sept heures moins le quart, la locomotive s'ébranle. C'est dans le wagon le même public que la veille, aux visages près, et encore en remarquè-je un ou deux de connaissance. Il y a probablement dans le nombre quelques voyageurs pour cette fuyante La Paz, à la rencontre de laquelle je marche depuis quatre-vingts jours déjà.

Le costume de chacun témoigne d'un luxe de précautions contre le froid. Gants fourrés, épaisses couvertures fournies par les animaux de la région même, tout l'équipement de gens habitués pour la plupart à de chaudes latitudes qui vont être exposés aux morsures de la température de zéro. On pourrait se croire dans le salon d'un navire faisant voile vers le pôle. Et nous sommes en pleine zone torride, pas plus éloignés de l'équateur que la brûlante Tombouctou !

Ainsi qu'au sortir de Mollendo, le train parcourt avec légèreté une campagne à peu près horizontale. Mais il se livre encore moins de temps que la veille à ce travail facile. L'ascension recommence par des montagnes plus abruptes où de profonds ravins bordent

notre chemin en colimaçon. Le terrain est sablonneux ou pierreux, et on ne voit guère en fait de végétaux que d'épineuses plantes grasses subsistant de rien, des cactus en forme de candélabres ou de raquettes enfilées en chapelet. C'est l'eau qui manque désespérément à cette terre, l'eau vivifiante. Et à une ou deux reprises, on aperçoit une *quebrada* (littéralement, crevasse), c'est-à-dire un rudiment de vallée au fond de laquelle un lit de verdure descend et serpente entre les collines sèches, à la manière d'une rivière. Ce frais tapis reçoit la vie d'un filet d'eau qu'on ne voit même pas. Quelques Indiens adonnés à la culture de ces campagnes restreintes habitent dans des groupes de huttes aux murs de terre effondrée ou de pierres croulantes, toujours pareils à des ruines.

Le froid est vraiment piquant, mais le soleil brille de tout son éclat. Nous avons peut-être dépassé la région des nuages; ils sont en bas maintenant. Nous sommes entre 3,000 et 3,500 mètres d'altitude, je ne sais au juste.

Une dame, — c'est la première, — est prise de *soroche*. Elle se laisse glisser sur son coussin, et se couvrant le visage d'un coin de son manteau, avec le geste de César atteint par le premier coup de poignard des conjurés, elle s'abandonne au mal sans résistance.

*Quo non ascendam?* Nous montons sans merci au cri saccadé des roues gravissant des rails posés sur des pentes de toit. Jusqu'où la locomotive hissera-t elle ses wagons? Et si l'un d'eux se détachait, avec quelle curieuse vitesse d'aérolithe ne redescendrait-il pas, en quelques minutes, le chemin parcouru!

Une heure s'est écoulée. Tout le camp féminin, à présent, souffre du mal des montagnes. Les enfans crient. Les hommes n'ont rien ou ont assez peu de chose pour n'en rien témoigner. Je me sens un léger cercle autour du front. Une goutte seulement de la coupe empoisonnée ingurgitée à flots par les plus malades. Une dame paraît souffrir beaucoup : « O mon Dieu! quel chemin de la croix! » s'écrie-t-elle.

Le train s'arrête à P. de Arieros, où un buffet est installé. En faisant abstraction de la gare, cet établissement compose à lui seul la ville de P. de Arieros. Nous remontons en voiture.

Plus de *quebradas*, à peine trace de gazon. On aperçoit encore de temps à autre des troupeaux de vigognes ou de lamas qui sont toute l'animation de ces solitudes. — On voit des terrains qui semblent tout préparés pour l'étude des géologues; des stratifications justifiant par leur parfaite régularité la comparaison de « feuilles d'un livre racontant l'histoire de la terre, » dont elles ont été l'objet. Vers midi, nous contournons des hauteurs singulièrement rocailleuses. Un lit de torrent présente moins de pierres

que les flancs de ces collines, et leurs crêtes sont couronnées d'une infinité de *pierres debout* d'un à deux mètres de haut, rappelant cette montagne des *Mille et une Nuits* toute hérissée de blocs de granit qui provenaient de la métamorphose lapidaire des hommes assez légers pour avoir cédé à la tentation de regarder derrière eux, au cours de l'ascension.

A une heure, nous atteignons Vincocaya (4,365 mètres d'élévation). C'est une station de trois maisons en planches dont la plus grande s'intitule hôtel. On remarque dans l'unique salle de l'hôtel un comptoir et des murs recouverts de toutes sortes d'enluminures et de pancartes. Le *Calendario de Arequipa*, édité sur une vaste feuille d'un méchant papier sans consistance, imprimé avec des caractères écrasés, pleins de bavures et de triangles blancs introduits dans le corps du texte par la présence d'un pli au moment de l'impression, enjolivé de vignettes pieuses, par son aspect comme par sa rédaction, éveille l'antique souvenir de ces produits d'une littérature populaire spécialement créée pour les paysans, qu'on voyait dans nos campagnes il y a une trentaine d'années, à l'époque où les chemins de fer n'avaient pas encore transformé des habitudes et des industries entretenues depuis des siècles : portraits de nos gloires nationales, ecclésiastiques, civiles et militaires, accompagnés de leur légende, qu'on collait aux murs, ou *messager boiteux* cousu en livret, qu'on retrouvait pêle-mêle avec les bouchons et les couverts dans le tiroir d'armoire du fermier négligent, ou soigneusement rangé, dans le compartiment réservé aux instrumens de couture de la ménagère. Documens gravement épelés par les vieux avec le secours des lunettes à gros verres ronds, sous la direction du doigt suivant les lignes et avec le contrôle de la lecture opérée à mi-voix, l'oreille étant chargée, par l'intermédiaire de la parole, de transmettre à l'entendement les découvertes que la vue réalisait dans l'étonnant grimoire ; ânonnés par les gamins aux heures de désœuvrement et honorés de la foi de la famille en tant que chose imprimée; enserrant dans un style naïf, à la portée de ses lecteurs, conçu par quelque ancien paysan parvenu au grade de lettré, entre une histoire de brigands et une anecdote comique accessible à la lucidité du sphinx campagnard, des connaissances encyclopédiques, des notions sur les choses passées ou lointaines, destinées à agrandir pour une minute l'horizon resserré du village avec son clocher pour centre et le champ de labour pour limite. Tel, l'almanach d'Arequipa, après avoir donné aux lecteurs clairsemés de la pampa de Vincocaya la biographie des principaux saints et des plus notables généraux du pays, leur inculquait par surcroît quelques élémens de géographie en leur présentant, sous une

forme quasi rimée, ce résumé symbolique de l'esprit des principales nations :

La Rusia es un soldado,
Austria una fortaleza,
Alemania un filósofo,
Italia un piano,
Inglaterra un mercado,
Francia un teatro,
España un templo.

La température a ceci de particulier que le soleil est chaud, l'air restant froid, en sorte qu'on grelotte tout de suite à l'ombre. Il ne gèle pas, bien que peu s'en manque. Mais on pressent qu'aux premières approches de l'obscurité, l'eau va prendre immédiatement.

Notre wagon-infirmerie a enfin atteint, à la station de Crucero-Alto, le maximum d'élévation, 4,460 mètres, en même temps que la souffrance des patiens arrive à son point culminant. Nous ne mesurons que 350 mètres de moins que le Mont-Blanc. Maintenant, nous irons constamment en descendant, mais très faiblement, et les malades n'en éprouveront aucun soulagement. Le *soroche* est d'ailleurs très capricieux : un de mes compagnons, qui se rend en Bolivie, un compatriote précisément, qui en ce moment se porte aussi bien que moi, sera très souffrant après-demain, à Chililaya.

Vers quatre heures, la voie s'engage entre les *lagunillas*, lesquelles sont au nombre de deux. L'étang de gauche, le plus vaste, a l'air d'un vrai lac. C'est une grande nappe, avec des étranglemens, dont l'eau n'est ni verte ni bleue, mais grise ou noirâtre, couleur de plomb aux places où elle reçoit la lumière, comme morte dans son entourage de collines au gazon pelé, moins arides pourtant que les espaces que nous venons de traverser. La lagune de droite, moins étendue, mais tout aussi désolée, porte le surnom expressif de lagune du *soroche*, et, comme sa sœur, donne la migraine rien qu'à la contempler.

La nuit tombe au moment où la campagne reprend un peu de verdure. On aperçoit des champs cultivés, mais pas un arbre, pas même un arbrisseau.

A sept heures, nous atteignons Puno. Le chemin de fer aboutissant à l'embarcadère même du bateau à vapeur, je longe simplement, pour monter à bord, un mur assez insuffisamment éclairé par une ou deux lanternes, et c'est tout ce que je vois de la ville. Le lendemain, au jour, nous sommes en marche.

La navigation du lac Titicaca est desservie par deux petits vapeurs de fer, si petits qu'en laissant pendre sa canne du bout de la main, appuyée sur le rebord du bateau, on trace un sillon dans

l'eau. — Avec son modeste tonnage de 100, notre navire est encore supérieur de 40 tonneaux à la plus petite des trois caravelles qui composaient la flotte de Christophe Colomb, lorsque le grand homme partit à la découverte de l'Amérique.

Pour la courte installation de deux nuits et d'un jour, la question de confort est de peu d'importance, heureusement. Les dames sont assez convenablement logées, mais les messieurs, — ce sexe est partout sacrifié, — n'ont que deux cabines à leur disposition. L'excédent couche sur les banquettes de la salle à manger. Quand les passagers sont assez peu nombreux pour tenir sur un seul côté du dortoir improvisé, on leur fait obligeamment remarquer qu'ils ont tout intérêt à se placer à gauche, exposition plus à l'abri de l'air froid qu'amène le couloir.

« Le lac Titicaca, dit le petit guide espagnol que j'ai en main, est le plus élevé au monde de ceux qui sont navigables. Il est à 523 kilomètres de la côte, à une hauteur de 12,550 pieds. Il a environ 190 kilomètres de long et de 55 à 70 de large. Sa profondeur arrive à 1,000 pieds. »

C'est en effet une jolie profondeur. Mais en dépit des beaux pics neigeux, tels que le Sorata, qui se montrent au fond du tableau, le lac est d'un morne aspect avec ses eaux sans transparence, ses rives désertes, sa ceinture de montagnes d'un vert débile, déteint en jaune, tout aussi rases que la lagune du *soroche*. Il semble porter le deuil désespéré du florissant empire si bien anéanti par les *conquistadores* qu'en dehors de l'Amérique, l'histoire ne cite pas un second exemple d'une destruction aussi parfaite.

La côte est cultivée par places, mais il paraît que les Indiens ont l'habitude de demeurer à d'assez grandes distances de leurs champs, dans des maisons disséminées, peu apparentes, en sorte que ces terres travaillées sont d'abord énigmatiques.

A deux heures, nous passons devant l'île Titicaca. Si les destinées de l'empire des Incas n'avaient pas été interrompues par le fer et par le feu, cette île serait aujourd'hui, comme jadis, couverte de temples, et de tous les points de l'horizon, les pèlerins, se succédant sans interruption, viendraient fouler le sol sacré et visiter les autels de cette terre considérée comme le sanctuaire de la nation. C'est là qu'apparut, à l'origine des temps, le dieu Viracocha qui organisa sur son passage les élémens célestes et terrestres jetés dans la confusion, créa la race humaine, et ce travail accompli, ayant atteint le pays baigné par la mer, s'avança sur les flots où il marchait comme sur la terre ferme, puis disparut à l'horizon. Plus tard, ce fut encore de là que sortirent Manco Capac et sa compagne Mama Oello qui instruisirent l'humanité sauvage. C'est cette mystérieuse apparition, historique, mais divinisée par

la légende, dont quatre cents ans plus tard, au cours de la conquête espagnole, Garcilaso, le futur historien, alors enfant, entendait le récit de la bouche de sa mère et de ses oncles, personnages apparentés à la famille royale du Cuzco.

Ils assistaient à l'implacable dévastation de leur patrie surprise en pleine prospérité, et cherchaient à fuir l'obsédante vision des malheurs de leur époque en se réfugiant dans l'évocation des âges fortunés :

« Tu sauras, mon fils, que, dans les siècles passés, toute cette région était couverte de forêts et que les habitans vivaient comme des bêtes fauves, sans villes, sans religion, sans police, sans vêtemens. Notre père, le Soleil, voyant les hommes si barbares, leur envoya un de ses fils et une de ses filles pour leur enseigner la religion, leur donner des lois, les initier aux arts utiles et leur apprendre à jouir des biens de la terre... »

C'était dans cette île que s'élevait le temple du Soleil, desservi ainsi qu'à Rome par des vestales, les prêtresses du Soleil. Les ruines de ce monument et celles de plusieurs palais se voient encore aujourd'hui. Ces restes sont intéressans, mais leur étude n'a presque rien appris, car cette civilisation a été trop rapidement submergée pour que son histoire, en dehors de quelques épaves, débris des époques les plus récentes, arrive jamais à être reconstituée.

C'est dans les eaux qui l'entourent que fut jetée, lors de l'arrivée des Espagnols, la grande chaîne d'or faite par ordre de l'inca Huayna Capac, qui mesurait deux cent trente-trois aunes de long.

Sur le soir, nous franchissons le détroit qui divise le lac en deux parties inégales. Nous sommes depuis quelque temps dans les eaux boliviennes. Deux heures plus tard, nous atteignons le petit village douanier de Chilalaya, où commence la terre ferme bolivienne.

Chililaya, où nous descendons au matin, se compose d'une trentaine de maisons, et ses environs immédiats n'ont rien qui tente démesurément l'excursionniste. La diligence de La Paz n'arrivant que cette après-midi pour partir demain matin, nous avons tout le temps d'épuiser les ressources de l'endroit.

Je lie connaissance avec des habitans. Ce Bolivien s'est intéressé aux choses de son pays, et sa conversation est attachante, bien qu'elle dénote peu de connaissance des notions scientifiques qui font actuellement la base de notre éducation. Et cette lacune donne un tour imprévu à certaines de ses conclusions. — Nous venons à causer de l'aymara, qu'il parle, me dit-il, aussi facilement que le castillan.

L'aymara est la langue des Indiens de La Paz et des provinces avoisinantes. Ici, à Chililaya, nous sommes en plein domaine aymara.

Le quichua, beaucoup plus étendu, règne dans le reste de la Bolivie et dans tout le Pérou. Ce dernier idiome servait aux Incas. L'aymara et le quichua ont une origine commune ; il est facile de s'en apercevoir, mais, à la longue, ils sont devenus très différens, et qui ne connaît que l'un ne comprend absolument rien à l'autre.

Vous savez sans doute que la civilisation des Incas a succédé à un empire beaucoup plus ancien dont l'histoire ne dit rien, qui avait son siège à l'endroit où nous sommes. Les ruines classiques de Tiahuanaco, à peu de distance d'ici, que viennent visiter les amateurs d'archéologie et qu'ils admirent, de même que les admirèrent autrefois les Incas lorsqu'ils eurent étendu leur domination jusqu'à ce territoire, sont le vestige le plus remarquable de ce peuple oublié dont on sait simplement qu'il était Aymara, parlait aymara. — Le nom de Tiahuanaco a été l'objet de plusieurs interprétations dont la plus répandue est l'explication légendaire que voici. A une époque reculée, un monarque de cette région reçut un jour un message important qui lui était apporté par un courrier arrivé avec une promptitude extraordinaire : *Tiai, Guanaco !* (Assieds-toi, Guanaco !) dit affectueusement le prince en appliquant à son zélé serviteur le nom du léger animal dont il avait imité la célérité. — Il faut dire que cette étymologie est quichua ; et, par ce fait même, elle a des chances d'être inexacte. Ou elle s'appuie sur une simple rencontre de mots, ou le nom de Tiahuanaco serait relativement récent, ce qui est possible après tout. Je vous la cite parce que c'est elle qu'on donne communément.

La première race qui ait organisé ce qu'on a appelé le Pérou était donc issue des hauts plateaux. L'aymara, plus ancien que le quichua, plus dur aussi en raison de son origine montagnarde, est très proche parent du grec et du sanscrit (voilà qui va mal) ! Mais un fait bien plus intéressant vient d'être mis en lumière, il y a quelques années, par le docteur Emeterio Villamil de Rada. Ce savant philologue, dans son livre de *la Lengua de Adan y el hombre de Tiahuanaco*, publié à La Paz en 1888, démontre clairement que l'aymara était la langue du paradis terrestre !..

Il est sept heures du matin. Pas le plus léger flocon pour ternir l'éclat du soleil. Il fait un peu froid, mais c'est presque une façon impropre de s'exprimer. Chacun couvert suivant son degré de sensibilité particulière, on n'est plus exposé à éprouver de sensations de froid ni de chaleur. C'est une température égale, et cela d'un bout de l'année à l'autre. C'est le premier climat du monde, celui où les hommes peuvent vivre très vieux, où les riches Chiliens et Péruviens viennent se guérir de la phtisie. L'air, un peu léger pour les poumons du nouveau débarqué, est d'une admirable pureté, si pur que sa transparence permet d'apercevoir avec une singulière

netteté des montagnes très distantes, dont on se croirait très près, car l'œil n'a pas encore acquis l'habitude de l'optique propre à ces régions élevées. Dans le même ordre de surprises, des individus placés tout au sommet d'une colline font l'effet d'être plus grands que nature. Le regard est désorienté.

La diligence est attelée, une diligence comme il n'en existe plus en France ni en Europe; le véhicule du monde qui personnifie le mieux les idées de départ et de voyage, qui donne le mieux la sensation d'aller de l'avant, pour qui semble avoir été forgée cette expression de « par monts et par vaux; » celui qui, autant que le navire s'éloignant du port, éveille chez le spectateur l'envie folle de s'en aller aussi par le globe voir des choses inconnues, des choses nouvelles. — C'est une vaste voiture de dix-huit places, que huit vigoureuses mules vont tout à l'heure enlever comme une plume et qui, bondissant à la suite de son attelage, sillonnera au milieu d'un nuage la poudreuse pampa, tantôt le long de la route assez indistinctement tracée, tantôt purement et simplement à travers champs, avec la fantaisie d'un jeune cheval galopant pour son plaisir. Cela si rapidement qu'en sept heures elle aura dévoré les 75 kilomètres qui nous séparent de La Paz, laissant encore à la colonie roulante le temps de déjeuner à mi-chemin.

Depuis quelques années, on peut parcourir de la sorte la moitié de la Bolivie, qui est grande comme trois France, en passant et repassant sans cesse des hauts plateaux froids et stériles où l'air est rare, aux campagnes tempérées et verdoyantes, et de là aux vallées torrides dont l'épaisse et chaude atmosphère couvre la végétation intertropicale.

On s'embarque : des dames, des enfans, des jeunes gens, des messieurs mûrs; un empilement méthodique qui n'en finit plus. Le gros est casé à l'intérieur, mais des voyageurs détachés prennent place à côté du postillon. On en voit enfin tout un rang au-dessus de sa tête. Ceux-là dominant la plaine, le regard portant loin, la physionomie grave et hautaine, expression due peut-être à une certaine attention à ne pas tomber, plus spécialement imposée de ce poste surélevé.

Le fouet trace deux ou trois zigzags et le claquement détermine l'ébranlement de la file des mules. Elles sont trop nombreuses pour partir d'un bloc. C'est un mouvement qui se communique de l'une à l'autre avant que la diligence ait bougé d'une ligne. Mais quand l'effort isolé de chaque bête a donné la résultante totale de traction, on voit la grosse voiture s'échapper d'un trait. En deux bonds, le conducteur indien a atteint la machine fuyante où il s'accroche avec une adresse d'acrobate, à deux courroies suspendues à l'arrière, pendant que les mules mêlées dans le désordre

apparent d'une troupe de chevaux sauvages font reluire leurs fers au soleil.

Avec deux compagnons, je suis dans une voiture annexe, le convoi principal.

Le plateau que nous parcourons, — ce toit du Nouveau-Monde, —malgré son peu de fécondité, est une des parties peuplées de la Bolivie. On voit de partout des villages, des maisons isolées et des cultures. Cultures modestes, au reste, qui se réduisent à la production de l'orge et de quelques variétés de pommes de terre.

Le Sorata qui nous a accompagnés dans la deuxième partie de notre route, de même que le Misti dans la première, s'efface de plus en plus pour faire place à l'Ilimani, la montagne de La Paz. Tous ces pics célèbres ne répondent pas à l'idée qu'on se fait d'eux. Surgissant de la mer, ils écraseraient les Alpes et le Caucase. Diminués du piédestal sur lequel nous sommes juchés, ils sont loin de produire l'effet du Mont-Blanc.

Au relais, nous déjeunons avec les provisions que nous avons apportées. Cet hôtel ressemble assez aux auberges chinoises dont les Européens peuvent s'accommoder à condition de transporter de quoi manger et de quoi coucher.

Sur le mur de la pauvre salle est collée une affiche que je reproduis avec ses nombreuses fautes d'orthographe :

OJO.

Don R... G... debe en esta estacion beinte bolivianos por un almuerso que hiso preparar para el señor ministro B... I no los quiere pagar esa pequeñez, que tal es...

C'est-à-dire :

M. R... G... doit à cet établissement vingt boliviens (1), pour un déjeuner qu'il a fait préparer pour M. le ministre... Il se refuse à payer cette médiocre somme. N'est-ce pas là le fait d'un... ?

L'aubergiste laisse à l'appréciation du public le qualificatif qu'il convient d'appliquer à un tel procédé.

C'est là une des méthodes en tentative de recouvrement de créances usitées en Bolivie. Elle est très commune, et on n'a qu'à ouvrir le premier journal venu pour lire, à la page des annonces, un document dans le genre de celui-ci :

COMMUNICADOS.

SENOR T..... O.....

Vous me devez depuis très longtemps une petite somme que vous

(1) Le bolivien vaut 3 fr. 15 au cours actuel. — En Bolivie, pour la jolie somme de 63 francs dont il est ci-dessus question, trois ou quatre convives sont gratifiés d'un méchant déjeuner européen.

vous refusez à me payer, malgré les poursuites que j'ai opérées pour le remboursement dudit argent.

Je me vois obligé de la recouvrer par le moyen de la presse, puisque vos sollicitations, vos gémissemens et vos bassesses auprès de votre compère le ministre de l'intérieur ont empêché l'exécution des ordres judiciaires dictés contre vous.

La Paz, setiembre 24 de 1891.

(*Signé*) : C... M...

Bientôt nous commençons à rencontrer des files d'Indiens qui, venus de différentes directions, convergent toutes vers le même point. C'est partout l'annonce certaine de l'approche d'une ville importante.

En tant qu'animaux, les caravanes sont composées d'ânes et de mules chargés principalement du précieux produit dont le nom nous est aujourd'hui familier, la coca. D'autres fois, ce sont des troupeaux exclusivement formés de lamas, bêtes au long cou peu flexible, au regard fixe, à l'air sot et fier. On ne peut leur imposer qu'une faible charge. Les anciens Péruviens ne connaissaient pas d'autre animal de transport.

Les Indiens, meilleurs marcheurs que les plus infatigables quadrupèdes de la troupe, suivent leurs bêtes à pied. Vêtus d'un manteau percé d'un trou où l'on passe la tête et dont les plis obliques retombent autour de l'individu à la manière d'un parapluie à demi-fermé, les pieds nus ou reposant sur des sandales de cuir, le crâne protégé par une coiffe que recouvre encore le chapeau de feutre rond, ils témoignent, ainsi que d'autres peuples de climats modérément froids, de préoccupations douillettes à l'égard du chef et d'une complète indifférence pour les extrémités. A la ville, ce costume se modifie chez les élus qui remplissent les plus hautes fonctions auxquelles la médiocrité intellectuelle aymara puisse aspirer, celles de domestique de bonne maison, et fait place au pantalon à jupes courtes, à la veste courte et au bonnet des fous de nos anciennes cours, à languettes effilées le long des oreilles, couronnant la face d'un Triboulet couleur de pain d'épice. Ces anciens seigneurs de la contrée sont résignés, doux à l'état normal, taciturnes, archéologiquement sympathiques, mais réduits par la servitude à une absolue misère pécuniaire et morale. On chercherait vainement à s'expliquer leur dégradation présente, que quelques siècles à peine séparent d'un état dont les historiens et les écrivains se sont plu à fixer le souvenir en traits d'or, si on n'avait présens à la mémoire les traitemens qu'ils ont subis.

« Ils pénétraient dans les villages et ne laissaient pas un enfant, un vieillard, une femme enceinte ou nouvellement accouchée,

qu'ils n'éventrassent comme moutons appartenant à leurs étables. Ils faisaient des paris à qui, d'un coup de coutelas, ouvrirait un homme par le milieu du corps ou lui enlèverait la tête, ou lui découvrirait les entrailles. Ils arrachaient les enfans du sein de leur mère, et, les prenant par les pieds, leur écrasaient la tête contre les rochers. D'autres fois, aux gens qu'ils voulaient mettre à mort, ils coupaient les deux mains, et les leur faisant porter suspendues, ils leur disaient: Allez porter ces dépêches! pour dire: Allez donner des nouvelles à ceux de vos compagnons qui se sont enfuis dans la montagne! Ils tuaient communément les nobles de la manière suivante: les attachant sur des grillages tressés avec des baguettes, assujettis à l'aide de fourches, ils les faisaient cuire par-dessous, à feu modéré, au milieu des cris que ces tourmens arrachaient aux victimes, jusqu'à ce que, désespérées, elles eussent rendu l'âme. »

« J'ai vu toutes les choses que je viens de dire et beaucoup d'autres infinies... »

Ainsi s'exprime l'évêque espagnol Las Casas, racontant la conduite de ses compatriotes dans l'île d'Haïti. Le Pérou fut encore plus mal partagé, s'il était possible, que les Antilles. Il échut au sanguinaire Pizarre, ancien porcher de l'Estrémadure, qui ne savait pas lire, et, progressivement, les neuf dixièmes de la population furent anéantis. Dix millions d'hommes, au bas mot.

A tous points de vue, le résultat a été acquis, et probablement à titre definitif. Les anciens sujets des Incas, dont le nombre va toujours lentement décroissant depuis la grande décimation, ont tout perdu, patrie, génie, croyances, industrie, jusqu'à leurs traditions qu'ils ont fini par oublier. Pour combler ce vide, ils ont emprunté à leurs vainqueurs leur religion qu'ils se sont assimilée en l'avilissant, et dont l'enseignement leur est distribué par des *padres* ignares, superstitieux, rapaces, tristes pasteurs de misérables brebis. Voilà toute leur existence intellectuelle. A l'égard matériel, ils occupent mollement quelques heures de la journée dans des travaux, qui, quels qu'ils soient, sont exécutés à la façon dont le bœuf trace son sillon, sans que le cerveau y prenne plus de part que celui du ruminant, et dont les procédés se poursuivront sans amélioration, vraisemblablement aussi longtemps que durera leur race. Même à des Aymaras, une telle vie finirait par peser, s'ils n'avaient un puissant et terrible dérivatif dans l'alcool. Les classes irlandaises les plus ravagées par les mortelles boissons que notre commerce moderne se plaît à répandre, peuvent être assurées qu'il existe ici des tribus inférieures et amies qui leur serviraient de repoussoir. Hommes et femmes s'adonnent à l'ivresse

avec un entrain forcené, et le « beau sexe » est celui qui offre les manifestations les plus navrantes du délire dont Noé passe pour avoir le premier donné l'exemple. On se grise, bien entendu, en toutes circonstances; mais les fêtes religieuses, fort nombreuses, car on est très dévot dans la contrée, sont considérées comme étant d'orgie obligatoire. Et ces jours-là, dès les premières heures de l'après-midi, dans les villages, sur la place où le clocher domine les maisons de terre; dans les villes, sur le pavé de toutes les rues, on voit les dames aymaras, sanglotant, pleurant bruyamment, à la manière des petits enfans, en une plainte indéfiniment prolongée (c'est l'effet que l'alcool produit sur leurs nerfs), tituber avec d'effroyables oscillations, tomber, se casser la figure sur les cailloux, ou écraser, estropier leur progéniture qu'elles portent attachée dans le dos, à la *chiffonnière*.

A une heure et demie, la voiture s'engage dans un petit chemin creux, long de quelques tours de roue seulement, incline à droite, et un spectacle extraordinaire se présente à la vue aussi inopinément qu'à un rapide lever de rideau sur un décor à sensation.

C'est un cirque immense de montagnes chauves, aux déclivités argileuses et grises ou rocheuses et rougeâtres, une excavation prodigieuse, aussi étendue, aussi profonde que ces étranges cratères lunaires dont les astronomes tracent la configuration sur les cartes des mondes extra-planétaires et mesurent la coupe pierreuse creusée dans un astre mort. Ici, la neige qui recouvre l'énorme masse de l'Ilimani, flanqué en contrefort au plateau évidé, indique que cette nature silencieuse est quand même douée de vie, qu'elle n'est pas réduite à son squelette minéral, et que, si l'eau ne la parcourt pas en torrens murmurans et mouvans, elle existe, du moins, répandue en molécules invisibles dans un espace qui n'est pas le vide, l'éther inanimé. Le long des pentes de la cuvette, courent des routes et des ravins, pleins de sinuosités, repliés sur eux-mêmes, dessinant des 6, des 8, des 0. Au fond, surgissent des arbres, une végétation qui n'est pas jetée en masses moutonnantes dans le désordre et l'abondance d'une production spontanée, mais alignée en minces rideaux, représentée par des individus espacés, rarement groupés en bouquets, accusant le résultat de soins assidus. Derrière et à travers ce voile peu gênant, on aperçoit à vol d'oiseau une ville très compacte dont les toits de tuile rouge, seuls visibles, s'étendent comme une plaine sous le regard plongeant presque à pic : c'est La Paz.

LOUIS BASTIDE.

# L'UNION LATINE

ET LA

# NOUVELLE CONFÉRENCE MONÉTAIRE

## II[1].

### LA NOUVELLE CONFÉRENCE MONÉTAIRE.

Avant que l'exploitation des *placers* de la Californie et des mines d'argent de la Nevada eut fait connaître aux Américains l'embarras des richesses, la législation monétaire des États-Unis offrait déjà l'exemple d'une constante mobilité. Au sortir de la guerre de 1812 contre l'Angleterre et de la crise que cette guerre avait entraînée, la confédération, sûre, désormais, de son indépendance, s'arrêta à un système monétaire dont le double étalon était la base, et elle adopta pour ses monnaies d'or, au regard des monnaies d'argent, le rapport de 1 à 15. Ce rapport était, à ce moment, dans toute l'Europe, de 1 à 15 1/2. Il en résultait que les négocians importateurs et les marchands de métaux étaient en droit, avec 15 onces d'argent, de se faire livrer, aux États-Unis, une once d'or qu'ils pouvaient échanger en Europe contre 15 onces et demie de métal

(1) Voir la *Revue* du 1er novembre.

blanc. L'opération était simple et facile, elle ne faisait courir aucun risque, donnait un bénéfice suffisant et, enfin, pouvait se renouveler indéfiniment. L'or américain, dans la mesure que permettait le commerce encore assez restreint de la confédération, commença donc à s'écouler graduellement vers l'Europe. On s'aperçut de sa raréfaction aux difficultés qu'on éprouvait à en trouver pour faire face aux paiemens stipulés exigibles en or. On renversa alors le courant monétaire; on abaissa à 900 millièmes de fin le titre des pièces d'or et, à l'imitation du Mexique et des autres républiques espagnoles, on adopta pour l'or et l'argent le rapport de 1 à 15.98. Il devint immédiatement possible, avec une once d'or, d'obtenir aux États-Unis 0 fr. 48 d'argent de plus qu'en Europe et, cette fois, ce fut l'argent américain qui prit avec rapidité le chemin de l'ancien monde. La guerre de la sécession mit fin à ces fluctuations dans le rapport des deux métaux précieux en les balayant tous les deux de la circulation. Le paiement des droits de douane en faisait seul apparaître de faibles quantités, qui reprenaient immédiatement le chemin de l'Europe, pour l'acquit des coupons de la dette fédérale.

Lorsque la situation commença à s'éclaircir et qu'on songea à reprendre les erremens du commerce régulier, les chefs du parti républicain, qui détenait alors le pouvoir, les présidens Grant et Hayes, le ministre des finances Sherman et ses premiers successeurs, MM. Fairchild, Manning et quelques autres qui avaient joué un rôle considérable pendant la guerre civile, s'appuyèrent sur le résultat des conférences auxquelles les États-Unis avaient pris part en 1867 et 1868, et sur l'exemple donné par l'Allemagne, pour recommander une prompte reprise des paiemens en espèces, le retrait du papier-monnaie et un retour à l'étalon d'or.

Ils obtinrent sur ce dernier point une victoire éphémère, et qui ne pouvait avoir de conséquences appréciables tant que le cours forcé du papier était maintenu. Ils tournèrent leurs efforts de ce côté; ils firent fixer au 1er janvier 1879 le terme du cours forcé et la reprise des paiemens en numéraire. Si les États-Unis avaient apporté au retrait du papier-monnaie la même énergie qu'à l'amortissement de leur dette et avaient appliqué à cette œuvre utile et honnête les immenses ressources que leur fournissait leur tarif de douanes, cette date du 1er janvier 1879 aurait pu être devancée, mais dans l'intervalle de nouveaux intérêts s'étaient créés et avaient grandi, qui tinrent en échec tous les efforts du gouvernement. Les États de l'Ouest regorgeaient de papier-monnaie, et les habitans de cette région ne tenaient pas compte de la dépréciation de 50 pour 100 et plus que subissait ce papier; ils ne voyaient que le prix nominal auquel les denrées et les salaires étaient payés

autour d'eux : lorsqu'on eut retiré de la circulation pour deux milliards de *greenbacks*, le papier-monnaie remonta rapidement à 75 pour 100 de sa valeur nominale; mais les prix s'en ressentirent dans la même proportion; on offrit moitié moins de dollars pour les mêmes objets; et les gens de l'Ouest s'écrièrent que les capitalistes et les spéculateurs des États atlantiques voulaient affamer les ouvriers et ruiner tout l'Ouest, en restreignant la large circulation à laquelle les hauts prix de toutes choses avaient été dus. Les villes et les États qui avaient contracté pour leurs travaux publics des emprunts considérables à New-York, Boston ou Philadelphie, et qui s'étaient flattés de les rembourser en papier déprécié, appréhendaient de se voir contraints de s'acquitter en or ou en un papier au prix de l'or. Il fallait arrêter cette contraction de la circulation et même rendre à celle-ci ses anciennes proportions. C'était une opinion généralement accréditée dans tout l'Ouest que le minimum de la circulation américaine devait être de 200 dollars par tête, et que la laisser descendre au-dessous de ce chiffre, c'était paralyser les progrès de la prospérité publique. Les *inflationistes*, ainsi qu'on nomma les propagateurs de cette nouvelle doctrine, trouvèrent des alliés empressés dans les propriétaires et les actionnaires des mines d'argent. La production de ces mines avait pris un grand développement depuis 1868, et elle allait toujours en s'accroissant. Les intéressés protestaient bruyamment contre l'exclusion dont l'argent avait été frappé par la loi monétaire de 1873 : il y avait, disaient-ils, dans les flancs des montagnes Rocheuses, une source inépuisable de richesse pour les États-Unis, si le maintien d'une législation inique ne paralysait pas l'exploitation des mines. Les *silvermen*, comme on les appela, demandaient donc à grands cris que l'argent fût monnayé de nouveau, qu'il reprît rang à côté de l'or comme monnaie légale et avec pleine valeur libératoire.

Une lutte acharnée s'engagea d'une part entre les États Atlantiques partisans de l'étalon d'or et du retrait du papier-monnaie, et de l'autre les États de l'Ouest unanimement *inflationistes* et leurs coalisés, les États du Pacifique, où dominaient les *silvermen*. Chaque session vit reparaître des propositions de loi qui avaient pour objet ou de reculer la *resumption* (reprise des paiemens en espèces) ou de l'ajourner indéfiniment. Le gouvernement défendit énergiquement la date du 1er janvier 1879, et réussit à la faire maintenir, mais quant aux *greenbacks*, il soutint vainement que leur existence était inconstitutionnelle, qu'ils avaient constitué une forme d'emprunt que des circonstances inexorables avaient pu excuser, mais que leur conservation, après que ces cir-

constances exceptionnelles avaient disparu, était contraire à la constitution fédérale qui interdit toute création de papier-monnaie. Cet argument n'ébranla point les *inflationistes*, préoccupés avant tout de ne point laisser diminuer les moyens d'échange à l'abondance desquels ils attribuaient le prompt retour de leur prospérité. Ils allaient jusqu'à déclarer qu'ils préféraient les *greenbacks* au numéraire. En 1876, M. Jones, sénateur pour l'État de Nevada, et rapporteur d'une commission chargée d'une enquête sur la situation monétaire, s'exprimait ainsi : « L'inconvénient de la monnaie métallique est qu'on est exposé à la voir disparaître par l'exportation. Un tel danger n'est pas à craindre si l'on a uniquement du papier. Que l'État se charge de le fabriquer, et pour mesurer la quantité nécssaire, il n'a pas besoin de consulter la situation du commerce et de l'industrie, qui est toujours un baromètre incertain ; il n'a qu'à prendre pour base le chiffre de la population, en rapprochant le nombre des nouveau-nés de celui des décès. » M. Jones, au nom de la commission sénatoriale, concluait à la remonétisation de l'argent et au maintien d'un papier inconvertible; il négligeait de dire comment les États-Unis commerceraient avec l'étranger lorsqu'ils n'auraient plus aucune monnaie exportable. Il est aisé de comprendre que des gens imbus de semblables théories devaient être peu sensibles aux argumens légaux et aux motifs d'équité invoqués par le gouvernement. La coalition qui se forma contre le président et le secrétaire du trésor était trop forte pour qu'ils pussent en triompher; et le congrès décida, malgré leur résistance, que les 346,681,016 dollars en papier qui étaient encore entre les mains du public ne seraient ni rachetés ni retirés, et que ceux qui viendraient à rentrer dans les caisses du trésor, par la voie de paiemens, ne seraient plus ni oblitérés, ni détruits, qu'ils devraient être remis immédiatement en circulation.

Les *inflationistes* rendirent aux *silvermen*, dans leur entreprise en faveur de la remonétisation de l'argent, l'appui qu'ils en avaient reçu. Cette campagne a valu une sorte de célébrité au représentant Bland, qui l'organisa et la dirigea; elle fut conduite avec une extrême vigueur. Ce fut vainement qu'on essaya, par voie de transaction, de faire accepter un monnayage partiel de l'argent, en n'attribuant au métal blanc une valeur libératoire que dans la limite de 20 ou de 30 dollars : on exigeait le monnayage illimité de l'argent et une parité absolue entre l'argent et l'or. En 1877, la législature de l'Illinois adopta un bill qui attribuait à la monnaie d'argent pleine valeur libératoire pour l'acquittement de toute dette et de tout engagement public ou privé. Ce bill fut frappé de *veto* par le gouverneur de l'État comme constituant un empiéte-

ment sur les prérogatives du gouvernement fédéral ; mais il montre quel était l'état des esprits dans la région de l'Ouest. A l'ouverture de la session législative, des propositions de loi furent présentées dans les deux chambres : au sénat par M. Matthews, et à la chambre des représentans par M. Bland, à l'effet de rétablir l'argent à l'état de second étalon monétaire et d'en autoriser le monnayage illimité. Présentée dans la séance du 5 novembre 1877, la proposition de M. Bland fut votée dans la même séance, à l'énorme majorité de 163 voix contre 34, et immédiatement transmise au sénat, qui la mit en discussion. Le président Hayes annonça dans son message annuel qu'il frapperait la mesure de son *veto* si elle venait à être adoptée: il fut aussitôt en butte aux attaques les plus violentes; d'un autre côté, les législatures de New-York et du Maine et presque toutes les chambres de commerce de l'Est adoptèrent des résolutions contre le bill Bland et contre toute tentative pour ajourner la reprise des paiemens en espèces. Malgré ces démonstrations, le sénat vota, le 16 février 1878, le bill Bland par 48 voix contre 22, c'est-à-dire avec une majorité de plus des deux tiers. Il y avait, il est vrai, apporté des modifications assez importantes : le monnayage annuel de l'argent était limité à 2 millions de dollars par mois au minimum, et à 4 millions au maximum. Le droit de frapper de l'argent était réservé exclusivement à l'État, ainsi que tout profit à provenir de ce monnayage. Faculté était accordée aux détenteurs des nouvelles monnaies de les déposer dans les caisses du trésor par sommes d'au moins 10 dollars, et de retirer en échange des certificats d'au moins 10 dollars chacun, qui pourraient servir à payer les droits de douane, les impôts et toutes autres sommes dues à l'État. Cette clause avait manifestement pour objet de faciliter l'écoulement des futurs dollars, en permettant aux banques et aux particuliers qui en seraient encombrés, de leur substituer une nouvelle monnaie de papier. La rédaction définitive laissait subsister la clause pour laquelle les *silvermen* avaient surtout lutté, à savoir que les futurs dollars, « aussi bien que tous autres dollars des mêmes poids et titre, antérieurement frappés par les États-Unis, seraient monnaies légales à leur valeur nominale pour toutes dettes publiques ou privées, excepté lorsqu'il aurait été stipulé expressément le contraire. » Aussi, le président Hayes, bien que le chiffre de voix réunies par le bill dans les deux chambres rendît illusoire l'exercice du droit de *veto*, crut devoir à l'honneur de son gouvernement d'en user : le 28 février 1878, il adressa à la chambre des représentans un message dans lequel il déclarait que le congrès l'aurait trouvé prêt à concourir à l'adoption de toute mesure propre à développer le monnayage de l'argent

sans fausser les contrats publics ou privés et sans compromettre le crédit de l'État. C'est parce que le bill laissait à désirer sous ce double rapport qu'il considérait comme un devoir de protester par son *veto*. M. Hayes faisait ressortir la différence de valeur entre le dollar d'or et le dollar d'argent projeté. Il rappelait qu'il avait été entendu, lors de l'émission des emprunts des États-Unis, qu'ils seraient remboursables en or. N'était-ce pas, dès lors, faire acte de mauvaise foi que d'en permettre le paiement en argent? Les engagemens pris par l'État étant chose sacrée, le président ne pouvait consentir à revêtir de sa signature une loi qui, à son avis, en était la négation.

Le jour même, le sénat et la chambre renouvelèrent leurs votes antérieurs, à une majorité supérieure aux deux tiers, et le bill devint exécutoire. Il eut pour effet immédiat de faire tomber le 5 pour 100 américain de 109 à 103 sur toutes les places d'Europe. Cette baisse ne s'est effacée que parce que les secrétaires du trésor qui se sont succédé depuis cette époque, ayant l'option de payer les arrérages de la dette en argent ou en or, ont toujours eu soin de les payer en or. Une tentative a bien été faite pour leur retirer cette option et les obliger à employer les écus d'argent dans une certaine proportion, mais elle n'a pas abouti. On avait toujours objecté aux défenseurs du bill Bland que les États-Unis allaient s'isoler du reste du monde, que la future monnaie américaine ne pourrait jamais dépasser le territoire fédéral; et que dans les conventions commerciales, il ne serait pas tenu plus de compte des dollars d'argent que des *greenbacks*. On avait opposé à cette objection la possibilité d'arriver à une entente avec l'Europe ou, tout au moins, avec l'Union latine qui n'avait pas démonétisé l'argent; une clause additionnelle, proposée par M. Allison, avait imposé au président l'obligation de provoquer une conférence internationale. Il importe de donner les termes mêmes de cette clause pour faire voir sur quel terrain les États-Unis se posèrent alors et se sont toujours posés quand ils ont fait appel à l'Europe. « Aussitôt après le passage de cette loi, le président invitera les gouvernemens des puissances composant l'Union latine, ainsi dénommée, et telles autres nations européennes qu'il jugerait opportun, à entrer en conférence avec les États-Unis pour l'adoption d'un rapport commun entre l'or et l'argent, en vue de donner à l'usage de la monnaie bimétallique un caractère international, et d'assurer la fixité du rapport de valeur entre les deux métaux; ladite conférence devant avoir lieu sur tel point de l'Europe ou des États-Unis, et à telle date, dans un délai de six mois, que fixeraient les représentans des gouvernemens intéressés. »

On voit que les législateurs américains allaient vite en besogne. Ils comptaient que l'Europe s'empresserait de se rendre à leurs désirs, et que leur exemple exercerait une influence décisive sur les nations continentales. Ils ne semblent pas s'être doutés qu'ils avaient eux-mêmes créé un obstacle très sérieux, sinon insurmontable, à la possibilité d'une entente. Ils avaient adopté pour leurs nouveaux dollars le titre et le poids des pièces d'argent frappées autrefois, en vertu de la loi du 18 janvier 1837, qui supposait entre l'or et l'argent le rapport de 1 à 15,98, tandis que les monnaies de l'Union latine et celles de presque tous les États européens ont pour base le rapport de 1 à 15 1/2. L'établissement du rapport commun auquel ils voulaient arriver par une conférence n'était donc possible qu'à la condition que l'Europe refondît toutes ses monnaies d'argent, ou que l'Amérique remît les nouveaux dollars au creuset, et remaniât la législation qu'elle venait d'adopter.

L'invitation faite au nom des États-Unis fut accueillie avec la courtoisie due à un grand pays : l'exposition de 1878, à l'occasion de laquelle de nombreuses questions devaient être débattues entre les gouvernemens, rendit facile la convocation d'une conférence pour la question monétaire. Cette conférence se réunit donc en septembre 1878, et il suffit aux délégués de quelques séances pour se convaincre qu'il était impossible d'arriver à un accord. Ils se séparèrent donc après avoir voté les résolutions suivantes qui étaient une fin de non-recevoir polie en réponse aux propositions américaines. « Les délégués des États européens représentés à la conférence désirent exprimer tous leurs remercîmens au gouvernement des États-Unis d'Amérique pour avoir provoqué un échange international d'opinions sur l'importante question monétaire. Après avoir mûrement considéré les propositions des délégués des États-Unis, ils reconnaissent : 1° qu'il est nécessaire de maintenir dans le monde le rôle monétaire de l'argent aussi bien que celui de l'or; mais que le choix entre l'emploi de l'un ou de l'autre de ces deux métaux ou l'emploi simultané des deux doit avoir lieu suivant la situation spéciale de chaque État ou groupe d'États; 2° que la question de la limitation du monnayage de l'argent doit également être laissée à la libre décision de chaque État ou groupe d'États, suivant les conditions particulières où ils peuvent se trouver, et cela d'autant plus que les perturbations qui se sont produites dans ces dernières années sur le marché de l'argent ont diversement affecté la situation monétaire des différens pays ; 3° qu'en présence des divergences d'opinion qui se sont manifestées et de l'impossibilité où se trouvent même des États ayant le double étalon de prendre un engagement relatif à la frappe illimitée de l'argent, il

n'y a pas lieu de discuter la question d'un rapport international de valeur à établir entre les deux métaux. » Un mois après la séparation de cette conférence, l'Union latine, par la convention du 5 novembre 1878, maintenait pour cinq années la suspension de la frappe des pièces de cinq francs.

Si les résultats de la conférence de 1878 avaient été un désappointement pour les partisans de l'argent, les faits n'étaient pas plus encourageans pour eux. Dans son message de décembre 1880, le président Hayes, après avoir renouvelé sa protestation contre le maintien du papier-monnaie, faisait connaître en ces termes les résultats du bill Bland : « A l'époque du vote de la loi actuellement en vigueur qui ordonne la frappe de dollars d'argent, fixe leur valeur et leur donne le caractère de monnaie légale, un grand nombre de partisans de cette mesure croyaient que le dollar d'argent ainsi créé arriverait rapidement, par la force même de la loi, à atteindre une valeur équivalente à celle du dollar d'or. D'autres partisans de la loi, tout en doutant de la probabilité de ce résultat, étaient d'avis néanmoins qu'il fallait faire loyalement l'expérience, sauf à arrêter la frappe si, en fait, la valeur du nouveau dollar d'argent continuait à rester commercialement inférieure à celle du dollar d'or.

« La frappe du dollar d'argent, ordonnée par ladite loi, a commencé en mars 1878 et a continué depuis, conformément aux stipulations de la loi. La fabrication mensuelle moyenne ressort, jusqu'à ce moment, à 2,276,492 dollars; au 1er novembre dernier, il avait été frappé en tout 72,848,750 dollars; sur ce total, 47,084,450 sont restés au trésor, et il n'y a actuellement dans les mains du public que 25,763,291 dollars. On s'est constamment appliqué à maintenir cette monnaie dans la circulation et on a dépensé à cet effet beaucoup d'argent, mais elle revient toujours très vite au trésor. Contrairement aux espérances que les promoteurs de la mesure exprimaient lors de son adoption, la valeur du dollar d'argent à 412 grains 1/2 de fin ne s'est pas élevée. Pendant l'année antérieure au vote de la loi qui a ordonné cette frappe, le prix courant de ce poids d'argent variait de 90 à 92 cents, comparativement au dollar d'or. Pendant l'année dernière, le cours commercial moyen du dollar d'argent a été de 88 cents 1/2. Il est donc évident que l'œuvre législative du dernier congrès, en tant qu'on en espérait le relèvement de la valeur de l'argent, a manqué l'effet ainsi prédit. » Le président recommandait donc ou l'abrogation pure et simple de la loi de 1878 ou la frappe de dollars d'un poids supérieur, ayant comme lingots une valeur égale à celle du dollar d'or. Cet expédient n'a pas conduit au résultat voulu, parce que, la valeur du métal blanc ne cessant de décroître, il aurait fallu donner aux

dollars d'argent un poids et des proportions qui les auraient rendus inacceptables pour le public.

Les intérêts engagés dans cette question étaient trop puissans pour reconnaître aussi facilement leur défaite : le monnayage de l'argent fut maintenu, et on se rabattit sur l'espoir d'une entente avec l'Europe. On recueillit avidement tous les menus faits desquels on pouvait augurer une modification de l'opinion européenne. La chambre de commerce de Liverpool avait voté une adresse au gouvernement, dans laquelle elle rappelait qu'en 1876 elle avait signalé l'opportunité et l'urgence d'une conférence internationale sur la question monétaire. Elle soumettait aux pouvoirs publics les deux résolutions suivantes : « 1° si les principaux pays monétaires, y compris l'Angleterre et l'Inde, s'accordaient pour établir un rapport fixe entre l'or et l'argent et reconnaissaient aux deux métaux une force libératoire illimitée, en en autorisant le libre monnayage, cette mesure serait suffisante pour rendre à l'argent son ancienne valeur monétaire internationale; 2° il est à désirer que notre gouvernement prenne les mesures nécessaires pour amener un accord international tendant à restituer à l'argent son rôle légitime et à assurer de la sorte au monde un approvisionnement monétaire suffisant. » Bien que la chambre de commerce de Liverpool ne représentât guère, en dehors des armateurs, que les exportateurs de tissus à destination de l'Inde, et bien que d'autres chambres de commerce eussent immédiatement protesté dans les termes les plus énergiques contre les vues exposées par la chambre de Liverpool; les Américains affectèrent de voir dans l'adresse votée par celle-ci la preuve d'une modification dans l'opinion de l'Angleterre. On fit état également des doléances exprimées au sein du parlement allemand par certains représentans de l'agriculture qui se plaignaient de la raréfaction des espèces métalliques. Enfin, ce qui fut considéré comme un présage de succès, les vicissitudes de la politique amenèrent en France, au département des finances, un bimétalliste ardent. La pensée de provoquer la réunion d'une nouvelle conférence se fit jour aussitôt aux États-Unis. M. Magnin fut, au sein du cabinet français, l'avocat de la proposition américaine, qui fut accueillie favorablement. Lorsqu'un accord préalable se fut établi sur les mesures proposées, des invitations furent adressées aux puissances au nom, conjointement, de la France et des États-Unis, et une conférence, à laquelle prirent part les délégués de quatorze gouvernemens, se réunit à Paris, le 19 avril 1881.

La présidence fut naturellement décernée à M. Magnin, qui a revendiqué comme un honneur, au congrès de 1889, d'avoir « provoqué et présidé » cette conférence de 1881. Le discours qu'il prononça en prenant la présidence ne pouvait laisser aucun doute

sur ses opinions personnelles. « Pour que le métal argent, dit-il, retrouve son ancienne valeur, il est indispensable qu'il soit, comme par le passé, librement monnayé à côté de l'or. Et comme aucun État ne veut et ne peut être seul à reprendre le monnayage, il est absolument certain qu'on ne sortira des difficultés actuelles qu'autant qu'une convention bimétallique et internationale sera conclue. Nous espérons que des discussions qui auront lieu dans cette assemblée jaillira la lumière ; nous espérons qu'il sera démontré et par les données de la théorie et par celles de l'expérience que le bimétallisme international est le seul système qui puisse ramener la régularité monétaire dans toutes les parties du monde. » Ce qui n'était pas moins significatif que le langage du ministre, c'était le choix des délégués français, MM. J.-B. Dumas, Denormandie et Cernuschi, tous connus comme favorables au bimétallisme. Le nom de M. Cernuschi était, à lui seul, un programme.

L'action de la France devait donc s'exercer, au sein de la conférence, en faveur d'un retour au monnayage de l'argent; mais serait-elle suffisante? Plusieurs États, en acceptant de prendre part à la conférence, avaient formulé des réserves, dont acte leur avait été donné. Les instructions du gouvernement anglais à son délégué portaient qu'il devait se limiter à fournir à la conférence les renseignemens qui lui seraient demandés sur les lois et le système monétaires de l'Angleterre, mais qu'il devait s'abstenir de prendre part à la discussion sur le fond. Ce délégué se conforma strictement à ces instructions. Il se borna à exprimer des vœux pour la réhabilitation de l'argent dont la dépréciation causait de sérieux dommages au gouvernement de l'Inde, mais il s'empressa d'ajouter que, « nonobstant, le royaume-uni ne changerait rien à son système monétaire et garderait résolument l'étalon d'or. » Il en donna pour raison qu'il y avait plus de soixante ans que le système monétaire du royaume-uni reposait sur l'or comme étalon unique, que « ce système avait satisfait à tous les besoins du pays sans donner lieu aux inconvéniens qui s'étaient manifestés ailleurs; que, par ces raisons mêmes, il était accepté par tous les partis et par la nation, et que le gouvernement de Sa Majesté ne pouvait participer à la conférence comme soutenant le double étalon. » Cette déclaration seule devait ôter tout espoir aux promoteurs de la conférence; mais elle ne demeura pas isolée. « Nous reconnaissons, dit le baron de Thielmann, délégué de l'Allemagne, qu'une réhabilitation de l'argent est à désirer, qu'on pourrait, par le rétablissement du libre monnayage de l'argent dans un certain nombre des États les plus populeux représentés à cette conférence, arriver à ce résultat. Néanmoins, l'Allemagne, dont la réforme monétaire se trouve déjà si avancée, et que la situation générale ne semble pas inviter à un chan-

gement de système d'une aussi grande portée, ne se croit pas à même de concéder, pour ce qui la concerne, le libre monnayage de l'argent. » Ainsi, tout le monde faisait des vœux pour la réhabilitation de l'argent, tout le monde exprimait le désir que le monnayage en fût repris par son voisin ; mais tout le monde s'excusait d'en faire autant pour son propre compte. Il n'était pas jusqu'au délégué du gouvernement indien qui ne fît des réserves à cet égard. Il déclara que, *s'il était possible* d'obtenir l'accord des principaux États pour donner à l'argent un cours international, le gouvernement anglo-indien pourrait s'engager à maintenir le régime de la libre frappe de l'argent et à conserver à ce métal sa pleine force libératoire. Mais il ne pouvait se lier d'une manière aussi absolue qu'à la condition qu'un certain nombre des principaux États du monde s'engageraient de leur côté « à maintenir chez eux, pendant la même période, la libre frappe de l'argent avec pleine force libératoire, dans la proportion vis-à-vis de l'or de 1 à 15 1/2. Son engagement ne resterait en vigueur que pendant la durée de cet état de choses. » Ce même délégué, sir Louis Mallet, s'étonnait que l'abstention de l'Angleterre pût faire obstacle à l'établissement entre les autres États d'une union bimétallique. « Il ne faut pas perdre de vue, disait-il, que, gardant son système monométallique or en Angleterre, et son système monométallique argent dans l'Inde, le gouvernement britannique apporte un contingent important au régime bimétallique. » Cela était fort spécieux, mais pour que l'on pût croire à une compensation réelle, il aurait fallu établir que, par rapport à l'approvisionnement métallique universel, l'Inde, avec ses besoins nouveaux, n'absorberait pas plus d'or que l'Angleterre n'utiliserait d'argent. Cette situation de Janus monétaire, qu'on proposait pour le gouvernement britannique, prouve l'impuissance de la conférence à trouver une solution simple et pratique, en face des *non possumus* qui lui étaient opposés par les principaux États. Nous ne nous arrêterons pas aux questions d'ordre secondaire, examinées, mais non résolues par la conférence. A la huitième séance, on s'ajourna à un mois, dans l'espoir que de nouvelles instructions arriveraient à quelques délégués. Ces instructions ne vinrent pas, et après s'être convaincue de l'inutilité de ses délibérations, la conférence, le 9 juillet 1881, s'ajourna au 12 avril 1882. Elle ne s'est jamais réunie.

## III.

Voilà donc les Américains déçus, une seconde fois, dans leur espoir d'entraîner l'Europe dans les embarras contre lesquels

ils se débattaient. Ils n'en continuèrent pas moins, avec le même acharnement, à frapper des espèces d'argent dont eux-mêmes ne voulaient pas. On lit dans le message du président Arthur, en date du 6 décembre 1881 : « Aux termes de la loi du 28 février 1878, le trésor a dû faire frapper pour au moins 2 millions de dollars d'argent. Il a déjà été frappé 102 millions de ces dollars, et il n'en est entré qu'environ 34 millions dans la circulation. Je propose, comme le secrétaire du trésor, et pour les mêmes raisons, que cette frappe obligatoire soit supprimée et qu'on ne fabrique plus de cette monnaie d'argent que dans la mesure des besoins constatés. » Le même président revenait à la charge dans son message de 1882 : « La circulation des dollars d'argent, au 1er novembre 1882, comparée avec le chiffre correspondant du 1er novembre 1881, fait apparaître une légère augmentation de 1 million 500,000 dollars ; mais entre ces deux dates, le monnayage de l'argent s'est accru de 26 millions de dollars. Sur les 128 millions de dollars déjà frappés, un peu plus de 35 millions sont livrés à la circulation. La quantité de numéraire en réserve atteint de telles proportions que *bientôt les caves pouvant être utilement employées au magasinage vont manquer*. Rien ne justifie la continuation d'un monnayage qui, par rapport aux besoins du public, atteint des proportions excessives. » L'indication donnée par le président Arthur n'était point une exagération, car son successeur, M. Cleveland, dans son message du 6 décembre 1886, recommanda au congrès une demande de crédit formulée par le directeur de la Monnaie pour la construction de nouvelles caves, indispensables au magasinage des dollars d'argent. M. Cleveland, bien que du parti opposé à celui de M. Arthur, s'élevait de toutes ses forces contre la continuation d'un monnayage inutile. Nous pourrions emprunter à tous les messages successifs et à tous les rapports des secrétaires du trésor des propositions semblables, motivées par l'accumulation croissante des espèces d'argent, repoussées par le public. Rien n'ébranlait l'obstination de la majorité du congrès, entretenue par une vague espérance que l'Europe se déciderait à tirer les États-Unis de peine. Le gouvernement était harassé d'invitations à ouvrir des négociations avec les États européens. « Il faut, disait, dans le sénat, M. Evarts, que nous sachions si l'Europe veut ou non faire quelque chose pour ramener l'ancien équilibre entre l'or et l'argent. Si les principaux États ne comptent prendre aucune mesure, nous devrons aviser à ce que nos intérêts nous conseillent ; mais d'abord, il faut savoir à quoi s'en tenir sur les intentions de l'Europe. »

Le congrès monétaire, tenu en 1889, à l'occasion de l'Exposition, ne devait pas réaliser ces espérances obstinées. Cette réunion, compo-

sée de savans de tout pays auxquels des invitations avaient été adressées par la commission d'organisation, n'avait point le caractère officiel de la conférence de 1881. Le ministre des finances de France, M. Rouvier, le donna clairement à entendre dans la lettre qu'il adressa à M. Magnin, pour s'excuser, sur l'état de sa santé, de ne point aller faire l'ouverture du congrès. « Le gouvernement français, disait-il, a eu, vous le savez, à différentes reprises, l'occasion de faire connaître ses idées sur les questions monétaires. Bien que les faits qui se sont produits dans ces dernières années ne nous semblent pas de nature à modifier, à cet égard, nos dispositions générales, nous suivrons avec le plus grand intérêt les échanges de vues qui vont avoir lieu. *Il ne s'agit, cette fois, que d'un débat purement scientifique*, et les opinions exprimées seront toutes personnelles. » Il avait été entendu qu'il ne serait procédé à un vote sur aucune question. Le congrès ne fut donc qu'un tournoi académique, dans lequel les défenseurs et les adversaires du bimétallisme rompirent des lances et dépensèrent assez d'éloquence pour remplir un gros volume.

Ce n'est pas là ce qui pouvait améliorer la situation des États-Unis; elle devenait intolérable. Au 1er novembre 1889, le chiffre des dollars d'argent, frappés en vertu de la loi de 1878, s'élevait à 343,638,001, et sur cette somme, 283,539,521 dollars, soit plus d'un milliard et demi de francs, demeuraient emmagasinés dans les réserves du trésor; 60,098,480 dollars seulement étaient en circulation. Cela n'empêchait point M. Bland et ses amis de trouver que les États-Unis n'avaient pas suffisamment de monnaie d'argent, et de demander, à chaque session, le monnayage illimité, c'est-à-dire le droit pour les particuliers de faire frapper des dollars à l'empreinte des États-Unis en quantité illimitée. Ces propositions avaient, jusque-là, toujours été rejetées; mais on était à la merci d'une surprise ou d'un coup de majorité. Il fallait donc arrêter le monnayage insensé auquel les États-Unis se livraient depuis douze ans, mais il fallait en même temps, et comme compensation, offrir aux propriétaires des mines d'argent un débouché pour le produit de leurs exploitations. Dans son message du 3 décembre 1889, le président Harrison recommanda au congrès l'adoption d'un plan élaboré par le secrétaire du trésor, M. Windom. Ce plan s'appuyait sur l'empressement avec lequel le public avait usé de la faculté de déposer les espèces argent au trésor contre la délivrance de récépissés remboursables à vue, qui étaient reçus pour le paiement des impôts ou des droits de douane. En échange de la suppression du monnayage obligatoire, M. Windom offrait aux producteurs ou détenteurs d'argent la

faculté de déposer leurs lingots ou leurs espèces à la trésorerie contre des billets d'État, d'un chiffre égal à la valeur marchande du métal blanc au moment du dépôt. Ces billets devaient être remboursables à vue : 1° soit en une quantité de métal représentant, au cours du jour de leur présentation, une valeur égale au nombre des dollars exprimé sur le billet; 2° soit en or au choix du gouvernement; 3° soit en dollars d'argent au choix du porteur. Cette combinaison exposait le trésor à une perte si l'argent continait à baisser, mais M. Windom était convaincu que son plan amènerait nécessairement la hausse du métal blanc. Ce projet souleva les discussions les plus orageuses au sein des deux chambres et ne put aboutir qu'au bout de six mois. Les *silvermen* ne voulaient à aucun prix renoncer au débouché que leur offraient les achats d'argent imposés au trésor par l'obligation de frapper mensuellement 2 millions de dollars. Il fallut leur donner satisfaction sur ce point. La loi qui porte la date du 14 juillet 1890 débute par imposer au trésor l'obligation d'acheter, chaque mois, des lingots d'argent jusqu'à concurrence d'un poids total de 4,500,000 onces. Pour payer ces achats de métal, le trésor doit émettre des billets d'État, dont la valeur ne peut être inférieure à 1 dollar ni supérieure à 1,000 dollars; ces billets sont remboursables à présentation, en monnaie métallique, à la trésorerie ou dans ses succursales, et ils peuvent être réémis. Ils sont considérés comme monnaie légale pour l'acquittement de toutes dettes, soit publiques, soit privées, à moins d'une clause contraire expressément stipulée, et ils sont recevables en paiement des droits de douane, taxes et autres sommes quelconques; quand ils ont été ainsi reçus, ils peuvent être émis de nouveau. Détenus par les banques nationales, ils peuvent être considérés comme faisant partie de leur réserve légale. Sur la demande de tout porteur de billet, le trésor, conformément à un règlement à établir, rachètera ces billets en monnaies d'or ou d'argent, à sa discrétion. Les États-Unis mettent les deux métaux sur le même pied, sauf à tenir compte du rapport légal actuel ou de celui qui pourrait être déterminé dans l'avenir. La frappe des dollars d'argent cessait d'être obligatoire à partir du 1er juillet 1891.

Il est malaisé d'apercevoir quels avantages le gouvernement américain peut retirer de cette nouvelle législation, après les amendemens qu'il a dû accepter. Sans doute, il ne verra plus revenir à bref délai dans les caves du trésor les dollars dont la frappe lui était imposée, mais il devra y emmagasiner en quantité équivalente des lingots d'argent qui seront virtuellement monnayés sous la forme de billets d'État, ayant une valeur libératoire illimitée, même pour les dettes publiques. Tous les avantages sont pour les

*silvermen*, qui obtiennent, sinon pour leur argent, au moins pour les billets d'État qui le représenteront, ce monnayage illimité qu'ils avaient vainement poursuivi ; et la loi leur assure dans le trésor public un acquéreur qui doit leur prendre 1,680,000 kilogr. d'argent par an. Il est à craindre, entre autres inconvéniens, que ces billets d'État, suivant les variations du change, ne puissent être employés à soutirer l'or des banques ou des caisses fédérales, en vue de l'exportation, et n'entament cette réserve d'or que tous les secrétaires du trésor se sont évertués à créer et à défendre. La situation commerciale des États-Unis n'est demeurée intacte jusqu'ici que par une sorte d'équilibre instable qui menace d'être rompu. Voici les aveux que faisait M. Windom, à cet égard, lors de la présentation de sa loi : « Depuis la loi de 1873, nous n'avons, en réalité, qu'un étalon monétaire, le dollar d'or du poids de 25,8 grains, lequel constitue l'unité monétaire des États-Unis. Nos billets à cours légal sont garantis par 100 millions de dollars d'or déposés dans les réserves du trésor. La circulation de nos banques a pour garantie les fonds des États-Unis, dont les intérêts sont payables en or. Nos certificats de dépôts d'or sont remboursables en monnaies d'or. Conséquemment, on peut dire que nos dollars d'argent et les récépissés garantis au moyen de ces dollars sont une exception dans notre circulation. Nous n'avons, en réalité, que l'étalon d'or : le métal dont on s'est servi pour fabriquer les dollars d'argent ayant été acheté à sa valeur marchande exprimée en or. Ces dollars ont cours légal et les récépissés sont acceptés en paiement des droits de douane et des autres taxes ; mais s'ils ont cours au même titre que l'or, c'est que l'on a confiance dans les engagemens et dans le pouvoir de payer du gouvernement. *Tant que leur nombre sera maintenu dans des limites raisonnables*, ils rempliront, dans ce pays du moins, le même rôle monétaire que l'or. » Cette mesure, que le secrétaire du trésor juge indispensable, ne sera-t-elle pas dépassée si aux 1,200 millions de récépissés d'argent déjà en circulation, on ajoute mensuellement des billets émis en représentation des 4,500,000 onces d'argent que le trésor doit acquérir? Et la multiplication indéfinie de ces récépissés qui peuvent remplir toutes les fonctions de la monnaie métallique ne conduira-t-elle pas insensiblement les États-Unis, de l'étalon d'or, bien compromis, quoi qu'en dise M. Windom, au régime de l'étalon d'argent? Voilà pourquoi la chambre de commerce de New-York a protesté dans les termes les plus énergiques contre le vote, puis contre le maintien de la loi Windom et contre tout monnayage de l'argent.

La seule présentation de cette loi avait déterminé sur le marché de l'argent une hausse qui s'accentua encore après son adoption définitive et sa promulgation. De 44 pence 1/2, en janvier 1890, le prix de l'once d'argent s'éleva, à Londres, jusqu'à 53 pence en septembre; mais alors commença une baisse ininterrompue, qui ramena le prix de l'once à 43 pence 5/8 en décembre 1891 et le fit tomber, en mai 1892, un peu au-dessous de 40 pence, le cours le plus bas qui eût encore été coté. Que devenaient les espérances qu'on avait fondées sur la loi Windom? Loin de se relever par les achats obligatoires de la trésorerie, l'argent se dépréciait de plus en plus. Les *silvermen* revinrent aussitôt à leur thèse favorite, que le seul remède effectif à la crise était le libre monnayage de l'argent. Ils avaient raison à leur point de vue; car si les propriétaires de mines avaient pu porter leurs lingots à la monnaie de Philadelphie et les y faire transformer en dollars des États-Unis, cela eût été plus avantageux pour eux que de les vendre au cours du marché : seulement les nouveaux dollars n'auraient-ils pas immédiatement servi à des achats d'or en vue de l'exportation? On revint aussi à la chimère d'une entente avec l'Europe au moyen d'une conférence diplomatique. Dans son message du 7 décembre 1891, le président Harrison réitéra sa ferme résolution de ne point accepter le libre monnayage de l'argent, qui mettrait le monde des affaires à la merci des fluctuations de ce métal. Il demandait à ses concitoyens de ne pas remanier une fois de plus la législation monétaire et de faire un loyal essai des lois en vigueur. Quant à la convocation d'une conférence, il déclarait avoir suivi avec soin les mouvemens de l'opinion en Europe, avoir recueilli tous les renseignemens propres à l'éclairer et avoir retiré de cette enquête officieuse la conviction que rien, dans les dispositions actuelles des gouvernemens, n'était de nature à justifier de sa part la proposition d'une conférence internationale. Tout cela était fort sage et fort juste; mais la pression électorale s'est trouvée irrésistible, et ce même président, quatre mois plus tard, adressait à tous les gouvernemens européens l'invitation de se réunir en conférence afin de « rechercher les moyens d'accroître l'emploi de l'argent dans les systèmes monétaires des différens pays. » Le 11 mai dernier, une députation de la ligue bimétallique, qui s'est récemment fondée en Angleterre, se présentait au *foreign office* pour remettre au premier ministre, au chancelier de l'Échiquier et au premier lord de la trésorerie le texte de résolutions réclamant l'intervention du gouvernement pour régulariser, au moyen d'une conférence internationale, le change entre les pays à monnaie d'or et les pays à monnaie d'argent. M. Goschen a fait connaître à cette députation l'invitation du

gouvernement américain, que le ministre des États-Unis avait remise, l'avant-veille, 9 mai, au premier ministre et que le gouvernement avait acceptée. M. Ribot a fait une déclaration analogue à la chambre des députés, et, à Bruxelles, M. Beernaert, interrogé par M. de Neff, a annoncé également l'acceptation de la Belgique. Il y aurait eu un tel manque de courtoisie à décliner l'invitation des États-Unis dans les termes où elle est conçue qu'on ne pouvait douter de l'adhésion d'aucune puissance. Il avait été d'abord annoncé que la conférence se réunirait à Bruxelles en septembre : la date, définitivement adoptée, a été le 22 novembre. La conférence doit être précédée de quelques jours par une réunion des délégués de l'Union latine. Les délégués français sont MM. Tirard, de Foville et de Liron d'Airolles.

Quelles chances la future conférence a-t-elle d'aboutir mieux que ses devancières? Nous avons reproduit à dessein les déclarations faites, au sein de la conférence de 1881, par les représentans des principales puissances. Elles nous semblent dicter la réponse. S'est-il produit en Europe un seul événement grave de nature à modifier la situation monétaire d'un pays quelconque et à influer sur les résolutions de ses ministres? Recueillons cependant les paroles ou les actes des principaux gouvernemens. Le 11 décembre 1891, le Reichstag discutait une convention commerciale avec l'Angleterre et le tarif des douanes. L'orateur habituel de la fraction agricole, M. de Kardorff, déclarait qu'il n'accorderait les nouveaux droits sur les blés qu'autant qu'on réintégrerait l'étalon d'argent. Que répondit le chancelier, M. de Caprivi? « M. de Kardorff a soulevé la question monétaire; je crois qu'il est inutile de s'en occuper maintenant. Elle est restée sans solution depuis plus de vingt ans, et je ne vois nulle probabilité de la faire avancer d'un pas... Je ne méconnais pas qu'il existe maintenant, pour l'emploi de l'argent, un courant plus fort qu'il y a dix ou quinze ans, mais je ne crois pas que ce courant soit assez vif pour engager cette question avec chance de succès. » Le gouvernement austro-hongrois, dont le papier-monnaie est arrivé au pair avec l'argent et quelquefois fait prime par rapport à l'argent, avait un moyen bien simple d'abolir le cours forcé : c'était de retirer ses billets en les échangeant contre des espèces d'argent qu'il lui eût été facile de se procurer. Loin de recourir à ce moyen, il a fait voter par les deux parlemens des lois qui ont pour objet d'établir l'étalon d'or en Autriche et en Hongrie; et il négocie l'emprunt qui doit lui fournir les lingots d'or nécessaires. Va-t-il demander aux chambres de Vienne et de Pesth de se déjuger? Au sein du sénat italien, le 26 janvier dernier, M. Luzzatti se faisait honneur d'avoir accru les réserves d'or

dans les banques et dans les caisses du trésor et disait de la question monétaire : « Elle n'est plus, à beaucoup près, dans un état aussi aigu que celui où elle se trouvait quand l'Union latine a été renouvelée. De 1886 à 1891, on n'a plus à signaler qu'une sorte d'adaptation progressive aux conditions de fait résultant des régimes monétaires des différens pays. La question monétaire agite actuellement les États-Unis; mais cela tient à l'imperfection du régime monétaire de ce pays, qui n'est ni bimétalliste ni monométalliste. Il faudra que l'Union américaine se résigne soit à ne plus frapper d'argent, soit à en déclarer la frappe absolument libre; sinon, elle aura tous les inconvéniens qu'implique une circulation d'argent sans en avoir les avantages. Les Américains reconnaissent les difficultés qui résultent pour eux de leur système monétaire transactionnel et ils cherchent à en sortir; mais ils voudraient en sortir en entraînant les principaux pays de l'Europe dans une ligue bimétalliste. » M. Luzzatti, quand il s'exprimait ainsi, ne pouvait prévoir l'invitation du président Harrison; il ajoutait qu'il n'y avait, aux États-Unis, que les propriétaires de mines et les débiteurs qui fussent partisans du monnayage de l'argent.

La Russie se prépare à suivre l'exemple de l'Autriche. Elle est elle-même productrice d'or dans une proportion importante, elle vient immédiatement après les États-Unis et l'Australie, elle a accumulé des quantités considérables d'or dans le trésor impérial, indépendamment de l'encaisse de la Banque de Saint-Pétersbourg. Ses opérations financières avec l'Europe se sont toutes traitées sur la base de l'or. Elle a depuis 1876 suspendu toute frappe d'argent, sauf pour les pièces spéciales qui sont nécessaires pour son commerce avec la Chine. Elle est condamnée pour longtemps encore à conserver sa circulation de papier; mais quand elle sera en mesure de la retirer, elle n'emploiera l'argent que comme monnaie divisionnaire, et elle passera directement à l'étalon d'or sans se créer les difficultés d'une station intermédiaire. Restent la France et l'Angleterre. Nous avons cité la lettre par laquelle M. Rouvier réduisait le congrès de 1889 au rôle d'une réunion académique. Dans la séance du 31 mai dernier, M. Rouvier s'est prononcé très énergiquement contre la dénonciation de l'Union latine ; il a été moins net en ce qui concerne la future conférence: toutefois il a réclamé l'ordre du jour pur et simple afin de réserver au gouvernement une entière liberté d'action. En recevant, le 11 mai, la députation de la ligue bimétallique, M. Goschen lui a tenu un langage dont l'extrême réserve a été remarquée : « Les États-Unis, a-t-il dit, ont libellé leur invitation de telle sorte que les autres pays peuvent l'accepter sans engager en rien

leur liberté d'action. La formule en est très compréhensive, mais l'acceptation ne préjuge rien, et je me rends compte que les États-Unis ont cherché à faciliter autant que possible l'adhésion des diverses puissances. En acceptant cette invitation, nous avons été guidés dans une large mesure par l'extrême intérêt que la question inspire à d'importantes industries, comme celles qui sont ici représentées ; en même temps nous n'avons pas pu perdre de vue les aspirations de l'Inde que la question touche si directement ; mais notre acceptation même m'oblige ici à une discrétion toute particulière. » Les journaux anglais ont fait observer que M. Goschen avait témoigné des dispositions plus favorables dans une autre circonstance, puisque, tout en refusant de rien changer à la législation anglaise, il s'était déclaré prêt, pour favoriser la reprise du monnayage de l'argent par d'autres puissances, à demander à la Banque d'Angleterre d'user de la faculté que sa charte lui confère de faire entrer l'argent dans sa réserve jusqu'à concurrence d'un cinquième, et, en outre, à laisser la frappe de l'argent libre dans l'Inde. La sévérité avec laquelle M. Gladstone a critiqué les idées émises par M. Goschen, au sujet de la situation monétaire, indique suffisamment que le ministère actuel ne se départira pas, en 1892, de l'attitude intransigeante prise par l'Angleterre en 1881. Le président Harrison avait donc raison de se montrer incrédule quant aux chances de succès d'une nouvelle conférence.

Comment en pourrait-il être autrement ? N'est-ce pas une entreprise chimérique que de vouloir imposer aux gens de se servir d'une monnaie dont ils ne veulent pas, quand ils en ont une meilleure à leur disposition ? Pourquoi les Américains sont-ils demeurés sourds aux conseils de leurs présidens qui les invitaient à retirer de la circulation leur papier-monnaie ? Est-ce que la substitution d'écus d'argent aux *greenbacks* n'eût pas offert un débouché aux produits de leurs mines ? Pourquoi donnent-ils une entorse à leur constitution pour maintenir dans la circulation ces 1,800 millions de papier-monnaie ? Pourquoi préfèrent-ils entasser dans les caves de la trésorerie les écus frappés en vertu du bill Bland et se faire délivrer des certificats de dépôt ? C'est que les *greenbacks*, revenus au pair depuis 1879, munis de la garantie du gouvernement fédéral et investis du pouvoir libératoire, leur offrent tous les avantages de sécurité et de commodité que nous présentent les billets de la Banque de France. Quant aux récépissés d'argent, échangeables à présentation contre des espèces, ils constituent une seconde sorte de billets, munis d'une garantie métallique, existant dans les caisses de la trésorerie, et ils sont

entrés dans la circulation pour plus de douze cents millions. Joignez-y les récépissés de dépôts d'or, qui offrent les mêmes facilités, et les billets des banques d'émission, et vous constaterez que les États-Unis emploient simultanément quatre circulations fiduciaires, représentant ensemble plus de cinq milliards, tandis que leur circulation d'écus d'argent, de leur plein gré et par l'effet de leurs préférences manifestes, ne peut arriver à dépasser trois cents millions, soit 5 francs par tête. Devant ces faits et ces chiffres, est-il possible de prendre au sérieux les propositions américaines? Y a-t-il là autre chose, comme l'indiquait M. Luzzatti, qu'une tentative pour se décharger sur l'Europe de la masse d'écus créés par des frappes inutiles et imprévoyantes?

On fait valoir, à l'appui des propositions américaines, les considérations les plus diverses et les plus contradictoires. On entend dire, dans certains comices agricoles : « Il faut relever la valeur de l'argent pour que la France ne soit plus inondée de blés qu'on achète dans l'Inde, au prix d'un métal déprécié et qu'on peut revendre à bas prix sur le pied de l'or, parce que l'écart entre les deux métaux constitue à lui seul un bénéfice suffisant. » Or, les états de la douane ne contiennent aucune trace de cette prétendue inondation : les blés de l'Inde ne représentent pas plus de 4 à 5 pour 100 de nos importations de céréales. Les cultivateurs allemands tiennent le même langage au sujet des blés russes : là c'est la baisse du rouble-papier et ses constantes variations qui rendraient faciles des spéculations au préjudice de l'agriculture germanique. On leur a accordé l'établissement d'un droit sur les blés étrangers, auquel M. de Bismarck s'était toujours refusé. Nos voisins ont un autre grief : ils font remarquer qu'avant 1873, la circulation allemande représentait 15 marks par tête et qu'elle n'est plus aujourd'hui que de 10 marks 1/2. Cela ne leur semble pas suffisant, et M. de Bismarck semble avoir reconnu lui-même cette conséquence de la précipitation mise à retirer et à démonétiser les florins de l'Allemagne du Sud et les monnaies de la Saxe, de Hambourg, de Lubeck et du Mecklembourg, car il lui est échappé de dire, un jour, au Reichstag, au sujet de la question monétaire, qu'il avait « laissé la couverture trop courte. » Du reste, le gouvernement allemand ne songe point à modifier sa politique monétaire : il s'est contenté de remettre peu à peu en circulation une partie des thalers qu'il n'a pas encore fondus et qu'il ne saurait vendre à un prix avantageux.

La baisse des prix, dont on se plaint et qu'on exagère, car elle ne porte que sur un très petit nombre de produits, est-elle imputable à une surproduction? Les uns l'affirment, d'autres le nient.

Cependant, il a été impossible de soutenir que la production se soit ralentie et même qu'elle soit demeurée stationnaire. Tout ce qu'on a pu prétendre, en s'appuyant sur les tableaux de M. Sauerback, c'est que l'accroissement de la production générale n'a été, dans les quinze dernières années, que de 1,08 pour 100, tandis qu'il avait été de 2,08 pour 100 pendant la période précédente. Or, il est à peine besoin de faire observer que plus le point de départ que l'on prend est élevé, plus le tantième d'accroissement que l'on constate représente une augmentation considérable. Il suffit, d'ailleurs, de prendre les statistiques des principaux pays manufacturiers pour constater que certaines industries, celles du fer, du coton, de la laine, de la soie, etc., produisent aujourd'hui des quantités de plus en plus considérables, et la consommation croissante de la houille ne correspond pas, assurément, à un ralentissement de la production générale.

Est-il admissible, comme le soutiennent certaines personnes, que le mal provienne de la disette des instrumens d'échange et que le remède soit de mettre une plus grande quantité d'espèces en circulation ? L'assertion paraît singulière lorsqu'on réfléchit au chômage des énormes masses métalliques, entassées dans les caisses des banques. Dans les pays civilisés, où le crédit est la base universelle des transactions, le rôle du numéraire, de l'or aussi bien que de l'argent, a singulièrement diminué : les espèces métalliques ne servent plus que d'appoint : elles ont été supplantées par les billets de banque, les chèques, les viremens et autres instrumens de crédit. Le rapport de la Banque de France, pour l'exercice 1886, constate que la proportion des billets de banque dans les opérations de l'année avait été de 52 pour 100, celle des autres instrumens de crédit de 43 1/2 pour 100, celle du numéraire de 4 1/2 pour 100 seulement. Frappé de ces chiffres, l'un des directeurs de la Banque d'Angleterre, M. F.-W. Birch, demanda à la Banque d'Angleterre la statistique des paiemens effectués pendant une semaine prise au hasard. Voici le résultat sur une moyenne quotidienne de 4,445,000 livres sterling : les instrumens de crédit représentaient 87 1/2 pour 100, les billets de banque 12 1/4 pour 100, et le numéraire 1/4 pour 100. Il y avait eu une journée où sur un ensemble de paiemens montant à 4,775,593 livres sterling, on n'avait payé en numéraire que 4,632 livres sterling. Les opérations des banques particulières donnent des résultats analogues. En relevant les opérations d'un mois, en 1887, MM. Glyn ont constaté que la moyenne des paiemens en numéraire effectués par an avait été de 4 1/2 pour 1000 contre 3 pour 1000 à la Banque d'Angleterre. Or, en 1881, à la suite de recherches minutieuses,

M. Pownall estimait encore à 9 1/2 pour 1000 le rapport du numéraire aux billets de banque et aux lettres de crédit dans les recettes totales de dix banques de Londres. On voit que l'économie du numéraire avait fait de grands progrès dans l'espace de sept années. Une des causes en est le développement continu de l'emploi des chèques. M. Bertram Currie, président du conseil des finances de l'Inde, en insistant sur ce fait devant la commission d'enquête sur l'or et l'argent, en citait un exemple remarquable. En 1880, le nombre des chèques tirés sur les banques de province, auxquelles la maison Clyn et Cie servait de correspondant, atteignit pour trois jours 19,950, sur lesquels 462, c'est-à-dire 2 1/4 pour 100, étaient au-dessous d'une livre; en 1887, pour les trois jours correspondans, le nombre total des chèques a été de 35,090, dont 1,481 ou 4 pour 100 au-dessous d'une livre. Le progrès est visible, et cependant, pour les petites sommes, le chèque rencontre un concurrent dans le bon de poste créé en 1880 et qui a pris une extension rapide. En 1881, il en a été délivré 4 millions et demi, pour une valeur de 2 millions sterling; le nombre s'en est élevé à 25 millions trois quarts en 1886 et à 31 millions en 1888, représentant une valeur de 300 millions. Il est un nouvel instrument de crédit qui a fait son apparition depuis quelques années et qui produira une révolution dans le commerce international, c'est le mandat télégraphique. Il y a peu d'années encore, lorsqu'on voulait, de New-York, régler une affaire avec Londres, il fallait, si l'on employait les espèces métalliques, les faire assurer; si l'on se servait de traites ou de billets de banque, on les coupait transversalement en deux et on expédiait les deux moitiés par deux paquebots différens. Aujourd'hui, les banques continuent à recevoir comme autrefois les effets causés par opérations commerciales; mais, au lieu de fournir en échange des traites aux termes d'usage, elles donnent des mandats télégraphiques. « Ce moyen, disait M. Birch, dans une allocution à l'Institut des banquiers de Londres, permet au marchand de Hong-Kong, de New-York ou de tout autre partie du monde, de calculer exactement le coût de son opération comme s'il était à Londres. Il n'est plus question pour lui d'escompte, de timbre et autres frais, il balance là-bas son opération tout aussi aisément que s'il était dans Lombard-Street. Les affaires sûres se font maintenant à si bon marché qu'un écart minime suffit pour rendre possible l'échange de l'effet commercial contre le chèque international dont je viens de parler. » Ainsi, tout conspire dans le monde entier à rendre le règlement des transactions aussi rapide et aussi économique que possible. Que signifierait, à l'encontre du courant universel, d'ajouter de nouveaux écus

d'argent, coûteux à fabriquer et coûteux à transporter, à la masse des écus de même sorte qui dorment dans les caisses des deux mondes; et à qui ferait-on accepter ces nouveaux écus, lorsque personne ne veut plus des anciens?

On insiste et l'on dit : l'argent n'a pas perdu de sa valeur au regard des marchandises; il ne se déprécie que par rapport à l'or dont la puissance d'acquisition s'accroît de plus en plus, à cause de sa raréfaction. La production de l'or a diminué; elle est devenue insuffisante pour les besoins de l'humanité ; elle prépare une catastrophe. Il faut donc, à côté de l'or, rétablir l'argent dans ses anciennes fonctions. Est-il vrai que la production de l'or diminue? M. Goschen l'a dit, dans un mémoire, il y a une douzaine d'années; M. de Laveleye l'a répété dans un gros livre, et on le redit en chœur. Il est exact que la production de l'or s'est affaiblie pendant quatre ou cinq ans à partir de 1879, et les deux hommes éminens que nous citons ont cru, avec une imprudente précipitation, que le mouvement décroissant était définitif et qu'il ne s'arrêterait plus. La production de l'or s'est relevée; elle se maintient et elle semble même en progrès. D'après M. Leech, directeur de la Monnaie des États-Unis, la production de l'or, de 140,555 kilogrammes en 1886, serait arrivée à 188,531 kilogrammes en 1891. Un spécialiste, qui s'est beaucoup occupé de la question des métaux, M. Ottomar Haupt, évalue les espèces d'or frappées dans les diverses monnaies du monde à 494 millions en 1886, à 650 millions en 1887, à 702 millions en 1888 et à 879 millions en 1889. On voit que le progrès est constant. D'après le même écrivain, les encaisses or des banques européennes et de la trésorerie des États-Unis auraient été ensemble de 6,402 millions en 1889 et de 6,914 millions en 1890; et les sept premiers mois de 1891 les auraient accrues encore de 700 millions. Au 30 juin 1892, les encaisses or de toutes les banques européennes étaient encore en progrès; nous ne croyons pas nécessaire de reproduire le tableau qui le constate et qui a été dressé à la Monnaie de Washington d'après les bilans officiels: nous nous contenterons de citer la Banque de France qui avait 1,586 millions d'or, la Banque impériale de Russie qui en avait encore davantage, 1,650 millions; les Banques d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande en avaient ensemble 800 millions, et la Banque impériale d'Allemagne en avait autant. Ces chiffres permettent de dire que l'humanité ne marche pas vers une disette de monnaie d'or. Ce ne sont pas les banques seulement qui sont mieux pourvues d'or que par le passé. La Banque d'Angleterre estime que les espèces d'or, aux mains des particuliers, se sont élevées de 90 millions sterling, en 1858, à

125 millions ou 125.3 millions en 1878, et ne sont pas actuellement inférieures à 117.6 millions. On doit d'autant moins appréhender une pénurie d'or que de nouveaux gisemens aurifères ont été découverts dans l'Afrique australe et commencent seulement à être exploités.

Parmi ceux qui s'applaudissent de la réunion d'une nouvelle conférence, le groupe le plus bruyant se compose des industriels du Lancashire, qui se plaignent d'avoir perdu dans l'Inde un débouché sur lequel ils s'étaient habitués à compter, des négocians de Liverpool qui ont à subir un change onéreux lorsqu'ils veulent faire revenir en Europe le prix des marchandises qu'ils ont envoyées; enfin, les fonctionnaires de l'administration indienne, qui sont payés en espèces d'argent et qui doivent également supporter le change pour les remises qu'ils ont à faire en Angleterre. Ce sont là des souffrances individuelles, elles ne sont ni assez nombreuses, ni assez intenses pour mériter qu'on essaie de lutter par des mesures législatives contre la force des choses. L'Inde est devenue un pays industriel; l'élévation du change a remplacé pour elle les droits d'entrée dont Manchester a imposé l'abolition à l'administration anglo-indienne : aujourd'hui, ses tissus ont chassé de la Birmanie, de Singapoor, du Japon, de Hong-Kong et de Shanghaï les tissus du Lancashire. Il y a des industries qui sont irrévocablement perdues pour l'Angleterre. La ville écossaise de Dundee avait, il y a quelques années, le monopole de la fabrication des toiles de jute, si fort en usage dans l'extrême Orient; mais le jute avait à supporter un premier fret de l'Inde en Europe à l'état de matière première et un second fret de Dundee dans l'Inde à l'état de tissu. L'économie de ce double fret a été un avantage suffisant pour permettre à l'Inde de fabriquer elle-même les toiles de jute dont elle a besoin. Que faire à cela et quelle législation monétaire remédiera à de pareils changemens?

Le plus à plaindre, en cette occurrence, est le gouvernement anglo-indien. Il perçoit tous ses revenus en argent, et il a des paiemens considérables et obligatoires à effectuer en or. En 1877, les sommes employées à la construction des chemins de fer dans l'Inde s'élevaient déjà à 2,250 millions; il a été également dépensé des sommes considérables pour des travaux de dessèchement et pour les canaux d'irrigation. Tous ces capitaux ont été demandés à l'Angleterre, soit que le gouvernement anglo-indien les ait empruntés directement, soit qu'il leur ait seulement donné sa garantie. Le remboursement de ces capitaux et le paiement des arrérages doit s'effectuer en or. Les intérêts de la dette indienne, la quote-part de l'Inde dans certaines dépenses de l'empire, les pen-

sions de retraite des anciens fonctionnaires doivent être payés en Angleterre et, par conséquent, en or. L'administration de l'Inde doit, à ces titres divers, se procurer annuellement la somme de 375 millions en or. L'élévation du change entraîne donc pour elle une perte considérable qui pèse lourdement sur son budget; et les particuliers subissent le contre-coup de la concurrence qui leur est faite sur le marché par l'administration. Le gouvernement anglais est en partie responsable de cet état de choses. Pour solder ses achats, l'Angleterre avait autrefois des envois importans d'espèces métalliques à faire dans l'Inde; de 1868 à 1872, elle a ainsi expédié dans l'Inde un milliard en espèces métalliques or et argent, et 757,500,000 francs en traites. A cette dernière date, le gouvernement métropolitain a eu la pensée de créer, sous le nom de *council bills*, des traites en représentation des paiemens que l'administration anglo-indienne avait à lui faire; et il a vendu ces traites aux négocians anglais qui avaient des paiemens à faire dans l'Inde. Il en est résulté que, de 1872 à 1876, les remises anglaises ont été faites, 412,500,000 francs en espèces métalliques et 1,262 millions en *council bills*. Le mouvement a continué et les *council bills* entrent, chaque année, pour trois cinquièmes dans les paiemens que l'Angleterre fait dans l'Inde. Les centaines de millions que l'Inde ne reçoit plus en espèces auraient été demandées par l'Angleterre aux États-Unis ou au Mexique qui ont perdu à ce changement un important débouché.

Hâtons-nous de dire que le trouble n'existe que dans les relations entre l'administration anglo-indienne et la métropole : la population n'en souffre pas, les transactions à l'intérieur du pays continuent sur l'ancien pied. Le conseil des finances de l'Inde, dans un rapport sur la situation financière, constatait que « les valeurs actuelles, exprimées en argent, des marchandises d'un usage général, ne fournissent aucune preuve de diminution dans la valeur de l'argent. » Si le gouvernement est quelquefois embarrassé, le pays ne s'appauvrit pas et ne désire aucun changement.

Consultée sur la question monétaire, dans l'enquête de 1886, la chambre de commerce de Bombay vota, à une très grande majorité, la déclaration suivante : « Tout en reconnaissant les inconvéniens des constantes variations du change, la chambre est d'avis, après avoir étudié la question sous toutes ses faces, que la baisse du change laisse une marge de bénéfice au commerce et à la population de l'Inde, et qu'il convient de laisser les choses suivre leur cours naturel. »

Le gouvernement anglais s'en est tenu jusqu'à présent au judicieux avis de la chambre de commerce de Bombay; et tous

ceux qui s'agitent aujourd'hui autour de la question de l'argent feraient sagement de suivre cet exemple. Il y a des courans qu'il ne faut pas essayer de remonter. Que les propriétaires des mines américaines en prennent leur parti; l'argent traverse une période d'inévitable dépression. On avait pensé que la galvanoplastie lui offrirait un débouché illimité : voici qu'il rencontre, pour les usages domestiques, la concurrence victorieuse du nickel, d'un poli plus stable, d'un éclat plus brillant, d'une résistance supérieure à l'action de l'air et des acides. L'argenterie massive est démodée ; il en est mis, tous les ans, à la fonte pour des millions : la lourde orfèvrerie n'est plus recherchée qu'aux États-Unis et dans l'Inde, où les rajahs se font faire des trônes en argent massif. Si les États-Unis peuvent continuer pendant un certain temps à acheter, chaque année, la moitié de l'argent produit dans le monde entier, soit 1,679,400 kilogrammes sur 3,600,000, ils feront un usage peu judicieux de leurs magnifiques excédens budgétaires ; mais ils arriveront tout au plus à ralentir le mouvement de baisse, sans réussir à l'enrayer. La production continue, en effet, de s'accroître dans de grandes proportions, et aux États-Unis, de 1,900,000 kilogrammes en 1889, elle est montée à 2,200,000 kilogrammes en 1890. Les mines du Mexique sont également en progrès sensible : elles ont donné 852,000 kilogrammes en 1887-88, puis 994,000 kilogrammes en 1888-89 et 1,014,000 kilogrammes en 1889-90 ; les chiffres du dernier exercice ne sont pas encore connus. Comment les prix pourraient-ils se soutenir en face d'un pareil afflux du métal blanc?

Est-ce à dire que le rôle monétaire de l'argent soit terminé? Nous ne le pensons pas. Lorsque le gouvernement indien aura amorti les lourds emprunts qu'il a contractés en Angleterre, et auxquels il déclare ne vouloir rien ajouter, les *council bills* ne viendront plus prendre, dans le règlement des affaires commerciales, la place de plusieurs centaines de millions; et le change s'améliorera. La question capitale, disait avec raison la commission d'enquête anglaise, est de savoir quelle quantité de produits l'Inde sera en mesure de livrer à l'Europe. L'Inde est demeurée, d'ailleurs, le consommateur le plus important et le plus régulier du métal blanc. Elle en a absorbé 879,000 kilogrammes en 1887, 1,122,000 kilogrammes en 1888, et 1,147,000 kilogrammes en 1889. Loin que la frappe de l'argent soit suspendue, la monnaie de Calcutta n'a pas cessé de frapper annuellement de 200 à 250 millions de pièces d'argent. Les hauts fonctionnaires de l'Inde qui ont comparu, soit devant le conseil des finances, soit dans les diverses enquêtes anglaises, ont été unanimes à affirmer que le pouvoir d'absorption de l'argent

n'y avait point diminué, qu'il n'était point un Indien qui ne cherchât à thésauriser, et que la plus grande préoccupation des princes indigènes était d'accumuler dans leurs coffres des masses énormes d'espèces monnayées. L'Indo-Chine commence aussi à offrir un débouché important ; des populations qui ne connaissaient d'autre monnaie que les *cauris* commencent à se servir de l'argent et à l'apprécier. La Chine n'a point encore de véritable monnaie, parce que le gouvernement impérial se refuse à en fabriquer. Il y a donc dans l'extrême Orient 600 millions d'hommes pour qui l'usage de la monnaie d'argent sera le premier pas dans la civilisation. Ne faudra-t-il pas aussi initier à l'usage de la monnaie ces populations africaines que nous prétendons arracher à leur barbarie native ? C'est de ce côté que viendra graduellement la réhabilitation de l'argent. Un sénateur des États-Unis, M. Beck, fatigué de discussions qui se renouvelaient tous les ans, sans aboutir, s'écriait un jour, en plein sénat : « Pendant que nous y sommes, nous devrions demander à Bismarck une recette pour nous débarrasser de notre monnaie d'argent. » Qui peut dire que ce ne sont pas les nègres qui rendront ce service aux Américains ?

Quant à ceux qui veulent chercher dans la question monétaire la clé de la dépression de l'agriculture et de l'industrie, qu'ils veulent bien réfléchir aux milliards d'or que les banques et les trésoreries de tous les grands pays entassent avec un soin jaloux ; qu'ils se disent que ces milliards de métal jaune donneraient un grand essor aux affaires s'ils restaient dans la circulation, au lieu d'être emmagasinés pour pourvoir à des guerres dont l'expectative pèse lourdement sur l'Europe entière. Qu'ils songent surtout à l'effroyable déperdition de travail et de richesse résultant de la présence sous les drapeaux de l'universalité de la jeunesse, qui, au lieu de produire, obère les États et les familles. Faut-il chercher d'autre cause que ce gaspillage insensé de richesses à la diminution des fortunes, et au resserrement de dépenses, et, par une conséquence forcée, à la baisse de tout ce qui n'est pas indispensable à l'existence ?

CUCHEVAL-CLARIGNY.

LA

# RÉVOLUTION AU VENEZUELA

## ANDUEZA PALACIO ET JOAQUIN CRESPO.

A quel malaise étrange, en apparence inexplicable, sont donc, en ce moment, en proie les républiques espagnoles de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud? Après le Brésil, qui semble avoir perdu sa paix intérieure depuis qu'il a conquis une liberté que rien n'entravait sous le plus nominal des empereurs; après le Chili, dévoyé depuis ses victoires; après le Pérou et la Bolivie, aigris et inquiets depuis leurs défaites; après le San-Salvador que menace le Costa-Rica, et le Costa-Rica que menace une crise économique et financière, voici le Venezuela, déchiré à son tour par la guerre civile, se débattant entre les présidens qui luttent pour conquérir le pouvoir ou s'y perpétuer, entre les partis qui se disputent les emplois, entre les politiciens qui pillent le trésor public.

Il semble que, dans cette Amérique du Sud, deux fois grande comme l'Europe, cent fois riche comme elle en productions naturelles, onze fois moins peuplée, l'homme ait mieux à faire qu'à s'armer contre l'homme. Ni la terre ne manque, ni l'espace n'est mesuré. Sur 8,000 kilomètres de longueur du nord au sud, sur 18,300,000 kilomètres carrés de superficie, l'Amérique méridionale dessine sur le double océan sa masse compacte, aux contours rigides, que les flots entament à peine, qu'échancrent seuls les

grands cours d'eau et que sillonne intérieurement le plus merveilleux réseau fluvial. On y trouve tous les climats, depuis les plateaux glacés des Andes jusqu'aux plaines brûlantes de la zone torride; on y récolte tous les produits, et ce sol infiniment varié, infiniment accidenté, se prête à toutes les cultures, à toutes les exploitations. Il renferme l'or, le cuivre, le fer, la houille, l'argent et les pierres précieuses; il nourrit d'immenses troupeaux de bétail; il possède les plus rares essences forestières, les plaines les plus fertiles, et son commerce, encore au début, se chiffre déjà par plus de dix milliards à l'année.

Spectatrice attristée des révolutions, le plus souvent incompréhensibles pour elle, qui ensanglantent les républiques hispano-américaines, l'Europe, qui leur a fourni les milliards nécessaires à la construction de leurs voies ferrées, à l'élargissement de leurs ports, à leur outillage industriel et agricole, à la mise en valeur de leur sol et de leurs mines, s'inquiète et se demande si elle s'est trompée dans ses appréciations trop optimistes, si ces États portent en eux-mêmes un principe morbide qui, paralysant leurs efforts, les condamne à une irrémédiable impuissance.

Il n'en est rien, et l'avenir le prouvera; mais il n'en est pas moins vrai que la plupart des républiques espagnoles du Nouveau-Monde offrent depuis quelques années l'affligeant spectacle de guerres civiles sans cesse renaissantes, de malversations financières, de présidens instables, inhabiles à maintenir l'ordre. En étudiant, ici même (1), les causes et les effets de la récente révolution du Chili, nous nous sommes efforcé de mettre en relief le principe même du mal dont elles paraissent toutes plus ou moins atteintes, à savoir l'absence de moralité politique, le cynisme des politiciens, âpres à la curée, soucieux avant tout de s'enrichir, d'entasser en hâte des millions qu'ils acheminent sur l'Europe, qu'ils vont retrouver et dont ils vont jouir en paix quand l'opinion soulevée contre eux les force à se dérober par la fuite à la vindicte publique. La politique, telle qu'on l'entend, avec son triste cortège de *pronunciamientos*, de coups de force et de scandaleux abus, est la cause de la plupart des maux dont souffrent ces États si richement dotés par la nature.

Sur ce continent, vaste laboratoire d'expériences sociologiques, le développement d'une civilisation dont on ne démêle encore que les élémens primitifs et dont la résultante se dérobe à la vision, est, à chaque instant, accéléré ou retardé par l'instinctive imitation de notre civilisation européenne. Tantôt, comme à Buenos-Ayres,

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 novembre 1891, *la Guerre civile au Chili et la chute de Balmaceda*.

nous la voyons copier les erremens de l'Europe, avancer à pas de géant, puis, brusquement, s'arrêter, hors d'haleine. Tantôt, comme au Chili, grisé de gloire militaire, elle convertit Santiago en un Berlin américain et noie, dans une lutte fratricide, ses velléités soldatesques. A copier servilement l'Europe ou l'Amérique du Nord, ces républiques hispano-américaines font fausse route; elles se heurtent à d'imprévus obstacles, à ces élémens primitifs, irréductibles, dont il leur faut tenir compte et qui, quoi qu'elles en aient, les orientent dans une voie différente pour aboutir à un résultat autre.

Ces élémens primifs sont la race, le sol et le climat. Ni en Europe, ni dans l'Amérique du Nord, non plus qu'en Asie ou en Océanie, on ne les retrouve tels qu'ils apparaissent ici, dans leur variété multiple, dans leurs contrastes violens : le modernisme extrême coudoyant l'extrême barbarie, le luxe raffiné dans les grandes villes, la misère insouciante des *peones* et des *gauchos* dans les ranchos, et, comme dans la capitale du Paraguay, des vaches qui paissent dans les rues où l'herbe croît sous la lumière des lampes électriques. Au rebours de ce qui se passe ailleurs, la satisfaction des besoins a devancé leur éclosion. « Ici, écrit M. Th. Child, dans son intéressant volume sur les républiques hispano-américaines (1), toutes les phases et tous les progrès de la civilisation se manifestent dans des incarnations qui vont des Indiens nus et grelottans du canal de Smyth, auxquels l'usage du feu naguère encore était inconnu, aux opulentes créoles de Montevideo qui se rendent à l'Opéra dans un coupé attelé de deux trotteurs russes, portant des toilettes sorties des ateliers de Worth et des aigrettes de diamans venues de chez Boucheron, et n'en restent pas moins des femmes très primitives, si on les compare aux femmes raffinées, et complexes à l'excès, de Londres, de Paris et de Saint-Pétersbourg. »

Même contraste dans le sol et dans le climat et aussi entre les plantations de l'Amérique tropicale et les *estancias* de la République Argentine, entre les hauts plateaux des Andes et le littoral brûlant, entre la *matta virgen*, la forêt vierge du Brésil, et la région pampéenne, aux lointains fuyans, aux longues lignes plates. Ce contraste est partout, et partout, de cette amalgamation, de ces élémens disparates, se dégage lentement et péniblement une civilisation distincte de la nôtre, nonobstant les nombreux emprunts qu'elle lui fait.

Dans la superposition des races, l'antithèse s'accentue encore. Partout, sur ce sol, nous voyons une race dominante et une race inférieure : des blancs et des Indiens, des métis, des nègres et des

(1) 1 vol. gr. in-8°; Librairie illustrée.

Chinois. Les premiers sont de descendance espagnole, comme tels fils des conquérans, comme tels dédaigneux du travail manuel. L'armée et la marine d'une part, les professions dites libérales de l'autre, sont les principaux débouchés ouverts à leur activité. L'instruction est largement répandue, et les écoles spéciales fournissent plus d'avocats et de docteurs que ces pays n'en requièrent. D'instinct, au seuil des carrières encombrées, les jeunes gens se tournent vers la politique; ils ambitionnent les fonctions stériles de députés et de sénateurs. L'espoir de jouer un rôle, le désir de conquérir rapidement, avec une situation en vue, la fortune, les attirent. Ils se font politiciens, se choisissent un chef et marchent avec lui et derrière lui à l'assaut du pouvoir. Leur impatience le pousse; ils ont hâte d'arriver, et les traditions autorisent et justifient leur audace. La législation n'est qu'un mot, la force prime tout. L'opinion publique est muette; celle des journaux, des cercles, des cafés, la remplace. La jeunesse dorée des grandes villes mène, le plus souvent, une vie oisive, passée sur la Plaza, à l'Alameda, au cours, à dévisager les jolies femmes, dans les *trattorias*, les *pulperias* et les clubs, à parler de politique.

D'un côté, les blancs, les *caballeros*, de l'autre les *peones*, les hommes de peine, insoucians des affaires publiques; ces derniers travaillent, s'enivrent et se multiplient; ils n'ont ni moralité appréciable, ni crainte de la mort. C'est parmi eux que se recrutent ces soldats intrépides que nous avons montrés à l'œuvre sur les champs de bataille de Tacna et d'Arequipa, de Miraflores et de Chorillos, où leur férocité égalait leur bravoure. Nous les retrouverons, les mêmes, sur ceux de Polito et d'Acarigua, de Los Tequès, d'Ejido et de Valencia, de Caracas et de la Guayra. Entre ces deux élémens distincts, dont l'un commande à l'autre, on voit apparaître une classe moyenne, embryonnaire dans la plupart de ces républiques, plus compacte et plus avancée dans quelques autres, mais dont les progrès sensibles et l'accroissement rapide présagent l'avènement prochain. C'est à elle qu'appartient l'avenir; avant peu prépondérante, elle fera la loi et imposera sa volonté; elle se recrute en haut et en bas, plus largement parmi les métis; elle représente l'élément stable, les intérêts permanens, qui s'accommodent mal des coups d'audace, du pouvoir conquis par la violence et renversé par la force brutale. Là est le remède prochain aux maux actuels; là est le facteur nouveau appelé à substituer l'ordre au désordre, à restaurer les finances et à relever le crédit, à justifier les pronostics favorables de ceux qui, tout en déplorant de tristes erremens, ne désespèrent pas de l'avenir et de la grandeur future de ces républiques.

Les événemens dont le Venezuela est en ce moment le théâtre ne sont pas pour ébranler cette confiance. S'ils montrent, une fois de plus, la nature et la profondeur du mal, ils mettent aussi en relief la vitalité puissante de la nation, sa force de résistance, sa foi, que les plus rudes épreuves n'ont pu lasser, dans le triomphe du droit et de la légalité.

## I.

Examinons tout d'abord le cadre dans lequel se déroulent les péripéties sanglantes et se meuvent les acteurs principaux du drame politique que nous entreprenons de retracer.

Terre aux formes bizarrement découpées, pays riant, au nom sonore et doux, aux plages verdoyantes inondées par le soleil des tropiques, le Venezuela, situé dans la zone torride, entre l'équateur et le 10e degré de latitude nord, déploie, sur 1,500 kilomètres de longueur, au long de la mer des Caraïbes, ses côtes merveilleusement échancrées qui font face aux grandes Antilles. Sa superficie est de 1,043,000 kilomètres carrés, près de deux fois celle de la France; sa population est de 2,300,000 habitans. Au nord, il est borné par l'Océan; à l'est, il confine à la Guyane anglaise, dont le cours du rio Amacura et la sierra de Rincoté le séparent. Au sud, sa frontière, capricieusement découpée par le relief du sol, dessine au long du Brésil une série d'angles rentrans, de saillies bizarres, affectant des formes de promontoires, d'anses et de caps. A l'ouest, une ligne arbitraire, rigide et droite dans sa partie méridionale, isole le Venezuela des États-Unis de Colombie, dont il fit partie. Il y a de cela un demi-siècle, et la cassure apparaît aussi nette qu'alors; la question de limites n'est pas encore réglée.

Colomb reconnut, le premier, cette région. En 1498, il découvrit les embouchures de l'Orénoque et, pour la première fois, sans s'en douter, il aperçut la terre ferme, objet de ses recherches. Il ne soupçonna la vérité que dans le golfe de Paria, où l'énorme quantité d'eau douce qui s'y épanchait lui fit conjecturer qu'un continent seul pouvait alimenter de pareils fleuves. Quant à l'Orénoque, qu'il prit d'abord pour un détroit, il ne put qu'en explorer l'entrée et en prendre possession au nom de la couronne d'Espagne. Un an plus tard, Vespuce, Cosa et Ojada relevèrent la côte depuis le golfe de Paria jusqu'à celui de Maracaïbo; ces terres plates et noyées, du sein desquelles surgissaient de grands villages indiens bâtis sur pilotis, leur rappelèrent Venise, et ils donnèrent à cette côte le nom de Venezuela, *petite Venise*, qu'elle a gardé depuis.

Ici, comme dans tout le continent conquis par elle, le joug de l'Espagne fut dur et pesant aux colons. Le monopole paralysait toute

initiative; le droit de trafic appartenait à des favoris; l'irritation était générale. L'Espagne elle-même donna des chefs aux mécontens en déportant au Venezuela des conspirateurs de la métropole, accusés d'avoir voulu attenter, en 1756, aux jours de Charles IV. Accueillis avec honneur dans un pays mûr pour l'insurrection et que devaient surexciter plus tard les événemens de la Révolution française, ces exilés politiques recrutèrent de vaillans adeptes : Miranda, puis Bolivar, qui rêvait de jouer, dans l'Amérique du Sud, le rôle de Washington aux États-Unis. Commencée en 1811, la lutte dura dix années, avec des alternatives de revers et de succès. Victorieux à Boyaca et à Tacarigua, Bolivar eut la gloire d'affranchir sa patrie. Appelé ensuite par les colons soulevés de l'Équateur et du Pérou, il n'hésita pas à entamer une nouvelle campagne. La bataille de Pichincha affranchit l'Équateur; celle d'Ayacucho délivra le Pérou, et Bolivar, proclamé « père de la patrie, » se vit offrir par les républiques reconnaissantes la présidence à vie. Il la refusa, rentra dans la vie privée, et revint mourir dans sa patrie le 17 décembre 1830, laissant son nom à la Bolivie, formée des provinces détachées du Haut-Pérou, et la mémoire de ses services à trois grands États de l'Amérique équatoriale.

Le Venezuela se divise en trois zones distinctes : la zone agricole, la zone des pâturages et la zone forestière, de beaucoup la plus étendue. La première de ces zones, celle du littoral, renferme la presque totalité des plantations de cannes à sucre, café, cacao et produits tropicaux. Celle des pâturages, que recouvrent de gigantesques graminées, nourrit de nombreux troupeaux; mais l'agriculture l'envahit peu à peu. La zone forestière est riche en plantations naturelles de caoutchouc, de la fève de Tonka, de jubée, vanille, qu'exploitent les habitans des territoires du Haut-Orénoque, des Amazones et de Caura. Telle est l'abondance des productions sans culture de cette zone qu'elle suffirait à enrichir plusieurs millions d'habitans.

On retrouve ici tous les climats, depuis celui des neiges perpétuelles jusqu'à celui des plaines équatoriales. Les fortes chaleurs y règnent d'avril à octobre, et cependant la longévité est plus grande au Venezuela que dans nos régions d'Europe; on y compte, en moyenne, un centenaire par 10,000 habitans, alors que l'Italie et l'Espagne, les deux pays les plus favorisés de l'ancien monde sous ce rapport, n'en ont qu'un par 68,000 habitans et la France un par 100,000. La température, très élevée sur le littoral, dont certaines parties plates sont malsaines, se maintient à une moyenne printanière dans les hautes vallées; dans les Andes, les variations sont brusques; on y passe sans transition de l'hiver à l'été; la

région des *Llanos*, ou des plaines, est chaude et parfois fiévreuse dans la saison sèche.

Elle est longue, la liste des richesses encore peu ou pas exploitées de ce vaste territoire. On rencontre d'importantes mines d'or sur les rives de l'Yuruari et dans la province de Bolivar ; le cuivre rouge d'Aroa est supérieur au cuivre de Suède, et, sur les bords du lac Maracaïbo, se trouvent le pétrole, l'asphalte, le marbre, le granit et le sel.

Bien différente de la zone forestière que sillonne l'Orénoque, la zone pastorale ou des *Llanos* forme un vaste océan de verdure fuyant au loin vers le sud entre la chaîne côtière et les Andes, débordant sur la Colombie, le Brésil et l'Équateur, s'élargissant sans cesse en plaines interminables que recouvraient autrefois les eaux de la mer. Là où errent aujourd'hui les Piaroas, les Guaharibos, les Mapoyas, leurs ancêtres pagayaient leurs canots. Sur un roc inaccessible, isolé dans la vaste plaine, ces derniers ont gravé de mystérieux hiéroglyphes. « Nos pères, disent les Indiens, ont abordé au sommet de ce roc en canot. »

Refoulés par les Espagnols qui, remontant le cours de l'Orénoque, les dépossédaient du littoral, ces tribus indiennes, reculant devant eux, se cantonnèrent dans le delta du fleuve où elles élevèrent leurs habitations lacustres, dans les *Llanos* où les colons les suivirent. Mais ici l'espace ne manquait ni aux uns ni aux autres. « Il y a, dit Humboldt, de la grandeur et une profonde mélancolie dans le spectacle de ces steppes. Tout y paraît frappé d'immobilité, sauf parfois l'ombre légère d'un nuage glissant lentement sur le sol et annonçant l'approche de la saison des pluies à l'habitant des savanes. L'œil se fait sans peine à ces grands horizons qui, pendant des voyages de vingt et trente jours, ne varient pas, rappelant, par leur espace sans fin et leur calme profond, la mer des tropiques. Dans cette zone étrange, on en vient à considérer l'existence de l'homme comme inutile à l'ordre de la nature. Celle-ci est pleine de vie sans lui, et lui-même n'y ajoute rien. »

Race intermédiaire entre les Indiens des rives de l'Orénoque et les cultivateurs de la zone agricole, les *Llaneros* tiennent des premiers leurs goûts de vie libre et nomade, des seconds des idées confuses de civilisation et de progrès. Sur ce monde à demi barbare passe un souffle nouveau. Attirée par les riches pâturages des *Llanos*, l'immigration envahit lentement ces solitudes qu'elle peuple de troupeaux. Les *hattos*, ou fermes d'élevage, se multiplient, et des centres d'approvisionnement apparaissent sur certains points bien choisis, embryons de villes futures.

Caracas, patrie de Bolivar et berceau de l'indépendance de

l'Amérique équatoriale, est la capitale de la république. Peuplée de 75,000 habitans, la ville s'élève, par 922 mètres d'altitude, au pied de la chaîne de l'Avila, dans un cadre pittoresque de montagnes lointaines et de la riche vallée du Chacao. Foyer intellectuel et centre politique du Venezuela, Caracas possède une université, une académie des beaux-arts, une école de droit, de médecine, des arts et métiers, et une école polytechnique. On y trouve tous les conforts de la civilisation moderne, et la moyenne des élèves y est proportionnellement supérieure à ce qu'elle est en France, en Angleterre et en Allemagne.

La capitale est reliée à la mer par le port de la Guayra, avec lequel elle communique par une voie ferrée. La Guayra, située sur la mer des Antilles, est le premier port commercial et militaire de la république. Il renferme plus de 16,000 habitans, et son mouvement maritime se chiffre par 45 millions de francs à l'année pour le commerce étranger et 12 millions pour le cabotage.

## II.

Dans ce cadre pittoresque, une population de près de deux millions et demi d'habitans. Elle se compose de blancs, descendans des envahisseurs ou émigrés d'Europe, d'Indiens, de nègres, de Caraïbes et de métis. Ces derniers, mulâtres ou *Zambos*, sont les plus nombreux ; les Indiens indépendans, ou *Indios bravos*, ne sont plus guère que 66,000, les Indiens civilisés, ou *reducidos*, au nombre de 260,000, se confondent avec la population métisse.

Au premier rang, dans cette classification des races : le blanc de race pure, l'Espagnol de race conquérante. Il est *caballero*, homme de cheval et de parade, intelligent, mais le plus souvent paresseux, brave, mais oisif, généralement dépourvu d'initiative. Son inaction et son absorption dans l'idée collective sont l'un des traits caractéristiques du Vénézuélien. Il attend tout du gouvernement; il ne s'estime quelqu'un qu'à la condition de disposer, à un degré quelconque, d'une fraction de l'autorité. Nulle part le fonctionnarisme n'est, à ce point, l'idéal; nulle part le gouvernement n'est, autant qu'ici, la source des grâces et des honneurs. A défaut du travail, que ce blanc de descendance espagnole dédaigne, de l'esprit d'entreprise qui lui fait défaut, du commerce et de l'industrie qu'il abandonne aux étrangers, la politique peut le mener à la réputation et à la fortune. Il a ce qu'il faut pour y réussir : l'esprit vif et alerte, la parole imagée, l'extérieur avantageux, le goût des discussions et des manifestations. Elle a ce qu'il faut pour lui plaire, car elle s'accommode de la vie large et élégante, elle comporte les longues stations sous les porches des églises,

à la sortie des *señoritas*, aux traits fins et délicats, encadrées dans leur mantille, et saluées au passage de murmures discrets : *Que buena moza! Que bonita! Que simpatica!* et aussi les controverses brillantes dans les frais *patios*, sur la *plaza* Bolivar, dans les bureaux de rédaction des journaux, ou sous les galeries de la *casa Amarilla* qui est, à Caracas, ce qu'est la *Maison-Blanche* à Washington. A Caracas, cependant, comme ailleurs, on rencontre des hommes de réelle valeur et de véritable savoir. Le Venezuela leur doit beaucoup, et leurs noms sont connus en Amérique comme en Europe. Nous entendons parler ici de la classe des politiciens de profession auxquels la république n'est redevable que des révolutions fréquentes qui entravent ses progrès et retardent sa marche.

Très nombreux, les métis se subdivisent en métis des villes et métis des campagnes. Les uns et les autres sont actifs; les premiers trafiquent et travaillent, ils sont hommes de peine et hommes d'équipe, déchargeurs et marins dans les ports, bons soldats toujours, domestiques, revendeurs, artisans; ils font tous les métiers; ils sont dociles, sociables et gais, indifférens aux choses de la politique, n'y intervenant que pour se battre, sous les ordres d'un chef qu'ils connaissent, qui les recrute et les entraîne. Ils sont ici ce que sont les *peones* au Chili, même bravoure et aussi même férocité, quand leurs instincts sauvages sont déchaînés.

Tout autre est le métis des campagnes, le *Llanero*, l'homme des plaines, type original, rappelant le Bédouin d'Afrique, le Gaucho des Pampas, le Peau-Rouge des prairies américaines. Véritable centaure, il vit, comme eux, à cheval, n'ayant pour toutes armes que le lasso et la redoutable *machété* dont il manie avec dextérité la lourde lame tranchante, à la fois sabre, hache et couperet. « Cette race de pasteurs, qui vient de jouer un rôle important dans la récente insurrection, a été bien décrite par M^me^ J. de Sassenay (1). « Le *Llanero*, écrit-elle, est doué en général d'une agilité et d'une force remarquables. Son teint est brun foncé, sa taille peu élevée, sa constitution des plus vigoureuses. Il y a en lui un curieux mélange de sang africain, espagnol, indien, voire chinois, assez difficile à analyser. Ennemi acharné des innovations, se sentant à l'étroit dans les villes, jouissant des grandes scènes de la nature, avide d'émotions fortes, l'homme des plaines est peu sociable, recherche la solitude, construit sa cabane près de quelque groupe d'arbres, dans les endroits les plus sauvages. Là, il trace son *corral*, où il fera rentrer le soir son nombreux troupeau. Passionné de musique, il se repose des fatigues du jour en jouant de sa gui-

(1) *Souvenirs du Venezuela*, 1 vol. in-8°; E. Plon et C^e^.

tare, et c'est au son d'un chant cadencé et mélancolique qu'il conduira, le lendemain, ses animaux vers les horizons lointains des *Llanos*. Il ne porte pour tout costume qu'une chemise de couleur et des pantalons allant jusqu'aux genoux, et se terminant par deux larges ailerons flottant sur les jambes. La chemise, très voyante, ouverte en cœur sur la poitrine, est cordée d'un chapelet de gros grains rouges destinés à fixer l'attention des bestiaux. Elle est ramenée autour de la taille par une large ceinture d'indienne également rouge. Les pieds sont nus et la tête est couverte d'un mouchoir de couleur, noué de façon que les bouts protègent la nuque contre les rayons du soleil. »

Cette population, d'ordre composite, est régie par une constitution, en partie calquée sur celle des États-Unis. Trois pouvoirs : législatif, exécutif et judiciaire. Le pouvoir législatif est composé de deux chambres : la chambre des députés et le sénat, qui, réunies, forment le congrès national. Les États, par un vote populaire, direct et public, nomment les députés, dans la proportion d'un député pour 35,000 habitans. Les législateurs des États nomment directement trois sénateurs pour chaque État. Les sénateurs, de même que les députés, restent quatre ans dans l'exercice de leurs fonctions. La représentation des deux chambres, ou le congrès, est composée de 52 députés et 24 sénateurs.

Le congrès, dans la première quinzaine de sa réunion, et ensuite tous les deux ans, nomme un sénateur et un député pour chacun des États ; ces élus forment le conseil fédéral, lequel choisit, parmi ses membres, le président de la république. Le chef du pouvoir exécutif et les membres du conseil fédéral exercent leurs fonctions pendant deux années ; ni l'un ni les autres ne peuvent être réélus pour la période suivante. Ils reprennent, dans le congrès, leurs sièges respectifs. Quant au président, il gouverne par ses ministres et sous le contrôle du conseil fédéral.

Il est difficile d'imaginer un mécanisme plus compliqué, plus propre à faire naître les conflits, moins apte à les résoudre. C'est dans ce mécanisme, qui emprunte à la constitution des États-Unis ses rouages essentiels, mais qui en fausse le jeu et en aggrave les clauses restrictives, c'est dans cette élection au troisième degré du chef du pouvoir exécutif et dans la courte durée de ses pouvoirs, que la constitution limite à deux années, avec interdiction de réélection, qu'il faut chercher la cause et le prétexte de la guerre civile du Venezuela. Inintelligible aux masses, cette constitution n'est pas pour entraver l'action d'une volonté forte qui en contrôle les ressorts, qui les assouplit à sa main et les fait fonctionner à sa guise, convertissant le conseil fédéral en un conseil d'État docile,

le congrès en un corps législatif muet. Il n'en va plus de même quand, le prestige et la popularité faisant défaut au chef du pouvoir exécutif, le conseil fédéral devient une pépinière de candidats à la présidence, empressés à renverser le lendemain l'élu de la veille.

Depuis soixante-deux ans, depuis la mort de Bolivar, libérateur et fondateur de la confédération de Colombie qui, après lui, se scinda en quatre États indépendans : les républiques de l'Equateur, de la Colombie, de la Bolivie et du Venezuela, l'histoire de cette dernière n'est, en effet, qu'une longue série de convulsions politiques, interrompue çà et là par des dictatures pendant lesquelles le pays semble reprendre haleine. Les noms de ces dictateurs sont intimement liés aux grandes mesures politiques, aux grandes œuvres d'utilité publique qui constituent comme autant d'étapes dans la marche en avant du Venezuela. Vargas et Falcon donnent l'impulsion ; Monagas décrète l'émancipation des esclaves ; Guzman et son fils Guzman Blanco gouvernent despotiquement, mais intelligemment, une population plus reconnaissante de la prospérité qu'elle leur dut, qu'irritée du joug qu'elle porta. Le dernier surtout a joué au Venezuela un rôle trop important, et son influence y est trop grande encore, comme on le verra, pour n'en pas dire quelques mots. Bien qu'officiellement il n'ait pas pris une part active aux événemens et s'en soit tenu à distance, son nom y a été mêlé et sa main s'y est fait sentir.

Président à plusieurs reprises, soldat avant d'être homme d'État, il réforma l'armée et l'administration, il restaura les finances et rétablit l'ordre, ouvrit des routes et construisit des voies ferrées. Nul, autant que lui, n'encouragea et n'appela l'immigration étrangère. Cinq millions furent affectés par lui à la création de la colonie qui porte son nom et qu'il fonda pour donner l'hospitalité et du travail aux immigrans. Située entre les villages d'Orituco et de Caucagua, cette colonie se trouve à 100 kilomètres de la mer et à 130 de Caracas. Son étendue est de 555 kilomètres carrés en terrains propres à l'agriculture ; elle renferme cent vingt-cinq plantations de café et de nombreuses plantations de canne à sucre.

Grand propriétaire, sa fortune lui a permis, dans le cours de la guerre civile actuelle, d'avancer, dit-on, au président Palacio, à court d'argent, des sommes considérables. Sa popularité est grande encore, et si Andueza Palacio a pu faire tête pendant des mois à l'insurrection, il l'a dû surtout à ce qu'on le tenait, à tort ou à raison, pour le protégé de Guzman Blanco, lequel, tout absent qu'il était, en imposait à ses adversaires politiques.

D'autres hommes : Palacio et Crespo, le docteur Rojas Paul et Mora, Monagas et Ybarra, ont joué des rôles plus actifs et plus impor-

tans dans ce drame politique qu'il nous reste à raconter. Nous aurons l'occasion de revenir sur leur passé et de noter leurs traits caractéristiques en les montrant à l'œuvre. Si par certains côtés ils rappellent des types généraux, propres à l'Amérique du Sud, par d'autres ils s'en distinguent et, essentiellement Vénézuéliens, ils incarnent en eux les défauts et les qualités de leur race.

## III.

Élu président du Venezuela en mars 1890, Andueza Palacio voyait expirer ses pouvoirs en février 1892. Le 10 de ce mois devait avoir lieu l'élection de son successeur. Entré pauvre à la *casa Amarilla*, il s'y était, disent ses ennemis, rapidement enrichi, et la rumeur publique lui attribuait une fortune de plus de quinze millions. A ces assertions, il convient d'opposer ses dénégations réitérées et celles de ses amis. Il n'est malheureusement que trop vrai qu'avant lui, si ce n'est lui, nombre de présidens se sont enrichis au pouvoir, et que l'on admet difficilement ici, comme dans la plupart des États de l'Amérique du Sud, qu'un homme quitte les affaires tel qu'il y est entré.

Aux termes de la constitution, le président Palacio n'était pas rééligible. Le congrès devait nommer un conseil fédéral de dix-sept membres, lequel choisirait, parmi ses membres, le nouveau président; mais, non plus que Balmaceda au Chili, Andueza Palacio n'entendait abdiquer. Il tenait pour trop courte la durée des pouvoirs présidentiels; il tenait pour fâcheuse la nomination du président par un comité de dix-sept membres, et il revendiquait pour le peuple le droit d'élire le premier magistrat de la république. Le congrès s'opposait à cette innovation, mais par une faible majorité : 43 voix contre 40. D'autre part, les conseils-généraux s'y montraient favorables, sept sur neuf signifiaient leur assentiment et pétitionnaient en faveur de cette mesure.

Toute significative que fût cette adhésion, elle n'avait que la valeur d'un vœu; elle ne constituait pas une décision légale, elle ne pouvait se substituer à la loi organique. Cette dernière subsistait intacte, tant qu'elle n'aurait pas été régulièrement revisée et modifiée. Le temps manquait pour le faire; Andueza Palacio hésitait à forcer l'obstacle, il n'hésita pas à le tourner. Le conseil fédéral avait, disait la constitution, seul qualité pour élire légalement le président, mais le congrès avait seul qualité pour nommer le conseil fédéral. S'il ne le nommait pas, l'élection présidentielle devenait impossible, et le président en exercice continuait ses fonctions. Au jour fixé pour procéder à la nomination du con-

seil fédéral, une partie des membres du congrès s'abstint de se rendre à la salle des séances; son abstention rendait impossible la réunion du *quorum* exigé par le règlement; l'élection n'eut pas lieu, et le congrès fut ajourné *sine die*.

Que le président eût prévu, désiré et amené cette solution, nul n'en douta, et, moins qu'aucun, ceux des membres du congrès qui lui étaient hostiles et ceux qui, candidats à la présidence, espéraient le remplacer. Ce qui confirma leurs assertions, c'est que toutes les mesures militaires étaient prises, les bataillons fidèles concentrés à Caracas, et qu'une adresse rédigée par Casañas, l'ami du président et son représentant dans le congrès, dénonçait à l'opinion publique l'attitude *révolutionnaire* et *antipatriotique* de l'opposition qui en appelait d'abord à la cour suprême, interprète autorisée de la constitution, et menaçait, en cas de résistance, d'en appeler aux armes.

Ainsi que l'on devait s'y attendre, la cour suprême déclara que le maintien de Palacio au pouvoir était illégal, contraire à la loi fondamentale du pays, et qu'il constituait un acte d'usurpation et de dictature ; qu'en l'état actuel des choses et en l'absence d'un président régulièrement élu, Palacio était tenu de se démettre de ses fonctions en faveur de Villegas, le premier vice-président, lequel devait, sans retard, convoquer à nouveau le congrès et le mettre en demeure de procéder à la nomination du conseil fédéral. Cette décision, qui mettait Palacio hors la loi, qui déliait les troupes de leur serment d'obéissance et autorisait l'appel aux armes, exaspéra le président à tel point que, résolu à briser toutes les résistances, il ordonna l'arrestation immédiate des membres de la cour suprême et leur emprisonnement. Le sort en était jeté ; c'était la guerre civile : la force seule pouvait trancher le différend.

Ce qui frappe, au début de cette crise, c'est l'analogie qu'elle offre avec celle du Chili. Palacio, à Caracas, non plus que Balmaceda à Santiago, ne semble avoir conscience des devoirs que lui imposent ses hautes fonctions. Pour l'un, comme pour l'autre, les traditionnels erremens excusent et justifient le mépris des lois que ceux-là seuls sont tenus de respecter qui se sentent impuissans à se mettre au-dessus d'elles ; c'est ensuite l'inaptitude de la race espagnole à comprendre et à pratiquer des constitutions calquées sur celle des États-Unis, imprégnées du génie de la race anglo-saxonne. Ces constitutions font ici l'effet d'un vêtement d'emprunt s'ajustant mal au corps qu'il recouvre, déchiré en maints endroits, reprisé par des mains inhabiles. Entre les deux races, entre leurs traditions et leurs conceptions, la différence est trop grande pour que les conditions de la vie politique soient les mêmes. Dans

l'Amérique du Nord, l'Indien n'est plus qu'une quantité négligeable, la race nègre ne forme qu'un dixième de la population, la race blanche est de beaucoup la plus nombreuse, la plus riche, la seule influente. Dans l'Amérique du Sud, elle est bien aussi la race conquérante et gouvernante, mais elle est souvent inférieure en nombre, elle constitue une oligarchie et s'accommode mal, non de la forme républicaine à laquelle elle demeure attachée, mais des ressorts compliqués de la constitution démocratique des États Unis, qu'elle s'est trop pressée d'adopter en l'exagérant encore, tantôt dans le sens antimonarchique comme au Venezuela, en fixant à deux années la durée des pouvoirs présidentiels, tantôt dans le sens oligarchique, en limitant son choix à l'un des membres du conseil fédéral, et en concédant tacitement, comme au Chili, le droit, au président, de désigner son successeur et de préparer son avènement.

De ce désaccord entre les lois organiques, essentiellement démocratiques, et un état social foncièrement oligarchique qui fait de la magistrature suprême l'apanage d'un petit nombre de familles possédant, avec la fortune, l'influence que donnent les services passés, une position reconnue, des sièges au congrès, de grandes propriétés territoriales, devaient résulter et résultèrent les *pronunciamientos*, l'armée sollicitée par les aspirans au pouvoir, soudoyée par ceux qui la détenaient, ses chefs reconnus comme arbitres des partis. C'est l'histoire de la plupart des républiques hispano-américaines depuis plus d'un demi-siècle ; c'est celle du Venezuela, et dans la liste déjà longue des hommes d'État qui s'y sont succédé, on voit reparaître, à intervalles irréguliers, les mêmes hommes ou les représentans des mêmes familles, les Paez, les Vargas, les Falcon, les Guzman, dont les pères ont joué un rôle dans les guerres de l'indépendance, de même que leurs ancêtres dans celles de la conquête.

Brusquement engagé par le président Palacio, le conflit prit, dès le début, par le fait de l'incarcération des juges de la cour suprême, suivie de l'arrestation des membres du congrès notoirement hostiles, un caractère aigu qui excluait tout espoir d'accommodement pacifique. L'insurrection éclata; le parti *légaliste*, comme il s'intitulait, appela, pour en prendre la direction, le général Joaquin Crespo.

Il résidait alors dans ses terres de l'État de Zamora, converties par lui en riches plantations de café. Agé de quarante-cinq ans, dix fois millionnaire, Crespo, soldat heureux, politique habile, ex-président de la République, tenait au Venezuela une grande place et passait pour l'un des plus fervens adeptes des institutions démo-

cratiques. Intéressé dans la maison de commission Lawalde et Cie, de New-York, il y possédait des capitaux considérables et faisait de sa grande fortune un généreux emploi. Métis d'un Espagnol et d'une Indienne, il descendait, par son père, de la race conquérante, par sa mère de la race autochtone; à ce double titre il possédait les sympathies des deux et personnifiait la classe nombreuse des demi-blancs. Aucun préjugé de couleur ne l'atteignait, aucun sang nègre ne coulant dans ses veines.

Adversaire politique de Palacio, il accepta, sans hésiter, le commandement qui lui était offert, ralliant ses vétérans qui accoururent se ranger à ses côtés et ses nombreux tenanciers. Dès son entrée en campagne, il dénonça dans un manifeste adressé au peuple les actes illégaux et despotiques du président, déclarant l'insurrection un devoir et appelant à lui tous ceux qui entendaient rester fidèles à la constitution. Au milieu de mars, il disposait d'une force insurrectionnelle de 1,500 hommes aguerris, mais mal armés. C'était trop peu pour marcher sur Caracas, défendue par les bataillons des généraux Tirado, Rodriguez, Cova et Borges, chefs de l'armée régulière et adhérens de Palacio, mais Crespo comptait sur son nom et sur son prestige pour provoquer des défections dans les rangs de ses adversaires et pour grossir les escadrons de *Llaneros* ralliés autour de lui. Renonçant donc à une marche en avant dont le succès était douteux, il manœuvra de façon à attirer les troupes du gouvernement dans les plaines où ses *Llaneros*, cavaliers intrépides, lui assuraient de sérieux avantages et lui permettaient, tout en harcelant l'ennemi, d'ajourner une action décisive jusqu'à l'arrivée de ses renforts.

Bien renseigné par ses affiliés sur ce qui se passait à Caracas, il savait que le mécontentement y était grand et que la terreur seule maintenait la capitale dans l'obéissance. Les animosités soulevées contre le dictateur par l'emprisonnement des juges et des membres du congrès se manifestait le 2 avril par une tentative d'assassinat. Une bombe de dynamite, lancée par une main inconnue, éclatait dans la *casa Amarilla,* résidence officielle du président, brisant les vitres et les cloisons. Palacio, qui se trouvait alors dans son cabinet de travail, n'échappa que par miracle à cette explosion, dont le retentissement fut tel qu'on l'entendit dans toute la ville où l'on crut tout d'abord à une attaque de l'armée insurrectionnelle. Appelées en hâte par le téléphone, la police et les troupes se replièrent sur la *casa Amarilla*, et les adhérens de Crespo, qu'elles surveillaient, profitèrent de ce moment d'affolement pour quitter leurs demeures, franchir les portes abandonnées, et gagner la campagne d'où, par des voies détournées, ils rejoignirent les

insurgés. Toutes les recherches faites pour découvrir l'auteur de l'attentat furent inutiles. On ne douta pas qu'il ne se cachât dans Caracas même, où l'inquisition de la police devint plus intolérable encore. Rien n'établit d'ailleurs que Crespo fut l'instigateur du crime ou qu'il en eut connaissance avant l'exécution.

Le premier choc entre les volontaires et les troupes de Palacio eut lieu près d'Ortiz, au sud-ouest de Caracas, le 1er avril; ce ne fut qu'une rencontre fortuite entre une colonne de renfort en marche pour rejoindre Crespo et les détachemens commandés par le général Rodriguez. De part et d'autre les pertes furent peu considérables, mais le général Rodriguez fut contraint de se replier, de laisser le passage libre à la colonne qui, longeant le cours de l'Orénoque, s'empara de la canonnière la *Nueve de Julio*, stationnée à Esmeralda.

Rien ne ressemble moins à nos guerres savantes que ces campagnes dans lesquelles le choc de quelques milliers d'hommes décide du sort de provinces aussi grandes que certains de nos États européens. Au début : incursion de guérillas tourbillonnant comme des nuées dans les grandes plaines solitaires, disparaissant ici pour reparaître là, s'attaquant aux convois, se cantonnant dans les brousses ou sur les hauteurs; plus tard : colonnes volantes, mieux armées, mieux aguerries, semant la terreur sur leur passage, intrépides à l'attaque, habiles à se dérober, expertes dans les ruses de la tactique indienne, excellant dans l'art de tendre des pièges, de dérouter l'ennemi par leurs feintes, de l'attirer hors de ses retranchemens. Puis enfin, à mesure que le champ se circonscrit, que l'objectif se dessine, ces corps épars se fondent en un tout dans lequel l'individualité subsiste sous l'apparente homogénéité, dans lequel la variété des modes de combat persiste en l'unité d'action. Ce ne sont que des corps d'armée, mais des corps d'armée redoutables par l'audace, le mépris de la mort et l'instinctive férocité. On comprend, en les voyant à l'œuvre, comment, lors des guerres d'indépendance, leur ténacité finit par avoir raison des solides bataillons espagnols, déconcertés par leurs brusques attaques et leurs luttes corps à corps.

Le léger succès d'Ortiz, grossi par la rumeur publique, accentua le mouvement insurrectionnel. Illas, gouverneur de l'État de Zamora, fit publiquement acte d'adhésion, appelant la population aux armes et l'invitant à se joindre à Crespo. Six cents hommes d'infanterie et sept compagnies de cavalerie répondirent à cet appel et se mirent en marche pour rallier le quartier-général de Crespo établi à Carabobo, à 100 kilomètres à l'ouest de Caracas. Polanco, qui commandait les troupes gouvernementales, leur barrait la

route. Il réussit, après un combat acharné, à les rejeter sur Acarigua, mais, au matin, les insurgés, renforcés dans la nuit par des contingens venus de Lara et par cinq cents Llaneros amenés par Manzano, lieutenant de Crespo, reprirent l'offensive, refoulèrent Polanco et vinrent camper à 12 kilomètres de Valencia, capitale de l'État de Carabobo, l'une des plus importantes villes du Venezuela et peuplée de 40,000 habitans.

Les légalistes y comptaient de nombreux partisans, mais Palacio y avait concentré des forces importantes, Valencia étant reliée par un chemin de fer à Puerto-Cabello, son port au nord, occupé par les troupes gouvernementales, et à Caracas, qu'elle couvre à l'ouest. On y achemina en toute hâte des renforts de la capitale pour prévenir la jonction, que l'on redoutait, des bataillons de Manzano et de Crespo. Il importait, en effet, et par-dessus tout, d'empêcher l'insurrection d'occuper un point de la côte. Les hommes affluaient, mais les armes faisaient défaut au camp de Crespo, et lui-même hésitait à lancer ses Indiens et ses métis avec leurs machétés contre les fusils à tir rapide des troupes régulières. Aussi longtemps que les légalistes, coupés de la mer, ne pouvaient recevoir les envois d'armes que l'on cherchait à leur faire tenir de l'île de Curaçao, ils ne constituaient qu'un ramassis de volontaires, condamnés à une lutte de guérillas, hors d'état d'engager une action sérieuse et d'aborder en rase campagne des bataillons disciplinés. Crespo le savait, et tous ses efforts, ses marches et contremarches n'avaient qu'un objectif : s'ouvrir un chemin vers le nord, déboucher sur un point quelconque du littoral.

Valencia à l'ouest, Caracas à l'est, lui fermaient la route. Mettant donc en avant le peu de vétérans bien équipés dont il disposait, utilisant sa cavalerie pour de rapides incursions, il rétrécissait le cercle autour de Valencia, n'osant l'attaquer de front, cherchant à la prendre à revers et, bien inspiré, poussant ses avant-gardes sur Polito, station de la voie ferrée qui relie Valencia à Puerto-Cabello. Un coup de main pouvait lui livrer cette petite ville, dont la prise isolerait Valencia de son port. Il décida de le tenter avec ses Indiens.

Mora les commandait. Métis, de sang nègre et indien, il avait fait ses preuves de bravoure et aussi de férocité, sous les ordres de Guzman Blanco. Quand la guerre civile éclata, il vint avec ses *Zambos* se ranger aux côtés de Crespo. Rusé comme un Indien, il excellait dans l'art de dresser des embûches, de déconcerter l'ennemi par ses feintes, dangereuses pour lui-même avec d'autres hommes que les siens, mais il les connaissait et savait ce qu'il en pouvait attendre. Abritées derrière des retranchemens élevés en

hâte, les troupes de Palacio, adossées à Polito, faisaient face aux Indiens. Chargeant à leur tête avec impétuosité, Mora ralentit graduellement leur élan et, devant le feu de l'ennemi, fit mine de se replier en arrière, attirant à sa poursuite les défenseurs de Polito, sur lesquels, faisant volte-face, il se rua tout à coup, engageant le combat corps à corps. La souplesse et l'agilité de ses Zambos, leurs terribles machétés leur donnaient, dans cette lutte d'homme contre homme, une incontestable supériorité. Le combat fut court, mais sanglant; les troupes régulières lâchèrent pied devant « cet abordage de démons » et, pêle-mêle, vaincus et vainqueurs entrèrent dans la ville emportée.

Ce succès ouvrait la route du nord; il livrait à l'insurrection les petits ports de Moron et de Punta-Chavez, par lesquels Crespo recevait enfin les armes et les munitions que ses adhérens, réfugiés à Curaçao, lui faisaient tenir par trois goélettes qui, depuis plusieurs jours, croisaient au large. Soixante-quinze milles seulement séparent Curaçao de la terre ferme.

En se prolongeant, la lutte prenait, de part et d'autre, un caractère plus inhumain. La cruauté indienne s'éveillait, surexcitée et déchaînée. On le vit bien par l'assassinat de Quevedo, l'un des généraux les plus redoutés de Palacio et surnommé *l'Hyène* à cause de son instinctive férocité. Partisan intrépide et cupide, il avait amassé, dans les guerres civiles, une fortune de plusieurs millions et possédait dans l'État de Guzman Blanco, près de Los Tequès, d'importantes plantations de café. Surpris avec son aide-de-camp, le colonel Armès, il fut jeté à bas de son cheval, assommé à coups de pierre et découpé en morceaux. Son compagnon subit le même sort.

Si la nouvelle du meurtre de Quevedo était accueillie par des transports de joie au camp de Crespo, à Caracas on saluait avec une joie non moins barbare celle de la capture, à Ciudad-Bolivar, de l'un des fils de Crespo, et les vociférations de la populace arrachaient au président Palacio l'ordre de mettre le prisonnier à mort si son père marchait sur Caracas. Ce n'était qu'une menace. Non plus que Crespo n'approuvait l'attentat contre Palacio ni le meurtre de Quevedo, Palacio n'était capable de commander de sang-froid l'exécution d'un captif. L'un et l'autre pactisaient avec les fureurs soulevées par eux et autour d'eux; faute de pouvoir les contenir, ils leur donnaient la sanction de leur autorité, mais, de part et d'autre, ils redoutaient ce déchaînement de passions brutales, cette soif du sang qui s'allume chez l'Indien brusquement arraché à son travail quotidien, à sa passive obéissance, et revenant à la condition de bête fauve, inconsciente et sanguinaire. Ils

savaient ce dont elle était capable, l'ayant vue à l'œuvre; mais, plus forte qu'eux, elle les entraînait.

Désireux de la reprendre en main, Crespo ne précipitait pas les événemens. Il respirait depuis que, ravitaillé par mer, solidement assis sur la côte, il n'avait plus à craindre de manquer d'armes et de munitions. Avant de s'attaquer aux villes riches et populeuses de Valencia, de Puerto-Cabello, de Caracas, il voulait établir une discipline sévère dans les rangs de ses soldats improvisés, les organiser militairement et prévenir, en cas de succès, des scènes de pillage et de violence qui soulèveraient contre lui l'opinion publique et motiveraient à coup sûr l'intervention des bâtimens de guerre étrangers mouillés dans le port de la Guayra. Puis il attendait, pour pousser plus avant, la réponse du docteur Rojas Paul, alors émigré à Curaçao, à l'offre qu'il lui faisait, sous certaines conditions, de favoriser son avènement à la présidence de la république. Le docteur Rojas Paul avait déjà rempli ces hautes fonctions. Crespo et lui s'étaient connus dans l'une de ces circonstances qui font de l'existence des hommes d'État de l'Amérique du Sud la plus accidentée qui se puisse imaginer. Pendant un temps, adversaires politiques, enrôlés un moment sous des bannières ennemies, le hasard des événemens militaires avait jeté Crespo, prisonnier, entre les mains de Rojas Paul. Les égards avec lesquels ce dernier traita son captif, la magnanimité de ses procédés, rapprochèrent ces deux hommes, populaires à des titres différens, Crespo comme soldat, Rojas comme politique. De là l'offre de Crespo de le ramener à la présidence, offre que Rojas accepta.

Ce rapprochement donnait un point d'appui extérieur à l'insurrection, Rojas Paul étant, à Curaçao, le chef des nombreux exilés politiques qui y attendaient l'heure de rentrer dans leur patrie; il écartait, en outre, tout soupçon d'ambition personnelle de la part de Crespo, mais si ce dernier affectait de céder un pouvoir éventuel, il n'entendait pas plus se dessaisir de la direction militaire que se désintéresser de la question politique, et il avait posé les conditions mises à son concours. Elles étaient ratifiées et, à la fin d'avril, un double manifeste de Crespo et de Rojas Paul attestait leur entente et leur objectif commun. Ils réclamaient impérieusement la démission et la mise en jugement de Palacio. Rojas appelait aux armes les Vénézuéliens bannis ou émigrés à Curaçao; il les armait et les mettait à même de rejoindre Crespo, qui resserrait le blocus de Valencia.

Ici se place un épisode, quelque peu romanesque, encore mal éclairci, et qui, comme le précédent, met en relief le côté chevaleresque de ces hommes dont, tant de fois, la cruauté étonne. Ale-

jandro Ybarra commandait, à Valencia, les troupes de Palacio. Il était marié, depuis peu, à miss Russell, de Boston, fille du ministre des États-Unis au Venezuela et qu'une étroite amitié unissait à Mme Crespo. Cette jeune femme tremblait pour les jours de son mari; elle suppliait Crespo de le sauver des mains de ses soldats, au cas où la ville tomberait en son pouvoir. Crespo avait promis de faire de son mieux, mais il laissait entendre que les nègres et les Indiens commandés par son lieutenant Mora n'étaient pas gens à faire quartier et qu'Ybarra courrait de grands risques. Il ajournait donc le moment de donner l'assaut et, sous main, faisait presser Ybarra de se mettre à l'abri.

A ce moment même la nouvelle parvenait au quartier-général de Crespo que l'État Falcon, travaillé par ses émissaires et ceux de Rojas, se déclarait en sa faveur, que la ville de Coro, peuplée de 10,000 habitans, et son port de la Véla étaient aux mains de l'insurrection, et enfin que son fils, prisonnier de Palacio, avait réussi à s'évader et à gagner la Trinidad. En revanche, il apprenait qu'un détachement de ses volontaires, imprudemment engagé dans un conflit inégal avec les troupes de Palacio, venait d'être taillé en pièces au sud de Los Tequès. Armés de machétés, ils avaient abordé un bataillon pourvu de fusils à tir rapide et, après un combat acharné de toute une journée, avaient dû battre en retraite, laissant sur le terrain plus de la moitié de leur effectif; mais ce qui était plus grave, il recevait avis d'une tentative de rapprochement de Palacio avec les partisans de Guzman Blanco.

Bien qu'absent du Venezuela, l'ex-dictateur y comptait, avons-nous dit, de nombreux adhérens; bien qu'en apparence désintéressé des événemens, son nom pesait d'un grand poids. On se souvenait encore du temps où un mot de lui renversait ou consolidait le parti au pouvoir, élevait et déposait les présidens. L'intervention de Guzman Blanco pouvait singulièrement modifier la situation, mais abdiquerait il ses griefs mal dissimulés contre l'entourage de Palacio et, d'autre part, la tentative de rapprochement faite par ce dernier n'aurait-elle pas pour résultat de lui aliéner les sympathies de ses partisans, victimes désignées de l'alliance? Fut-ce en conséquence de ce revirement inattendu ou à la suggestion de Palacio lui-même, désireux d'entrer, à tout événement, en négociations avec Crespo, que Sébastiano Casañas, commandant en chef des forces gouvernementales, fit faire directement à Crespo des propositions d'accommodement? Quoi qu'il en soit, Crespo répondit en posant pour conditions la mise en liberté des juges incarcérés, le rappel des membres exilés du congrès et l'élection immédiate d'un nouveau président. Sur ce terrain on ne

pouvait s'entendre, et les pourparlers furent rompus. Palacio envoya en Europe un agent officiel avec la double mission de solliciter, à Paris, le retour de Guzman Blanco et de négocier, à Londres, un emprunt gagé sur la promesse de concessions à la Grande-Bretagne dans le différend relatif aux territoires des rives de l'Orénoque confinant à la Guyane anglaise.

Il n'en fallait pas tant pour blesser les susceptibilités nationales et grossir le nombre des insurgés. Les hostilités reprirent. Crespo, laissant son lieutenant Mora surveiller Valencia, dirigea une partie de ses forces sur Ciudad-Bolivar, la dernière place forte de Palacio sur l'Orénoque, avec ordre de s'en emparer. Pendant ce temps, le général Granjos, chargé par lui de couper les communications entre l'armée ennemie et Trujillo, faisait sauter, avec la dynamite, le camp du colonel Villafana à la Chita-Hill, et les Llaneros achevaient à coups de sabre ceux que l'explosion n'avait que blessés. De son côté, Mora, l'*Aigle noir*, comme l'avaient surnommé ses Indiens enthousiasmés de sa bravoure, frémissant de ne pouvoir mettre la main sur la riche proie de Valencia, s'emparait du port de Tucacas, situé en face de Puerto-Cabello, et le général Nuñez emportait, près d'Ejido, le camp retranché des avant-postes de Palacio, nonobstant la résistance énergique du général Ariez.

Palacio chancelait sous ces coups répétés. Il avait successivement perdu la ligne de l'Orénoque et les États du sud, ceux de l'ouest et la ligne des Andes, ceux de l'est et le delta du fleuve. Il ne tenait plus que Ciudad-Bolivar menacée, Valencia bloquée, Puerto-Cabello serrée de près au sud et à l'ouest, Caracas, la capitale, et la Guayra, son port, où il ne se maintenait que par la terreur. Dans ce cercle étroit, il concentrait ses troupes, comblant par une conscription forcée les vides faits dans ses rangs, enrôlant des enfans de quatorze ans, sentant approcher l'heure du choc final qui devait consommer sa chute ou relever sa fortune. Il n'avait, d'ailleurs, plus le choix du terrain sur lequel livrer le combat suprême. Il lui fallait, ou briser le cercle de fer qui enserrait Valencia, ou laisser tomber la grande ville, dont la prise entraînait celle de Puerto-Cabello et découvrait Caracas.

Située dans une magnifique vallée de cinq kilomètres de largeur, qu'encadrent, à l'est, les chaînes de l'Hilaria et de San-Diégo, à l'ouest celle de Guataparo, et qu'arrose une rivière aux eaux claires et limpides se déversant dans le lac Ticarigua, Valencia, dominée par l'El-Morro, colline granitique de 300 mètres d'altitude, mériterait, mieux que Caracas, d'être la capitale du Venezuela. Ce ne fut pas sans longs débats que l'on se décida à choisir cette dernière comme siège du gouvernement. Plus difficile

d'accès et, comme telle, plus facile à défendre, Caracas n'est pas, ainsi que Valencia, à la merci d'un coup de main. La vallée de Valencia s'ouvre largement au sud et vient mourir dans une vaste plaine. C'est à l'orée de cette vallée que Palacio concentra ses troupes, appuyées sur la ville et face à l'ennemi auquel elles barraient la route.

La bataille s'engagea le 1er juin, au lever du soleil, et dura trois jours, vaillamment disputée de part et d'autre. Le premier jour, le résultat demeura incertain; le second, l'avantage parut se dessiner en faveur des bataillons de Palacio; les troupes insurrectionnelles faiblissaient; vers le soir, les efforts de leurs chefs les rallièrent et, par un vigoureux mouvement en avant, elles reprirent le terrain perdu. Sur toute la ligne on se battit avec acharnement; les Indiens, jetant leurs fusils, se ruaient, armés de leurs machétés, « qui, disent-ils, ne manquent jamais leur homme, » sur les soldats de Palacio et les firent reculer, non sans laisser bon nombre des leurs sur le terrain. La journée du 3 fut décisive. « Ce jour-là, écrit un témoin oculaire, l'impétueuse offensive des métis et des Indiens causa, dès le début, un certain ébranlement dans les rangs de leurs adversaires. Bravant un feu meurtrier, les Indiens abordèrent l'ennemi, le machété au poing, soutenus par les tirailleurs et par les Llaneros déployés sur les ailes, lançant à fond de train contre les bataillons leurs mustangs à peine domptés. Le coup d'œil était terrifiant et bien propre à ébranler les nouvelles recrues de Palacio. Sous ce choc, elles faiblissaient. Crespo le vit : faisant donner ses réserves, il intima l'ordre de charger sur toute la ligne. L'attaque fut irrésistible; les Indiens, à demi nus, poussaient des cris sauvages, brandissant leurs coutelas, étincelans au soleil, et dont chaque coup abattait un homme. Vainement les généraux de Palacio, se jetant au plus fort de la mêlée, tentèrent de raffermir leurs soldats, ils cédaient pied, et les Llaneros faisaient dans leurs rangs de larges trouées. Une panique éclata, suivie d'une débandade précipitée; sabrés par les cavaliers, serrés de près par les Indiens, les fuyards ne s'arrêtèrent que sous les murs de Valencia dont l'artillerie les couvrait. »

La partie était perdue pour Palacio. Ses meilleurs soldats restaient sur le champ de bataille; la prise de Valencia n'était plus douteuse, et Crespo ne la retardait que pour sauver la vie d'Ybarra d'une part et pour ne pas livrer la ville aux horreurs du pillage. Caracas s'agitait, frémissante, sous la main du dictateur que ses partisans abandonnaient et qui tentait, une dernière fois, de négocier. Il offrait, disait-on, à Crespo, une forte somme d'argent pour l'indemniser de ses pertes personnelles; il s'engageait à se démettre

et à convoquer le congrès; en échange, il demandait la suspension des hostilités et, par un article secret, la promesse d'appuyer la nomination de Sarria, son ministre de la guerre, comme président. Ces offres furent-elles réellement faites et, si elles le furent, avaient-elles d'autre but que de gagner du temps pour assurer sa fuite ou lui permettre de tenter, une fois encore, la chance des armes? On pouvait le croire, en voyant Palacio vider Caracas de ses défenseurs, envoyer 3,000 hommes combler les vides de son armée battue sous Valencia et donner l'ordre à ses généraux de se préparer à de nouveaux combats.

L'intervention de Monagas, son principal lieutenant, l'empêcha de donner suite à ce projet. Au reçu des instructions de Palacio, Monagas quitta les avant-postes de Valencia, se rendit à Caracas, à la *casa Amarilla*, et mit le président en demeure de renoncer à toute résistance. L'entrevue fut émouvante. Avec le récit de Monagas, et celui qu'en fit Palacio, récits que nous avons sous les yeux et qui diffèrent peu dans leurs lignes principales, on peut reconstituer la scène.

Palacio insista sur la nécessité et la possibilité de continuer la lutte. Avec les débris de son armée, il pouvait encore mettre en ligne 6,000 hommes; en leur adjoignant les garnisons de Puerto-Cabello, de Victoria, de Caracas et de la Guayra, ce chiffre serait plus que doublé; il rappellerait les troupes de Ciudad-Bolivar, et enfin Caracas était en état de tenir longtemps contre un ennemi mal pourvu d'artillerie. Par les prières, les menaces et les promesses, il s'efforçait de convaincre Monagas.

— Il ne reste plus rien à tenter, répliqua le général, et il est inutile de faire encore couler le sang. Les troupes que j'ai sous mes ordres sont des recrues sans solidité et inférieures en nombre à nos adversaires. Elles sont convaincues de leur impuissance à tenir contre les Indiens et les vétérans de Crespo, hommes aguerris, bien équipés et pleins d'enthousiasme. Je puis, dites-vous, livrer une bataille encore, mais le résultat n'en est pas douteux. Crespo sera victorieux, et je ferai massacrer mes soldats. Je me refuse à les mener à une mort certaine. De tous côtés l'ennemi nous enserre; il avance au sud, à l'est et à l'ouest. Il n'y a plus d'espoir, il ne reste qu'à capituler, fuir ou mourir.

Monagas achevait à peine qu'un messager apportait au président la réponse et l'ultimatum de Crespo. Il exigeait la remise entre les mains de gouverneurs désignés par lui, de Caracas et des places encore occupées par les généraux de Palacio, le licenciement de son armée, la libération des juges de la cour suprême et des détenus politiques, la démission du président et son remplacement provi-

soire par le premier vice-président Villegas, lequel convoquerait le congrès pour procéder à une élection régulière. A ces conditions, Crespo garantissait à Palacio la vie sauve.

Une heure plus tard, cet ultimatum était connu de toute la ville; le conseil se réunissait, sommait Palacio de se démettre et appelait Villegas à prendre temporairement le pouvoir. Toute résistance était impossible. Palacio cédait et acceptait l'offre que lui faisait Monagas, impatient de hâter son départ, d'une escorte armée pour le protéger jusqu'à la Guayra, où le navire de guerre *El Libertador* devait le recevoir et le transporter à Fort-de-France. Le 18 juin, il s'embarquait et, le 16 juillet, le transatlantique français, *le Labrador*, le débarquait à Bordeaux.

Dans une entrevue qu'il eut à Santander avec l'un des rédacteurs du *New-York Herald*, moniteur attitré des présidens déchus des républiques hispano-américaines, qui reçut et publia la dernière lettre qu'écrivit Balmaceda avant de mourir, et aussi les confidences d'Andueza Palacio, l'ex-président du Venezuela se défendit avec énergie des accusations portées contre lui : « Je n'ai, dit-il, jamais aspiré à la dictature ni prétendu garder le pouvoir un jour de plus que ne l'exigeait le bien de l'État. Je m'éloigne parce que l'on m'affirme que mon absence est nécessaire pour rétablir la paix et arrêter l'effusion du sang. La question pendante n'est pas une question de personnes, mais de principes, de politique intérieure et de réformes constitutionnelles. Je défie qui que ce soit de produire une preuve de mon désir de rester président. Le pays est avec moi ; je n'ai contre moi qu'une faible majorité dans le congrès. J'ai voulu l'élection du président par le suffrage direct et non par une commission du congrès ; j'ai échoué par 43 voix contre 40. J'ai eu contre moi tous ceux qui, ayant chance d'être élus par l'intrigue, n'en avaient pas de l'être par le vote populaire. J'avais pour moi les conseils municipaux et sept États sur neuf. Si l'on m'eût laissé faire, j'eusse convoqué le conseil fédéral et signifié, par écrit, que je n'étais pas candidat à la présidence. Le temps m'a manqué, et mes conseillers m'ont trahi. Sarria, mon ministre de la guerre, Monagas, le chef de mes troupes, tous deux députés, étaient dévorés du désir d'être présidens. Ce sont eux qui m'ont persuadé de partir. Sous les couverts d'une amitié feinte, ils m'ont représenté que le peuple se méprenait sur mes intentions, qu'il me tenait pour le fauteur de la guerre civile et qu'il ne me restait plus qu'à convoquer le congrès. C'eût été agir contre mes convictions, démentir mes actes antérieurs. Je m'y refusai ; je remis ma démission à Villegas et je partis. »

A une allusion faite au bruit qui courait, qu'entré pauvre à la

*casa Amarilla*, il en sortait avec quinze millions, l'ex-président répondit : « On met toujours en circulation de pareilles rumeurs. Je ne me suis pas enrichi au pouvoir et n'ai même pas reçu l'intégralité de mon traitement. » Sévère dans ses jugemens sur ses partisans, il se montra sobre d'appréciations sur Crespo, dont il prédit le succès final : « Je laisse, dit-il, le pouvoir aux mains d'un triumvirat d'incapables, de Sarria, de Monagas et de Mendoza qui gouvernent sous le nom de Villegas ; » et il dénonce, en termes amers, la nullité d'Ybarra et la duplicité de Sarria (1).

## IV.

Le départ d'Andueza Palacio terminait le premier acte du drame politique dont le Venezuela était le théâtre. La démission du président laissait une place vide, mais non une question réglée. Les compétiteurs restaient nombreux et le champ était libre. Villegas, détenteur nominal d'un pouvoir temporaire, ne pouvait se maintenir, contrecarré qu'il était par Iturbe, le second vice-président, par le général Urdaneta, troisième vice-président, qui, s'emparant de la dictature, contraignait Villegas à se réfugier à la Guayra, pendant que Mendoza, au camp de Valencia, accumulait vainement les obstacles devant Crespo, en marche sur Caracas et qui, victotorieux à la Cura, maître de Puerto-Cabello emportée par son lieutenant Mora, se heurtait, à El-Guayaba, aux derniers bataillons d'un gouvernement aux abois. Solidement appuyés sur leurs retranchemens et sur Caracas, commandés par les généraux Mendoza, Monagas, Monteverde, Diaz et Zamora, ils ne laissaient pas que de présenter encore un front redoutable. Crespo, Véga et Guerra marchaient à la tête des légalistes. Avant d'aborder l'ennemi, les Llaneros, pour se mieux reconnaître dans la mêlée, se dépouillèrent de leurs chemises, graissèrent leurs torses nus et, mettant à profit un orage violent, se ruèrent au galop de leurs chevaux sur l'aile gauche commandée par Mendoza. Elle plia sous le choc et les Llaneros, sabrant devant eux tous ceux qui portaient une chemise, la mirent en déroute. L'aile droite, découverte, perdit successivement ses chefs. Monteverde, Diaz et Zamora furent tués, et les longs convois de morts et de blessés défilant dans les rues de Caracas apprirent à la population le résultat de la lutte.

Exaspéré par sa défaite, Mendoza rentrait à Caracas avec les débris de son aile gauche. Urdaneta, Sarria et Casañas quittaient la capitale pour tenter, disaient-ils, de reprendre à Mora, avec l'aide

(1) Voir le *New-York Herald* du 20 juillet 1892.

de la flotte, Puerto-Cabello. Bien qu'il affectât une confiance qu'il n'avait pas et qu'il s'efforçât de donner le change à l'opinion publique, Mendoza ne pouvait plus se faire d'illusions. Les vivres devenaient rares dans la ville, dont le trafic avec la Guayra, son port d'approvisionnement, était interrompu. La viande se vendait 5 francs la livre, la farine, 250 francs le quintal. L'argent manquait, le trésor public était vide. Pour le remplir, Mendoza avait recours à des emprunts forcés, taxant arbitrairement la population, rançonnant les négocians, auxquels il imposait des versemens de 1,000 à 100,000 francs, suivant leur fortune présumée, exigeant des agens locaux des riches *hacienderos*, de Guzman Blanco et de Crespo, de Rojas Paul et de Palacio lui-même des sommes de 250,000 à 700,000 francs, emprisonnant les consuls étrangers qui protestaient contre ses exactions, emplissant ses poches, affirmaient ses ennemis, pendant que ses rivaux et ses collègues négociaient des conventions par lesquelles, à son insu, ils se partageaient les emplois lucratifs et les dernières ressources de l'État : à Villegas, la légation de Madrid; à Julio Sarria, 250,000 francs et le droit de désigner un ministre; à Domingo Monagas, 250,000 francs et le privilège de nommer les directeurs des douanes de Campano, Barcelona, Cumarra et Guigue; à Alejandro Ybarra, la légation des États-Unis; à Giuseppe Monagas, le gouvernement de Caracas. Quand un hasard le mit au courant de ces conventions dans lesquelles son nom ne figurait même pas, Mendoza mit, prétend-on, son butin à l'abri, gagna en hâte la côte, d'où, deux jours plus tard, une goélette le débarquait à Curaçao, classique lieu de refuge des politiciens vaincus du Venezuela.

Pendant ce temps, sourd à toutes propositions d'arrangement, même à celles que lui faisait tenir Rojas Paul, Crespo, refusant sa part des dépouilles et n'ayant pas encore dit son dernier mot, marchait, à la tête de ses vétérans, sur Caracas, mal défendue par quelques milliers d'hommes démoralisés et qui encourageait de ses acclamations le soldat heureux dans lequel elle voyait son libérateur et le restaurateur des libertés du Venezuela. Sous les murs de la capitale, il apprenait que ses troupes victorieuses, commandées par ses lieutenans Hernandez et Gill, étaient maîtresses de Ciudad-Bolivar et de tout le cours de l'Orénoque. Sans coup férir, il occupait la Guayra dont les habitans lui ouvraient les portes, le suppliant de les protéger contre la populace qui menaçait de piller les entrepôts. L'ordre rétabli à la Guayra, il achevait de briser, à Los Tequès, les derniers et impuissans obstacles que ses ennemis lui opposaient. Le 9 octobre, il entrait dans Caracas où Rojas Paul venait s'excuser auprès de lui d'avoir un instant douté de son succès et prêté l'oreille à des tentatives d'accommodement. Accueilli

dans la capitale en libérateur, il réorganisait la cour suprême, licenciait l'armée du Centre et celle de Los Andes, renvoyant les Indiens à la récolte du café, ne gardant sous les armes que ses vétérans.

Sa tâche militaire est terminée; il a su la mener à bonne fin, et la fortune ne lui a pas fait défaut, non plus qu'il ne lui a fait faute. Le suivra-t-elle jusqu'au bout dans l'œuvre nouvelle qui lui incombe et la perspicacité de l'homme d'État sera-t-elle à la hauteur de l'habileté du capitaine? Cette œuvre apparaît singulièrement complexe: remplir un trésor vide et relever un crédit ébranlé, reconstituer une administration désorganisée et réformer une constitution hors d'état de fonctionner, substituer à la vénalité une bonne gestion des affaires et des deniers publics, apaiser les haines et désarmer les vengeances, serait déjà une tâche difficile et de longue haleine; elle n'est pas la seule, et avant peu, le Venezuela se trouvera en présence d'une question de politique extérieure dont on ne saurait se dissimuler la gravité.

Nous y avons fait allusion plus haut, en parlant des négociations entamées par Andueza Palacio avec l'Angleterre, à laquelle il offrait, en échange d'un prêt d'argent, des concessions dans le règlement des difficultés pendantes au sujet du tracé de la limite entre la république et la Guyane anglaise. Cette dernière confine, à l'ouest, au Venezuela, au territoire de l'Yuruari; elle touche, au nord, à la Boca de Navios, aux rives de l'Orénoque.

Depuis longtemps l'Angleterre réclame une rectification de frontières qui lui donnerait un port à l'estuaire du fleuve et la libre pratique du grand réseau fluvial qui sillonne le Venezuela, qui, par ses artères intérieures, par ses affluens nombreux, se relie à l'Amazone et au rio de la Plata, seuil d'accès de la Colombie, du Pérou, de la Bolivie, du Brésil, du Paraguay, de l'Uruguay et de la République Argentine. Cette concession donnerait, en outre, à la colonie britannique l'un des plus riches territoires du Venezuela, celui qui semble appelé, dans un avenir prochain, à prendre le premier rang parmi les États, celui qui éveille le plus les convoitises des colons et des mineurs de la Guyane anglaise. Les plaines fertiles de l'Yuruari, leurs plantations de coton, cacao, canne à sucre, tabac, fèves de Tonka, rivalisent avec leurs mines d'or. C'est là que se trouve la célèbre mine du Callao, dont le rendement annuel dépasse 11 millions et qui, constituée avec un capital primitif de 322,000 francs, a déjà payé à ses actionnaires plus de 67 millions. Elle n'est d'ailleurs pas la seule de cette région, dont l'extraction d'or dépasse actuellement 24 millions et dont les mineurs de Georgetown ont déjà, à plusieurs reprises, tenté de s'emparer à main armée.

Cédant à leur pression, alléguant l'impossibilité où elle se trou-

vait de régler ce différend avec un pouvoir sans cesse contesté et des présidens sans stabilité, l'Angleterre fortifiait le port de Barima, sur lequel elle avait indûment fait main basse et qui, situé sur la rive vénézuélienne du Cuyuni, lui ouvrait le territoire de l'Yuruari. Le représentant de la république à Washington, M. Bolet Peraza, avait officiellement protesté, au nom de son gouvernement, contre cette prise de possession, et invoqué l'appui des États-Unis qui, adoptant comme mot d'ordre de leur politique extérieure : *l'Amérique aux Américains*, s'opposaient à toute ingérence de l'Europe dans le double continent.

Dans sa note diplomatique, M. Peraza déclarait que le maintien de l'occupation anglaise serait plus dangereux encore pour l'Amérique que ne saurait l'être le contrôle d'une puissance européenne sur l'isthme de Panama. « Elle annulerait, écrit-il, les efforts que, sous l'influence des États-Unis, font les nations de l'Amérique du Sud pour resserrer leurs liens d'origine, unifier leurs intérêts et leurs destinées. Ces aspirations peuvent être mises à néant par la domination de la Grande-Bretagne sur les eaux d'un fleuve, qui lui permettra de peser d'un grand poids sur les États de l'Amérique méridionale et d'y faire prévaloir ses intérêts et son influence. » Il terminait en invoquant l'arbitrage des États-Unis pour trancher ce différend.

Dans notre précédente étude sur Balmaceda, nous avons montré le Chili oscillant entre les États-Unis et l'Angleterre, et, finalement, se tournant vers cette dernière. Au Venezuela, nous voyons se produire la même oscillation ; mais, par suite des circonstances que nous venons d'indiquer, l'orientation va se dessinant en sens inverse. Si peu vraisemblable que soit l'acceptation, par l'Angleterre, du cabinet de Washington en tant qu'arbitre, on peut encore espérer que la question en litige sera dénouée pacifiquement. Le rétablissement de la paix intérieure permettra d'en aborder l'examen, mais il importe que la paix se fasse et qu'un gouvernement régulier s'établisse.

Le dernier mot appartient au général heureux qui tient entre ses mains les destinées de son pays. Saura-t-il, justifiant les espérances de ses amis, se révéler le libérateur de sa patrie et le restaurateur de sa liberté reconquise, ou bien n'est-il, comme l'affirment ses ennemis, qu'un soldat habile dont l'ambition se borne à inscrire un nom de plus sur la liste déjà longue des dictateurs éphémères des républiques hispano-américaines?

C. DE VARIGNY.

# L'HÉROISME DANS LA MUSIQUE[1]

Après nous avoir parlé de Dieu, de la nature et de l'amour, ou plutôt après les avoir chantés tous trois, il semble que la musique n'ait plus rien à nous dire. Une dernière fois pourtant nous revenons à elle, parce qu'il reste en nous un sentiment, ou mieux un ordre de sentimens, dont elle garde, peut-être plus que les autres arts, l'interprétation privilégiée. C'est l'héroïsme. Sur cette région de notre âme, les pires détracteurs de la musique n'en ont jamais contesté ni calomnié l'influence. Après avoir écrit contre la musique tant de pages impertinentes ou injustes ; après l'avoir maudite comme magicienne et sorcière, ennemie de toute activité et de toute liberté morale, ils se sont repentis et rétractés. Ils n'ont pu refuser leur hommage à la vierge guerrière, inspiratrice du courage, ouvrière de victoire, gardienne ou vengeresse de la patrie. Devant la musique héroïque, un de Laprade même s'est incliné, se souvenant de Tyrtée et de Rouget de l'Isle. Nous rappellerons, nous, bien d'autres souvenirs, et ce mot si grand d'héroïsme, nous tâcherons de le grandir encore. L'héroïsme dans la musique, ce sera la valeur militaire d'abord, mais non pas celle-là seulement. Nos héros ne se distingueront pas uniquement par des succès extraordinaires à la guerre, mais par une force de caractère, une vertu, une grandeur d'âme peu commune. La guerre est la plus fameuse, mais non l'unique école de l'héroïsme. La religieuse qui se jeta naguère au-devant d'un chien enragé et lui livra ses deux poings pour sauver des enfans confiés à sa garde, égala les plus grands capitaines et la marche funèbre de Beethoven aurait pu se jouer devant son cercueil. Il y a plus : l'héroïsme n'exige ni le

(1) Voir la *Revue* du 15 septembre 1887, du 1er février et du 15 septembre 1888.

sang ni la mort ; toutes les victimes ne tombent pas, et des sacrifices sublimes se consomment chaque jour dans le secret de consciences inconnues. Ainsi compris, l'héroïsme s'étend ; il gagne notre âme entière. Aussi l'associerons-nous, par un retour sur nos études précédentes, à la religion, à la nature et à l'amour ; des trois sentimens, il apparaîtra comme le paroxysme et la fleur éclatante. Enfin, sans plus y rien mêler, sans même le qualifier, de peur de le restreindre, nous envisagerons l'héroïsme pur, c'est-à-dire un état supérieur de notre âme : la conscience tantôt grave, tantôt exaltée de notre force et de notre liberté. Ainsi, de la forme guerrière de l'héroïsme, la plus extérieure et la plus sensible, nous repliant peu à peu sur nous-mêmes, nous pénètrerons jusqu'au théâtre intime des luttes purement morales et des silencieuses victoires.

## I.

La guerre est naturelle. Est-elle également divine ? Des hommes d'action l'ont proclamé : témoin le maréchal de Moltke ; des hommes de pensée l'affirment aussi, depuis Joseph de Maistre jusqu'à M. E.-M. de Vogüé. La guerre, a dit le soldat allemand, entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentimens : « l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage ; elle les empêche de tomber dans le plus hideux matérialisme. » « Si par impossible, écrit à son tour notre éminent compatriote, une fraction de la société humaine, mettons tout l'occident civilisé, parvenait à suspendre l'effet de cette loi, des races plus instinctives se chargeraient de l'appliquer contre nous ; ces races donneraient raison à la nature contre la raison humaine. »

Étranges doctrines ! — La guerre, dites-vous, entretient le courage. Mais tous les fléaux humains l'entretiennent également. La pauvreté et la faim provoquent l'aumône ; les épidémies font l'honneur des médecins et des garde-malades. Est-il donc heureux qu'il y ait des affamés et des cholériques ? — Non. La guerre, comme la souffrance, comme la mort, dont elle est une des grandes pourvoyeuses, est une loi nécessaire, mais détestable. Encore n'est-ce qu'une loi contingente, d'une nécessité provisoire et que l'avenir peut-être abolira. En tout cas, et tant qu'elle nous régit, c'est une loi de misère et de rigueur ; les vertus qu'elle enfante ne sauraient la consacrer ; à peine si elles en consolent, et le jour où les races instinctives, autrement dit inférieures, écraseraient l'occident comme le roseau de Pascal, le roseau n'en continuerait pas moins d'avoir raison contre l'instinct, même victorieux.

Il n'importe d'ailleurs ici que la guerre soit bonne ou mauvaise.

Elle existe, et c'est peut-être pour en voiler l'horreur que la musique lui fut et lui sera toujours unie. La musique est plus naturelle et plus nécessaire encore au combat qu'à la religion et à l'amour. Il est plus facile aux hommes de prier ou d'aimer que de s'entre-tuer en silence. Chez les animaux, les oiseaux surtout, mais chez certains quadrupèdes aussi, voire chez d'humbles bestioles, l'araignée ou le grillon, la colère autant que l'amour provoque le chant. L'homme enfin, sauvage ou civilisé, s'est toujours excité au combat par la musique. C'est à grand bruit que Gédéon défit les Madianites, et l'on n'aurait jamais pris Jéricho sans trompettes. Quelle vertu possèdent donc les sons pour fortifier notre âme et l'élever au-dessus du danger? Les enfans chantent dans les ténèbres pour couvrir de leur petite voix les voix terribles du silence. Les chevaux mêmes hennissent et se cabrent au son des clairons et des tambours. Double et mystérieux pouvoir de la musique : elle apaise et elle excite ; elle berce la souffrance et réveille le courage ; elle met sur les fronts qu'elle aime des roses ou des lauriers.

Aucun autre art, sauf la poésie et l'éloquence, n'inspire, et n'exprime ainsi l'héroïsme. Une statue, un temple ne provoqueront jamais l'enthousiasme guerrier ; un tableau n'entraînera point une armée. L'animal, dont nous parlions plus haut, n'est sensible qu'à la seule musique. Et sur le cheval, par exemple, notez que ce n'est pas le bruit qui fait impression, mais la musique, c'est-à-dire le bruit réglé et modifié par certaines lois. De ces lois il semble que la plus nécessaire à l'expression du sentiment belliqueux, celle qui nous le fait le plus sûrement éprouver ou reconnaître, ce soit le rythme. L'héroïsme en musique est une question de rythme plus que de mélodie, d'harmonie ou d'instrumentation. Certes, il y a des instrumens plutôt guerriers, comme d'autres plutôt religieux, amoureux ou descriptifs. Ainsi l'orgue ne se prête qu'à la prière ; le hautbois et le cor nous parlent des champs et des forêts et ce sont les violoncelles qui répondent aux soupirs de Raoul et de Valentine, de Juliette et de Roméo. De même la trompette est l'instrument belliqueux par excellence. La musique héroïque sait pourtant s'en passer et par le rythme seul évoquer des idées martiales : écoutez la chanson de Claire dans *Egmont*, ou, dans le finale de la symphonie *héroïque*, la fameuse gamme des violons. Le rythme au contraire est essentiel à l'héroïsme musical. Toute musique de guerre est rythmée, depuis la charge ou la retraite, jusqu'à *la Marseillaise;* du chœur de *Judas Macchabée* à la *Chevauchée des Valkyries*. Prenez dans notre art les plus belles pages de tendresse ou de piété, vous en verrez la beauté consister presque toujours dans l'harmonie ou à la mélodie ; dans le rythme, presque jamais. Mais revenez aux pages guerrières, la puissance rythmique aussitôt

reparaît et s'impose à l'oreille la moins exercée. On mènerait des conscrits au feu rien qu'en battant du tambour, un instrument qui n'a que le rythme, et un enfant reconnaîtra de suite que vous lui jouez une marche, sur une table, avec vos doigts.

Une marche ! l'héroïsme militaire n'est autre chose que la marche de tout notre être au-devant du danger, de la mort, s'il le faut, et la musique n'est si merveilleusement propre à traduire ou à provoquer ce mouvement sublime, que parce qu'elle est elle-même mouvement. Elle pourrait dire comme Hernani : Je suis une force qui va. De cette force à la fois mouvante et motrice, la double nature physique et esthétique a été étudiée de très près dans un intéressant ouvrage anglais : *le Pouvoir du son* (1). « Autant qu'une chose peut être suggérée par une autre, écrit M. Gurney, le mouvement physique est continuellement suggéré par la mélodie. » L'auteur constate une différence caractéristique entre la mélodie et les conceptions abstraites de notre esprit. La mélodie nous produit, dit-il, un effet que ne produisent jamais, par exemple, les idées de hauteur, de poids ou de force. Non-seulement la mélodie nous donne l'impression du mouvement ; mais elle nous invite, nous excite à nous mouvoir. Les idées citées plus haut se sont bien formées, comme l'idée de la mélodie, dans le domaine de l'expérience physique, mais habituellement nous nous représentons la hauteur d'une tour sans penser à en faire l'ascension, son poids, sans réfléchir à sa chute sur notre tête. Dans la mélodie au contraire se trouve toujours impliqué quelque chose de plus que la représentation du mouvement : l'impulsion directe au mouvement même, et c'est cette impulsion qui fait marcher ou danser au son de la musique les enfans, les sauvages et les animaux.

La musique est le seul art où le mouvement s'allie à la force. Dans l'architecture, la sculpture ou la peinture, la force existe ; elle y a même certains avantages : elle y est palpable et visible, mais immobile aussi, et cette immobilité fait que l'œuvre sculptée, bâtie ou peinte aura toujours moins de vie que l'œuvre sonore. Voyez des bataillons défiler sur une toile ; puis écoutez la *Marseillaise*, et des deux armées dites laquelle marche le mieux.

Les Grecs avaient senti l'étroitesse du rapport entre le rythme et l'expression des sentimens que M. Gevaërt appelle « les sentimens élevés, prenant leur source dans la conscience morale de l'individu : religion, héroïsme, souffrance noblement endurée. » A la traduction de tels sentimens, ils avaient affecté particulièrement les rythmes binaires. Les modernes ont fait de même souvent, et plus d'une page héroïque est rythmée à deux ou à quatre temps.

(1) *The Power of sound*, by Edmund Gurney (London ; Smith, Elder and C° ; 1880).

La mesure à cinq temps avait toutefois, elle aussi, dans l'antiquité l'ἔθος héroïque; elle a été délaissée aujourd'hui, bien qu'elle fasse quelquefois encore preuve de bravoure : témoin la coda de l'air de la *Dame blanche : Viens, gentille dame,* et surtout le chant national du pays basque : *Guernica arbol!*

Les chants nationaux! Là est la source de la musique héroïque(1). Nous le disions plus haut, la musique de guerre remonte aussi haut que la guerre elle-même. Josèphe rapporte que Salomon fit établir 200,000 trompettes, ainsi que Moïse l'avait ordonné, et 40,000 instrumens divers, tels que harpes, psaltérions et autres. En Grèce, Tyrtée fut nommé général des troupes lacédémoniennes parce qu'il jouait bien de la flûte.

Chez les Barbares : Gaulois, Francs, Germains, la musique de guerre commença par être seulement un cri sauvage. Cette clameur, que Tacite appelait *barritus*, devint peu à peu un chant, le *bardit*, interprété par les bardes ou scaldes. « Nous sourirons quand il faudra mourir », chante le barde des *Martyrs*, et les guerriers de l'Armorique allaient au combat en célébrant le vin, le soleil, la danse, la bataille et le glaive bleu qui aime le meurtre.

Tout notre moyen âge abonde en chants de guerre. L'un des plus célèbres n'est autre que la *Chanson de Roland*, qui fut, selon l'expression de Kastner, la *Marseillaise* de la chevalerie.

A l'idée de courage se mêlèrent peu à peu des pensées de prière et d'amour. *Kyrie eleison,* chantait la foule derrière saint Bernard, qui prêchait la croisade; à genoux sur la plage d'Aigues-Mortes, l'armée de saint Louis entonna le *Veni creator*, et peut-être plus d'un soldat de vingt ans murmurait-il, en s'embarquant, le refrain du trouvère :

Chascun pleure sa terre et son pais,
Quand il se part de ses coraux amis;
Mès nul partir, sachiez quoi qu'on vous die,
N'est dolereux, que d'ami et d'amie.

Notons ce passager accent de mélancolie. Il va disparaître pour longtemps et ne se retrouvera plus que de nos jours, dans la chanson de la reine Hortense : *Partant pour la Syrie*, ou dans une page adorable de Boïeldieu (*les Deux nuits*) : les stances des ménestrels.

Quand vient la renaissance, reîtres et aventuriers célèbrent à l'envi les victoires de Louis XII et de François Ier par des chants

(1) Voir à ce sujet deux ouvrages auxquels nous avons beaucoup emprunté : *l'Histoire de la musique militaire*, par E. Neukomm, et *l'Essai historique sur les chants militaires des Français*, par Kastner.

tantôt sérieux, tantôt joyeux ou gaillards. La célèbre chanson du *Franc archer* est un type de ce dernier genre; aussi la chanson de l'*Homme armé*, que rappellerait un peu notre célèbre romance : *Guernadier, que tu m'affliges!* A côté de la veine héroïque, c'est la veine militaire. Elle a persisté jusqu'à notre époque; elle a donné au genre français de l'opéra-comique une teinte à demi touchante, à demi vulgaire, une larme de chauvinisme bourgeois. De là viennent les grands airs de soldat et de marin, les descriptions de combat sur terre et sur mer : *Ah! quel plaisir d'être soldat! Partons, la mer est belle! C'est la corvette fraîche et coquette*, et : *Salut à la France!* et *Vive le vin, l'amour et le tabac!* et jusqu'au *J'aime les militaires, j'aime*, de la *Grande-Duchesse*, si plaisamment imité du finale de la symphonie en *la*.

La musique militaire proprement dite commença d'être organisée par Louis XIII. Louis XIV, Louis XV la favorisèrent beaucoup. Le maréchal de Saxe voulait qu'elle accompagnât non-seulement les combats, mais les manœuvres stratégiques. « On ne doit jamais, écrivait-il dans ses *Mémoires*, manquer de faire travailler les soldats en cadence au son des tambours et des instrumens de guerre. Les sons ont une secrète puissance sur nous, qui dispose nos organes aux exercices du corps et les facilite. »

A cette époque parurent plusieurs marches célèbres, entre autres, celle de Dessau, dont Meyerbeer devait plus tard tirer parti dans l'*Étoile du Nord*. Alors aussi passa d'Allemagne en France l'usage de faire jouer les orchestres militaires dans les endroits publics.

Mais c'est de la Révolution que date vraiment l'éclosion, ou l'explosion de la musique héroïque. Notre Conservatoire est d'origine militaire : il fut formé par Sarrette, capitaine de la garde nationale et excellent musicien, avec quarante-cinq instrumentistes du dépôt des gardes françaises, pour la plupart enfans de troupe de ce corps. Ce petit orchestre enseigna le premier la *Marseillaise* aux soldats en haillons qui se chargèrent bientôt de l'enseigner au monde.

Et le monde a été bouleversé par elle. A son souffle se sont allumées les guerres sacrées, mais aussi les stupides émeutes et les révolutions atroces. Patronne de l'héroïsme, elle l'a été du crime. Par elle le jour de honte, après le jour de gloire, est arrivé, et la vierge, armée pour courir aux frontières, a traîné comme une fille dans le ruisseau de la rue. N'importe; les pires excès de la *Marseillaise* ne l'ont pas déshonorée. Qu'elle répudie de fâcheuses alliances et aussitôt elle se purifie; ceux-là mêmes qu'elle a mis en deuil lui pardonnent, et sur les marches des trônes qu'elle a ébranlés, on a vu des rois l'écouter debout et le front découvert.

C'est que, malgré ses souillures, elle est de naissance divine. Aussi bien, dans l'intention de Rouget de l'Isle, un royaliste emprisonné par la Terreur et sauvé par le 9 thermidor, la *Marseillaise* n'était pas révolutionnaire, mais patriotique. C'est contre l'étranger seulement qu'elle appelait aux armes.

On sait comment elle fut composée. Rouget de l'Isle, capitaine du génie, tenait garnison à Strasbourg, quand les volontaires du Bas-Rhin reçurent l'ordre de rejoindre l'armée de Luckner. Dietrich, maire de Strasbourg, ayant un soir (le 24 avril 1792) regretté que les jeunes soldats n'eussent pas de chant patriotique, Rouget de l'Isle rentra chez lui et dans un accès d'enthousiasme, écrivit d'un trait, paroles et musique, le *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*. L'hymne fut arrangé aussitôt pour les orchestres militaires et joué dès la fin d'avril à Strasbourg. En juin, il produisit à Marseille un effet prodigieux. Les volontaires qui partaient pour Paris l'apprirent aussitôt; ils le chantèrent en entrant dans la ville; ils le chantèrent, hélas! aussi le 10 août, et c'est d'eux que lui vint le nom de *Marseillaise*. Mais le nom primitif vaut mieux ; il est plus conforme à l'origine de l'hymne français et, je l'espère, à ses destinées.

De tous les chants nationaux, la *Marseillaise* est le plus héroïque. A côté de la *Marseillaise, Partant pour la Syrie* fait l'effet d'une complainte et l'*Hymne des Girondins* d'un refrain aviné. Quant aux chants étrangers, pour le mouvement et l'allure guerrière, aucun n'approche de la *Marseillaise*. Je les ai tous entendus naguère, devant Barcelone, où s'étaient rencontrés les vaisseaux de l'Europe entière. Tous planaient sur la mer paisible, dans le bleu des matins d'été : Dieu sauve la Reine! Dieu garde l'Empereur! Dieu protège le tsar! Tous lents, tous calmes, ils priaient tous, et dans leur pacifique et religieux concert, notre *Marseillaise* appelait aux armes sans invoquer Dieu. Je me souviens qu'alors elle nous parut farouche, un peu impie, et que pour les jours de paix nous eussions souhaité peut-être un moins terrible refrain. Mais aux jours de guerre, aux jours de gloire, il n'en est pas de plus entraînant.

A quoi tient l'héroïsme de la *Marseillaise?* — Au rythme et notamment à une particularité du rythme : le départ en levant, c'est-à-dire l'élan pris d'un temps faible pour retomber sur un temps fort : *Allons, enfans de la patrie! Aux armes, citoyens!* Rappelez-vous comment le coup porte sur : *enfans* et sur : *aux armes*. Toute l'impulsion du morceau tient à cet *ictus* rythmique. Les rythmes de ce genre, appelés anacrousiques (qui frappent en levant), caractérisent presque toute musique héroïque. Le *Chant du départ*, lui aussi, frappe en levant; mais les deux premières notes, les trois premières même, descendent au lieu de monter

comme dans la *Marseillaise*, et l'effet est par là diminué. Autres exemples de mélodies héroïques et pareillement rythmées : les couplets de Claire : *Egmont prend sa lance;* la phrase célèbre du finale de la *Symphonie héroïque;* le finale des *Huguenots : Pour cette cause sainte;* celui de *Guillaume Tell : Si parmi nous il est des traîtres; la Chevauchée des Valkyries.* Les anciens n'ignoraient pas les rythmes de cette espèce et leur reconnaissaient le privilège d'exprimer la hardiesse. L'anapeste était de ceux-là. C'était le rythme des chants guerriers que Tyrtée composa pour la jeunesse de Lacédémone et, par une étonnante correspondance, c'est encore le rythme de la *Marseillaise.* A trente siècles de distance, deux grands cœurs ont battu à l'unisson pour la liberté et pour la patrie.

Dans l'ordre de l'héroïsme purement guerrier, je ne connais qu'une page égale, supérieure même à la *Marseillaise*, sinon par l'âme, au moins par l'art : c'est la *Marche hongroise* de Berlioz, dans la *Damnation de Faust*, la plus belle symphonie descriptive qu'ait peut-être inspirée la guerre. La guerre est là dans toute sa gloire, avec ses pompes éclatantes, les casques au soleil et les drapeaux au vent. Les troupes défilent d'abord : des triolets nerveux, un petit thème pimpant, que relèvent les *pizzicati* chers à Berlioz, marquent le pas des bataillons. Ici encore on retrouve le rythme analysé plus haut : le départ en levant. Bientôt commence une admirable progression symphonique. Ils passent, les héros, par centaines, par milliers; les régimens s'entassent dans les plaines immenses, et voici la bataille engagée. Régulièrement, entre les coups de grosse caisse, reviennent les triolets caractéristiques sur le fond sombre des trémolos qui s'appellent, se cherchent les uns les autres. Soudain un autre thème éclate; des gammes de trombones passent comme des volées de mitraille. Si jamais on a pu dire d'un morceau qu'il marche, qu'il est lancé, c'est bien de celui-là. Toutes les masses instrumentales s'attaquent et se repoussent; les triolets obstinés livrent des assauts furieux; enfin cette fumée sonore s'éclaircit et laisse reparaître vainqueur, hurlant à plein orchestre, le motif du début : *Comme il sonna la charge il sonne la victoire*, et s'achève dans la folie du triomphe.

En nulle autre page de musique on ne saurait mieux étudier que dans les précédentes l'héroïsme purement guerrier, l'héroïsme, pour ainsi dire, à l'état simple. Combinons-le maintenant avec les trois sentimens analysés naguère, et sous l'influence de l'amour, de la nature et de la religion, nous le verrons prendre des aspects nouveaux.

## II.

Les exemples d'amour héroïque sont nombreux. Alceste, Léonore, Valentine, Sieglinde, Brunehild, autant d'héroïnes d'amour. Mais nous en choisirons une plus modeste et plus cachée. Elle ne porte, celle-là, ni le diadème, ni le casque, ni le chaperon de velours. Au lieu du sceptre ou de la lance, elle ne tient à la main qu'un écheveau de laine : c'est la Claire de Beethoven, la vaillante petite Flamande, la gentille amie d'Egmont. En ses deux couplets, quelle charmante bravoure de femme, quelle intrépidité d'amour! Et comme Beethoven a su proportionner ici le sentiment au personnage! L'héroïsme de Claire n'est que le reflet ou l'écho de l'héroïsme d'Egmont. Pour Egmont, l'ouverture tout entière, avec les tragiques accords du début, le développement houleux du thème et la péroraison triomphale. A Claire, Clärchen, la petite Claire, il suffit d'une humble chanson. Humble, mais fière pourtant. Et si distinguée, d'une distinction toute féminine, avec quelque chose de fin comme serait la taille de la jeune fille sous l'habit de soldat. *Ah! si j'avais un pourpoint, un chapeau!* Quelle crânerie et quel brio dans ce rêve guerrier, avec quelle adorable mélancolie, quel regret que ce ne soit qu'un rêve! Rappelez-vous l'allure que donnent les triolets au début de la *Marche hongroise*. On retrouve ici, dès les premiers mots de Claire, le même dessin rythmique et le même effet. A la fin de la partition, dans les trois ou quatre dernières mesures de la symphonie triomphale, ils brilleront encore, les jolis éclairs de bravoure; ils apporteront au héros jusque sous la hache une dernière vision de l'enfant qui souhaitait de combattre et de mourir à côté de lui. Pauvre Claire! Les rêves de gloire et de liberté n'ont jamais passé le seuil de sa chambrette! Plus heureux que l'humble petite bourgeoise, il est des paysans, dont les vœux héroïques eurent pour confidens et pour alliés le ciel et la terre, les lacs et les bois de leur patrie.

Naguère, à propos de la nature, nous avons déjà parlé de *Guillaume Tell;* il convient d'y revenir à propos de l'héroïsme. Dans le chef-d'œuvre rossinien, l'héroïsme est la note fondamentale, dont la nature donne les harmoniques. Retournons donc à *Guillaume*. Encore une fois, c'est ainsi, par des vues rétrospectives, que notre dernière étude peut compléter les précédentes et fermer le cercle de notre horizon. Je ne sais pas de drame lyrique, hormis le *Freischütz*, où la nature ait plus de part que dans *Guillaume*. Elle y commande l'action et communique à l'héroïsme des personnages un peu de sa force et de sa majesté. Elle prête à la conjuration du Rütli une beauté sinon sans égale, au moins sans

pareille, faite de paix et de sérénité. Récitatifs, ritournelles, appels de cors, trémolos plus légers que des frissons du feuillage, tout montre ici l'alliance de la nature et de l'humanité. Sur les paysans réunis plane la nuit, leur belle nuit alpestre; leurs grands sapins les écoutent, les eaux de leur lac les amènent sans bruit. La vieille terre, devinant que ses fils lui préparent la liberté, se fait saintement leur complice. Chaque page ici est deux fois un chef-d'œuvre, et par les sensations et par les sentimens qu'elle exprime, par la sympathie et l'unanimité qu'elle manifeste entre les choses et les âmes. Une première ritournelle se hasarde en notes détachées et timides. Les trois chefs prêtent l'oreille : *Des profondeurs du bois immense un bruit confus semble sortir.* On entend la forêt s'animer tout entière; des hommes l'emplissent, nombreux comme les arbres. Un court silence; puis une trompe sonne, lointaine, et une seconde ritournelle se dessine. Ah! l'admirable prélude! Les voilà, ces pas des messagers dont parle l'Écriture, ces pas sur la montagne, et qui sont si beaux! Comme ils sont doux aussi! Comme ils s'enfoncent dans l'herbe non foulée, dont nous croyons sentir le moelleux et la fraîcheur! Mais n'accordons pas trop, au moins n'accordons pas tout ici au paysage. Quelle expression de courage, d'héroïque patience, de mélancolie à la fois mâle et tendre dans l'entrée des voix : *En ces temps de malheur, une race étrangère!* Et, sur une cadence exquise, quand viennent les mots : *Que ce bois solitaire soit témoin de nos pleurs,* est-il rien de plus touchant que cette confidence de tout un peuple qui souffre à toute la nature qui le plaint?

Voici les dernières cohortes. Elles arrivent non plus par la forêt, ni par la prairie, mais par le lac, et l'orchestre aussitôt nous décrit ce nouveau chemin. Une ondulation des violons court à la surface des eaux; un chant de violoncelle, un accent appuyé sur le dernier temps de la mesure, et nous entendons la pesée des rames, nous voyons l'effort courbé des rameurs.

Les trois cantons sont réunis. Ils ont échangé leurs mots d'ordre à voix basse. Ils se taisent, attendant les instructions promises. Les chefs vont parler.

Comment éviter ici, non pas un parallèle, mais un souvenir au moins? N'est-elle pas héroïque aussi, d'un héroïsme odieux, mais pourtant sublime, l'autre conjuration, qui fait pendant à celle-ci dans l'histoire de la musique dramatique, *la Bénédiction des poignards?* Je n'entends jamais éclater le récitatif de Guillaume : *l'Avalanche roulant du haut de nos montagnes,* sans penser à l'exorde correspondant de Saint-Bris : *Et vous qui répondez au Dieu qui vous appelle.* Analogues par le plan et l'architecture, les deux scènes diffèrent pourtant par l'idée. Ce n'est pas sur la mon-

tagne, mais dans le sein de sa demeure, que le sombre patricien a convoqué ses amis. Vous le rappelez-vous, sous son pourpoint noir, distribuant les besognes infâmes? Vous avez entendu sa voix, hautaine d'abord, puis irritée, furieuse enfin. Dès la première apparition du thème fameux : *Pour cette cause sainte*, dans les apostrophes soupçonneuses à Nevers, déjà percent l'orgueil et le mépris. La colère maintenant, grondant sous cette autre phrase : *Qu'en ce riche quartier la foule répandue*, précipite la période entière. Partout et de plus en plus la sécheresse et la dureté; partout les notes piquées, les dissonances, les rythmes de fer. Voici les petites flûtes, sifflant comme des épées, et les trompettes, les « trompettes hideuses; » la strette furibonde roule vers l'imprécation suprême, s'y jette et s'y perd... Non, non, les héros montagnards ne chantent pas ainsi. Ce n'est pas ainsi que les harangue Guillaume. Lui n'a pas mis à son front la croix déshonorée, il n'a pas fait du symbole de salut et de douceur un signe de haine et de massacre; à son bonnet de paysan, il ne porte que la plume de l'aigle, de l'oiseau de la liberté. Je ne sais si je me trompe, mais aux moindres accens de cette musique, je crois reconnaître la sainteté de cette cause. Les conjurés du Rütli frémissent moins de haine que de honte. J'en appelle à la fameuse phrase : *Un esclave n'a pas de femme, un esclave n'a pas d'enfans*, où l'unisson des voix centuple l'humiliation et l'horreur de l'aveu. Ce caractère de majesté plus que de colère persiste jusqu'au bout, jusqu'à la péroraison splendide, jusque dans les claires fanfares qui se répondent au début du serment; enfin jusque dans l'effusion dernière : *Si parmi nous il est des traîtres!* Nous revenons toujours au rythme dans cette étude; mais tout l'effet ici (et quel effet!) est rythmique. Qui n'a senti la secousse prodigieuse de l'octave brusquement franchie de bas en haut sur les deux mots : *des traîtres!* Qui n'a subi le courant et comme le reflux de la période : *Refuse à leurs yeux la lumière?* Si l'héroïsme est ici plus pur que dans *la Bénédiction des poignards*, l'honneur en revient à la nature. Sur la dernière imprécation des bourreaux de Meyerbeer, des flambeaux fumeux achevaient de mourir; les héros de Rossini descendent de la montagne au lever du jour, avec l'aveu du soleil et le premier sourire du ciel.

Après l'amour, après la nature, il reste une dernière note dont la musique héroïque se trouve plus souvent encore et plus profondément timbrée : c'est la note religieuse. Tout à l'heure et comme de biais, nous avons entrevu dans *les Huguenots* le fanatisme, ce mensonge de l'héroïsme sacré; dans *les Huguenots* encore, mais chez les victimes, nous trouverons le véritable héroïsme religieux.

Pourquoi le chercher là seulement? Les exemples en sont-ils si

rares, depuis le vieux cantique de Hændel : *Chantons victoire!* jusqu'à certaines pages de *Parsifal*, en passant par le finale biblique du troisième acte du *Prophète?* Certes, tout cela est beau. Mais *Judas Macchabée* est déjà loin derrière nous. Nous avons étudié ailleurs *Parsifal* (1) et, tout sublime que soit l'hymne du *Prophète : Roi du ciel et des anges*, il est peut-être d'une moins haute portée morale que le cinquième acte des *Huguenots*. Pour Jean de Leyde, il n'y va que de la victoire ; il y va du martyre pour Raoul, Valentine et Marcel.

Des trois héros, Marcel est le plus héroïque, Marcel, l'une des plus belles personnifications de l'idée religieuse dans la musique de théâtre. Une femme de génie crut rencontrer jadis l'admirable figure au cours d'un voyage en pays protestant. Dans un temple de Genève, George Sand un jour entendit des voix et « naturellement, écrivait-elle à Meyerbeer, ces chants imaginaires prirent dans mon cerveau la forme du beau cantique de l'opéra : *les Huguenots*... Et je vis debout cette statue d'airain, couverte de buffle, animée par le feu divin que le compositeur a fait descendre en elle, je la vis, ô maître! pardonnez à ma présomption, telle qu'elle dut vous apparaître à vous-même, quand vous vîntes la chercher à l'heure hardie et vaillante de midi, sous les arcades resplendissantes de quelque temple protestant, vaste et clair comme celui-ci (2). »

Dès le début de l'opéra, Meyerbeer a posé le personnage dans une attitude héroïque. Rappelez-vous la première apparition de Marcel. Annoncé par un grondement de contrebasses, il vient, le chapeau sur la tête, sur sa tête balafrée. Il passe le seuil de la salle de fête et dans le festin renaissance, parmi le choc des gobelets d'or, il jette sa rude apostrophe. Sur l'ordre de Raoul, il se tait d'abord, mais du maître humain il en appelle au maître divin qui, lui, le laissera parler : *Comment le sauver de leurs bras?..* cri sublime d'angoisse devant la perdition de l'enfant bien-aimé. *Ah! viens, divin Luther, pour le sauver du mal!* Des hoquets de contrebasses, pulsations de ce pauvre vieux cœur inquiet, entrecoupent le récitatif jusqu'à l'explosion des cuivres sur le mot : Seigneur! seul nom devant lequel Marcel se découvre et s'incline. Sans un regard pour l'orgie méprisée, le vieux soldat s'enfonce dans sa prière : *Seigneur, rempart et seul soutien!* Le choral s'élève, rigide et nu, symbole de la réforme, « cette forte idée sans emblèmes (3) », rempart véritable entre le monde et la foi.

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1887.
(2) *Lettres d'un voyageur.*
(3) George Sand.

Dans *les Huguenots*, le quatrième acte a toujours, et, je crois, pour toujours, fait tort au cinquième, qui n'est pourtant pas moins beau. C'est l'acte héroïque par excellence; Marcel en a la conduite. Le serviteur ici devient le maître et le prêtre aussi. Depuis longtemps, le psaume luthérien se taisait. Voici qu'il reparaît, non plus sous les plafonds dorés du château de Touraine, mais au fond d'un temple où vont venir les assassins, où prient des enfans et des femmes, pauvres voix qui ne peuvent chanter bien haut, mais qui chanteront jusqu'à la mort. Et tandis qu'elles chantent, Marcel paraphrase leur cantique; il le suit avec des cris d'admiration et de stoïque tendresse. La faiblesse et la force, héroïques toutes deux, se répondent ici; double leçon pour Valentine et Raoul, et double exemple. De ces petits qui commencent la vie, de ce vieillard qui l'a presque achevée, eux qui l'allaient goûter dans toutes ses délices, ils vont apprendre à la perdre sans peur. Le psaume se déroule, en des tonalités pâles et tristes comme le clair de lune à travers les vitraux blancs. Devant Marcel impassible, presque implacable, Valentine et Raoul se sont agenouillés, attendant l'homélie nuptiale et funèbre. Quel exorde que la fameuse ritournelle de clarinette basse! Quelle méditation sur la mort, et jusqu'à quelles profondeurs de l'âme elle descend! Puis, dans l'interrogatoire, entre les terribles sommations de Marcel et les réponses de Raoul et de Valentine, plus modestes devant le martyre, quelle touchante opposition! A des degrés, ou plutôt en des genres différens, tout est héroïque ici, tout, jusqu'au crime, témoin le chœur des meurtriers et ses fanfares atroces. Héroïque, le choral qui revient par lambeaux, haletant et comme à l'agonie, entre les décharges d'arquebuse; héroïque, le cri de Valentine: *Ils chantent encore!* et le sanglot de Marcel: *Ils ne chantent plus.* Héroïque enfin, héroïque surtout le trio du dénoûment. On a dit, à propos des *Huguenots*, qu'il n'y a pas de musique protestante, non plus que de musique catholique. Cela est faux ou vrai, selon les divers momens de l'œuvre de Meyerbeer. Marcel, par exemple, n'est-ce pas « le type luthérien dans toute l'étendue du sens poétique, dans toute l'acception du vrai idéal, du réel artistique, c'est-à-dire de la perfection possible? » C'est encore George Sand qui parle ainsi et elle a raison. Dans l'allocution de Marcel aux fiancés elle a reconnu la voix du martyre calviniste, « martyre sans extase et sans délire, supplice dont la souffrance est étouffée sous l'orgueil austère et la certitude auguste. »

Mais vienne le trio final, alors tout s'exalte et s'enflamme. Alors il n'y a plus de musique protestante ou catholique, mais de la musique religieuse seulement et la plus héroïque qui fut jamais. Alors

le choral huguenot se transfigure et toutes les harpes du ciel l'accompagnent. Voici plus que la certitude et l'orgueil, voici le délire et l'extase, ces suprêmes secours que Dieu peut faire attendre, mais qu'il ne refuse jamais aux martyrs d'aucune foi.

## III.

Nous avons étudié l'héroïsme dans la religion, dans la nature, dans l'amour et dans la guerre. Il nous reste à l'étudier en lui-même, en dehors ou au-dessus des qualités diverses qui ne sont, pour ainsi dire, que des accidens attachés à son être. Il y a des âmes héroïques par leur constitution même et leur substance, des âmes, comme a dit M. Cherbuliez, « qui se contiennent, se possèdent et se révèlent moins par leur passion que par la résistance qu'elles lui opposent et l'autorité qu'elles ont sur elles-mêmes. » Résistance à la passion et à la douleur, possession et maîtrise de soi, voilà tout l'être moral de Beethoven, voilà tout son génie, voilà comment il est héroïque et par son âme et par son œuvre.

Par son âme d'abord : on sait tout ce qu'il eut à souffrir et comment il porta la souffrance.

Quant à son génie, s'il y avait un mot qui suffît à le définir, ce serait justement le mot d'héroïsme : il sied presque à tous les chefs-d'œuvre du maître. Des deux seules symphonies qu'il ait intitulées, Beethoven a dédié l'une à la nature, l'autre à l'âme humaine regardée dans sa force et dans sa grandeur. Héroïque aussi, peut-être encore plus que l'*Héroïque* elle-même, la symphonie en *ut* mineur; héroïque, le finale de la symphonie en *la*. Héroïques, les ouvertures : *Coriolan*, *Egmont*, *Léonore*, et les concertos pour piano, le cinquième surtout, que Beethoven appelait, dit-on, l'*Empereur;* héroïques, enfin, les sonates, au moins les plus belles: la *Pathétique*, la *Juliette*, l'*Appassionata*, l'*Op.* 111; la sonate dédiée à Kreutzer et la sonate en *ut* mineur, toutes deux pour piano et violon. Qui donc un jour parlait des airs que bourdonnait la vie aux oreilles de Beethoven? La vie, hélas! n'eut pour lui que des chants de douleur; il y a répondu par des chants de courage. Si, comme on l'a très bien dit (1), l'art tout entier de la musique repose sur le rapport entre le son et la force de l'âme, entre le beau son et la belle force ou la belle âme, Beethoven est le plus grand des musiciens, parce que ce rapport est chez lui plus étroit que chez tout autre. La musique de Beethoven, comme la sculpture de Michel-Ange ou la poésie de Corneille, c'est avant tout le

(1) *Psychologie de la musique*, par M. Lévêque.

triomphe de la volonté sur la nature, c'est l'idéal, absolument réalisé, de la dignité humaine.

De ce point de vue, exclusivement moral, on pourrait considérer l'œuvre entier de Beethoven. Mais il faut choisir, et c'est naturellement la symphonie *héroïque* qui s'impose à notre choix.

Dès la plus haute antiquité, la musique, non contente d'inspirer l'héroïsme, a cherché à l'exprimer. Un des premiers tableaux de bataille en musique fut, sans doute, certain « nome pythique » où Timosthène, amiral de Ptolémée II Philadelphe, avait figuré le combat d'Apollon contre le serpent Python. Il faisait assister l'auditeur, nous rapporte Strabon, aux préparatifs du combat, puis aux premières escarmouches; au combat lui-même, aux acclamations qui suivaient la victoire, enfin à la mort du monstre « dont on croyait entendre les derniers sifflemens, tant l'imitation des instrumens était parfaite. » On voit que le fameux combat de Siegfried avec le dragon, dans la *Tétralogie*, a été renouvelé des Grecs.

Au XVI^e siècle, une des plus célèbres compositions musicales fut *la Guerre*, de Jannequin, ou la *Bataille et défaite des Suisses*, description symphonique et chorale de la bataille de Marignan. « Quand on chantoit, écrit un contemporain, la chanson de *la Guerre*, faite par Jannequin, devant le grand roy François, pour la belle victoire qu'il avoit eue sur les Suisses, il n'y avoit celui qui ne regardast si son épée tenoit au fourreau et qui ne se haussast sur les orteils pour se rendre plus bragard et de la riche taille. »

Depuis Marignan, vingt autres batailles ont été mises en musique: Prague, Jemmapes, Austerlitz, Iéna (celle-ci fut même réduite pour deux flûtes), Fleurus, Marengo, Wagram. Il existe un combat naval de Dussek et un autre de Steibelt; de Steibelt encore un incendie de Moscou. Enfin, en 1813, Beethoven composa la *Bataille de Vittoria ou la Victoire de Wellington*, œuvre purement imitative et que le maître lui-même traita un jour de *dummheit* (bêtise). Nous pouvons l'en croire et laisser là toutes les symphonies militaires pour nous en tenir à la symphonie *héroïque*.

Berlioz a dit avec beaucoup de justesse: « On a grand tort de tronquer l'inscription placée en tête de la troisième symphonie par le compositeur. Elle est intitulée: *Symphonie héroïque pour fêter le souvenir d'un grand homme*. On voit qu'il ne s'agit point ici de batailles ni de marches triomphales, ainsi que beaucoup de gens, trompés par la mutilation du titre, peuvent s'y attendre, mais bien de pensers graves et profonds, de mélancoliques souvenirs, de cérémonies imposantes par leur grandeur et leur tristesse, en un mot de l'oraison funèbre d'un héros. » De la symphonie *héroïque*, comme de presque toutes les œuvres de

Beethoven, le sens est tout intérieur. En tête de la symphonie pastorale, Beethoven avait écrit: s'attacher plus à l'expression du sentiment qu'à la peinture musicale. La même épigraphe conviendrait, mieux encore peut-être, à la symphonie *héroïque*, la moins pittoresque des deux, où l'on ne trouve l'équivalent, ni de la scène au bord du ruisseau, ni de l'orage. C'est l'expression psychologique et non la description matérielle que Beethoven a presque toujours cherchée ici. Le maître, il est vrai, pour composer l'*Héroïque*, s'était inspiré du premier consul. Il avait même intitulé son œuvre *Bonaparte*, et le manuscrit porta quelque temps ce grand nom. Mais en apprenant la proclamation de l'empire, Beethoven arracha la première page et la jeta au feu. Ce n'était donc pas l'héroïsme guerrier ou du moins celui-là seul qu'il avait voulu traduire et glorifier : empereur, Napoléon n'en restait pas moins un grand homme de guerre; mais, pour Beethoven, ce n'était plus le héros.

Le premier morceau de la troisième symphonie n'a rien de guerrier. Il est héroïque pourtant, mais à la manière du penseur de Michel-Ange, ce héros sans épée. Que trouvons-nous dans ce premier morceau? Deux ou trois dessins ou mouvemens, pas davantage, dont il est fait tout entier. Après deux accords qui établissent péremptoirement le *tempo* et la tonalité, paraît le thème principal. Il tient en trois mesures et, comme le thème du grand air de *Fidelio*, ne consiste que dans les trois notes de l'accord parfait. Voilà le germe, la cellule, le « raccourci d'atome » sonore, d'où sortira cette chose, je dirais presque cet être sans pareil dans le monde de la pensée: une phrase musicale. Elle va se développer, se mouvoir, vivre, pleurer, lutter et vaincre devant nous.

Dans cette première reprise, comme dans l'exposition d'une pièce de théâtre, figurent déjà presque tous les élémens du morceau : le thème capital, d'une assurance martiale; des accords syncopés dont Beethoven tirera plus tard un merveilleux parti; puis des brisés de doubles croches, boucles brillantes et vives, qui reviendront aussi tout à l'heure; enfin çà et là, entre les fières affirmations du thème, quelques phrases de détente et de rémission, soupirs et sourires si touchans sur des lèvres sublimes, dans les symphonies de Beethoven comme dans les discours de Bossuet.

« Loin de nous les héros sans humanité, » disait le grand évêque devant la dépouille de Condé. Le héros de Beethoven n'est pas de ceux-là. Quelle humanité que la sienne! Comme il est nôtre par l'épreuve, par le combat! La seconde reprise à peine commencée, voici le thème initial qui revient, mais en mineur. Il entre dans une phase de tristesse et d'angoisse. Au lieu de l'accompa-

gnement égal et sûr qui le portait d'abord, un trémolo fait courir sur lui des frissons. Deux par deux, les petites doubles croches apparues tout à l'heure commencent à jeter des lueurs étranges. Les accords hachés reviennent à leur tour. Nulle période de la symphonie n'est plus pathétique. L'orchestre se débat, les notes dissonantes se heurtent; des coups furieux sont portés et rendus. Lutte effroyable, mais tout intérieure, crise purement morale d'une âme livrée au doute, à l'épouvante, au désespoir. Tonnellé avait raison : « Dans la musique de Beethoven, ce ne sont pas des personnes qui parlent ou agissent, mais des êtres abstraits, impersonnels, des voix de l'âme (facultés, sentimens, puissances, de quelque nom qu'on les appelle), des principes ou des élémens. »

De cette crise quelle sera l'issue? Comment sortirons-nous de ce désordre? Brisé par sa propre fureur, l'orchestre tout à coup va défaillir. Maintenant, comme dit Berlioz, « ce sont des phrases plus douces, où nous retrouvons tout ce que le souvenir peut faire naître dans l'âme de douloureux attendrissemens. » Çà et là, encore des retours de colère et d'orgueil. Trois fois le thème héroïque donne l'assaut; avec des éclats de fanfare, il monte plus haut que jamais il n'était monté. Mais de chaque sommet il est précipité. C'est par surprise qu'il reprendra l'avantage. L'entendez-vous errer furtivement et dans l'ombre? Il se glisse, il approche. Blessé à mort, il tente vainement de se soulever; il retombe sur des accords dolens, funèbres, qui le pleurent. Mais tout à coup, alors qu'on n'espérait plus, là-bas, dans une tonalité étrange, presque fausse, se ravivent les premières notes, si connues, si aimées. Par hasard, presque par imprudence, elles font éclater un foudroyant accord de septième, l'accord libérateur, comme disait Bettina, et voilà le thème ranimé, ressuscité. Il vit désormais de la vie éternelle. Et avec l'éternité, il semble qu'il ait l'immensité devant lui. Voilà pourquoi cette « rentrée » et en général toute « rentrée » chez Beethoven est si belle. C'est qu'elle nous emporte hors de l'espace et du temps. Elle nous donne l'impression de l'infini, et, par là, du sublime.

Le thème maintenant, comme il a passé par tous les degrés de la tristesse, passera par toutes les nuances de la joie. Les motifs secondaires aussi vont prendre un air de transfiguration et de fête. Tout le long de cette péroraison courent et s'allument des traînées de feu; les doubles croches pétillent sur la crête des notes, des traits de violons filent comme des éclairs, et la mélodie triomphale ne se lasse pas de retentir. En elle, tous les élémens de la symphonie viennent se fondre. Voilà bien l'héroïsme, tel que le définissait Amiel : la concentration éblouissante et glorieuse du courage.

La marche funèbre de la symphonie *héroïque* est, je crois, la plus belle que Beethoven ou tout autre ait écrite. Celle de Chopin est plus élégiaque; celle d'Halévy, dans la *Juive*, plus sinistre ; celle de M. Ambroise Thomas pour Ophélie a quelque chose de virginal ; celle de Berlioz pour Hamlet est pittoresque et imitative, au point qu'on y tire le canon. Mais de toutes, voici la plus grandiose. Il est une encore, de Beethoven aussi (12e sonate pour piano, op. 26), écrite également *sulla morte d'un eroe*, superbe et retentissante d'accords, mais beaucoup moins développée, beaucoup moins épique que l'*adagio* de notre symphonie. Ce qui donne à la marche de l'*Héroïque* son incomparable grandeur, c'est d'abord la beauté de l'idée mélodique elle-même ; c'est aussi une particularité de rythme : à la première moitié de chaque mesure, c'est l'arrêt, la défaillance qui coupe, de stations et comme de chutes douloureuses, la route menant à l'illustre tombeau. En dépit de quelques traits descriptifs : roulemens de tambour ou décharges de mousqueterie, ici encore l'inspiration de Beethoven est avant tout morale. A cet appareil de deuil, à « ces tristes représentations, » comme dit Bossuet, il mêle ce qu'y mêlait aussi le grand orateur : la pensée de notre néant et celle de notre éternité. La délicieuse phrase en majeur, cette phrase de consolation, avec son accompagnement perlé, ses pures sonorités de flûte, ouvre le ciel à l'âme du héros. Plus loin, que sort-il de la fugue éclatante, de la mêlée où retentit un dernier écho des combats ? Une voix plaintive, quelques notes désolées seulement, pour nous rappeler que « rien ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. » Puis une immense acclamation s'élève, qui semble « vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; » mais elle retombe aussitôt. Alors toute cette superbe douleur s'humilie, et le thème revient brisé, trébuchant à chaque note et comme à chaque pierre du lugubre chemin. Quelle fin qu'une fin pareille ! Quelle originalité dans ces arabesques funèbres, quelle fantaisie dans l'improvisation éperdue des suprêmes adieux ! Les notes tombent une à une comme des larmes, et le dernier accord retentit, puis s'éteint et meurt lui-même, triste comme le mot de je ne sais quel grand historien devant une grande sépulture : Que la mort est donc chose morte !

Mais Beethoven va plus loin que la mort, et la symphonie *héroïque*, comme la symphonie en *ut* mineur, comme l'ouverture d'*Egmont* ou celle de *Léonore*, s'achève en pleine vie, en pleine gloire. Rien de plus inattendu que le début du finale. Après un trait de violons en avalanche, arrêté net sur un accord de septième, un thème commence ; à peine un thème, plutôt une simple basse, faite

de notes éparses et rares. Deux ou trois fois le dessin se reproduit, non pas fugué, mais seulement orné d'agrémens divers : syncopes, triolets aimables, qui voilent un peu la nudité des contours. Survient alors un second thème, délicieux d'aisance et d'abandon, en apparence étranger, opposé même au premier, mais qui n'en est en réalité que l'extrait ou le corollaire. Tous deux prennent leur course ensemble, une course ailée, qui se plaît à de charmans détours, se joue à de faciles obstacles pour les tourner ou les franchir. Mais tout à coup s'élance et file une gamme de violons, comme un sillon de feu. De l'héroïque chef-d'œuvre, c'est peut-être l'éclat le plus héroïque. Est-ce une charge de guerre, une poussée à la mort, que figure cet admirable mouvement? Il se peut. Mais j'y crois voir aussi, plus encore peut-être, l'élan d'une âme soulevée et bondissante, la plus sublime expression que la musique ait jamais donnée à la force morale, à la volonté souveraine, à l'absolue liberté. Paraissent maintenant les héros que nous avons évoqués : Judas Macchabée, Marcel, Jean de Leyde; que Guillaume et ses compagnons descendent de leurs montagnes! Viennent les légions de Berlioz et les volontaires de Rouget de l'Isle, et les soldats et les martyrs, tous ceux qui moururent pour leurs croyances, leur patrie ou leurs amours, Beethoven les dépasse tous. Son héros n'est plus, car nous avons suivi ses funérailles, mais il n'est mort que pour revivre, et voici son apothéose. Comme au début du finale, un point d'orgue arrête l'orchestre. Puis le second thème reprend avec une gravité inattendue. Il se dilate en ondes successives, en cercles toujours élargis, en escalades d'arpèges, en accords gigantesques étagés les uns par-dessus les autres et soulevés comme des houles profondes. Quelques voix encore plaintives voudraient s'attarder aux regrets, mais l'allégresse est la plus forte, un trait vertigineux emporte la symphonie et l'abîme dans un tourbillon d'héroïque, de divine joie.

Parmi les chefs-d'œuvre de Beethoven, il en est de deux sortes : les uns, comme l'ouverture de *Coriolan*, la sonate en *ut* dièze mineur, l'*Appassionata*, la pathétique, sont tristes tout entiers ; ce sont les inconsolés. D'autres, les plus nombreux, nous mènent par la souffrance au bonheur, par la lutte à la victoire, par la vie et la mort à l'immortalité. La symphonie *héroïque* est parmi les derniers, qui sont les plus admirables. Ils nous donnent le plus grand exemple et la plus haute leçon, parce qu'ils symbolisent toute notre destinée : nos douleurs, nos devoirs et nos espérances, l'épreuve passagère suivie de l'éternelle gloire.

CAMILLE BELLAIGUE.

# APRÈS M. RENAN

Nous n'entendrons plus tinter les cloches de la ville d'Is. Une voix unique va manquer au concert de notre monde, qu'elle avait tour à tour instruit, charmé, inquiété, révolté, amusé. On l'a justement comparée au trille d'Ariel, de l'esprit libéré des poids du réel, formé sur une autre planète pour une humanité différente de la nôtre, et qui frôlait du dehors les idées, les sentimens habituels des enfans d'Adam, en les transformant pour son usage. Un second exemplaire de l'hircocerf, comme il se nommait lui-même, ne sortira sans doute jamais des combinaisons de l'être. Je regardais, dans le cloître de Tréguier, deux vols d'oiseaux s'ébattre sur la tour d'Hastings ; des corneilles, habitantes de la vieille cathédrale, sédentaires sur ses arceaux, voletaient indéfiniment alentour, noires, timides, l'aile lourde et bornée ; au-dessus d'elles, l'orage avait ramené quelques mouettes ; blanches, légères, passantes d'aventure sans nids et sans attaches, ces coureuses d'horizons repartaient pour la mer, emportées aux vents du large qui fouettaient leur éternelle inquiétude, leur folie de tempête et d'illimité. Supposez là-haut une rencontre d'amour entre ces deux espèces : il en naîtrait un oiseau chimérique, travaillé par les instincts contraires des deux races, obstiné sur le cloître, entraîné vers les eaux fuyantes. Ce prodige hybride s'est réalisé une fois, dans l'esprit de M. Renan.

Je n'entreprends pas ici une étude suivie sur l'homme et sur son œuvre. Elle viendrait trop tard pour les curiosités hâtives, déjà

gavées de détails par les reporters; trop tôt pour les intelligences réfléchies, celles qui ont besoin d'un peu de lointain pour embrasser toute la montagne, qui suspendent une partie de leur jugement, attendant l'heure calme où tomberont les passions haineuses et les enthousiasmes de commande. Selon l'usage de cette maison, quand elle perd un de ses amis du premier rang, la dette commune sera plus amplement payée à M. Renan. Quelqu'un saura dire les beaux aspects de cette vie de labeur, la genèse des idées chez le philosophe, la magie du talent chez l'écrivain, l'exquise aménité des relations chez l'homme, ce qu'il y avait de charmant et d'un peu décevant dans cette bonhomie inattentive, qui se faisait affable pour tous, qui n'accordait l'audience intime à personne.

Si le biographe aborde les débats religieux où M. Renan fut mêlé, je le suivrai avec d'autant plus d'intérêt que je me sens inhabile à discerner la seule chose qui importe, les contre-coups définitifs de l'œuvre en discussion sur la pierre angulaire de l'Église. Je doute qu'on puisse décider, avant cinquante ans au moins, si M. Renan a servi l'idée religieuse, comme il l'affirmait sans relâche, ou s'il l'a desservie, comme le déplorent les avocats de l'Église qui ressentent douloureusement une blessure momentanée. Au XVIe siècle, quand se levèrent Calvin et Luther, on n'aperçut d'abord que le dommage causé à l'Église mère. Nous savons aujourd'hui que le désordre de la discipline et des mœurs l'avait gravement affaiblie; un remède héroïque la fit revenir à elle-même et lui rendit des forces pour garder la direction de l'esprit moderne, avec les nouvelles exigences qu'il allait manifester. Réveillée en sursaut, toute saignante du membre arraché, l'Église opéra sa réforme intérieure et produisit la grande génération chrétienne du XVIIe siècle. A notre époque, la discipline et les mœurs sont irréprochables; qui oserait soutenir que le progrès des sciences profanes n'appelait pas une rénovation des études théologiques, un élargissement de certains points de vue? L'avenir dira si les recherches audacieuses de M. Renan ont stimulé cette évolution; en ce cas il aurait été, comme tant d'autres, l'excitateur involontaire de la force traditionnelle qu'il se flattait d'énerver. On assure que la plus grande voix du monde catholique, sollicitée de porter un jugement sur l'auteur de la *Vie de Jésus*, n'aurait laissé tomber que cette parole : *oportet hæreses esse*. Je reconnais là une charité sur laquelle d'autres pourraient se régler, et une sagesse qui pénètre le sens profond du mot de saint Paul; il est bon que des souffles inquiétans viennent parfois ranimer la lampe du sanctuaire.

Non, je ne veux pas remuer ces anciennes controverses; et je ne me permettrai pas de discuter la sincérité d'un homme qui a

toujours proclamé la persistance de son sentiment religieux, alors même qu'il le transportait sur des abstractions où le commun de nos semblables trouve peu de nourriture pour ce sentiment. A l'heure où M. Renan nous quitte, devant le large trou creusé par cette tombe dans le chemin intellectuel où nous marchions, on peut se proposer un plus utile sujet de méditation. Je voudrais, si la tâche n'est pas trop ardue pour mes moyens et pour un écrit de quelques pages, résumer en traits rapides le cycle d'idées dont il fut la plus haute expression, déterminer ce qui en reste, et discerner ce qui croît pour demain dans le champ qu'il abandonne à nos efforts. Un grand arbre nous masquait l'horizon ; nos regards habitués n'imaginaient pas un paysage composé sans cet élément ; l'arbre s'est abattu ; de nouvelles perspectives s'ouvrent dans le vide qu'a fait sa chute ; c'est l'instant de les reconnaître et d'y chercher notre route.

Je dois d'abord répondre à l'objection que je pressens chez beaucoup de personnes. — Vous exagérez, diront-elles, l'importance philosophique de M. Renan ; l'écrivain séduisit les imaginations par le prestige du bien-dire ; le philosophe, n'ayant de doctrine arrêtée sur rien, n'a pu marquer une empreinte solide dans l'esprit de ses contemporains. — Il y a dans ce lieu-commun une double erreur. Quand même il serait vrai que M. Renan n'eût pas de doctrine, sa valeur représentative n'en demeurerait pas moins des plus considérables dans notre temps. Il fut dans le monde des idées ce que Victor Hugo était dans le monde des formes : le miroir universel, l'interprète des façons de penser les plus répandues à son époque. Il a parlé quelque part « des grandes influences morales qui courent le monde, à la manière des épidémies, sans distinction de frontière et de race (1). » Il fut le principal véhicule d'une de ces influences. Il s'examinait pour des milliers d'intelligences, moins lucides ou moins attentives ; et ces intelligences, sentant des affinités de complexion entre elles et lui, s'appropriaient les conclusions de son examen. Par l'effet d'une loi connue de tous, le réflecteur d'où n'émane aucune lumière propre augmente l'intensité de toutes les lumières qu'il réfléchit.

Mais est-il vrai que M. Renan n'eut pas de doctrine ? En avançant cette affirmation, on confond une doctrine avec un système. Il n'a pas laissé de système, c'est-à-dire un de ces moules de fer où le métaphysicien, qu'il soit Spinosa, Kant, Hegel, s'efforce d'enfermer l'univers ; instrument complet, puissant, qui travaille longtemps après que s'est refroidi le cerveau d'où il était sorti.

(1) *Vie de Jésus*, p. 454.

M. Renan fut l'homme le moins soucieux de construire un système ; il eut une doctrine et une méthode, ce qui suffit amplement pour expliquer son long règne intellectuel. Les gens du monde, — il affectionnait cette désignation, où il mettait une pointe de dédain sacerdotal pour tout ce qui est du siècle, — les gens du monde l'ont très mal lu ; ils n'ont guère lu que ses fantaisies littéraires, ses propos de table, et le livre signalé par l'éclat des polémiques, la *Vie de Jésus*, qui est peut-être le moins substantiel, le moins révélateur de ses ouvrages. Trompés par les retouches et les sinuosités de cette pensée, dès qu'elle passe aux applications pratiques de son principe théorique, les gens du monde n'ont pas vu la persistance de ce principe, foi de prêtre breton, phare de granit autour duquel jouaient sans l'entamer les eaux vaines qui composaient pour M. Renan tout le reste de l'univers. Qu'ils lisent le premier livre, le grand livre de l'écrivain, l'*Avenir de la science :* et les articles de la même époque, si le livre leur paraît suspect de corrections ultérieures. L'auteur se connaissait bien, quand il inscrivait en tête de l'*Avenir: Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne meâ*. En le livrant sur le tard à la publicité, il plaisantait son « vieux Pourana, » son « encéphalite, » et cette prétention d'un jeune homme de vingt-trois ans à régenter les hommes, qu'il n'avait jamais vus, du fond de la mansarde où il vivait avec ses bouquins. M. Renan comprenait-il que de tous ses ouvrages, l'*Avenir de la science* est celui où il est le plus facile de saisir l'erreur du principe? C'est aussi, je me plais à l'ajouter, le plus généreux, le plus sincère, et à bien des égards le plus puissant ; un acte de foi et d'espérance égarées, qui restera le véritable titre d'honneur de son auteur. Oui, il y eut vers 1848, dans cette mansarde de la rue des Deux-Églises, un des plus nobles spectacles que l'humanité puisse offrir : une jeune intelligence uniquement et effroyablement tendue vers la recherche de la vérité, un cœur d'une moralité supérieure, une conscience déchirée par un cruel sacrifice où n'entrait pas un grain d'intérêt terrestre. Le matin de sa vie intellectuelle méritait toute l'admiration qu'on lui prodigua sur le soir pour des qualités moins austères.

Si l'on met hors de compte les toutes dernières années de cette vie, où son ironie prit quelque chose d'inquiet et de fébrile, peut-être parce qu'il sentait le gouvernement des esprits lui échapper, — la suite de ses écrits et de ses paroles publiques, depuis l'*Avenir de la science* jusqu'à l'*Examen philosophique* de 1889, n'est pendant quarante ans que le développement des mêmes principes ; développement logique, scolastique ; pour qui regarde d'une vue

attentive, le plus chatoyant et le plus moderne en apparence des philosophes demeura toujours l'élève de Saint-Sulpice, une raison pure lâchée dans les faits, fascinée par la rigueur de quelques propositions scolastiques.

Résumons ces propositions, qui reviennent dans chaque volume, exprimées avec les mêmes termes, comme les articles de son *Credo*. — L'univers obéit à des lois invariables, et l'on n'a jamais constaté de dérogation à ces lois. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu dans le monde trace d'une volonté particulière, d'une intention, en dehors de celles qui sont le fait de l'intelligence humaine. Deux élémens, le temps et la tendance au progrès, expliquent l'univers. Une sorte de ressort intime, un *nisus*, pousse tout à la vie et à une vie de plus en plus développée. Il y a une conscience centrale de l'univers qui se forme progressivement et dont le *devenir* n'a pas de limites. (Ici, M. Renan ne fait que fondre et s'approprier les idées de ses maîtres allemands, Hegel et Schopenhauer.) L'avenir de l'humanité est dans le progrès de la raison par la science. Le seul instrument de connaissance est la science inductive ; au premier rang, les sciences de la nature ; ensuite les sciences historiques, en tant qu'elles empruntent les procédés analytiques du naturaliste, du chimiste. La poursuite de la vérité par la science est l'idéal divin que l'homme doit se proposer. Tout est illusion et vanité, sauf le trésor de vérités scientifiques lentement acquises et qui ne se perdront plus jamais. Augmentées par la suite, elles donneront à l'homme un pouvoir incalculable, et la sérénité, sinon le bonheur.

Pendant quarante ans, M. Renan a réglé tous ses dires sur cette doctrine, tous ses travaux sur la méthode analytique qui en découle. Je défie qu'on relève dans ses ouvrages une seule contradiction à ces points fondamentaux. Dans le monde de la pensée, en dehors des groupes orthodoxes, il a gagné bon nombre de ses contemporains à ses convictions ; il en a fait pénétrer quelque chose jusque dans les esprits les plus réfractaires à la totalité de ses conclusions. Et déjà, suivant la loi de chute des idées, cette doctrine descend dans les masses irréfléchies ; en tombant chez les simples, elle se déforme, se contracte et se cristallise en un petit résidu tenace. J'en ai eu naguère un exemple frappant : je dois le rapporter ici, car je ne sais rien de plus suggestif.

Je recevais, il y a quelques mois, la visite de ce compagnon anarchiste qui s'avisa de venir échanger des vues et glaner des subsides chez la plupart de nos confrères du monde littéraire. Il avait un de ces crânes étroits, volontaires, où les circonvolutions cérébrales ne saisissent que deux ou trois idées, qu'elles ne lâcheront

plus : merveilleux microcosme pour qui veut étudier ce qui subsiste de la pensée générale d'un temps, après que l'alambic populaire en a déposé l'essence dans ces petites cornues. Les grands systèmes philosophiques s'y retrouvent, concentrés en quelques pilules de Liebig. Mon homme n'avait à sa disposition que deux pilules ; elles résumaient deux siècles d'efforts de l'esprit humain. Il exposa son utopie, une société sans lois, sans liens, sans hiérarchie, où chaque individu, absolument libre, serait défrayé par la collectivité selon ses capacités et ses besoins. A toutes les objections que l'on devine, il avait une première réponse : « L'homme est naturellement bon ; c'est l'état social qui le dépravé. Supprimez l'état social, il n'est plus besoin de lois et de protection mutuelle. » — Ceci n'est pas nouveau ; vous reconnaissez la pilule Rousseau, le résidu de tout le rêve du XVIII^e siècle. Mais comme j'insistais sur la difficulté de produire en quantité suffisante et de répartir dans la mesure des besoins les choses nécessaires à la vie, étant donné le peu de goût d'un grand nombre de citoyens pour le travail libre quand leur bien-être est assuré d'ailleurs, je me butai à un second axiome : « Grâce aux progrès indéfinis de la science et de la machinerie, l'homme, avec peu de travail, aura abondamment tout ce qu'il lui faut. La science améliorera sa condition et résoudra les difficultés que vous m'opposez (1). » — Ceci est plus neuf et plus intéressant ; c'est la pilule Renan, l'*Avenir de la science*, le résidu de tout le rêve du XIX^e siècle. En reconduisant le compagnon anarchiste, je le remerciai sincèrement de sa visite ; elle m'avait permis d'apercevoir, réduits et amalgamés au fond de ce pauvre creuset, tous les brillans sophismes qui ont occupé les sages de ce monde et travaillé notre société depuis deux cents ans.

Plus j'y songe, plus il me paraît qu'un mot caractérise la philosophie de M. Renan et le moment de l'histoire dont elle a traduit le malaise : on datera de ces idées et de cette époque le triomphe de l'*individualisme*. Le terme est barbare, mais il éveille une notion suffisamment claire, l'usage l'ayant déjà consacré pour exprimer l'ensemble de nos conditions politiques, sociales, intellectuelles. J'ai hâte d'ajouter que je n'attache à ce terme aucune défaveur absolue. L'individualisme est un des facteurs nécessaires de la civilisation, le pôle vers lequel gravitera toujours l'humanité,

(1) Comparez, *Dialogues philosophiques, Probabilités*, p. 85. — « Qu'on se figure la révolution sociale qui s'accomplira quand la chimie aura trouvé le moyen, en imitant le travail de la feuille des plantes et en captant l'acide carbonique de l'air, de produire des alimens supérieurs à ceux que fournissent les végétaux et les bêtes des champs,.. » — et tout ce qui précède et suit.

quand elle aura supporté des liens trop pesans à l'autre pôle, celui qui nous occupera tout à l'heure. Il a cela pour lui qu'il est conforme aux grandes lois de la nature, quand elle procède par sélection individuelle pour améliorer ses créations, quand elle les extrait, comme disait notre philosophe, « d'un énorme *caput mortuum* de matière gâchée. » Depuis trois siècles, les courans généraux ont porté notre occident vers ce pôle. La contrainte du moyen âge avait été trop dure ; la réforme fut le premier tressaillement de l'individualisme. La philosophie du XVIIIe siècle, de Bayle à Condorcet, en inaugura le règne dans les idées et en prépara l'avènement dans les faits. La révolution, abattant les constructions du passé, lui livra la table rase où il allait sortir toutes ses conséquences. Depuis 1789 jusqu'à nos jours, tous les établissemens du siècle ont été marqués au coin de l'individualisme. De grandes et belles forces lui ont dû leur éveil, en attendant que son excès nous apparût comme une cause de faiblesse. Dans l'ordre intellectuel, il s'est manifesté par le romantisme, exaltation du *moi* individuel, et enfin par la prédominance de l'esprit critique, qui donne la plus exacte mesure de ses progrès. Pour constater et définir le triomphe de l'individualisme, je laisse la parole à l'écrivain qui eut le don de résumer si clairement toutes ses vues d'ensemble :

Toujours grande, sublime parfois, la révolution est une expérience infiniment honorable pour le peuple qui osa la tenter ; mais c'est une expérience manquée. En ne conservant qu'une seule inégalité, celle de la fortune ; en ne laissant debout qu'un géant, l'Etat, et des milliers de nains ; en créant un centre puissant, Paris, au milieu d'un désert intellectuel, la province ; en transformant tous les services sociaux en administrations, en arrêtant le développement des colonies et fermant ainsi la seule issue par laquelle les Etats modernes peuvent échapper aux problèmes du socialisme, la révolution a créé une nation dont l'avenir est peu assuré, une nation où la richesse seule a du prix, où la noblesse ne peut que déchoir. Un code de lois qui semble avoir été fait pour un citoyen idéal, naissant enfant trouvé et mourant célibataire ; un code qui rend tout viager, où les enfans sont un inconvénient pour le père, où toute œuvre collective et perpétuelle est interdite, où les unités morales, qui sont les vraies, sont dissoutes à chaque décès, où l'homme avisé est l'égoïste qui s'arrange pour avoir le moins de devoirs possible, où l'homme et la femme sont jetés dans l'arène de la vie aux mêmes conditions, où la propriété est conçue non comme une chose morale, mais comme l'équivalent d'une jouissance toujours appréciable en argent, un tel code, dis-je, ne peut engendrer que

faiblesse et petitesse... Avec leur mesquine conception de la famille et de la propriété, ceux qui liquidèrent si tristement la banqueroute de la révolution, dans les dernières années du XVIII^e siècle, préparèrent un monde de pygmées et de révoltés (1).

Quand il écrivait ce réquisitoire sévère jusqu'à l'injustice, trop pessimiste à mon sens, mais si fortement motivé, M. Renan se doutait-il qu'il était lui-même la plus significative expression et le meilleur propagateur de ce régime individualiste dont il déplorait l'incohérence? Il l'était par sa doctrine, qui fait des points de croyance et de la conception du devoir une affaire purement individuelle; il l'était par l'abus du criticisme, qui achève de désagréger les derniers organismes encore existans; il l'était par cet effroi de tout pouvoir spirituel, de tout dogme établi, qui lui faisait dire : « Nous craindrions de trop fortes unions, car elles nuiraient à la liberté... Pour nous, la division est la condition de la liberté (2). » Et ailleurs : « L'unité de croyance, c'est-à-dire le fanatisme, ne renaîtrait dans le monde qu'avec l'ignorance et la crédulité des anciens jours. Mieux vaut un peuple immoral qu'un peuple fanatique; car les masses immorales ne sont pas gênantes, tandis que les masses fanatiques abêtissent le monde, et un monde condamné à la bêtise n'a plus de raison pour que je m'y intéresse: j'aime autant le voir mourir. Supposons les orangers atteints d'une maladie dont on ne puisse les guérir qu'en les empêchant de produire des oranges. Cela ne vaudrait pas la peine, puisque l'oranger qui ne produit pas d'oranges n'est plus bon à rien (3). » — Ne faudrait-il pas renverser le raisonnement, et dire plutôt que le paradoxal médecin guérissait les orangers en les empêchant de porter des oranges? Ne le reconnaît-il pas, quelques pages plus loin? « Il est possible que la ruine des croyances idéalistes soit destinée à suivre la ruine des croyances surnaturelles, et qu'un abaissement réel du moral de l'humanité date du jour où elle a vu la réalité des choses. A force de chimères, on avait réussi à obtenir du bon gorille un effort moral surprenant; ôtées les chimères, une partie de l'énergie factice qu'elles éveillaient disparaîtra (4). »

Ce sera un des étonnemens de l'avenir que le mouvement d'idées suscité ou représenté par M. Renan ait pu coïncider avec l'établissement du suffrage universel; et qu'on ait vu dominer au sein d'une démocratie la forme de génie particulière à cet aristocrate

(1) *Questions contemporaines*, préface, p. III.
(2) *Questions contemporaines, l'Avenir religieux des sociétés modernes*, p. 352.
(3) *L'Avenir de la science*, préface, p. X.
(4) *Ibid.*, p. XVIII.

effréné, qui s'écriait : « *Noli me tangere* est tout ce qu'il faut demander à la démocratie (1). » Je ne veux pas prendre au sérieux le rêve qu'il caressait par boutades, le bon tyran museleur des foules, protecteur des laboratoires où on lui composerait des dynamites perfectionnées. Mais notre philosophe était fait pour vivre dans quelque petite république grecque, au milieu d'une élite de citoyens qui agiterait les problèmes de métaphysique et de science, tandis que de nombreux esclaves pourvoiraient aux besoins de ces sages. Cette antinomie entre le tour d'esprit de M. Renan et le nouvel état social qui s'élaborait sous lui suffirait seule à nous faire douter de la longévité de sa doctrine. Il y a une infinité d'autres raisons pour en prévoir l'usure rapide.

On ne fait pas sa part au scepticisme; il s'empare vite des derniers retranchemens qu'on prétendait lui disputer. Le nôtre a progressé, il côtoie souvent le nihilisme. Bien rares sont aujourd'hui ceux qui partagent l'ivresse juvénile d'où sortit ce livre, *l'Avenir de la science*. Certes, les plus raisonnables d'entre nous persistent dans le culte et l'amour de la science ; ils attendent d'elle, et en particulier des sciences de la nature, des clartés toujours plus vives. Mais nous croyons de préférence M. Renan, quand sa prudence tempère son enthousiasme et lui fait dire : « La science préserve de l'erreur plutôt qu'elle ne donne la vérité... On se trompe moins en avouant qu'on ignore qu'en s'imaginant savoir beaucoup de choses qu'on ne sait pas (2). » Nous estimons que le pouvoir d'explication de la science est considérable, mais limité par d'infranchissables barrières, précisément aux points de l'horizon où notre esprit désire le plus passionnément s'avancer. Et les bénéficiaires du haut savoir ne seront jamais qu'un petit groupe, sans influence moralisatrice sur la masse des hommes, qui n'a ni le loisir ni le souci de les imiter. Quant au savoir rudimentaire, seul accessible à cette masse, nous sommes trop avertis qu'il ne donne ni moralité ni bonheur. Ce n'est qu'une clé indifférente, passe-partout qui ouvre au hasard le livre instructif ou consolateur, le journal aux suggestions perverses, et le formulaire des explosifs. On paraîtrait spéculer sur d'atroces coïncidences, si l'on disait que l'avenir de la science sera la fabrication de la dynamite à la portée de tous. Ne lisais-je pas hier, sous la plume de l'interprète le plus avisé des opinions bourgeoises : « Le péril social a commencé du jour où tout le monde a su lire. » Je n'en crois rien. Mais le péril social, qui exista de tout temps, a visiblement augmenté du

(1) *Souvenirs d'enfance*, préface, p. xx.
(2) *L'Avenir de la science*, préface, p. xix.

jour où le peuple a désappris la lecture de certain petit livre, banni de l'école.

La science inductive est-elle le seul instrument de connaissance, la seule créatrice de vérité? Il nous vient des doutes graves à cet égard; nous serions tentés de faire une large place à l'intuition; nous la lui ferions tout au moins dans le domaine moral, où l'intuition s'appelle la conscience. Surtout, nous sommes revenus de l'engouement qui fit voir dans la philologie, et plus généralement dans les recherches d'érudition, d'infaillibles moyens pour déchiffrer tous les rébus de l'histoire. Ici encore, nous donnerions volontiers raison à M. Renan contre M. Renan, aux heures découragées où il s'écrie: « Sciences historiques, petites sciences conjecturales, qui se défont sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans (1)! » Nous ne nous sentons pas capables d'obtenir une vérité objective, absolue, sur l'insaisissable, l'invisible passé. Un dessin des grandes lignes communément accepté, soit; mais le détail exact nous échappe. L'expérience quotidienne des faits contemporains nous enseigne que ce détail a trop d'aspects divers. Les interprétations et les reconstructions historiques nous apparaissent comme les visions personnelles de quelques regards originaux, regards d'un Renan ou d'un Michelet, d'un Montalembert ou d'un Fustel de Coulanges, d'un Macaulay ou d'un Carlyle. Les uns avouent qu'ils peignent, d'autres soutiennent qu'ils photographient; mais nous savons bien qu'aucun d'eux ne tient l'objet qu'il représente, et que chacun de ces esprits en a recréé l'image suivant les lois particulières de son optique.

M. Renan n'accordait de créance qu'à l'évidence historique; en un sens, nous croyons être plus fidèles que lui à cette discipline. Devant les grands produits de l'histoire, qu'il s'agisse du monde romain, du moyen âge, de la révolution, ou d'un phénomène religieux tel que le christianisme, nous sommes surtout frappés par l'arbre immense, indéracinable, qui s'impose à notre vue comme un être vivant et fructifiant. Ce qu'on nous raconte de la ténuité et de la fragilité de ses premières racines nous touche peu. Voici le germe d'où est né le géant, nous dit-on; ce germe est quelconque, sinon même avarié. C'est qu'on a mal vu, c'est qu'on ne pouvait pas voir le germe. Analysez des milliers de glands, que votre expertise vous montrera tous pareils; vous ne saurez jamais dire pourquoi celui-ci a produit un chêne majestueux, tandis que les autres sont restés stériles ou n'ont donné que de maigres arbustes. Il y a eu pour ce gland désignation dans l'insondable, décret nominatif, comme di-

(1) *Souvenirs d'enfance*, p. 263.

sait M. Renan du chêne Hugo. En tout cas, si le mot de vérité a un sens, les premières vérités, pour nous, ce sont la grandeur et la force actuelles de l'arbre, que nous pouvons mesurer; c'est sa vitalité persistante, son adaptation progressive à nos besoins; la recherche des brindilles mortes qu'il a pu éliminer dans sa croissance n'est qu'un passe-temps amusant, secondaire.

De même, à certains égards, nous appliquons avec plus de rigueur que M. Renan sa doctrine sur les volontés prévoyantes de l'inconscient; nous l'appliquons aux volontés inconscientes du peuple, ce qu'il ne faisait pas. Nous avons peine à le suivre, lorsqu'il écrit : « La lumière, la moralité et l'art seront toujours représentés dans l'humanité par un magistère, par une minorité, gardant la tradition du vrai, du bien, du beau (1). » Peut-être ; mais alors il faut séparer la vie de la lumière, de la moralité et de l'art; car cette minorité n'a pas le secret de donner la vie, secret dont le peuple est dépositaire. Les jugemens comme les créations du peuple sont souillés d'erreurs grossières, choquantes, mais ils reposent toujours sur un fond de vérité; les établissemens comme les opinions des gens d'esprit sont rationnels, ingénieux, harmonieux, tout ce qu'on voudra, mais artificiels et souvent faux de toutes pièces. Le peuple crée; les autres ne peuvent que façonner. Le peuple fait des saints et des gloires; les autres ne font que des sages et des réputations. L'expérience des essais politiques et sociaux, quand on la poursuit assez longtemps pour distinguer ce qui est viable de ce qui ne l'est pas, laisse peu de doutes à cet égard. Les gens d'esprit font des lois, des chartes, des septennats, des combinaisons diplomatiques; au moment où ils les font, rien ne semble plus judicieux, plus éminemment raisonnable, plus conforme aux besoins du pays, aux probabilités du lendemain, à la logique apparente des affaires humaines; seulement ces inventions sont mort-nées, elles ne correspondent pas au vœu de la nature et de l'histoire, on le voit vite à l'usage. Le peuple ébauche des créations monstrueuses, ridicules, iniques; il fait une république désordonnée et boiteuse, il fait avec des exagérations naïves une alliance étrangère qui n'est pas une alliance, il fait des syndicats ouvriers tyranniques; mais parce qu'il a le sens de la vie, ces créations imparfaites sont vivantes, elles plongent dans la réalité, on les voit se développer et rentrer dans le plan général de l'histoire. Les gens d'esprit travaillent aux fondations populaires comme le jardinier qui taille un parc régulier dans la folle végétation d'une forêt. Le jardinier sait ce qu'il veut; mais il ne dépend pas de lui de faire

(1) *L'Avenir de la science*, préface, p. IX.

pousser un brin d'herbe, si la nature n'y a pas consenti; la nature ne sait pas ce qu'elle veut, à notre estime du moins; mais elle sait faire pousser. Nature et peuple ont reçu en propre le mystère de la vie. — Que l'on ne m'objecte pas les rares génies qui ont dirigé avec bonheur et sûreté les destinées d'une nation; l'histoire nous les montre incarnant l'âme populaire; ils n'ont fait œuvre vivante que dans la mesure et durant le temps où ils incarnaient cette âme. On peut discuter sur chaque cas particulier, et il est impossible de prouver les assertions en cette matière; on y est averti par le sens historique. Ceux qui ne l'ont pas ne verront qu'un paradoxe dans ce qui était axiome pour un Michelet.

La vie! c'est le premier besoin de l'humanité, avant même la vérité; si tant est que vie et vérité ne soient pas synonymes. Les hommes ne se résoudront pas à vivre de ce qui suffisait à l'Ecclésiaste du Collège de France, « de l'ombre d'une ombre. » De là notre objection capitale contre la méthode en honneur dans l'école de M. Renan, notre peu de confiance dans la durée de cette méthode, qu'on pourrait appeler la destruction de la vie par l'analyse. Il a dit un jour: « Nous nous éloignons de la nature à force de la sonder. Cela est bien; il faut continuer; la vie est au bout de cette dissection à outrance (1). » Conclusion difficilement soutenable; prémisse rigoureusement vraie, et qui donne bien à réfléchir. On sent aujourd'hui dans le monde de la pensée une réaction contre ces empiétemens de la chimie intellectuelle, et comme l'arrêt épouvanté de l'être qui veut vivre devant le narcotique où il flaire le poison. Réaction tardive pour beaucoup d'entre nous; nos efforts pour nous reprendre seront peut-être vains. Nous avons tous dormi de délicieux sommeils à l'ombre du mancenillier. Et c'est si curieux, si amusant, la chimie! Mais ceux qui viennent, ceux qui arrivent d'en bas, restreindront des expériences où se volatilisent les alimens dont ils ont besoin. Ils n'accepteront plus l'erreur de raisonnement qui présente un corps organique comme suspect, artificiel et inutile, parce qu'on a su le décomposer en ses élémens premiers. La foule se précipite vers la source, assoiffée d'eau; le chimiste a décomposé cette eau dans ses puissans voltamètres. Un court dialogue peut résumer le procès pendant entre l'analyse à outrance et l'instinct vital. — Nous voulons de l'eau. — Il n'y a pas d'eau; il y a de l'hydrogène et de l'oxygène. — Refaites-nous de l'eau. — Je puis dissocier les élémens; je n'ai pas le moyen de les réassocier. D'ailleurs, l'eau que vous demandez était fausse; voici les véritables substances dont elle se composait,

(1) *Souvenirs d'enfance*, préface, p. IX.

ces deux gaz. — Pourquoi fausse? Ces gaz sont une chose; l'eau en est une autre. Et c'est d'eau que nous avons soif. — Le bon sens de la foule n'aurait pas tort; et l'on peut dire de même que toutes ces distinctions subtiles d'Esséniens et de Thérapeutes, tous ces dosages savans de légendes douteuses et de textes apocryphes, n'infirment pas la validité du christianisme; ces composantes ont changé de nature en se combinant pour former un nouveau corps, l'organisme actuel et vivant que nous palpons.

L'humanité a soif, éternellement soif. Comme la tribu arabe, elle ne fixe ses tentes qu'auprès des puits où elle peut s'abreuver. Voilà ce qui menace à bref délai la fortune des philosophies desséchantes. Une fois leur nouveauté passée, quelques curieux continueront de s'y intéresser; la grande caravane humaine fuira ce désert, malgré les séduisans mirages qui l'y appelaient. C'est qu'elle est frivole et crédule, dites-vous; peut-être; mais c'est aussi qu'elle est conduite par l'instinct des lois de la vie; et vous avez reconnu que nos explications rationnelles de l'univers, dans la nuit où il nous roule, s'arrêtaient à ce ressort intime comme à la dernière et suprême cause où nous puissions atteindre. M. Renan fut le philosophe des heureux. Hélas! que cela réduit à peu de gens un cercle de disciples! Il le sentait bien : « Ce qui fera toujours défaut à mon église, c'est l'enfant de chœur... Ma messe n'aura pas de servant (1). »

Malgré tout, la philosophie qui nous occupe pourrait défier nos pronostics, s'il était prouvé que le régime dont elle fut l'expression se maintiendra longtemps encore. J'ai essayé de montrer qu'elle était la traduction de l'individualisme dans l'ordre intellectuel. Que faut-il penser des chances de durée de l'individualisme? Un long cri de lassitude répond autour de nous à cette interrogation. Depuis les guides de la pensée française comme M. Taine, comme M. Renan lui-même, qui stigmatisait notre désarticulation sociale tout en l'aggravant, jusqu'au plus humble ouvrier qui la maudit sans pouvoir se la définir, une même condamnation, raisonnée ou instinctive, s'élève contre les excès de l'individualisme. Notre société, effrayée de son émiettement progressif et du peu de résistance qu'elle offre aux entreprises des désespérés, commence à se tourner vers l'autre pôle historique; celui qu'on pourrait appeler, par opposition à l'individualisme et en détournant un mot de son sens usuel, le *socialisme*. Je supplie le lecteur d'oublier les acceptions courantes, économiques et politiques, de ce terme; je n'en trouve pas de meilleur pour exprimer l'ensemble des besoins qui se font sentir, besoins d'ordre, de hiérarchie, de liens sociaux, de

(1) *Souvenirs d'enfance*, p. 156.

garanties mutuelles, de symboles communs, besoins de stabilité pour les familles et leurs biens dans une assiette plus équitable de ces biens, besoins de groupement entre les cellules de la ruche, en dehors de la tyrannie de l'État. Les penseurs raisonnent les données du problème, les spécialistes proposent des recettes, et cela ne nous mènerait pas bien loin, si l'on n'entendait au-dessous le grondement impérieux des masses; des masses irritées de sentir leur faiblesse sociale, alors que les institutions ont remis entre leurs mains tous les instrumens du pouvoir politique, irritées de voir se reconstituer une féodalité sans devoirs, sans suzerain modérateur, féodalité d'autant plus pesante qu'elle est souvent anonyme, viagère, et sans attaches réelles au sol. Ce peuple si amoureux de liberté a oublié du coup son ancienne chimère. L'illusoire liberté que lui assurait l'individualisme révolutionnaire, il semble prêt à la sacrifier pour obtenir de l'appui mutuel socialiste plus de garanties pour son bien-être et sa dignité.

On cherche à le contenter. Il n'est question que de lois sociales; et à la façon dont on s'y prend, il semblerait qu'on ait bien peu réfléchi sur le sens de ce mot. M. Renan, qui réfléchissait sur tout, l'a défini avec beaucoup de sagacité; quand il marquait la distinction entre la loi juive, toute sociale et morale, enchaînant l'homme dans sa conscience intime, et les lois grecques ou romaines, purement politiques, ne s'occupant que du droit abstrait, entrant peu dans les questions de bonheur, de moralité privée; la première faite pour le sujet, la seconde pour l'objet (1). Comme nous ne pouvons plus demander des codes à Moïse, — et s'il revenait, nous ne demanderions pas nos lois sociales à cet Hébreu, on se défierait, — il faut bien reconnaître, au risque de chagriner beaucoup de gens, que l'Église aurait seule qualité pour édicter de véritables lois sociales. Ne craignez rien, on ne les lui demandera pas. Pas de sitôt, du moins.

Le mouvement vers le pôle socialiste est si irrésistible que bien des regards se reportent, au grand scandale de plusieurs et à la surprise de tous, sur l'époque de l'histoire qui s'est le plus rapprochée de ce pôle, sur le moyen âge. C'était inévitable. Quand reparaissent les abus caractérisés d'une période historique, on est tenté de rechercher dans cette période les garanties qu'elle inventa pour s'en défendre. Une résurrection de la féodalité devait ranimer l'esprit des communes, des organisations de métiers, des patronages. En bas, notre monde ouvrier, avec sa façon d'entendre les syndicats, revient au principe corporatif dans ce qu'il eut de plus

(1) *Vie de Jésus*, p. 11, et *Histoire du peuple d'Israël, passim.*

exclusif. En haut, les mystiques et les artistes vont en pèlerinage à Fiesole; les psychologues et les philosophes rationalistes découvrent saint Thomas d'Aquin; ce leur est un agréable étonnement de trouver dans le thomisme une science totale de l'univers, un système qui formule, avant Schopenhauer et M. Renan, la théorie dont nous sommes le plus imbus, le développement de la vie suivant une loi unique par l'inclination interne du conscient et de l'inconscient (1). D'autres subissent la fascination de cet étrange Tolstoï, qui rhabille à la russe les doctrines ascétiques et les prédications fraternelles de nos sectes médiévales; on sourit des solutions exagérées et impraticables qu'il propose, mais on donne intérieurement raison à toutes les déductions qu'il tire de son principe : « La vie individuelle ne peut pas être heureuse... la vie individuelle n'est qu'un amoindrissement continuel... » Et peu s'en faut que son influence sur des âmes lointaines ne prime aujourd'hui celle même de M. Renan. Je vois enfin un symptôme significatif de notre attente dans la curiosité générale, souvent nuancée de sympathie, qui s'attache de préférence aux personnages européens du premier plan chez lesquels on relève de singulières affinités avec le moyen âge : l'empereur d'Allemagne, le tsar de Russie, le pape surtout, ce pape dont le geste large et audacieux, écartant trois siècles de diplomatie de cabinet, va ressaisir aux origines la tradition des grands pontifes rassembleurs de foules, émancipateurs de peuples, législateurs sociaux.

Le moyen âge! Les ténèbres, la théocratie, les bûchers! J'entends les protestations indignées, et tout d'abord le cri d'horreur de ceux que l'ordre actuel a pourvus de nouveaux fiefs. On me fera la grâce de croire que je ne réclame pas les *Institutions de saint Louis*, que je n'attends ni ne souhaite le retour d'un chimérique revenant d'opéra. Mais dans notre impuissance à nommer ce qui n'existe pas encore, nous sommes bien obligés, devant certaines évolutions probables, d'aller en rechercher le type dans les séries historiques qui ont un nom et une figure. On ne me prêtera pas davantage, je l'espère, l'idée ridicule de biffer la Révolution. Avec tous les vices que M. Renan signalait dans ses résultats, elle nous a fait une seconde nature que nous ne pouvons plus dépouiller : *in ipsa vivimus, movemur et sumus*. Le problème qui s'impose à nos recherches est celui-ci : consolider les acquisitions inaliénables de la Révolution en les fortifiant avec la

(1) Voir les travaux de M. Gardair, déjà signalés par la *Revue*. La renaissance thomiste dont M. Gardair s'est fait l'apôtre, en pleine Sorbonne, excite une attention croissante parmi les jeunes gens curieux d'idées *nouvelles*.

moelle des siècles antérieurs. Je ne préconise d'ailleurs aucune tendance: j'essaie d'observer le retrait d'une marée, l'approche d'une autre. Les meilleurs témoins sont les bénéficiaires de l'individualisme; écoutez les objurgations amusantes que leurs journaux adressent sans relâche à la classe ouvrière : « Malheureux! vous ne voyez donc pas que vous retournez sans le savoir au moyen âge? » Les ouvriers n'ont cure de ces évocations d'un fantôme historique; ils suivent leur instinct. Il n'y a de plus amusant que le contentement des anciens conservateurs, des réactionnaires naïfs, quand on leur annonce que les objets de leurs regrets pourraient bien revivre sous d'autres formes. Ils s'imaginent que ce sera pour renflouer leur barque! Ils ne se doutent pas qu'ils seront les premières, les plus certaines victimes de leur culte restauré. Quand l'esprit d'un temps revient dans un autre, il ne réintègre pas son ancien corps; il s'en refait un avec des élémens nouveaux, entièrement différens, où l'on aura peine à le reconnaître; son premier soin sera d'éliminer tous ceux qui croyaient pouvoir se réclamer de lui.

Quelle que soit la forme des réorganisations appelées par le vœu intime de notre société, elles ne pourront aboutir que par le lien commun, — *religio*, — d'un symbole et d'une discipline morale. Parmi les foyers de force morale que nous connaissons, l'Église apparaît comme le seul assez vaste et assez puissant pour procurer les élémens de cette reconstitution. M. Renan découvrait avec sagacité une des chances de l'Église, lorsqu'il ajoutait, après la page sur notre décomposition que j'ai citée plus haut : « On s'étonne souvent de la force que possèdent en province le clergé, l'épiscopat. Cela est bien simple; la révolution a tout désagrégé; elle a brisé tous les corps, excepté l'Église ; le clergé seul est resté organisé en dehors de l'État. Comme les villes, lors de la ruine de l'empire romain, choisirent pour représentant leur évêque, l'évêque sera bientôt, en province, seul debout au milieu d'une société démantelée (1). » Cela est vrai dans l'ordre social; dans l'ordre spirituel, l'Église est la pierre d'aimant où tendent fatalement ces aspirations idéalistes, mystiques, morales, qui donnent à l'élite des générations nouvelles une physionomie si attachante et si confuse. Précisément à l'heure où tant de regards se tournent vers elle, cette force au repos se met en mouvement; elle revient s'alimenter aux sources populaires : l'Église comprend que ces sources montent pour tout submerger. Réussira-t-elle à les capter, à leur donner un lit et une direction? Toute la question d'avenir

(1) *Questions contemporaines*, préface, p. 4.

pour notre race est là. Sinon, malgré la louable multiplication des écoles, notre peuple glissera de plus en plus dans ce paganisme matérialiste dont M. Taine signalait naguère les progrès; les bouleversemens inévitables et la victoire certaine des masses populaires seront d'ordre tout matériel ; énervé par des convulsions fréquentes, impuissant à se reconstituer faute d'une base morale, le groupe humain auquel nous appartenons disparaîtra sous la poussée des races plus jeunes et plus saines que l'histoire tient toujours en réserve, pour recueillir la succession des espèces épuisées.

Renonçons à préjuger ce qui sortira de l'incubation présente. Un seul point paraît acquis à nos conclusions : le règne de l'individualisme chancelle, et la philosophie qui en fut l'auxiliaire perd du terrain. Est-ce à dire que tout ce labeur de rares esprits va s'évanouir sans laisser de traces ? Non certes; l'humanité retiendra les parcelles d'or qu'ils ont trouvées; et M. Renan en particulier aura mis une marque durable sur les intelligences. Il les ébranla, il les élargit; elles devront se consolider, elles ne pourront plus se rétrécir. La notion des lois invariables qui gouvernent l'univers, si fortement établie par lui, ne pourra plus être séparée de l'enseignement où l'on professe l'institution divine de ces lois. Le philosophe n'aura pas vaincu les évidences de la conscience par ses argumentations contre l'existence d'un Dieu personnel; mais il aura continué la tâche de tous les penseurs en reculant un peu plus loin la cause des causes. Ce recul incessant ne détruit rien de l'Être souverain qu'il grandit; il est la conséquence nécessaire de tout le travail de l'intelligence humaine, depuis le sauvage qui adore un fétiche de bois devant sa porte jusqu'à Pascal et à Leibniz. Chaque découverte qui nous révèle notre monde plus vaste dans l'espace et plus ancien dans le temps éloigne sans l'amoindrir le Créateur de ce monde; les progrès de la connaissance nous contraignent chaque jour à allonger la chaîne des causes avant d'arriver à la cause première. L'humanité devient presbyte en prenant de l'âge; elle le sera un peu plus après M. Renan. L'objet regardé ne change ni de dimension, ni de place, parce que l'œil modifié le situe plus loin.

En dehors des thèses controversables pour la foi religieuse, M. Renan a versé sur notre esprit une affusion d'aperçus profonds et limpides. Il n'est plus permis de toucher à une question sans tenir compte de ses jugemens, toujours ingénieux, parfois si solides. Nul n'aura résumé comme lui, avec prudence et clarté, l'état présent de nos connaissances; par exemple, dans cette belle *Lettre à M. Berthelot* (1), de 1863, qui est comme le bréviaire des

(1) *Fragmens philosophiques*, p. 153.

sciences naturelles et historiques au XIXe siècle. Il y faudrait ajouter et retrancher bien peu de mots, suppléer l'affirmation absente au-delà des recherches sur la constitution de la matière, pour qu'elle fût le bréviaire de tout homme instruit et religieux.

Je crains qu'on oublie ces services, dans la réaction qui se prépare contre les erreurs d'une doctrine et les abus d'une méthode. L'expérience que nous avons des reviremens contemporains autorise à prévoir trop de dénigrement ou trop d'oubli après trop d'apothéose. Pour beaucoup d'admirateurs, mes appréciations paraîtront aujourd'hui tièdes, sinon injustes; si je les réimprime dans quelques années, je gage qu'on les taxera alors de concessions démesurées à un vieil engouement. L'œuvre de M. Renan souffrira peut-être une longue éclipse. Puis, qui sait? Après des siècles, quand le balancement alternatif de l'esprit humain ramènera une période de rationalisme, on découvrira, on lira cette œuvre avec délices, comme nos savans de la Renaissance découvraient et lisaient les philosophes de la Grèce. Des Budé, des Casaubon, referont une gloire à notre Platon; ils retrouveront chez lui beaucoup de leur humanité plus développée, un peu de leur christianisme agrandi, et cet orgueil de la raison qui se redresse après les longues soumissions, pour s'abattre de nouveau quand une fois de plus elle a trop présumé d'elle-même. En relisant tant de pages exquises et sagaces, qui dépouilleront avec le temps ce qu'elles ont contenu pour nous de propriétés malignes, on voudrait croire que leur auteur était mauvais prophète lorsqu'il prédisait le naufrage total de la littérature du XIXe siècle.

Aux heures prochaines que ce siècle doit marquer avant de finir, peut-être serons-nous en bien petit nombre, nous qui nous pencherons, pour entendre encore, sur les ruines de la ville abîmée dans l'Océan. L'Océan, père de la vie, furieusement occupé à faire de la vie, va rouler sur elle ses flots indifférens. Sourd aux tintemens enchantés qu'il étouffe, il dérobera aux regards des hommes, uniquement soucieux de la vie, les parties solides de ces belles ruines; loin des oreilles inattentives, il dispersera les dernières vibrations des cloches de la ville d'Is.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

# REVUE DRAMATIQUE

Théâtre du Gymnase : *Celles qu'on respecte*, comédie en 3 actes, de M. Pierre Wolff.

Après deux essais au Théâtre-Libre, après *leurs Filles* et les *Maris de leurs filles*, on pouvait croire que « celles qu'on respecte » seraient encore une fois, observées sous un jour nouveau, parvenues peut-être à la considération, les mères des filles et les belles-mères des maris en question, ces personnes enfin que M. Pierre Wolff se plaisait à peindre, en craignant de les nommer. Il n'en est rien : celles qu'on respecte ne sont pas des courtisanes; mais de petites bourgeoises qui se conduisent en courtisanes et même un peu plus mal.

La jeune, riche e jolie Gabrielle Mareuil est fort malheureuse, ayant depuis quatre ans un mari qui ne la comprend pas. Il n'y aurait d'ailleurs à comprendre chez cette mince poupée que le goût du monde et des plaisirs : bals, spectacles et autres superfluités à la mode. Or Mareuil a l'horreur de toutes ces choses. Mareuil est un homme sans imagination, sans intelligence même, un brave homme, mais un pauvre homme. Il n'a qu'une passion : la bicyclette. Il raffole de ce sport inélégant, en passe de devenir pour le tiers-état l'équivalent du mail-coach pour la noblesse. Gabrielle conte ses chagrins et ses griefs à sa meilleure amie, Suzanne, laquelle a la chance d'être veuve après six mois seulement de ménage et comprend son bonheur, sans en profiter encore autant qu'elle le souhaiterait; mais patience! — Il est six heures du soir, Mareuil rentre avec un air niaisement satisfait. Il descend à l'in-

stant de sa mécanique, et ses jambes, dès qu'il s'assied, reprennent d'elles-mêmes le mouvement des pédales. D'où impatience, exaspération de Gabrielle, que radoucit pourtant l'annonce d'un convive, Henri de Bressac, un ancien camarade rencontré par Mareuil et prié à dîner pour ce soir. Madame va s'habiller et Bressac arrive : type de gandin célibataire et viveur, amant en titre d'une demoiselle Margot, dont la tendresse bourgeoise et le dévoûment pot-au-feu commencent à lui peser. Gabrielle reparaît en grande toilette, Bressac aussitôt s'émancipe, elle l'encourage, et sans plus de façons, avant la fin du premier acte, elle s'offre à cet insipide don Juan.

Elle s'est donnée à lui pendant l'entr'acte, et nous voici chez Bressac, dans ce qu'on nomme, d'un affreux mot, une garçonnière. Bressac, déjà plus las de Gabrielle qu'il ne l'était de Margot, ne songe qu'à se débarrasser de cette maîtresse incommode. Depuis quinze jours, à cet effet, il manque les rendez-vous, espace les visites et laisse les lettres sans réponse. Il s'est promis aujourd'hui d'aller tout seul aux courses. Il va sortir, quand paraît Suzanne, vous savez, la meilleure amie, envoyée en avant par Gabrielle, d'abord pour l'annoncer et puis pour ranimer par des reproches une flamme qu'on trouve bien prompte à s'éteindre. Elle ranime en effet, la petite coquine, mais pour son compte personnel, et à son tour, sans plus de cérémonies que Gabrielle au premier acte, elle se met à la disposition de Bressac, qui paraît sensible à des offres aussi flatteuses. Suzanne à peine sortie, Gabrielle arrive, plus passionnée que jamais, agaçante et ridicule à force d'enfantillages et de simagrées amoureuses. Au milieu d'un duo où Bressac ne donne que de molles répliques, éclate une tempête en jupons : c'est Margot, rapportant les clés du logis qu'elle ne partage plus. Vous imaginez la vivacité du conflit. L'algarade de la demoiselle à la dame ne manque ni de justesse ni d'à-propos scénique. C'est une bonne variation moderne sur l'un des thèmes favoris du romantisme : « Vous, femmes de ce monde, etc., qui cachez un amant sous le lit de l'époux. » C'est la hiérarchie morale, ou immorale, lestement établie entre l'épouse déloyale et la loyale courtisane; c'est la justice rendue et presque un semblant d'honneur laissé aux vertus professionnelles dans la profession la plus exclusive de la vertu. Devant l'hétaïre en fureur, la femme adultère se tait, et Bressac, redoutant le scandale d'une expulsion, ne sait qu'aller d'une de ces dames à l'autre, en laissant plaisamment échapper des exclamations inutiles autant que plaintives. Margot partie et l'orage passé, Gabrielle a tôt fait d'essuyer ses yeux et de sourire à son bien-aimé. Elle l'attire à ses genoux, et plus que jamais câline, enveloppante : « Si je divorçais, tu m'épouserais, n'est-ce pas, tu m'épouserais, tu le jures? » Et il jure en effet.

Forte de ce serment, Gabrielle, au troisième acte, se voue tout en-

tière à l'exaspération de son mari. Mareuil, jeté hors des gonds, finit par se décider, ou se résoudre au divorce. Il s'en ouvre à son ami Bressac, lequel naturellement pousse un cri d'horreur, et se met à défendre, avec l'éloquence que donne le danger, la sainteté du lien conjugal, ce lien fût-il une corde. Mais Gabrielle veut à tout prix le divorce et l'aura. Alors, se sentant perdu, l'aimable drôle improvise un dénoûment : il fait écrire par Margot à Gabrielle une lettre de menace, presque de chantage : si Bressac ne lui est rendu dans les vingt-quatre heures, elle avertira Mareuil. Gabrielle prend peur, et comme de plus elle vient à l'instant de surprendre entre Bressac et Suzanne un dialogue significatif, elle voit, elle sait, elle croit, elle est désabusée, et abandonnant le perfide à Suzanne ou à Margot, probablement à toutes les deux ensemble, elle saute au cou de son mari, qui déjà ne la comprenait pas, et maintenant la comprend moins encore.

La pièce de M. Wolff doit être comptée au théâtre du Gymnase comme un essai de relèvement dramatique et littéraire, plus littéraire que dramatique, *Celles qu'on respecte* n'étant qu'une mince, très mince comédie, moins en action qu'en paroles, mais du moins en paroles faciles, vives et souvent gaies. De ces trois actes, le second est le meilleur, le plus divertissant et le seul qui soit un peu poussé. L'impudence et l'impudeur de Suzanne briguant la succession amoureuse, qui lui paraît ouverte, de sa meilleure amie, a charmé les amateurs de ce que les « petits jeunes » appellent l'observation cruelle. Et nous avons goûté plus encore, pour sa vérité, qui cependant n'a rien ni de féroce ni même de très nouveau, l'entrevue orageuse de Gabrielle et de Margot et la gaillarde homélie de la marchande d'amour à sa concurrente déloyale. De même que les affaires, suivant le mot fameux, c'est l'argent des autres, les affaires de cœur ou soi-disant telles, d'après un préjugé qui se donne volontiers des airs d'idéal, c'est trop souvent la femme des autres. Eh bien, il vaut mieux que ce soit la femme de tout le monde, ou de personne. Cela semble à première vue plus grossier ; au fond, ce n'est que moins immoral. Voilà pourquoi Margot a raison contre Gabrielle. La leçon, encore une fois, n'est pas très neuve ; mais, telle que M. Wolff la donne, elle a paru bien appliquée.

Pour le reste, la légère comédie a quelque chose d'un peu superficiel et d'artificiel aussi. Elle ne porte pas bien loin. Le titre seul annonçait plus de prétentions, ou d'intentions, une plus large et plus profonde étude des femmes respectées sans être respectables. Je sais bien, et c'est même une des petitesses, ou toute la petitesse de l'œuvre, que pour des Gabrielle et des Suzanne, personne jamais ne s'avisera

d'éprouver la moindre vénération. Respectables ou non, elles ne méritent que l'indifférence. Elles vivent à peine, ces petites personnes, et d'un semblant de vie insuffisante et factice. Tout est d'ailleurs convenu dans la pièce de M. Wolff, autant que dans celui des vaudevilles que M. Wolff sans doute méprise le plus, et décidément on n'apprend guère au Théâtre-Libre que la licence et non la liberté. Rien de moins libre au monde que de tels personnages, soumis aveuglément au déterminisme ironique et méprisant qui fait toute la psychologie de l'école Antoine. On a vu partout le trio tout d'une pièce du mari, de la femme et de l'amant. Quand je dis partout, j'entends partout ailleurs que dans la vie. Car la vie offre peu de tels partis-pris; elle ne rassemble guère un mari aussi irréprochablement benêt, un amant aussi « éminemment parisien, » ni aussi exclusivement, car Bressac n'est pas autre chose, et vous savez tout ce que ce mot symbolise de sottise spéciale et d'ineptie arbitraire; enfin une femme parisienne aussi, hélas! et digne de ces deux fantoches, qui trompe l'un parce qu'il aime trop la bicyclette, avec l'autre, parce qu'il lui promet de la conduire au musée du Louvre.

Au fond, tout cela n'est ni très vrai, ni très sérieux, ni très fin. Psychologie de vaudeville plus que de comédie. Et puis, que penser de l'étrange procédé qu'emploie Bressac pour se débarrasser de Gabrielle? Dans quel monde sommes-nous, et sont-ce là des fantoches ou des drôles? L'auteur ne s'en inquiète ni ne nous en avertit. Il paraît que c'est là encore un signe de l'ironie et de l'amertume à la mode. Toujours la cruauté de l'observation. J'en aimerais peut-être mieux la délicatesse et la vérité.

L'interprétation ressemble à la comédie : elle est vive et superficielle. M. Noblet une fois de plus est lui-même et le même; il joue très en dehors, mais en dehors seulement; à le voir et à l'entendre de près, on s'aperçoit que le dedans, le fond, ne joue pas. M^lle^ Cerny ajoute encore des nerfs et de l'agitation au rôle déjà trop agité et nerveux de Gabrielle Mareuil, et M^lle^ Darlaud, décidément vouée aux courtisanes sympathiques, représente le demi-monde qui se défend, comme elle représentait dans *un Drame parisien* le demi-monde qui s'immole.

CAMILLE BELLAIGUE.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre.

La fortune ironique qui se joue si souvent des destinées de la France ne semble pas près de se lasser. Certes depuis assez longtemps déjà, ceux qui se sont chargés de nos affaires, des affaires de la république, ont trop souvent abusé de leur toute-puissance et ont commis bien des fautes. Ils en ont commis assez pour perdre dix régimes. Heureusement pour eux, toutes les fois qu'ils ont été au bord du péril, quelque circonstance favorable est venue tout à coup les sauver des conséquences de leurs fautes et les remettre en équilibre. Ils ont eu un moment cette chance inespérée de voir les orages se dissiper, les hostilités se fatiguer et désarmer, les influences extérieures elles-mêmes venir à leur secours. On dirait cependant que tout est inutile, que rien ne peut les éclairer; à peine ont-ils échappé aux dernières bourrasques, ils se retrouvent aussitôt dans les mêmes incertitudes, avec les mêmes imprévoyances ou les mêmes faiblesses, en face de crises nouvelles, de dangers renaissant sous une forme ou sous l'autre. — Et cela recommence toujours, parce qu'il y a toujours des passions de révolution qui se servent de tout pour agiter le pays, et un gouvernement qui ne sait ni profiter de tout ce qui aurait pu faire sa force, ni avoir une volonté, qui se borne à vivre au jour le jour, plus préoccupé d'éluder les difficultés que de les prévenir ou de les dominer. Il y a un an encore, le gouvernement, appuyé sur tout un ensemble de circonstances favorables, aurait pu assurément, s'il l'avait voulu, se créer la plus sérieuse autorité dans le pays, même dans le parlement; aujourd'hui, il est revenu au point où il ne peut plus rien, où il ne rencontre à chaque pas sur son chemin que complications et embarras dont il ne sait plus comment se tirer.

Ce n'est pas tout de vouloir en finir coûte que coûte, avec une de ces mauvaises affaires qu'on n'a pas su prévoir et qui se reproduisent plus que jamais à tout propos; encore faudrait-il que ce fût à peu près une fin. Il est malheureusement trop clair que cette

dernière et triste affaire de Carmaux, avec tous ses incidens, n'est qu'une série d'incohérences, et que rien n'est fini, que ce n'est tout au plus qu'une crise palliée ou ajournée. Matériellement, si l'on veut, le travail a recommencé, les ouvriers ont repris le chemin de la mine. Moralement, politiquement, ce n'est pas une solution, — et cet arbitrage, dont s'est chargé au dernier moment M. le président du conseil, ce jugement de Salomon qui devait tout terminer, n'a servi qu'à mieux mettre en relief tout ce qu'il y avait de passions aveugles, d'idées fausses ou d'arrière-pensées dans cette agitation conduite par des artistes en sédition. La vérité est que, si la grève a cessé au moins en apparence, elle se survit par le mal qu'elle a fait, par les conséquences qu'elle peut avoir, et qu'à travers toutes les contradictions ou les déclamations, on en est encore à démêler ce qui en sera, à qui reste un avantage. Ce ne sont pas sûrement les ouvriers, comme ouvriers, qui ont la victoire. Ils en ont été quittes pour avoir le plaisir de marcher sous les ordres de M. Baudin, de M. Duc-Quercy, ou de recevoir la visite de M. Clémenceau, de M. Millerand; par le fait, ils sont rentrés dans la mine sans avoir rien gagné pour leurs salaires, pour leur travail, après s'être préparé, par trois mois de chômage inutile, d'inévitables et cruelles misères. La victoire n'est point au gouvernement qui a laissé tout faire et n'a à peu près rien fait, qui n'est intervenu indirectement à la dernière heure que par un arbitrage repoussé avec colère; elle est encore moins à la loi, à la justice, à la paix publique, ouvertement outragées et bafouées. La victoire, s'il y a une victoire, si l'on peut se servir de ce mot, elle n'est et elle ne peut être que pour cet esprit d'anarchie qui, depuis trois mois, a rempli ce malheureux petit pays, en prenant pour complice ou pour dupe une population égarée, qui n'a fait les affaires que de quelques meneurs affamés de popularité, — et ici on touche vraiment à une scène bizarre, comique ou cynique, de cette représentation socialiste donnée avec des acteurs de Paris voyageant en province!

Chose singulière! M. le président du conseil ou, si l'on veut, M. Loubet est invoqué comme arbitre par les chefs mêmes ou les représentans de l'agitation gréviste. A peine cependant a-t-il rendu sa sentence, la plus bénigne des sentences, le jugement qu'il vient de prononcer soulève la fureur des meneurs de la grève et est brutalement désavoué. La raison principale, c'est que M. Loubet, dans son rôle d'arbitre, n'a pas cru devoir de sa propre autorité se mettre au-dessus des arrêts de justice, innocenter des ouvriers condamnés par le tribunal d'Albi, et obliger la compagnie à les reprendre. Les délégués officiels des mineurs, M. Clémenceau, M. Pelletan, M. Millerand, sont les premiers à diffamer, à bafouer l'arbitrage et l'arbitre, à conseiller à leurs cliens de ne point se soumettre, de persister plus que jamais dans leur grève. C'est un véritable déchaînement de violences et d'injures. Puis tout

d'un coup l'orage semble s'apaiser et ces délégués, qui la veille encore ne respiraient que la guerre, vont à Carmaux prêcher la reprise du travail et la paix. Que s'est-il donc passé dans l'intervalle ? Y a-t-il eu des négociations secrètes? Ce que M. le président du conseil n'a pas cru pouvoir accorder comme arbitre, a-t-il laissé à son collègue M. le ministre des travaux publics le soin de le promettre ? S'est-on entendu sur la grâce et la libération des condamnés d'Albi ? Il est clair que la diplomatie s'en est mêlée entre radicaux, que M. le ministre des travaux publics a promis tout ce qu'on a voulu, pourvu que le travail fût repris, et que l'arbitrage dans tout cela est devenu ce qu'il a pu. Toujours est-il que, d'une heure à l'autre, la scène change et le langage change encore plus. L'arbitrage, ce malheureux arbitrage Loubet, si honni naguère, n'est plus une infamie, une monstrueuse iniquité, une trahison : c'est la sanction souveraine des revendications populaires, la proclamation du bon droit des mineurs, la condamnation de la compagnie, du capital, de l'oligarchie bourgeoise ! le gouvernement lui-même s'est rendu en biffant de sa main débonnaire l'arrêt qui avait frappé les envahisseurs de la maison de leur directeur ! « Votre grève est victorieuse, » dit M. Clémenceau, — qui disait la veille tout le contraire. Les ouvriers peuvent maintenant revenir au travail, fiers de leur campagne de trois mois : ils ont sauvé la république, ils ont sauvé le suffrage universel ! Ils ont M. Calvignac pour maire, — ils font l'admiration de la France et du monde ! Éternelle comédie de ces plats adulateurs qui passent leur vie à exciter, à abuser et à flatter le peuple, pour avoir son vote aux élections prochaines !

Voilà cependant comment les choses se passent ! Et de fait, les ouvriers, ceux du moins qui obéissent aux syndicats, aux députés et délégués meneurs de la campagne, l'ont bien compris comme on le leur disait. On leur a dit d'abord qu'il fallait continuer la grève, et ils continuaient la grève. On leur a dit depuis qu'ils triomphaient, et ils triomphent. Ils prétendent rentrer en maîtres au travail, à leur jour et à leur heure. Ils fêtent leur victoire sur la féodalité bourgeoise, traitant la compagnie en vaincue, narguant et même menaçant ceux de leurs camarades qui restent indépendans des syndicats et qui depuis longtemps auraient préféré travailler. Ils se sont hâtés d'aller à Albi chercher leurs condamnés remis en liberté et les ont ramenés comme des héros en triomphe ! Ils ont multiplié les manifestations, faisant marcher même les femmes, promenant le drapeau rouge au chant d'une odieuse *Carmagnole*, — la *Marseillaise* subalterne de cette anarchie, — acclamant la « révolution sociale » sous le commandement de M. Baudin et sous l'œil paterne des gendarmes enchaînés par leur consigne d'impuissance. De sorte que cette grève de Carmaux, que M. Clémenceau appelle une « date historique, » reste jusqu'au bout un des plus rares exemplaires de toutes les lois méconnues, des violences réhabilitées,

de la justice avilie, de la liberté d'industrie opprimée, du travail sacrifié ou subordonné aux plus tyranniques passions de secte.

La question serait de savoir ce que le gouvernement a voulu, ce qu'il s'est proposé ou ce qu'il a fait depuis le commencement jusqu'à la fin. Il est malheureusement évident que dès le premier jour le gouvernement n'a trop su que faire, qu'il s'est réduit de lui-même à ce rôle assez médiocre d'une expectative patiente et tolérante, évitant avant tout de se compromettre. Il a craint, par une action trop vive pour la paix publique, de paraître l'allié de la Compagnie, de la « réaction, » du « capitalisme, » — ce sont les mots des manifestes aujourd'hui. Il a gémi, d'un autre côté, des violences des grévistes, sans les réprimer ni trop les décourager. Il a parlé de l'ordre public, de la liberté du travail dont il est censé être le gardien, sans les protéger réellement, sans garantir même la sécurité des ouvriers qui auraient voulu travailler. La vérité est la vérité. Le gouvernement a laissé les lois dormir, la grève prendre la police du pays par ses patrouilles, les municipalités socialistes se moquer de ses arrêtés et de ses mesures, les chefs de faction s'emparer du mouvement et s'enhardir jusqu'à la sédition, — une sédition prétendue pacifique! Il a laissé tout s'aggraver et lorsqu'au dernier moment il a voulu intervenir en médiateur par cet arbitrage qui a eu une si étrange fortune, on lui a répondu par la glorification des condamnés, par la « carmagnole » et par la « révolution sociale. » C'est ce qu'on appelle la paix de Carmaux!

On ne peut plus cependant s'y méprendre et reculer devant la réalité. Il y a deux choses dans cette malheureuse affaire de Carmaux, avec laquelle on n'en a peut-être pas fini. Il y a eu d'abord une agitation partielle, locale, qui aurait pu sans doute être réprimée et qui ne l'a pas été. Il y a de plus désormais comme un abrégé des fureurs de secte, des passions de guerre sociale, des révoltes contre la loi, des excès des syndicats transformés en pouvoirs révolutionnaires, des fausses exaltations, des convoitises meurtrières, des propagandes d'anarchie qui s'essaient partout aujourd'hui, qui deviennent une menace pour la société tout entière, pour la civilisation française elle-même. Or, ici justement s'élève la question la plus grave, la plus décisive. Est-ce qu'on croit sérieusement qu'on peut, pendant des mois, pendant des années, laisser se répandre impunément toutes les excitations?— Quoi donc? Depuis quelque temps surtout, et non plus seulement à Carmaux, dans les journaux, dans les réunions publiques, jusque dans les bourses du travail qui sont une propriété municipale affectée à un usage professionnel, on ne cesse d'irriter les haines des classes, de prêcher la révolution sociale et la guerre contre le bourgeois, contre le capital, contre tout ce qui possède. On ne cesse de répéter à des ouvriers que les mines sont à eux, que les grandes industries sont à eux, que leurs chefs ne sont que des parasites bons à

supprimer. On ne se gêne pas pour désigner des hommes, des chefs d'industrie, des établissemens à toutes les représailles. Des députés eux-mêmes déclarent lestement que, si on ne donne pas aux ouvriers ce qu'ils demandent, ils le prendront par la force. Des déclamateurs qui ont perdu tout sens patriotique aussi bien que tout sens humain, et qui s'en vantent tout haut, ne reculent pas devant ce qu'ils appellent la propagande par le fait, — la propagande par le vol, par le meurtre ou par les explosions. C'est l'éternelle, la cruelle logique. On sème l'esprit de haine et de guerre, on récolte le crime, — et un jour ou l'autre, à Paris ou ailleurs, mais surtout à Paris, on voit éclater quelque monstruosité comme ce dernier attentat dont l'opinion est encore émue!

L'anarchie, depuis quelque temps, depuis ses sinistres exploits du mois de mai, n'avait pas fait parler d'elle, si ce n'est par ses déclamations et ses défis qui ressemblaient un peu à de la jactance. Elle vient de rentrer en scène à sa façon, à l'improviste, *sicut fur*, en faisant de nouvelles victimes, — et s'il y a une chose surprenante, c'est que cet attentat n'ait pas eu des suites plus terribles encore, par la manière dont il s'est accompli. Rien de plus bizarre, en effet. L'engin meurtrier, un vase de fer chargé de dynamite, soigneusement enveloppé d'un journal, est déposé on ne sait encore comment, on ne sait par qui, à la porte des bureaux de la compagnie de Carmaux, dans une maison de l'avenue de l'Opéra, au centre de Paris. Des agens de la maison s'en aperçoivent par hasard, sans rien soupçonner. Le vase mystérieux est descendu dans la rue, confié à quelques gardiens de la paix, transporté sans trop de précaution, à ce qu'il semble, au commissariat de police de la rue des Bons-Enfans, — et c'est là qu'il va éclater! Il aurait pu tout aussi bien éclater entre les mains de ceux qui le transportaient, dans un quartier populeux encombré de passans à l'heure de midi; ce n'est qu'à la rue des Bons-Enfans, dans les bureaux du commissaire de police que s'est produite la formidable explosion, mettant en morceaux quatre ou cinq modestes agens et un employé de l'administration de Carmaux, ébranlant la maison et jetant l'épouvante dans Paris. L'exploit anarchiste est complet, la propagande par le meurtre continue la propagande par les déclamations révolutionnaires! — Il n'y a aucun lien, se hâte-t-on de dire, entre les agitations socialistes et un si horrible crime, entre la grève de Carmaux et la dynamite. C'est ce qui reste à savoir. On peut dire ce qu'on voudra, on peut surtout, on doit tenir à désavouer de tels forfaits quand ils éclatent. Ce qui est certain, c'est que ce dernier attentat était manifestement dirigé contre l'administration de Carmaux, contre son président, qu'il a été précédé de lettres de menaces et qu'il est comme le lugubre épilogue de ces deux mois de troubles, pendant lesquels on n'a cessé de pousser les esprits à la révolte, d'enflammer les colères, de désigner M. le baron Reille comme

l'ennemi, de glorifier les violences de ceux qui ont menacé la vie d'un directeur. On arrangera cela comme on voudra, tout se tient, et le jour où le dernier attentat est allé retentir douloureusement au Palais-Bourbon, M. le président du conseil lui-même n'a pu s'empêcher de signaler cet « apostolat » de l'agitation, ces « missions à l'intérieur » de ceux qui vont partout porter la colère et la révolte.

Eh bien! c'est là vraiment désormais toute la question. L'anarchie morale qui précède et prépare l'anarchie matérielle est un fait criant. C'est le danger évident, et ce serait une étrange idée de croire qu'on va l'atténuer ou le détourner par des capitulations nouvelles, en combinant cette alliance des radicaux et des socialistes que M. Millerand, tout chaud encore de sa campagne de Carmaux, est allé prêcher récemment, — sans trop de succès d'ailleurs, à Lyon. Les crises ministérielles, — si on veut encore se donner ce passe-temps, — ne seraient probablement pas non plus un remède bien efficace. Le changement de quelques hommes ne servirait à rien; mais ce qu'il y a de bien clair, quels que soient les hommes, c'est que la politique des concessions, des faiblesses, de la longanimité devant les violences factieuses est épuisée. Elle a produit tout ce qu'elle pouvait produire. Elle n'a servi qu'à ramener la France à une de ces situations indécises où elle risquerait désormais de perdre le crédit qu'elle avait reconquis. La seule politique sérieuse, elle est dans la nature des choses, elle est, pour ainsi dire, toute tracée, imposée par les circonstances : c'est de raffermir les ressorts publics ébranlés, de faire sentir le poids de la loi, de la justice, à ceux qui se croient tout permis, d'obliger les syndicats, les municipalités radicales ou socialistes à rentrer dans leur rôle, d'avoir une police vigilante et active, — d'opposer en un mot aux incohérences révolutionnaires le gouvernement légal du pays. Tous les ministères, depuis des années, ont un malheur : ils ne connaissent pas leur force; ils doutent d'eux-mêmes et vivent de faiblesses, parce qu'ils s'obstinent à rester des ministères de parti. Ils ne savent pas tout ce qu'ils pourraient le jour où ils se décideraient à être le gouvernement de la France rassurée, moralement pacifiée, résolue à se faire respecter.

Heureusement, à travers tout, il y a pour un pays comme le nôtre des dédommagemens, — et tandis que les agitateurs promènent ici leur activité malfaisante, il y a de braves gens qui portent au loin le nom de la France, qui ne font pas de politique, qui savent mourir sans bruit pour l'honneur du drapeau. Il y a cette expédition du Dahomey qui a été lente à s'organiser, mais qui commence à se dégager et qui apparaît désormais comme un succès pour nos armes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on est engagé dans toutes ces affaires du golfe de Benin, dans ces différends obscurs et agaçans avec un petit potentat nègre, le roi Behanzin. Jusqu'à quel point la politique qui a été suivie

sur cette côte africaine a-t-elle été prévoyante et prudemment conduite? S'est-on toujours rendu compte de ce qu'on voulait ou de ce qu'on pouvait, de ce que nécessitait exactement la protection de nos intérêts, de ce que coûterait une expédition à l'intérieur du Dahomey ou de la situation qu'elle créerait à la France dans ces parages? Il est certain qu'il y a eu bien des méprises et des confusions, une série de fausses mesures qui ont eu au moins l'inconvénient de laisser à ce petit roi Behanzin le temps de s'armer, de fortifier son royaume et d'appeler peut-être à son aide des conseillers militaires étrangers qui ne demandaient pas mieux que de nous susciter des embarras. On a fini pourtant par se décider à frapper un coup un peu sérieux, à risquer une marche sur le centre de la puissance dahoméenne, sur Abomey, — et on a pris cette fois le bon parti : on a confié à un officier d'élite les pleins pouvoirs de la France avec un petit corps d'infanterie de marine et de Sénégalais, — avec l'appui des forces navales de la station. L'entreprise n'était pas encore facile. Il y avait à se frayer un chemin à travers un pays de broussailles et de marécages, avec la chance de rencontrer à chaque pas une résistance acharnée, des défenses organisées de toutes parts, une armée fanatisée. L'officier qui a été choisi, M. le colonel Dodds, s'est trouvé heureusement être un chef des plus sérieux, alliant la prudence à la résolution, familier avec toutes les difficultés locales, attentif à tous ses services, soigneux de ses troupes, — et soutenant de son énergie ses soldats au feu comme dans les dures épreuves de cette marche dans une région mystérieuse! M. le colonel Dodds a conduit cette campagne avec un art supérieur, marchant sans se hâter et sans reculer un instant, assurant ses positions à mesure qu'il les a conquises. Il a eu à livrer plus de dix combats meurtriers où il a perdu du monde, surtout des officiers, sans que son petit corps ait perdu son entrain et sa vaillante humeur. Il vient d'emporter par un effort sanglant les derniers retranchemens aux approches d'Abomey et d'en finir, à ce qu'il semble, avec ce qui restait de cette armée dahoméenne qui n'a pas laissé de défendre pied à pied son pays avec intrépidité. Le gouvernement vient de récompenser les beaux services de M. le colonel Dodds par les étoiles de général. L'œuvre militaire semble à peu près accomplie. Reste maintenant à recueillir les fruits de cette brillante campagne, à décider ce qu'on fera pour assurer la position et les intérêts de la France dans ces contrées lointaines.

A défaut des grandes affaires de diplomatie continentale, qui sont encore heureusement au repos ou qui restent le secret des cabinets, la vie publique, parlementaire, se ranime par degrés dans la plupart des pays de l'Europe. Ce n'est pas l'Angleterre qui donne le signal du réveil. Le ministère libéral se fait muet, — et pour la première fois peut-être depuis longtemps le banquet traditionnel du lord-maire vient de se passer sans que le chef ou les leaders du cabinet y aient paru. Ni

M. Gladstone, ni lord Rosebery, ni M. John Morley, ni sir William Harcourt, n'ont tenu à se conformer au vieil usage, à saisir cette occasion du banquet de Guildhall pour parler de leur politique intérieure ou de leur politique extérieure. On n'est pas sûr que ce soit un bon signe pour le ministère libéral. A part cette silencieuse Angleterre, la vie renaît un peu de tous côtés : en Allemagne où la loi militaire met plus que jamais les partis aux prises, en Autriche où l'empereur François-Joseph a une crise ministérielle à débrouiller à Pesth, — en Belgique où le parlement vient de se rouvrir, en Italie où les élections sont à peine achevées et où les chambres vont se réunir. Tout se met en mouvement, et il y a des pays où ce réveil de vie publique n'est ni sans signification, ni sans gravité.

Comment se dénouera cet imbroglio de la revision constitutionnelle qui passionne depuis quelque temps la nation belge et qui vient de se compliquer, à l'ouverture du parlement, d'une certaine agitation populaire ? La Belgique n'est peut-être pas au bout de la crise qui a été si libéralement ouverte devant elle. On a bien pu, par nécessité ou par entraînement, s'engager dans cette grave aventure, voter le principe de la revision, décider la réunion d'une assemblée constituante ; on a pu encore après cela prendre trois mois de vacances pour avoir le temps de réfléchir, de préparer une solution propre à rallier sinon tous les partis, du moins la majorité nécessaire des deux tiers. Tout cela a été fait. Malheureusement, c'est ici que les difficultés commencent, — et la question, il faut l'avouer, ne semble pas près de s'éclaircir ou de se simplifier, de marcher vers un dénoûment. La vérité est qu'une commission parlementaire de vingt et un membres est restée chargée depuis trois mois de préparer un projet, et qu'après bien des travaux, des consultations, des débats intimes, des essais de transaction, cette commission n'a pu arriver qu'à un résultat tout négatif. Au total, elle n'est entendue sur rien, ou ce qu'elle a voté n'a pas réuni une majorité suffisante. Elle a repoussé, par exemple, assez nettement le principe de l'élection directe par le suffrage universel. Elle a laissé en suspens la question du cens. Elle s'est arrêtée, par une majorité insuffisante, à un système d'électorat politique, avec la garantie de ce qu'on appelle « l'habitation » ou « l'occupation, » peut-être aussi d'un certain degré de « capacité. » Le *referendum* est pour le moment éclipsé. Le principe du suffrage reste le point grave et dominant. Or, ce que la commission a voté a suffi pour provoquer dans les classes industrielles ou populaires, parmi les partisans du suffrage universel, une sorte d'explosion. A Bruxelles, à Gand, les meetings de protestation ont commencé, et c'est dans ces conditions que le parlement s'est ouvert au milieu de bruyantes manifestations qui ont accompagné le roi jusqu'au palais législatif, que la garde civique et l'armée ont eu parfois quelque peine à contenir.

Évidemment, le roi Léopold, dans le discours qu'il allait prononcer, ne pouvait rien dire de bien décisif. Il s'est borné par le fait à reconnaître la nécessité « d'améliorer, » de « rajeunir » les institutions libérales de la Belgique par une « large extension du droit de suffrage » et à faire appel au patriotisme, à la sagesse de l'assemblée constituante belge. Le roi est dans son rôle ; la question ne garde pas moins sa gravité devant une opinion passionnément partagée. Reste à connaître le projet que le chef du cabinet, M. Beernaert, assez perplexe, assez réservé jusqu'ici, s'est engagé à proposer pour tâcher de rallier toutes les opinions par une nationale et libérale transaction. De sorte qu'on en est là, entre les votes peu décisifs de la commission, le projet encore inconnu du gouvernement, et une agitation grandissante qui s'organise à Bruxelles, à Gand, dans les principales villes, pour la revendication du suffrage universel plein et entier. On trouvera sans doute la transaction qu'on cherche, qui finira par rallier une majorité et à laquelle il faudra bien que les radicaux se soumettent. Il sera cependant difficile désormais de ne pas faire une large part à l'élément démocratique et populaire. On entre dans une curieuse expérience, et la Belgique aura peut-être de la peine à trouver dans les institutions « élargies » ou « rajeunies » qu'on lui prépare les soixante années de paix intérieure et de progrès régulier qu'elle a trouvées dans les institutions libérales qui se lient à son indépendance.

Les élections qui viennent de se faire en Italie avaient du moins cet avantage de n'avoir pas à décider de l'avenir constitutionnel du jeune royaume et de n'avoir point été déterminées par quelque circonstance extraordinaire, par quelque convulsion intérieure. Elles étaient et elles restent après tout un acte régulier prévu de la vie publique d'un pays libre. Elles sont la suite des petites crises parlementaires de l'été d'où est sorti le ministère présidé par M. Giolitti. Dès ce moment, en effet, elles étaient décidées, elles se préparaient. Depuis trois mois, le nouveau premier ministre du roi Humbert, le successeur de M. di Rudini et de M. Crispi, était visiblement à l'œuvre, travaillant sans bruit par ses administrations, s'étudiant à capter l'opinion, à se créer une armée de candidats pour obtenir du pays un parlement ministériel, une majorité moins incohérente que la majorité flottante et équivoque de la dernière chambre. Les partis, ou ce qui reste des partis, les chefs d'opposition se préparaient aussi sans grand entrain à la nouvelle épreuve électorale. Aux derniers jours tout au plus, à la veille du scrutin, il y a eu une apparence d'animation. Manifestes, programmes, discours n'ont pas manqué : ils ne disaient à peu près rien. Aujourd'hui, c'est fait ; le scrutin a parlé dans l'Italie entière, il a dit ce que le gouvernement a voulu. Tout s'est passé sans trouble, sans la moindre agitation. Au fond, quel est le caractère de cette nouvelle consultation nationale et quels en sont les résultats ?

Au premier abord, ce qu'il y a peut-être de plus caractéristique, c'est l'indifférence assez générale du pays autour de ce scrutin. Cette indifférence n'a sans doute rien de nouveau au-delà des Alpes ; elle semble s'être accentuée cette fois plus que jamais. Sur tous les points, du nord au midi, à Rome surtout, c'est à peine si le quart, tout au plus la moitié des électeurs ont pris part au vote. On dirait que l'opinion s'est désintéressée de ces élections ; à quoi cela tient-il? Il se peut que bien des électeurs aient été éloignés du scrutin par un article au moins bizarre de la loi électorale, qui exige que chaque votant soit connu des membres du bureau ; on raconte, en effet, de singulières mésaventures qui auraient été la suite de cette exigence. Il se peut aussi que l'abstention tienne en partie au mot d'ordre depuis longtemps répandu parmi les catholiques fidèles au Vatican. Il est possible enfin que la masse votante se fatigue de tant de programmes, de tant de politiques où elle ne voit pas clair et qu'elle se soit refusée à une lutte dont le dénoûment était pressenti, sinon connu d'avance. Les Italiens, qui ont le sens pratique, n'ont pas éprouvé le besoin de se donner des émotions inutiles. Dans tous les cas, l'abstention est un fait certain, et, dans ces conditions, ce qui est tout aussi évident, ce qui fait en définitive la signification de ces élections, c'est que le résultat est bien tel qu'on le prévoyait, que M. Giolitti a le succès sur lequel il comptait. L'armée des candidats ministériels triomphe, elle a près de 350 élus. Les oppositions plus ou moins avérées ne réunissent guère que 100 à 150 voix, et dans ces oppositions, le parti le plus éprouvé paraît être celui de l'extrême gauche, dont les chefs, M. Cavallotti, M. Ferrari, M. Canzio, ne sont pas même élus. De sorte que M. Giolitti, avec son ministère, se trouve pour le moment à la tête d'une immense majorité. C'est fort bien, le tour des élections est joué. Seulement M. Crispi, lui aussi, avait conquis, il y a deux ans, dans les élections, une immense majorité, — il le croyait du moins, — et peu après il était renversé par cette majorité qui n'était plus qu'un assemblage d'élémens incohérens. M. Giolitti sera-t-il plus heureux? Tout tient évidemment à la politique qu'il suivra, à ce qu'il fera pour résoudre l'insoluble problème de concilier les dépenses militaires auxquelles on ne veut pas renoncer, et les allégemens financiers que réclame l'Italie. Après l'art de se faire une majorité, il y a l'art de la garder et ce n'est pas le plus facile dans l'incohérence des partis italiens.

Des élections, des scrutins, des agitations politiques, il y en a toujours et partout; il y en a en Europe, il y en a dans le Nouveau-Monde, et le moins important des scrutins du jour n'est point certes celui qui vient de donner un nouveau président aux États-Unis. M. Harrison, le président d'aujourd'hui, n'a pu décidément se faire réélire; il avait remplacé, il y a quatre ans, M. Cleveland, à la Maison-Blanche, et il

va être remplacé à son tour par M. Cleveland. Ce n'est pas parmi les Américains qu'on peut chercher l'indifférence ou l'apathie dans les élections. Depuis six mois déjà, la lutte était ardemment, passionnément engagée entre les deux grands partis de l'Union, combattant pour leurs candidats. Républicains et démocrates n'ont assurément rien négligé, ni les tactiques, ni les séductions pour garder ou reconquérir la présidence. M. Harrison, le candidat républicain, avait pour lui la possession d'État, les clientèles qu'assurent le pouvoir, l'armée protectionniste; il a paru même un instant être servi par un deuil cruel, qui vient de le frapper, la mort de M^me^ Harrison, qui a ému l'opinion et devant laquelle son concurrent a chevaleresquement suspendu pour un jour le combat. M. Grover Cleveland avait pour lui les souvenirs d'une première présidence exercée avec honneur, les nouveaux courans d'opinions contre les excès de protectionnisme, les ressentimens des abus d'une longue domination républicaine. Le scrutin, le choix des délégués des États chargés de l'élection définitive, viennent de prouver que le mouvement pour le candidat démocrate était plus profond et plus puissant encore qu'on ne le croyait. M. Cleveland a obtenu une immense majorité, non seulement dans les États du Sud, mais dans les États douteux comme l'Indiana, l'Illinois, le Michigan. Il a triomphé avec éclat à New-York, qui pouvait décider de l'élection. En un mot, il dépasse de beaucoup le nombre de voix qui lui était nécessaire pour assurer sa rentrée victorieuse à la Maison-Blanche.

Ce qui fait l'importance de ce dernier succès, c'est qu'il est comme la sanction et le couronnement d'une évolution qui se poursuit depuis quelques années, qui a déjà renouvelé la majorité du congrès et qui, aujourd'hui, pour la première fois depuis plus d'un quart de siècle, fait rentrer le parti démocrate en pleine possession du pouvoir, du gouvernement des États-Unis. Avec M. Cleveland, ce n'est point sans doute une liberté complète et chimérique des échanges qui triomphe; c'est vraisemblablement une politique prudente, mesurée, de dégrèvemens commerciaux; et cela suffit pour faire de cette élection un événement heureux dans les relations des Etats-Unis et de l'Europe.

CH. DE MAZADE.

---

## LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

---

Malgré les incidens qui ont accompagné la conclusion de la grève de Carmaux, et l'explosion de la dynamite qui a formé comme l'épi-

logue de la campagne de deux mois menée contre le capital par ceux que M. Loubet appelait le 8 courant, à la tribune de la chambre, les « missionnaires » de la révolution, les rentes françaises ont encore monté pendant la première quinzaine d'octobre. L'amortissable, il est vrai, n'a pas varié; on le cote 99.45 comme le 31 octobre dernier, puis le 3 pour 100 a été porté de 99 francs à 99.45, et le 4 1/2 a obtenu une avance de 0 fr. 40 à 105.37, après détachement le 1er novembre d'un coupon trimestriel de 1 fr. 125.

La liquidation a été facile, quoique l'argent ait paru un peu plus serré que de coutume. Les disponibilités restent considérables, et l'échéance du troisième trimestre n'a pas accusé des besoins d'une importance exceptionnelle. Aussi la Banque d'Angleterre n'a-t-elle pas eu à élever le taux de l'escompte au-dessus de 3 pour 100. Le Stock-Exchange a été assez animé sur les valeurs de l'Amérique du Sud et les titres miniers de l'Afrique méridionale. En même temps le marché de Berlin, après le déblayage opéré, non sans quelque violence, en octobre, s'est raffermi sur la plupart des fonds internationaux. A Vienne également les tendances sont redevenues optimistes; la crise ministérielle, survenue en Hongrie, aujourd'hui terminée par le choix du ministre des finances, M. de Weckerlé, comme successeur du comte Szapary à la présidence du conseil, n'a pas exercé d'influence fâcheuse sur la Bourse.

Le succès éclatant obtenu dans l'élection présidentielle qui vient d'avoir lieu le 8 courant aux États-Unis, par le candidat démocrate, M. Cleveland, sur son concurrent républicain, M. Harrison, le président en exercice, a été bien accueilli en Europe, comme la promesse d'adoucissemens prochains à la législation douanière si durement protectionniste, inaugurée en 1890. Le tarif Mac-Kinley ne sera pas purement et simplement abrogé, mais amendé de façon à faire disparaître quelques-uns des traits les moins recommandables de l'œuvre édifiée par le parti républicain. Il est probable, d'autre part, que le nouveau président aura fort à faire pour résister aux efforts de la fraction des démocrates qui rêve l'établissement du double étalon monétaire aux États-Unis.

Tandis que les achats de l'épargne sur le marché du comptant ont contribué pour leur bonne part à la progression de la rente de 99 à 99.45, la spéculation se sent peu encouragée à mettre à profit cet élément de fermeté pour une prochaine reprise du pair de 100 francs. Au point de vue politique, le monde financier regrette de voir s'engager à la chambre, dans de si fâcheuses conditions, le débat budgétaire. Une majorité de hasard, sollicitée par des préoccupations exclusivement électorales, enlève pour 88 millions de francs de ressources à un budget qui avait été si péniblement équilibré. Il faut ou remanier de fond en comble la loi de finances pour 1893, ou renvoyer aux calendes grecques la réforme, déjà tant de fois ajournée, de l'impôt sur les boissons.

Les valeurs de placement de premier ordre, qui ne se négocient qu'au comptant, ne rapportent guère plus que la rente française, quelquefois même un peu moins, ce qui est le cas pour les obligations de nos six grandes compagnies, toutes cotées aux environs du cours de 470, pour un revenu effectif, impôt déduit, de 13 fr. 52. Les obligations des Compagnies algériennes varient de 420 à 455. Les obligations 4 pour 100 des grandes sociétés industrielles se tiennent généralement au-dessus du pair.

L'amélioration qui s'est accusée depuis le commencement du mois sur le marché de Berlin a profité tout d'abord à toutes les catégories de fonds russes. Le rouble s'est raffermi à 201 marks et 248 francs environ. L'emprunt d'Orient a monté d'une unité à 67.20, le Consolidé 4 pour 100 de près d'une unité à 96.65, le 3 pour 100 de 1891 de 0 fr. 80 à 79.40. Ce dernier fonds avait un moment dépassé son taux d'émission de 79.75. Des réalisations importantes le lui ont fait reperdre, mais il est déjà presque intégralement regagné. Il n'est pas question provisoirement d'une nouvelle émission de rentes pour la Russie. La situation générale de l'empire, au point de vue économique et fiscal, est d'ailleurs très satisfaisante; les disponibilités métalliques sont notamment considérables, tant au Trésor et à la Banque d'État qu'en dépôt à l'étranger, ainsi qu'en font foi des publications récentes du ministère des finances de Saint-Pétersbourg.

La rente italienne a profité de l'impression favorable produite par le résultat des élections. Le gouvernement a fait élire, en grande majorité, des candidats disposés à soutenir plus ou moins fidèlement sa politique. L'extrême gauche et la fraction Crispi ont subi des échecs sensibles. Toutefois, les leçons répétées de l'expérience ont appris combien est fragile en Italie la stabilité ministérielle fondée sur le résultat d'élections générales. Le cabinet Giolitti a eu tout le loisir d'élaborer les mesures propres à relever le crédit du royaume par le rétablissement de l'équilibre budgétaire. On n'attend pas de lui que ce *desideratum* soit atteint en une seule année, mais on lui saura gré de la présentation au parlement d'Italie de quelques réformes pratiques et précises et d'économies, portant peut-être sur des chiffres restreints, mais judicieuses et surtout efficaces. C'est par des considérations de cet ordre que se peut justifier l'avance de la rente italienne de 92.30 à 93 francs.

L'Extérieure d'Espagne, sur de meilleures nouvelles de la santé du jeune roi, sur le voyage des souverains du Portugal à Madrid, et sur l'annonce d'un projet d'emprunt de quelques centaines de millions que le ministère proposerait aux Cortès en décembre, s'est relevée d'une unité à 63.30, malgré les mouvemens populaires de Grenade et la tension persistante du change. La situation budgétaire est toujours

critique, et la dette flottante s'est accrue en octobre de 50 millions de pesetas, de 195 à 245 millions. Le 3 pour 100 portugais s'est assez bien tenu à 25, à la faveur de l'amélioration des fonds brésiliens. Les valeurs argentines se sont légèrement animées à Londres et accusent quelques progrès sur les cours du mois dernier.

La rente hongroise s'est élevée à 96 francs. L'Unifiée avait dépassé le pair un peu avant le détachement du coupon semestriel qui a eu lieu le 6 courant. On cote maintenant 99.20, soit 496 francs environ, l'obligation de 500 francs rapportant 20 francs. La Daïra, qui rapporte également 20 francs, se tient au même cours; la rente égyptienne 3 1/2 pour 100 privilégiée vaut 94.50 pour 100.

Les valeurs turques ont été assez vivement ramenées en arrière, malgré la publication du compte-rendu des résultats de l'exercice 1891-92 par le conseil d'administration de la dette publique ottomane. Ces résultats sont hautement satisfaisans et attestent de réels et constans progrès dans l'organisation financière de la Porte; mais les négociations engagées entre Constantinople et Saint-Pétersbourg au sujet des Dardanelles ont réveillé le souvenir de l'indemnité de guerre que la Turquie doit à la Russie et dont elle n'a payé encore qu'une bien faible partie. D'ailleurs, c'est la spéculation qui avait fait la hausse, et la réaction est due à ses réalisations de bénéfices. Le Turc 1 pour 100, après avoir de nouveau dépassé 22, a été ramené à 21.77, la Banque ottomane s'est relevée de 590 à 602.50 et reste à 597.50; l'obligation des Douanes vaut 470; la Priorité, 427.50; l'action des Tabacs, 370.

Les titres des établissemens de crédit ont été fort délaissés et n'accusent que d'insignifiantes variations de cours, sauf la Banque de Paris et le Crédit lyonnais portés à 687.50 et 787.50. Les actions des Chemins français, après quelques oscillations, se retrouvent sensiblement aux cours de la fin d'octobre. Le Suez a été poussé presque à 2,650, mais la persistance des diminutions de recettes l'a ramené à 2,625. La moins-value depuis le 1er janvier à ce jour dépasse 8 millions, le total est de 65,266,000 contre 73,437,000. On a poussé de 20 à 25 l'action du Panama, sur la publication des projets de M. Hiélard, tendant à la reconstitution de l'entreprise du Canal interocéanique. Les actions des Chemins étrangers sont toutes en reprise, les Autrichiens de 622.50 à 631.25, les Méridionaux de 630 à 641.25, le Saragosse de 170 à 178.75. Le Nord de l'Espagne toutefois est resté à 160. Le marché de Londres a poussé le Rio-Tinto de 393.75 à 407.50 et l'action De Beers de 437.50 à 450.

*Le directeur-gérant :* Ch. Buloz.